

Il était une fois - 03

- La princesse au petit pois

James, Eloisa

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR elle

ELOISA
JAMES

La princesse
AU PETIT POIS

IL ÉTAIT UNE FOIS - 3

AVENTURES & PASSIONS

Eloisa James

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est aujourd'hui professeur à l'Université de New York. Également auteur d'une vingtaine de romances Régence traduites dans le monde entier, elle est ce que l'on appelle une « femme de lettres ». Son dynamisme fascine les médias comme ses lecteurs, et elle se plaît à introduire des références à l'œuvre de Shakespeare au sein de ses romans.

*Du même auteur
aux Editions J'ai lu*

LES SŒURS ESSEX

1 - Le destin des quatre sœurs
N°8315

2 - Embrasse-moi, Annabelle
N°8452

3 - Le duc apprivoisé
N°8675

4 - Le plaisir apprivoisé
N°8786

LES PLAISIRS

1 - Passion d'une nuit d'été
N°6211

2 - Le frisson de minuit
N° 6452

3 - Plaisirs interdits
N°6535

IL ÉTAIT UNE FOIS

1 - Au douzième coup de minuit
N°10163

2 - La belle et la bête
N° 10166

Eloisa
JAMES

IL ÉTAIT UNE FOIS - 3

La princesse au petit pois

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patricia Lavigne*

AVENTURES & PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Xewsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Faceboo
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original

THE DUKE IS MINE

Éditeur original

Avon Books, an imprint of *HarperCollinsPublishers*, New York

© Eloisa James. 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2013

*Je dédie ce livre à ma grande amie,
merveilleuse romancière Linda Francis Lee.
Comme je me désespérais en constatant
qu'il me fallait entièrement réécrire
cent soixante-quinze pages de ma version
de La Princesse au petit pois,
Linda m'a remonté le moral,
puis elle a remodelé toute l'intrigue
de mon roman autour d'un verre de vin.*

Remerciements

Mes livres ressemblent aux petits enfants : ils ont besoin de 1 énergie de tout un village pour atteindre la maturité. Je remercie du fond du cœur les habitants de mon village : mon éditrice, Came Feron ; mon agente, Kim Witherspoon ; le concepteur de mon site web, Wax Creative ; ainsi que mon équipe personnelle : Kim Castillon, Franzeca Drouin et Anne Connell. D'autres ont gentiment accepté de partager avec moi leurs connaissances : encore merci à Thomas Henkel, Ph.D., professeur émérite de physique au Wagner Collège ; à Annie Zeidman-Karpinski, bibliothécaire scientifique à l'université d'Oregon ; et à Sylvie Clemot, de Rueil Malmaison, France. Je vous suis à tous extrêmement reconnaissante !

Prologue

Il était une fois, il n'y a pas si longtemps...

(ou, pour être exact, en mars 1812)

... une jeune fille destinée à devenir princesse. Bien que, pour ne rien cacher de la vérité, il n'y ait pas de prince dans l'affaire. Mais elle était promise à l'héritier d'un duc, et du point de vue de la petite noblesse, un diadème vaut bien une couronne.

Le récit commence avec cette jeune fille, avant de se poursuivre par une nuit de tempête et une série d'épreuves. Et s'il n'est pas question de petit pois dans l'histoire, je peux vous assurer que si vous poursuivez votre lecture, vous découvrirez bien une surprise au fond du lit : une clé, une puce - voire une marquise.

Dans les contes de fées, la capacité à sentir la présence d'une chose aussi insignifiante qu'un petit pois sous son matelas suffit à prouver qu'une étrange jeune fille arrivée par une nuit d'orage est bel et bien une princesse. Dans le monde réel, évidemment, les choses sont un peu plus compliquées. Afin de pouvoir occuper un jour le rang de duchesse, Mlle Olivia Mayfield Lytton a survolé presque tous les domaines du savoir humain. Elle a appris à dîner avec un roi aussi bien qu'un crétin ou Socrate en personne, et à converser sur des sujets aussi variés que l'opéra-comique italien ou les nouveaux rouets.

Cependant, tout comme un simple pois sec suffit à attester l'authenticité de la princesse, un élément crucial fait d'Olivia une duchesse potentielle : elle est promise au futur héritier du duché de Canterwick.

Qu'au début de ce récit, Olivia ait vingt-trois ans et soit toujours célibataire, que son père ne possède aucun titre, et que personne ne lui ait jamais dit qu'elle était un joyau magnifique a beaucoup moins d'importance. À vrai dire, cela n'en a aucune.

Où nous faisons la connaissance d'une future duchesse

*41 Clarges Street, Mayfair, Londres.
Résidence de M. Lytton, esq.*

La plupart des fiançailles ont pour origine l'un de ces deux sentiments violents que sont l'avidité et l'amour. Pourtant, celles d'Olivia Lytton n'étaient ni le fruit d'un échange de fortunes entre deux aristocrates de même sensibilité ni le résultat d'une brûlante combinaison de désir, de liens familiaux et de flèches de Cupidon.

En vérité, il arrivait à la future épouse, dans ses moments de désespoir, de considérer son engagement comme la conséquence d'une malédiction.

— Peut-être nos parents ont-ils oublié d'inviter une fée puissante à mon baptême, déclara-t-elle à sa sœur au retour du bal chez le comte de Micklethwait, où elle avait passé de longs moments en compagnie de son fiancé. La malédiction - dois-je le préciser ? - étant d'avoir Rupert pour mari. Je préférerais encore dormir cent ans.

— Le sommeil possède certains attraits, reconnut Georgiana en descendant de la calèche familiale.

Elle évita néanmoins d'associer cette remarque à son complément : le sommeil possède certains attraits... contrairement à Rupert.

La gorge serrée, Olivia s'attarda un instant à l'intérieur de la voiture, le temps de se ressaisir. Ne savait-elle pas depuis toujours qu'elle serait un jour duchesse de Canterwick ? Alors pourquoi cette perspective l'accablait-elle autant ? Cela n'avait aucun sens. Mais elle n'y pouvait rien : une soirée auprès de son futur mari lui donnait l'impression d'être vide.

Et le fait que tout Londres, y compris sa mère, la regardât comme la plus chanceuse des femmes n'arrangeait rien. Sa mère aurait été horrifiée, quoique guère surprise, si elle avait su qu'elle considérerait sa future accession au rang de duchesse comme une malédiction. Pour

ses parents, il était évident que l'ascension de leur fille dans la hiérarchie sociale était une chance inouïe. Autrement dit, une bénédiction.

« Dieu merci ! avait-elle entendu son père s'exclamer au moins cinq mille fois depuis sa naissance. Si je n'étais pas allé à Eton... »

Lorsqu'elles étaient enfants, Olivia et sa sœur jumelle, Georgiana, adoraient cette histoire. Perchées sur les genoux de leur père, elles l'écoutaient leur raconter comment lui M. Lytton, obscur nobliau (bien que lié à un comte d'un côté de sa famille, à un évêque *et* un marquis de l'autre) était allé à Eton, où il était devenu l'un des meilleurs amis du duc de Canterwick, qui portait son titre prestigieux depuis l'âge de cinq ans. Les deux garçons avaient fait le serment, signé de leur sang, que la fille aînée de M. Lytton deviendrait duchesse en épousant le premier-né du duc de Canterwick.

M. Lytton assumait sa part avec un enthousiasme débordant, produisant non pas une mais deux filles en quelques mois de mariage. Quant au duc de Canterwick, il n'eut qu'un seul fils, et encore, après plusieurs années de vie conjugale. Mais cela suffit pour qu'il honorât sa promesse. Surtout, Sa Grâce resta fidèle à sa parole, rassurant régulièrement M. Lytton quant au destin commun de leurs progénitures.

Par conséquent, les fiers parents de la future duchesse firent tout ce qui était en leur pouvoir pour préparer leur aînée (de quelque sept minutes) à l'avenir qui l'attendait, ne reculant devant aucune dépense. À peine sortie du berceau, Olivia eut ses premiers précepteurs. À dix ans, elle maîtrisait les moindres subtilités de l'étiquette et les règles indispensables à la tenue d'une maison (y compris la comptabilité avec tableau à double entrée), elle jouait du clavecin et de l'épinette, connaissait des formules de politesse en plusieurs langues dont le latin (utile pour s'adresser à un évêque), et possédait même des notions de cuisine française, bien que son savoir en ce domaine fût surtout théorique : les duchesses ne touchent jamais aux aliments, sinon pour les manger.

Elle avait également une connaissance approfondie de l'ouvrage favori de sa mère : *Le Miroir des compliments, manuel de bonnes manières pour devenir une véritable lady*, rédigé par Sa Grâce la duchesse douairière de Sconce, et offert à toutes les filles de bonne famille à leur douzième anniversaire.

En vérité, la mère d'Olivia avait lu et relu *Le Miroir des compliments* tant de fois que son contenu envahissait toutes ses conversations, un peu comme le lierre étouffe l'arbre.

— « La distinction nous est transmise par nos ancêtres, mais elle s'étiole rapidement si elle n'est pas nourrie par la vertu », avait-elle récité devant ses toasts à la confiture le matin du bal chez le comte de

Micklethwait.

Olivia avait approuvé d'un hochement de tête. Pour sa part, elle trouvait de grands avantages à l'étiollement de la distinction, mais elle savait d'expérience que l'expression d'une telle opinion ne servirait qu'à donner la migraine à sa mère.

— « Il n'y a rien qu'une jeune lady ne craigne davantage que de s'entretenir avec un prétendant impudique », avait asséné Mme Lytton sur le trajet du bal.

Olivia n'avait pas pris la peine de s'enquérir de la manière dont on *parvenait* à s'entretenir avec un prétendant impudique : toute la bonne société londonienne sachant qu'elle était fiancée à l'héritier du duc de Canterwick, les soupirants, impudiques ou autres, ne se bousculaient pas autour d'elle.

En général, elle prenait note de ce genre de conseils pour plus tard, quand, espérait-elle, elle pourrait se laisser aller à de nombreux entretiens impudiques.

— Tu as vu lord Webbe danser avec Mme Shottery ? demanda-t-elle à sa sœur, une fois dans sa chambre. Il y avait quelque chose de presque émouvant dans la façon dont ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Apparemment, le Tout-Londres considère le serment du mariage avec à peu près autant de sérieux que les Français. Or, comme tu le sais, l'introduction du vœu de fidélité dans l'échange des consentements en France a fait de cette institution une superbe œuvre de fiction.

— Olivia, ne dis pas des choses pareilles ! la réprimanda Georgiana. Tu ne comptes tout de même pas... Si ?

— Tu veux savoir si je serai infidèle à mon fiancé une fois qu'il sera devenu mon mari - si tant est que cela arrive un jour ?

Sa sœur hocha la tête.

— Je suppose que non, admit Olivia.

Même si, au fond d'elle-même, il lui arrivait de s'interroger : ne ferait-elle pas fi des convenances pour fuir à Rome avec un valet de pied ?

— Le seul moment de la soirée où je me suis vraiment amusée, c'est quand lord Pomtinius m'a récité un limerick à propos d'un abbé adultère.

— Je ne veux pas l'entendre, prévint Georgiana, qui ne supportait pas de déroger aux règles de la bienséance.

— Il était une fois un abbé adultère...

Georgiana plaqua les mains sur ses oreilles.

— Je n'arrive pas à croire qu'il t'ait récité de telles horreurs ! Père serait furieux s'il l'apprenait.

— Lord Pomtinius avait bu. Et puis, à quatre-vingt-seize ans, il ne se soucie plus guère du décorum. Rire de temps à autre, voilà tout ce qui

l'intéresse.

— L'histoire ne tient même pas debout. Un abbé adultère ? Comment cela se pourrait-il ? Ils n'ont pas le droit de se marier.

— Je peux te réciter la fin du vers, si tu veux. Il y est question de nonnes, ce qui laisse à penser que le terme « adultère » doit être pris au sens large.

Ce limerick - et l'engouement qu'il provoquait chez Olivia - soulignait le problème central de sa duchessification, ou comme les deux sœurs la nommaient, sa « duchification ». Car malgré un langage, un maintien, et des manières parfaites, il y avait chez Olivia quelque chose de « déclassé ». Et bien que Mlle Lytton fût tout à fait capable de jouer à la duchesse, la véritable Olivia, à la consternation de tous, n'était jamais très éloignée.

— Il te manque cette distinction si naturelle chez ta sœur, déplorait souvent son père avec une résignation accablée. En résumé, ma fille, ton sens de l'humour tend vers la vulgarité.

— « Votre conduite devrait toujours ajouter à votre dignité », renchérisait alors sa mère, citant la duchesse de Sconce.

Ce à quoi Olivia répondait par un haussement d'épaules.

— Si seulement Georgiana était née la première, se plaignait régulièrement Mme Lytton.

Car Olivia n'était pas seule à participer au programme de duchification des Lytton. Georgiana et elle se tenaient côte à côte durant les leçons, puisque leurs parents, conscients des infortunes qui pouvaient s'abattre sur leur fille aînée (une mauvaise fièvre, un attelage qui s'emballe, une chute du haut d'une tour) avaient pris la précaution d'éduquer également leur cadette.

Hélas, s'il était manifeste que Georgiana avait acquis toutes les qualités d'une duchesse, Olivia, pour sa part, restait... Olivia. Elle était à même de se comporter avec une grâce achevée dans le monde, mais dans l'intimité, elle se montrait caustique, bien trop spirituelle pour une lady, et d'un naturel fort peu élégant.

— Elle a une façon de me regarder dès que je mentionne *Le Miroir des compliments*, se lamentait Mme Lytton. Pourtant, je ne fais qu'essayer de l'aider.

— Un jour, elle sera duchesse, rappelait, non sans insistance, M. Lytton. Alors, elle nous remerciera.

— Mais si seulement... soupirait Mme Lytton avec mélancolie. Notre chère Georgiana est tellement... Elle ferait une duchesse parfaite, ne trouvez-vous pas ?

En vérité, la sœur d'Olivia maîtrisait depuis longtemps cet art délicat consistant à allier une allure digne et fière à une modestie irréprochable. Au fil des années, Georgiana avait assimilé un large éventail de caractéristiques ducales, que ce soit dans sa manière de

marcher, de parler et de se tenir.

— Dignité, vertu, affabilité et maintien, leur répétait Mme Lytton, comme s'il s'agissait d'une comptine.

Georgiana vérifiait alors son maintien et l'affabilité de son expression dans le miroir, tandis qu'Olivia chantonnait en retour :

— Débilité, insanité, absurdité, et... stupidité.

À dix-huit ans, Georgiana avait la physionomie, le ton et même le parfum (grâce à une coûteuse eau de toilette importée de France en contrebande) d'une duchesse. Autant de particularités dont Olivia n'avait que faire.

Certes, les Lytton se réjouissaient d'avoir réussi à transformer une de leurs filles en véritable duchesse, mais à mesure que le temps passait, force leur était de constater que le duc auprès duquel elle pourrait faire valoir ses ineffables qualités ne se présentait pas. A tel point qu'ils avaient fini par éviter de mentionner l'hypothétique mari de leur cadette.

La triste vérité, c'était que les jeunes gens n'éprouvaient que peu d'intérêt pour les mérites d'une jeune fille duchéifiée. Et si toute la bonne société - en particulier le groupe des douairières - s'extasiait devant les vertus de Georgiana, les hommes lui réclamaient rarement une danse, sans parler de sa main.

Mais, bien entendu, M. et Mme Lytton avaient une tout autre explication à ce problème. Selon eux, leur chère cadette avait peu de chances de devenir une duchesse, voire une épouse, faute de dot. Leur fortune avait servi à payer les précepteurs et professeurs de toutes sortes, et il ne leur restait que des clopinettes pour lancer leur benjamine sur le marché matrimonial.

— Nous avons tout sacrifié pour Olivia, regrettait souvent Mme Lytton. Je ne comprends pas qu'elle ne se montre pas plus reconnaissante. C'est la jeune fille la plus chanceuse d'Angleterre.

Olivia, pour sa part, avait du mal à se rendre compte de sa chance.

— La seule chose qui me console, confia-t-elle à sa sœur, c'est que la fortune de Rupert nous permettra de te doter.

Elle retira ses gants avec les dents avant d'enchaîner :

— Pour être franche, la simple idée de ce mariage me rend folle. Passe encore de devenir duchesse, même si ce n'est pas ma tasse de thé, mais me retrouver avec une espèce d'alevin à la binette en bouchon de carafe en guise de mari...

— Olivia, ne parle pas argot !

— Cette phrase ne peut pas être de l'argot puisque c'est moi qui l'ai créée. Or, comme tu le sais, selon *Le Miroir pour les glaiseux*, l'argot est : « un langage grossier employé par les individus les plus dégénérés de notre nation ». Quelle que soit mon envie d'obtenir le titre de dégénérée, je n'ai malheureusement aucun espoir d'y parvenir un jour.

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles, la réprimanda sa sœur en s'installant face à elle devant la cheminée.

Olivia occupant la plus grande chambre de la maison, plus vaste même que celle de son père ou de sa mère, c'était généralement là que les jumelles se réfugiaient pour discuter tranquillement, à l'écart des oreilles parentales.

Olivia fronça les sourcils. En temps normal, les reproches de sa sœur avaient plus de nerf.

— La soirée a été difficile, Géorgie ? J'étais tellement occupée par mon simplet de fiancé que je n'ai même pas vu où tu étais.

— Je n'étais pourtant pas très difficile à trouver. J'ai passé le plus clair de mon temps assise en compagnie des douairières.

— Oh, ma pauvre chérie ! s'exclama Olivia en quittant son fauteuil pour la serrer dans ses bras. Attends un peu que je sois duchesse : je te doterai si grassement que tous les gentlemen du pays mettront un genou en terre rien qu'en pensant à toi. Pour tous, tu deviendras « ce trésor de Georgiana ».

Sa plaisanterie n'ayant manifestement aucun effet, elle poursuivit :

— Personnellement, j'aime assez la compagnie des douairières. Elles connaissent toujours des histoires croustillantes. Comme celle de lord Mettersnatch qui aurait payé sept guinées pour qu'on le fouette.

Devant l'expression ombrageuse de Georgiana, elle ajouta en hâte :

— Je sais. Vulgaire. Vulgaire. Vulgaire. N'empêche, j'ai adoré la description du costume de la gouvernante. Sincèrement, tu devrais te réjouir de ne pas être à ma place. Canterwick a arpenté la salle de bal toute la soirée en nous traînant derrière lui, Rupert et moi. Tout le monde nous faisait des courbettes par-devant, pour mieux glousser dès que nous étions passés, et s'empresse de plaindre ce pauvre DD de m'avoir comme future épouse.

Entre elles, Olivia et Georgiana dénommaient généralement Rupert Forerest Blakemor, marquis de Montsurrey et futur duc de Canterwick, « DD » pour « Duc demeuré ». Parfois, il devenait également le « CC » ou « conjoint crétin », le « BAB » ou « bon ami ballot », ou encore le « FPF » pour « futur pas futé ».

— La seule chose qui aurait pu m'arriver de pire, c'était que quelqu'un marche sur ma robe et qu'elle se déchire, exposant mes fesses à la vue de tous. Et encore, tempéra-t-elle, j'aurais peut-être eu honte, mais je me serais moins ennuyée.

Georgiana ne répondit rien. La tête penchée en arrière, elle contemplait le plafond d'un air accablé.

— Nous devrions regarder le bon côté des choses, enchaîna Olivia avec une gaieté feinte. Le DD a dansé avec chacune d'entre nous. Dieu merci, il a enfin atteint l'âge d'aller au bal.

— Il comptait ses pas à voix haute. Et il a déclaré que je ressemblais

à un gros nuage dans ma robe.

— Ne me dis pas que tu n'avais jamais remarqué que Rupert n'était pas doué pour les compliments ! En tout cas, si quelqu'un avait l'air d'un gros nuage, c'était moi. Toi, tu étais aussi majestueuse qu'une vestale. Ce qui est autrement plus digne qu'un nuage.

— La dignité n'a jamais inspiré le désir, répliqua sa sœur en se détournant pour cacher ses yeux brillants de larmes.

Olivia l'étreignit de nouveau.

— Oh, Géorgie ! Je t'en prie, ne pleure pas. Je serai bientôt duchesse. Alors, tu pourras t'acheter de magnifiques vêtements qui feront de toi la plus jolie femme de Londres.

— C'est ma *cinquième* saison, Olivia. Tu n'as jamais été vraiment sur le marché du mariage, tu ne peux pas comprendre à quel point c'est humiliant. Aucun homme ne m'a regardée ce soir, et cela dure depuis cinq ans !

— C'est la faute de ta dot et de ces robes ridicules. Nous ressemblons à des fantômes là-dedans, la transparence en moins. Toi, bien sûr, tu es un fantôme éthéré ; et moi, un particulièrement solide.

Elles portaient toutes deux la même tenue de soie blanche, retenue sous la poitrine par de longs rubans ornés de petites perles et terminés par des glands. Des rubans identiques voletaient tout autour. Sur la page du catalogue de Mme Wellbrook, l'effet était exquis.

Il y avait là une leçon à tirer - une leçon attristante.

À savoir que des rubans et des froufrous extrêmement seyants sur une jeune femme mince croquée dans un catalogue pouvaient avoir un effet très différent sur une vraie paire de hanches.

— Je t'ai aperçue pendant que tu dansais, reprit Olivia. On aurait cru un arbre de mai agité par le vent avec tous ces rubans flottant autour de toi.

— Ces détails vestimentaires sont sans importance, décréta Georgiana en essuyant vivement une larme. Le vrai problème, c'est la duchification, Olivia. Aucun homme n'a envie d'épouser une prude qui se conduit comme une douairière de quatre-vingt-quinze ans. Or, ajouta-t-elle dans un petit sanglot, je suis incapable de me comporter autrement. Je ne crois pas que les gens se moquent de toi dans ton dos, sauf ceux qui sont jaloux. Je me fais l'effet d'être une sorte de bouillie insipide. Je vois leur regard s'éteindre chaque fois qu'ils se retrouvent obligés de danser avec moi.

Bien qu'en son for intérieur, Olivia fût d'accord avec sa sœur sur les effets de la duchification, elle affirma :

— Géorgie, tu as une silhouette parfaite, tu es douce comme le miel, et le fait que tu saches comment organiser un dîner pour une centaine de personnes ne change rien à l'affaire. Le mariage est un contrat, et les contrats sont des histoires d'argent. Une fille doit posséder une dot

pour qu'un homme commence à la regarder comme une épouse potentielle.

Georgiana renifla, preuve de son désarroi, car jamais elle ne se serait autorisé un tel manque d'élégance en temps normal.

— Ta taille me fait mourir d'envie, renchérit Olivia. Je ressemble à une baratte alors que tu es aussi fine qu'un ange.

De fait, la majorité des jeunes filles sur le marché du mariage, Georgiana incluse, étaient d'une minceur prodigieuse. Elles voletaient de pièce en pièce dans un tourbillon de soie diaphane.

Olivia était différente. C'était la triste vérité, le chancre au cœur de la fleur ducale, et une autre source d'anxiété pour Mme Lytton. Selon celle-ci, la trop grande complaisance d'Olivia envers les traits d'esprit grossiers et son goût pour les toasts beurrés provenaient du même défaut de caractère. Un point sur lequel Olivia était assez d'accord.

— Tu ne ressembles pas à une baratte, protesta sa sœur, avant d'essuyer une autre larme.

— J'ai appris quelque chose ce soir qui pourrait t'intéresser, Géorgie. Apparemment, le duc de Sconce chercherait une épouse. Je suppose qu'il désire un héritier. Imagine un peu, tu pourrais devenir la belle-fille de la plus col-amidonné-croupion-serré de toutes les douairières. À ton avis, la duchesse lit-elle un extrait de son *Miroir véreux* avant chaque repas ? Elle t'adorerait. En réalité, tu es probablement la seule femme du royaume qu'elle pourrait apprécier.

— Les douairières m'apprécient toujours. Ce qui ne signifie pas que le duc m'accordera un regard. D'ailleurs, je le croyais déjà marié.

— Si la duchesse approuvait la bigamie, elle l'aurait indiqué dans son manuel. Comme elle ne l'a pas fait, j'en conclus qu'il cherche une autre épouse. L'autre nouvelle, beaucoup moins excitante, c'est que quelqu'un a parlé à mère d'un régime laitue qu'elle veut que j'essaie dès demain.

— Laitue ?

— On ne mange que de la laitue entre 8 heures du matin et 8 heures du soir.

— C'est stupide. Si tu veux maigrir, tu devrais surtout arrêter d'acheter des feuilletés à la viande avec l'argent que mère te donne pour les rubans. Même si, pour être honnête, Olivia, je pense que tu devrais manger ce qui te plaît. Je veux désespérément me marier, et pourtant, la simple idée d'épouser Rupert me donne envie d'un feuilleté à la viande.

— *Quatre* feuilletés. Au minimum.

— Sans compter que le nombre de kilos que tu pourrais perdre en mangeant de la laitue n'a aucune importance : le DD n'a d'autre choix que de se marier avec toi. Même s'il te poussait des oreilles de lapin, il y serait contraint. Alors que moi, quelle que soit ma silhouette, aucun

homme n'envisage de m'épouser. J'ai besoin d'argent pour... pour les acheter, termina-t-elle, des sanglots dans la voix.

— Ce ne sont que des bouffons sans cervelle, décréta Olivia en lui pressant tendrement l'épaule. Ils ne t'ont pas remarquée, mais ils le feront une fois que Rupert t'aura dotée.

— Si je n'ai pas quarante-huit ans quand vous vous marierez.

— À ce propos, Rupert doit venir demain soir avec son père pour signer officiellement les documents des fiançailles. Et il a prévu de partir juste après se battre en France.

— Bonté divine ! s'exclama Georgiana, les yeux écarquillés de stupeur. Tu vas vraiment être duchesse. Le DD est sur le point de devenir le CC !

— Nombre de ducs débiles trouvent la mort sur le champ de bataille. Je crois qu'on les appelle de « la chair à canons ».

Sa sœur lâcha un rire bref.

— Tu pourrais au moins avoir l'air affligé à cette éventualité.

— Je le serai, protesta Olivia. Du moins, je crois.

— Tu aurais de quoi. Non seulement, tu devrais renoncer à l'idée de devenir « Votre Grâce » pour le restant de tes jours, mais nos parents se jetteraient sûrement dans la Tamise, main dans la main, depuis Battersea Bridge.

— Je n'ose même pas imaginer comment père et mère réagiraient si la poule aux œufs d'or finissait transformée en foie gras par les Français, soupira Olivia avec une pointe de tristesse.

— Que se passerait-il si le DD mourait avant de t'avoir épousée ? Officielles ou pas, des fiançailles ne sont pas un mariage.

— Je suppose que ces documents rendent l'engagement plus substantiel. Vu mon manque d'attraits, sans même parler de ma répugnance pour la laitue, tout Londres doit s'attendre que le duc revienne sur sa parole avant le mariage.

— Ne sois pas ridicule. Tu es belle. Tu as les plus beaux yeux que j'aie jamais vus. Je ne comprends pas pourquoi les miens sont bruns alors que les tiens sont d'un vert magnifique.

Georgiana étudia sa sœur en fronçant le nez.

— Vert pâle. La couleur exacte du céleri.

— Si mes hanches ressemblaient elles aussi à du céleri, j'aurais vraiment de quoi me réjouir, répliqua Olivia.

— Tu es pulpeuse, insista sa sœur. Une pêche juteuse et sucrée.

— Quel intérêt d'être une pêche quand la mode est au céleri ?

Où nous faisons la connaissance d'un duc

Littlebourne Manor, Kent. Fief du duc de Sconce

Au moment où Olivia et Georgiana comparaient les mérites de la pêche et du céleri, le héros de notre histoire n'affichait certes pas le comportement attendu d'un prince de conte de fées. Il n'était ni agenouillé devant sa belle, ni juché sur un fier destrier, ni proche de la moindre tige de haricot, mais simplement assis dans sa bibliothèque, où il travaillait sur un problème ardu de mathématique : le théorème de Lagrange sur les groupes. Pour clarifier les choses, je préciserai que si le duc en question avait par hasard aperçu une pousse de haricot d'une taille anormale, il se serait sans doute plongé dans l'étude de la botanique pour élucider ce phénomène, mais n'aurait sûrement pas grimpé à la tige dudit haricot.

Grâce à cette brève description, il est aisé de comprendre que le duc de Sconce n'était pas du genre à aimer les contes de fées. Il n'en lisait jamais, n'y pensait même pas, et, bien sûr, n'y croyait pas. L'idée qu'il pût jouer un rôle dans l'un d'entre eux lui aurait paru grotesque, et il aurait rejeté sur-le-champ l'éventualité de toute ressemblance entre lui et les héros aux cheveux blonds tout de velours vêtus qui peuplaient ces récits.

Tarquin Brook-Chatfield, duc de Sconce, Quin pour ses intimes (autrement dit deux personnes), évoquait davantage le méchant de l'histoire, et il le savait.

Il aurait été incapable de dire à quel âge il avait pris conscience qu'il n'avait rien d'un héros de conte de fées. Il devait avoir cinq ou six ans, peut-être dix. En tout cas, à un moment donné, il avait compris que le contraste saisissant entre ses cheveux aile de corbeau et la mèche blanche sur son front provoquait plus de consternation que d'enthousiasme. Peut-être était-ce le jour où son cousin Peregrine l'avait traité de vieillard décrépit (insulte qui avait été à l'origine d'une regrettable bagarre).

Pourtant, sa chevelure n'était pas le seul élément qui le différenciait des autres garçons. À dix ans déjà, il avait le regard grave, des pommettes hautes, et un nez tout ce qu'il y avait de plus aristocratique. À trente-deux ans, il n'avait pas plus de rides dues au rire autour des yeux qu'une vingtaine d'années plus tôt, et pour cause.

Il ne riait quasiment jamais.

Néanmoins, qu'il le voulût ou pas, Quin ressemblait au prince de *La Princesse au petit pois* sur un point fondamental : sa mère lui cherchait une épouse, et il se moquait royalement des critères qui en détermineraient le choix. Si elle pensait qu'un petit pois sous un matelas, voire cinq matelas, était une bonne manière de déterminer si une jeune femme satisfaisait aux conditions pour être duchesse, il ne la contredirait pas. À condition qu'elle ne l'ennuie pas avec ce sujet.

Dans sa manière d'être, il était aussi royal que le prince sans visage de l'histoire, aussi ducquéifié que Georgiana était duchéifiée. Il franchissait le seuil de tous les lieux comme s'il en était le propriétaire - ce qui était d'ailleurs souvent le cas. Il regardait les autres de haut, car il était plus grand que la plupart. Il était là pour observer le monde depuis son sommet, et l'arrogance était pour lui un droit de naissance.

Pour être honnête, Quin reconnaissait avoir certains défauts. Par exemple, il avait du mal à percevoir ce que ressentaient les autres. Doté d'une grande intelligence, il lui arrivait rarement d'être dérouté par un raisonnement ou une manière de penser. En ce qui concernait les sentiments, en revanche... Il détestait la façon dont les gens dissimulaient leurs émotions pour finalement les laisser jaillir dans un déluge de larmes et de cris.

Son aversion pour les excès l'avait poussé à s'entourer de personnes semblables à sa mère et à lui-même : des êtres de raison qui, face à un problème, élaboraient un plan, posaient une hypothèse, et la vérifiaient par expérimentation. De rares élus qui, par ailleurs, ne se mettaient pas à hurler ou à gémir dès que leurs suppositions se révélaient fausses.

Il trouvait assez regrettable que l'être humain fût la proie de tant d'émotions, d'une part parce que celles-ci étaient rarement logiques, d'autre part, parce qu'elles n'avaient aucune utilité. Lui aussi s'était laissé dominer par ses sentiments autrefois, et le résultat avait été catastrophique.

Dramatique.

Rien que d'y songer, il éprouva une douleur intense dans la zone qu'il supposait être celle de son cœur. Douleur qu'il ignore, comme à son habitude. Combien de fois par mois, par semaine, par *jour* la ressentait-il ? Il préférait ne pas y penser.

S'il y avait une chose que sa mère lui avait apprise, c'était que ces émotions fâcheuses devaient demeurer enfermées à double tour dans

un recoin obscur. Et si on ne parvenait pas à oublier (ce qui était son cas), le moins que l'on pût faire était de dissimuler sa faiblesse.

La porte s'ouvrit soudain et, comme si son évocation avait suffi à la faire apparaître, sa mère se matérialisa sur le seuil, précédée de son majordome.

— Sa Grâce, annonça Cleese, avant de s'effacer pour la laisser entrer.

— Tout est organisé, annonça-t-elle tambour battant en pénétrant dans la pièce.

Son assistant, Steig, et sa femme de chambre, Smithers, se plantèrent derrière elle.

Tel un évêque traînant ses disciples dans son sillage, Sa Grâce la duchesse douairière ne se déplaçait jamais sans une petite troupe de domestiques. Bien que de taille moyenne, sa formidable présence, alliée à une perruque aussi haute qu'une mitre, la faisait paraître grande. Elle avait la certitude d'être à la place qui lui revenait : au sommet, et l'affichait dans son port de tête comme dans sa coiffure.

Quin avait déjà bondi sur ses pieds. Il contourna son bureau pour venir baiser la main qu'elle lui tendait.

— Vraiment ? dit-il poliment, se demandant de quoi elle parlait.

Par chance, la duchesse n'envisageait pas forcément la conversation comme un dialogue. En fait, elle avait une préférence marquée pour le soliloque, mais avait appris à tourner ses phrases de manière à donner à son interlocuteur l'impression qu'il participait.

— J'ai sélectionné deux jeunes filles, expliqua-t-elle. Toutes deux issues d'excellentes familles, évidemment. L'une appartient à l'aristocratie, l'autre à la très petite noblesse, mais avec une recommandation du duc de Canterwick. Je pense que nous sommes d'accord sur le fait qu'une recherche d'alliance au seul sein de l'aristocratie refléterait une certaine anxiété, et que les Sconce sont au-dessus de ce genre d'émotion.

Elle marqua une pause. Tarquin hocha docilement la tête. Il avait appris dès l'enfance que l'anxiété, de même que l'amour, était un sentiment indigne de son rang.

— Leurs mères respectives ont lu mon traité, et je suis confiante dans le fait que ces jeunes filles réussiront la série d'épreuves que je compte leur faire passer, sur la base, naturellement, des préceptes du *Miroir des compliments*. J'ai longuement réfléchi à leur séjour ici, Tarquin. Je suis certaine qu'il sera couronné de succès.

A présent, Tarquin savait exactement de quoi parlait sa mère : de sa future épouse. Il acquiesça à la fois à son projet et à sa certitude d'aboutir à un résultat avantageux. Sa mère n'administrerait-elle pas au mieux chaque aspect de son existence ? La seule fois où il avait agi de lui-même, avec spontanéité (un mot et une réaction qu'il considérait

depuis avec la plus grande suspicion), le résultat s'était révélé désastreux.

D'où, d'ailleurs, la nécessité de trouver une nouvelle épouse. La seconde.

— Tu seras marié avant l'automne.

— Je ne doute pas que votre projet, comme tout ce que vous entreprenez, réussira, assura-t-il avec sincérité.

Pas un muscle ne frémit sur le visage de sa mère. Ni elle ni lui n'avaient de temps pour les flatteries ou les compliments frivoles. Comme Sa Grâce l'avait écrit dans son traité (qui, de façon assez surprenante, était devenu la nouvelle bible de la bonne société) : *Une véritable lady préfère un aimable reproche à un compliment exagéré.*

Il va sans dire que Sa Grâce aurait été surprise à l'extrême si quelqu'un s'était avisé de lui adresser un reproche, léger ou lourd.

— Une fois que je t'aurai trouvé une épouse digne de ton rang, je serai heureuse. Sur quoi travailles-tu ? s'enquit-elle après une pause.

Quin jeta un coup d'œil à son bureau.

— J'écris un article sur la solution que propose Lagrange pour la conjecture de Bachet sur la somme de quatre carrés.

— Ne m'avais-tu pas dit que Legendre avait amélioré le théorème de Lagrange ?

— Sa démonstration était incomplète.

— Ah!

Après un autre silence, la duchesse annonça :

— Je vais adresser sur-le-champ une invitation à ces deux jeunes filles. Je ferai mon choix après observation. Un choix raisonné, où l'inclination ne jouera aucun rôle. Je crois, Tarquin, que nous sommes d'accord sur le fait que ton premier mariage a prouvé le caractère néfaste d'une telle attitude.

Quin hocha la tête, même s'il n'était pas tout à fait d'accord. Son mariage avait été une catastrophe, sans conteste (qu'Évangeline eût pris un amant au bout de quelques mois en était une preuve flagrante), cependant...

— Pas dans tous les domaines, nuança-t-il à voix haute.

— Tu te contredis toi-même, rétorqua sa mère.

— Mon mariage n'était pas une erreur dans tous les domaines.

Il avait conscience que sa mère et lui cohabitaient dans un climat serein parce qu'il veillait à la contrarier le moins possible. Mais lorsqu'il l'estimait nécessaire, il pouvait se montrer aussi ferme qu'elle.

— Eh bien, répliqua-t-elle en le fixant droit dans les yeux, disons que nous n'avons pas la même opinion sur la question.

— Je suis le mieux placé pour juger mon mariage.

— Ce n'est pas le sujet, trancha-t-elle en balayant l'air de la main comme pour chasser un insecte. Je ferai de mon mieux pour t'éviter de

retomber dans le même borbier. Le simple souvenir de tous ces cris, ces disputes et ces pleurs incessants suffit à m'épuiser. À croire que cette fille avait grandi dans un théâtre.

— Évangeline ét...

— Un prénom de très mauvais goût !

Selon les préceptes du *Miroir des compliments*, couper la parole était un péché capital. Après un silence significatif, Quin reprit :

— Évangeline était d'une sensibilité exacerbée. Elle souffrait des nerfs et d'une émotivité excessive.

Sa mère l'étudia d'un regard perçant.

— Serais-tu en train de me conseiller de ne pas dire de mal des moins. Tarquin ?

— Ce n'est pas un mauvais conseil, fit-il valoir au risque de la froisser.

— Mmm...

Il avait marqué un point, constata-t-il avec satisfaction. Conscient qu'il lui fallait un héritier, il ne voyait aucune objection à ce que sa mère se chargeât de lui dénicher une nouvelle épouse. Mais concernant son premier mariage, il refusait d'entendre l'avis de qui que ce fût à ce sujet.

— Pour revenir à ce qui nous intéresse, reprit-il, bien que je sois certain de l'excellence de vos critères, j'ai une condition relative au choix de la jeune femme.

— Je t'écoute. Steig ?

Quin jeta un coup d'œil au secrétaire de sa mère qui levait déjà sa plume.

— Elle devra avoir passé l'âge des ricanements.

— Je prendrai ce point en considération, assura sa mère avec un bref hochement de tête. Steig, notez : A la requête de Sa Grâce, je concevrai une épreuve supplémentaire afin de déterminer si le sujet présente une tendance au ricanement ou des signes d'engouement pour les plaisirs innocents.

— Les-plai-sirs-in-no-cents, articula Steig en griffonnant frénétiquement.

Quin eut soudain la vision d'une duchesse hautaine, affublée d'une fraise autour du cou semblable à celles des portraits de ses aïeules élisabéthaines.

— Je n'ai rien contre les plaisirs innocents, clarifia-t-il. Juste contre les ricanements.

— Si l'une des candidates se laisse aller à des expressions d'enthousiasme ou de plaisir outrancières, je l'éliminerai d'office, promit sa mère.

Quin s'imagina déjà uni pour la vie à une deuxième femme qui ne prendrait aucun plaisir à sa compagnie. Même si ce n'était pas ce que

sa mère voulait dire, il le savait.

De toute façon, elle avait déjà tourné les talons.

Où sont comparés les mérites de la virginité et de la débauche. À l'avantage de la seconde

Olivia et Georgiana venaient de terminer leur conversation sur l'attrait des pêches et des céleris quand leur mère pénétra dans la chambre.

Beaucoup de femmes autour de la quarantaine s'autorisent quelques rondeurs. Mais, tel un reproche vivant à son affligeante fille aînée, Mme Lytton était aussi mince qu'un échassier, et comprimait sans pitié ses maigres formes dans un corset en fanons de baleine. Résultat, elle ressemblait à une cigogne à la tête emplumée, et au regard perçant et anxieux.

Bondissant sur ses pieds, Georgiana la salua d'une révérence.

— Bonsoir, mère. Comme c'est gentil de nous rendre visite.

— Je déteste quand tu fais cela, marmonna Olivia en se levant avec une grimace. Dieu que j'ai mal aux pieds ! Rupert me les a écrasés au moins une dizaine de fois.

— Quand elle fait quoi ? s'enquit sa mère en fermant le battant.

— Qu'elle se montre toute douce et mielleuse avec vous, répondit Olivia.

Bien qu'elle l'eût déjà prononcée à plusieurs occasions, cette remarque lui valut une expression agacée.

— Comme ta sœur le sait parfaitement : « En s'inclinant dans une révérence, une lady ne fait que montrer à tous comment il convient de se comporter face à un grand personnage. »

— Montrerai *monde*, corrigea Olivia dans un timide accès de rébellion. Quitte à citer *Le Miroir de la stupidité*, maman, citez-le correctement.

Ni Mme Lytton ni Georgiana ne relevèrent le commentaire.

— Vous étiez magnifique dans votre robe de soie prune, déclara cette dernière en offrant son fauteuil à sa mère. En particulier quand vous dansiez avec papa. Son habit vous mettait en valeur.

— Avez-vous entendu la nouvelle ? *Il* passera nous voir demain.

Mme Lytton avait prononcé le pronom comme si Rupert était une divinité qui leur faisait l'immense faveur de pénétrer dans leur intérieur de simples mortels.

— J'ai entendu, confirma Olivia en regardant sa sœur installer un coussin dans le dos de leur mère.

— Demain, à cette heure-ci, tu seras duchesse.

Le chevrottement dans la voix de Mme Lytton était plus éloquent que des mots.

— Non, je serai officiellement fiancée à un marquis, rectifia Olivia. Ce qui n'est pas la même chose. Vous n'avez sûrement pas oublié que je suis officieusement fiancée depuis près de vingt-trois ans.

— Cette distinction entre notre accord informel avec le duc et la cérémonie de demain représente justement ce dont j'aimerais m'entretenir avec toi. Georgiana, étant donné que tu es encore célibataire, tu devrais nous laisser.

Olivia considéra sa mère avec surprise. Ses battements de cils intempestifs trahissaient une profonde anxiété, or, Georgiana avait un véritable talent pour trouver les mots qui l'apaisaient.

D'ailleurs, au moment où celle-ci atteignait la porte, Mme Lytton se ravisa.

— J'ai changé d'avis. Ma chère, tu peux rester. Je suis certaine que la marquise te dotera peu après son mariage, et ce que j'ai à dire pourrait t'être utile. Du point de vue légal, des fiançailles officielles représentent une situation complexe. Bien entendu, notre système législatif est en évolution.

Mme Lytton semblait n'avoir aucune idée de ce dont elle parlait.

— En vérité, il évolue constamment. Un peu de loi d'hier, un peu de loi d'aujourd'hui... Votre père comprend cela mieux que moi. Selon l'interprétation actuelle de la loi, ces fiançailles constituent un engagement, sauf si le marquis avait un accident fatal. Auquel cas, évidemment, l'engagement serait invalidé.

Elle ouvrit son éventail et l'agita devant son visage, comme si une telle tragédie était trop terrible pour être seulement envisagée.

— Ce qui risque fort d'arriver, observa Olivia, vu que Rupert a autant de cervelle qu'un moucheron et qu'il s'apprête à partir à la guerre.

— « Faire preuve de courtoisie n'est jamais démodé », la réprimanda Mme Lytton en fermant son éventail pour convoquer *Le Miroir des compliments*. Tu ne devrais jamais parler ainsi d'un pair d'Angleterre. Il est vrai que dans la tragique éventualité du trépas du marquis, il n'y aurait plus de fiançailles. Cependant, il existe une clause intéressante, si j'ai bien compris, issue de l'ancienne loi.

— Une clause ? répéta Olivia en fronçant le nez.

Malheureusement, à l'instant où sa mère lui jetait un regard.

— « N'assombrissez pas votre visage par une moue de dédain », cita automatiquement cette dernière.

Apparemment, les duchesses n'avaient jamais de rides, sans doute parce qu'elles savaient demeurer impassibles.

— Si vous étiez...

Mme Lytton agita fébrilement son éventail.

— Enfin, si vous... répéta-t-elle avec un regard éloquent. *Alors*, les fiançailles ne seraient pas seulement un engagement, elles se transformeraient officiellement en mariage par la force d'une certaine loi. Une spécificité du droit coutumier, peut-être. Bien que je ne voie pas comment un droit coutumier pourrait s'appliquer à la noblesse.

— Êtes-vous en train de me dire que si je copule avec le DD, je serai duchesse même s'il meurt ? s'enquit Olivia en agitant ses orteils endoloris. Cela paraît très improbable.

— Je ne sais absolument pas à quoi tu fais allusion, Olivia. Tu devrais apprendre à parler notre langue.

— Je suppose que cette loi a pour but de protéger les jeunes femmes, intervint Georgiana avant que sa mère puisse ergoter sur les écarts de langage de sa sœur. Si je vous ai bien comprise, mère, vous nous expliquez que si le marquis perdait le contrôle de lui-même et commettait un acte incompatible avec son rang de pair, il se trouverait dans l'obligation d'épouser sa fiancée, c'est-à-dire, Olivia.

— En réalité, je ne sais pas très bien s'il s'agit d'une obligation ou si les fiançailles se transformeraient simplement en mariage. Mais l'important, c'est que dans une telle éventualité, le résultat... enfin, l'enfant serait déclaré légitime. Qui plus est, le fiancé, même s'il ne meurt pas, ne pourrait plus changer d'avis. Non que le marquis y eût jamais songé.

— En bref, coucher, c'est s'engager, résuma prosaïquement Olivia.

Sa mère referma son éventail d'un coup sec et se leva.

— Olivia Mayfield Lytton, ta trivialité est inacceptable. Plus encore de la part d'une future duchesse. N'oublie pas : tous les yeux seront tournés vers toi !

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Pourrions-nous revenir à un sujet plus important ? suggéra Olivia en se mettant debout à contrecœur. Il semblerait que vous me conseilliez de séduire Rupert. Bien que, de manière inexplicable, vous ayez négligé de me donner un professeur dans cet art.

— Je ne supporte plus ta vulgarité nauséabonde, aboya Mme Lytton.

Avant de se souvenir qu'elle était la mère d'une future duchesse, et de reprendre plus calmement :

— Il n'est pas besoin d'une quelconque... formation. Un homme - y compris un gentleman - a juste besoin de sentir qu'une femme est

prête pour une plus grande intimité pour... disons, profiter de la situation.

Sur ces mots, Mme Lytton quitta la pièce sans même un au revoir.

Olivia se rassit. Certes, sa mère n'avait jamais fait preuve d'une grande tendresse, mais aujourd'hui, il était douloureusement clair que, bientôt, elle n'aurait plus de mère du tout. Juste une camériste irritée et irritante. Sa gorge se serra à cette idée.

— Je ne voudrais pas t'inquiéter, commença Georgiana en s'asseyant à son tour, mais j'ai comme le pressentiment que maman et papa ont l'intention de t'enfermer au grenier en compagnie du DD.

— Ils devraient descendre le lit matrimonial dans le bureau, histoire d'être sûrs que Rupert comprendra ce qu'il a à faire.

— Oh, il comprendra ! C'est naturel pour les hommes, paraît-il.

— Sauf que je n'ai pas l'impression que le DD soit un homme comme les autres. Qu'en penses-tu ?

— En effet. En tout cas, pas pour l'instant, ajouta Georgiana après un instant de réflexion. On dirait un gamin.

— Je serais surprise qu'il ait mûri d'ici demain soir.

Le terme « gamin » décrivait d'autant mieux Rupert qu'il venait d'avoir dix-huit ans la semaine précédente.

Olivia reprocherait toujours à son père de ne pas s'être calé sur le rythme du duc pour se marier et commencer à procréer.

Se retrouver à vingt-trois ans fiancée à un jeunot de dix-huit n'avait rien de réjouissant. Surtout quand le jeunot en question était à ce point immature.

Au cours du souper précédant le bal, Rupert n'avait cessé de caqueter à propos de son prochain départ à la guerre et de la gloire que ses exploits attireraient sur sa famille. Sauf que tous les convives présents savaient qu'il n'approcherait jamais un champ de bataille. Certes, il irait « à la guerre », mais en tant que rejeton d'un duc, qui plus est, *unique* rejeton, dont il fallait protéger la vie à tout prix. Sans doute, l'enverrait-on dans un autre pays que la France. Olivia était d'ailleurs surprise que le père de Rupert eût consenti à laisser celui-ci sortir d'Angleterre.

— Tu devras prendre l'initiative, estima Georgiana.

Olivia s'agita sur son siège. Elle avait toujours su qu'il lui faudrait coucher avec Rupert un jour ou l'autre. Mais elle avait imaginé, très vaguement, que cela se passerait dans l'obscurité, où elle pourrait plus facilement oublier que Rupert avait une bonne tête de moins qu'elle et quinze livres de moins.

— Ce sera d'autant plus facile, poursuivit Georgiana, que les hommes aiment les femmes pulpeuses.

— Vraiment ? Je n'ai pas remarqué. Sauf peut-être dans le cas de Melchett, le nouveau valet de pied avec de belles épaules.

— Tu ne devrais pas reluquer les valets de pied.

— C'est lui qui me reluque. Je me contente de le laisser faire. A ton avis, pourquoi ne prévoit-on pas le mariage dès maintenant ? Je sais qu'il fallait attendre que Rupert ait dix-huit ans, même si, franchement, cela n'aurait pas changé grand-chose de faire cela quand il en avait trois, vu son évolution. Mais pourquoi des fiançailles aujourd'hui plutôt qu'un mariage ?

— Peut-être que le DD ne veut pas se marier.

— Pourquoi ? Certes, je ne suis pas le gros lot, mais de toute manière, il n'a aucune chance de se soustraire au souhait de son père. Je serais même surprise qu'il y songe : il n'y a pas une once de rébellion en lui.

— Aucun homme n'a envie d'épouser une femme choisie par son père. Aucune femme non plus, du reste. Souviens-toi de Juliet.

— Juliet Fallesbury ? Qui son père lui destinait-il ? Tout ce que je me rappelle, c'est qu'elle s'est enfuie avec un jardinier. Comment le surnommait-elle déjà ?

— « Mon beau cerf ». Ou « mon Roméo », comme dans *Roméo et Juliette*.

Olivia poussa un soupir.

— Shakespeare n'a jamais rien écrit en rapport avec ma vie. A moins qu'on ne découvre une tragédie inédite intitulée *Olivia et le crétin*. En tout cas, Rupert n'a rien d'un Roméo. Et il n'a jamais montré la moindre intention d'annuler nos fiançailles.

— Sans doute s'estime-t-il trop jeune. Il veut acquérir un peu d'expérience avant son mariage.

Il y eut un silence tandis qu'elles réfléchissaient à la façon dont Rupert s'y prendrait pour « acquérir de l'expérience ». Finalement, Olivia déclara :

— Difficile à imaginer, pas vrai ? Je n'arrive tout simplement pas à visualiser le DD en train de faire trembler le sommier.

— Tu ne devrais visualiser personne en train de faire trembler le sommier, fit valoir sa sœur.

Mais son ton manquait de conviction.

— S'il te plaît, épargne-moi tes remarques vertueuses quand il n'y a personne dans la pièce pour les apprécier, conseilla gentiment Olivia. A ton avis, Rupert a-t-il une idée de la façon dont on procède ?

— Peut-être espère-t-il qu'à son retour de France il aura un peu grandi.

— Si tu savais le nombre de cauchemars que je fais dans lesquels lui et moi nous tenons côte à côte devant l'autel de la cathédrale Saint-Paul. Mère m'obligera à porter une robe de mariée avec tant de voile et de tulle que je serai non seulement deux fois plus grande que mon époux, mais également deux fois plus large.

— Je veillerai à m'occuper de ta robe avec mère, promet Georgiana. Dans l'immédiat, ce qui importe, c'est le problème de demain eu égard à la séduction de Rupert.

— « Eu égard » ? Franchement, tu devrais faire attention. Ton langage est influencé par cet ignoble *Miroir* même quand tu es seule.

— Il faut considérer l'épisode de demain comme une épreuve, un peu comme Hercule nettoyant les écuries d'Augias.

— Je préférerais récurer des écuries que séduire un homme qui fait une tête de moins que moi et est aussi léger qu'une plume.

— Offre-lui un verre de liqueur. Tu te rappelles comme notre nurse Luddle avait peur des hommes qui boivent ? Elle prétendait que ça les transformait en satyres enragés.

— Rupert-le-satyre-enragé, articula Olivia, songeuse. Je le vois déjà folâtrer dans les sous-bois sur ses petits sabots.

— Des sabots lui conféreraient une certaine distinction. Surtout avec un bouc. Les satyres portent toujours le bouc.

— Rupert aurait du mal. Je lui ai dit ce soir que la moustache lui irait bien, mais je mentais. Les satyres n'ont-ils pas aussi des petites cornes ?

— Oui, et une queue.

— Une queue lui donnerait peut-être - je dis bien, *peut-être* - un air démoniaque, comme ces débauchés supposés avoir forniqué avec la moitié de la bonne société. J'essaierai de l'imaginer avec ces fioritures, demain.

— Tu risques d'éclater de rire, la mit en garde Georgiana. Tu n'es pas censée te moquer de ton mari dans les moments intimes. Cela risque de le déstabiliser.

— Primo, il n'est pas mon mari ; secundo, face à Rupert, on ne peut que s'esclaffer ou s'effondrer en pleurs. Pendant que nous dansions ce soir, je lui ai demandé ce que pensait son père de son projet de gloire guerrière. Il s'est immobilisé au beau milieu de la salle et m'a répondu : « En vain le canard rogne l'aile de l'aigle. » Sur quoi, il a tendu le bras, heurtant lady Tunstall en pleine tête et faisant tomber sa perruque.

— J'ai vu la scène. De loin, on a surtout eu l'impression qu'elle faisait un scandale pour pas grand-chose. Elle n'a réussi qu'à attirer davantage l'attention sur elle.

— Rupert a ramassé sa perruque et la lui a rendue en déclarant avec son tact légendaire qu'elle n'avait pas du tout l'air vieille et qu'il n'aurait jamais imaginé qu'elle était chauve.

Georgiana secoua la tête.

— Elle a dû être ravie. En tout cas, je ne comprends rien à son histoire de canard.

— Moi non plus. La vie avec Rupert s'annonce remplie de ces petits

moments excitants empreints de mystère.

— Peut-être le canard représente-t-il son père. Dans ce cas, ce serait lui l'aigle. Qu'en penses-tu ? Personnellement, je le trouve plus proche du canard.

— Parce qu'il caquette ? En tout cas, si tu as vu juste, il est sûrement le seul à se voir comme un aigle.

Olivia se leva pour sonner un domestique.

— Je crois qu'il m'incombe - encore un terme pour toi, Géorgie - de garder à l'esprit que je suis invitée à partager un moment d'intimité avec un canard dans la bibliothèque paternelle demain soir. Si après cela, ma relation avec mes parents n'est pas consommée, elle ne le sera jamais.

Georgiana émit une sorte de reniflement en guise d'approbation.

— Quel son grossier, très chère ! s'exclama Olivia. Extrrrrêmement vulgaire.

Ce qui est gravé dans le cœur d'un homme (ou d'une femme)

Le lendemain soir, assise sur le sofa du salon jaune, Olivia attendait avec deux heures d'avance l'arrivée du duc de Canterwick et de son fils Rupert. Sa mère ne cessait de courir en tous sens en lançant des ordres aux domestiques d'une voix stridente. Son père, lui, ne courait pas, mais arpentait la pièce en tripotant nerveusement sa cravate. À tel point qu'il dut monter en changeant tant elle était chiffonnée.

En vérité, bien qu'ils eussent l'un et l'autre espéré ce moment depuis le début de leur vie maritale, ses parents n'arrivaient pas vraiment à croire à leur chance. Ils avaient du mal à dissimuler leur incrédulité.

Le duc marierait-il réellement son fils à leur fille sur la base d'une promesse faite alors qu'il n'était qu'un adolescent ? Au fond d'eux-mêmes, ils n'en étaient pas convaincus.

— Dignité, vertu, affabilité et maintien, lui chuchota sa mère pour la troisième fois de la soirée.

Son père se montra plus direct :

— Pour l'amour du ciel, n'ouvre pas la bouche.

Olivia hocha la tête. Une fois de plus.

— Tu ne te sens pas un petit peu nerveuse ? murmura sa mère en s'asseyant à côté d'elle.

— Non.

— C'est... anormal ! On a presque l'impression que tu n'as pas envie de devenir duchesse.

Une possibilité manifestement inconcevable pour Mme Lytton .

— Vu que je m'apprête à me fiancer officiellement avec un homme dont la cervelle n'est pas plus grosse qu'un grain de sable, je dois avoir bel et bien envie de devenir duchesse, fit valoir Olivia.

— Le cerveau du marquis est sans rapport avec le sujet, décréta Mme Lytton en fronçant les sourcils.

Elle les frotta aussitôt de peur d'avoir fait naître une ride.

— Tu seras *duchesse* un jour. Je n'ai jamais pensé à la cervelle de ton

père en l'épousant. Ce genre de considération est indigne d'une lady.

— Je suis certaine que père faisait preuve d'une intelligence normale, déclara Olivia.

Elle demeurait parfaitement immobile pour que ses anglaises si ridiculement peu naturelles ne rebondissent pas sur ses épaules.

— M. Lytton m'a rendu visite. Nous avons dansé. Je ne me suis jamais interrogée sur son intelligence. Tu réfléchis trop, Olivia.

— Ce qui est un avantage, dans la mesure où la femme qui épousera Rupert devra penser pour deux.

— J'ai des palpitations ! s'exclama soudain Mme Lytton . Je me sens mal jusque dans les orteils. Imagine que le duc change d'avis ? Tu... tu n'es pas du tout comme tu devrais l'être. Ton comportement n'a rien d'amusant, je t'assure.

— Je n'essaie pas d'être drôle, maman.

Olivia fit de son mieux pour ravalier sa colère. Ne s'était-elle pas promis d'éviter les querelles avec sa mère ?

— Je ne partage pas toujours votre point de vue, c'est tout.

— Tu ne peux pas t'empêcher de faire de l'esprit. Ce qui est particulièrement grossier pour une lady.

— Un esprit grossier et un simple d'esprit : Rupert et moi formerons un couple idéal.

— Voilà ! C'est exactement ce dont je parle ! Ce n'est pas normal de plaisanter dans un moment pareil, alors qu'un marquis s'apprête à se fiancer avec toi.

De fait, Olivia était parfaitement calme. Elle savait que le père de Rupert arriverait à l'heure prévue avec tous les papiers nécessaires à l'officialisation des fiançailles. La présence du promis paraissait presque superflue.

Le duc de Canterwick était un être froid et réaliste qui ne cherchait pas une épouse pour son fils, mais une gouvernante. Une gouvernante fertile, pour être exact. Il n'avait pas besoin d'argent, et la dot que les Lytton avaient constituée pour leur fille - et qui était plus que conséquente pour une jeune femme de son rang - ne représentait rien pour lui.

Ce qui intéressait le duc, c'étaient le cerveau et les hanches d'Olivia. Comme il le lui avait confié sans détour le jour où elle avait eu quinze ans : sans eux, jamais il n'aurait tenu sa promesse. Ce soir-là, M. et Mme Lytton avaient organisé une réception pour leurs filles, et à la surprise générale, Sa Grâce s'était jointe à la fête. Rupert, qui avait onze ans à l'époque, ne l'avait pas accompagné.

— Mon fils est un pauvre idiot, avait-il déclaré à Olivia en la dévisageant si intensément que ses yeux semblaient sur le point de sortir de leurs orbites.

Olivia partageant son opinion, elle s'était contentée de garder le

silence.

— Et vous le savez, avait-il poursuivi avec une satisfaction évidente. Vous êtes celle qu'il lui faut, ma fille. Vous avez l'intelligence et les hanches nécessaires.

Elle n'avait pu réprimer une grimace quand il avait poursuivi :

— Des hanches larges signifient beaucoup d'enfants. Mon épouse était maigre comme un coucou, et regardez le résultat. J'attends deux choses de ma belle-fille : un cerveau qui fonctionne et une bonne paire de hanches. Je ne suis nullement gêné de vous avouer que si vous n'aviez pas l'un *et* l'autre, je jetterais aux orties la promesse faite à votre père et continuerai à chercher celle qu'il me faut. Mais il se trouve que vous êtes la bonne.

Olivia avait acquiescé d'un signe de tête, et n'avait plus jamais douté qu'elle épouserait Rupert un jour ou l'autre. Sa Grâce le duc de Canterwick n'était pas du genre à laisser quelques détails pratiques, tels que les sentiments de son fils ou de sa promise, se dresser en travers de son chemin.

Au fil des ans, les parents d'Olivia s'étaient montrés de plus en plus nerveux face au peu d'empressement du duc à conduire son fils devant l'autel. Olivia, pour sa part, ne s'était jamais inquiétée : Rupert était un pauvre idiot, et il ne risquait pas de changer.

Lorsque la voiture ducale fit enfin son apparition à l'angle de Clarges Street, ses parents la rejoignirent : son père debout sur sa droite, sa mère assise sur sa gauche, de profil par rapport à la porte et sa robe élégamment déployée autour d'elle.

Le duc entra dans la pièce sans laisser le temps au majordome de l'annoncer. Le duc de Canterwick n'était pas homme à laisser qui que ce fût - en dehors d'un membre de la famille royale - passer devant lui. Il ressemblait à ce qu'il était : un aristocrate enclin à traiter quatre-vingt-quinze pour cent de la population mondiale d'« insolent blanc-bec ».

Quelqu'un de particulièrement observateur aurait remarqué qu'en réalité le nez du duc avait pénétré dans la pièce avant lui. Il possédait un formidable appendice, une trompe digne d'un pachyderme. Mais il le portait avec dignité, admit Olivia en le regardant s'avancer, tête haute et menton levé, comme s'il faisait exister les autres par sa seule présence.

« Une lady ne s'abaisse pas à des considérations fantasques », aurait sans doute déclaré sa mère si elle avait lu dans ses pensées. Olivia gratifia le duc de sa plus gracieuse révérence et d'un sourire où la crainte le disputait au respect.

Rupert, quant à lui, en reçut un situé entre familiarité et respect (le dernier totalement feint).

— Vous êtes là ! s'exclama-t-il avec son enthousiasme habituel.

Olivia s'inclina de nouveau et lui offrit sa main. Ne lui arrivant qu'à l'épaule, Rupert n'eut pas à se baisser beaucoup pour la baiser. Dommage qu'il eût hérité du nez de son père et non de sa forte personnalité ; dans son visage, l'appendice ne servait qu'à attirer un peu plus l'attention sur sa bouche constamment entrouverte.

Elle n'était jamais aussi heureuse de porter des gants que lorsque son futur époux la saluait. Ses lèvres laissaient invariablement une trace humide sur le tissu.

— Vous êtes là, répéta-t-il en se redressant, un sourire radieux aux lèvres. Vous êtes là, vous êtes là !

Rupert avait un penchant pour les formules qui ne voulaient rien dire.

Tout en acquiesçant - de fait, elle était là -, elle s'étonna des nombreuses différences entre Rupert et son père.

Le duc de Canterwick était très intelligent. Et impitoyable. Contrairement à la majorité des gens qui se laissaient généralement guider par leurs sentiments, il n'obéissait qu'à la raison.

Comment un être aussi froid et rationnel avait-il pu donner naissance à un enfant hypersensible et si peu doué pour la réflexion ? Rupert était totalement incapable de maîtriser ses émotions. À tel point que beaucoup hésitaient à mentionner un décès devant lui (même s'il s'agissait de celui d'une arrière-grand-tante) de peur qu'il n'éclate en sanglots.

— Et voilà Lucy ! reprit-il avec encore plus d'enthousiasme.

Lucy était une petite chienne au regard implorant qu'il avait trouvée sur un chemin et recueillie un ou deux ans plus tôt.

Elle contempla Olivia avec une expression d'adoration en agitant sa queue de rat de gauche à droite tel un métronome réglé sur *molto allegro*.

Devinant ce qu'elle voulait, Olivia se pencha vers elle et lui souleva une oreille pour murmurer :

— Pas de feuilleté à la viande aujourd'hui.

Dotée de manières parfaites, la chienne ne manifesta aucune déception, lui léchant même la main avant de rejoindre son maître en trotinant.

Celui-ci s'inclinait maladroitement devant M. Lytton. Quand il baisa les doigts de sa mère, Olivia put apprécier son nez gigantesque et sa lèvre inférieure pendante. Une fois de plus, elle songea qu'elle était destinée à épouser le genre d'homme que l'on préfère en général éviter de regarder, et si possible, d'écouter. Sa gorge se serra.

— Avant tout, commença Sa Grâce, je tiens à préciser que je ne me sentirai en accord avec ma conscience que si j'ai la certitude que Mlle Lytton souhaite autant que nous cette union avec mon fils. Le mariage est trop sacré pour obliger une jeune personne à s'y engager sur la

base d'une promesse de collégiens.

— Je lui ai moi-même dit que personne ne pourrait me forcer à me marier, intervint Rupert avec une satisfaction évidente. C'est ma propre décision. Les rognures ne répondent pas.

— Personne n'essaie de te rogner les ailes, aboya son père.

M. et Mme Lytton considérèrent leur futur gendre avec la même expression de confusion inquiète sur les traits.

— Mon fils veut dire qu'il est très heureux à la perspective d'épouser Mlle Lytton quand il rentrera de son service militaire, clarifia le duc.

Soulagée, Mme Lytton battit frénétiquement des cils.

— Avant, je vais couvrir notre nom de fierté, insista Rupert. La gloire et tout ça.

Jetant un regard noir à son fils, le duc se racla la gorge, et lui asséna d'un ton tranchant :

— La question, pour l'instant, n'est pas de savoir si tu as l'intention de t'honorer au combat, mon fils, mais si Mlle Lytton accepte d'attendre ton retour. La pauvre est fiancée avec toi depuis longtemps.

À ces mots, Rupert tourna vers Olivia un visage anxieux.

— Je dois la gloire à la grandeur de notre nom, se justifia-t-il. Je veux dire, je suis le dernier de la lignée. Tous les autres ont été tués à la bataille de Culleron.

— Culloden, corrigea son père. Lors du soulèvement des Jacobites. Des imbéciles, tous autant qu'ils étaient !

— Je comprends, assura Olivia, luttant pour ne pas retirer sa main de celle de Rupert.

— Je vous épouserai dès mon retour, assura celui-ci en lui écrasant les doigts. Auréolé de gloire, vous comprenez.

— Bien sûr. La gloire.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter pour notre fille, assura Mme Lytton à l'adresse de Rupert. Elle vous attendra. Des mois, des années, s'il le faut.

C'était un peu exagéré, songea Olivia. Mais manifestement, elle n'avait pas son mot à dire sur le sujet. Si cela ne tenait qu'à ses parents, elle attendrait encore cinq ans que Rupert rentre en Angleterre couvert de gloire (ou plus probablement de honte) si cela se révélait nécessaire. Imaginer Rupert à la guerre lui faisait froid dans le dos : les hommes comme lui ne devraient jamais porter de canif, alors une épée...

— Allons, allons, très chère lady, tempéra le duc, quelle mère pourrait affirmer savoir ce qui se cache au fond du cœur de sa fille ?

Mme Lytton ouvrit la bouche pour protester. De toute évidence, elle ne doutait pas de connaître chaque recoin du cœur de la sienne, et n'y avait rien trouvé d'autre qu'une plaque de marbre sur laquelle était gravé : *Future duchesse de Canterwick*.

Lui imposant le silence d'une main levée, le duc se tourna vers Olivia. Elle le gratifia d'une nouvelle révérence irréprochable.

— J'aimerais parler seul à Mlle Lytton dans votre bibliothèque. Pendant ce temps, ajouta-t-il en claquant des doigts, Rupert informera M. Lytton de la situation en France. Le marquis l'a étudiée avec une certaine ferveur. Je suis certain, cher ami, qu'il vous éclairera sur les menaces inquiétantes que fait peser sur nos têtes la débâcle de l'autre côté de la Manche.

Ils quittèrent la pièce, accompagnés par le babillage de Rupert. Une fois dans la bibliothèque, Olivia s'autorisa à s'asseoir. Le duc demeura dans sa position favorite : debout, jambes écartées, mains derrière le dos, comme s'il se tenait à la proue d'un navire.

Il aurait fait un assez bon capitaine, songea-t-elle. Son nez aurait été un instrument de navigation inestimable pour sentir la tempête se lever ou les victuailles pourrir dans la soute.

— Au cas où vous seriez soucieuse, ma chère, Rupert n'approchera jamais les côtes françaises, annonça le duc d'emblée.

Elle hocha la tête.

— J'en suis heureuse.

— Il débarquera au Portugal.

— Au Portugal ? répéta-t-elle, constatant qu'elle ne s'était pas trompée : Rupert ne mettrait pas les pieds sur un champ de bataille.

— Les Français se battent en Espagne pas très loin, mais Rupert, lui, débarquera au Portugal et y restera. Il voulait rejoindre les troupes de Wellington, mais je m'y suis opposé.

Nouveau hochement de tête.

Le duc passa d'un pied sur l'autre. C'était la première fois depuis qu'elle le connaissait qu'il exprimait une ombre d'incertitude.

— C'est un garçon docile, comme vous vous en rendrez compte. En général, il fait ce qu'on lui dit sans discuter. Il a même appris à danser. Pas le quadrille, évidemment, mais presque toutes les autres danses. Pour autant, lorsqu'il s'est mis une idée en tête, rien ne peut l'en dissuader. Et c'est là le problème : il a décidé qu'il ne se marierait qu'après s'être illustré à la guerre.

Bien qu'elle n'eût pas cillé, le duc dut noter un changement subtil dans son expression, car il ajouta :

— Surprenant, n'est-ce pas ? C'est la faute de ses précepteurs : quel besoin avaient-ils de passer autant de temps à lui fourrer dans la tête l'histoire de notre famille ? Le premier duc a conduit cinq cents hommes à la bataille ; une « défaite épique » résume parfaitement ce qu'il en est résulté. Mais, bien sûr, nous sommes beaucoup plus élogieux lorsque nous nous référons à cet épisode entre nous. Du moins, ces imbéciles de précepteurs l'ont-ils été. Rupert désire donc mener une troupe d'hommes au combat et rentrer couvert de gloire.

Olivia éprouva soudain une bouffée de pitié pour le duc, sentiment qu'il ne manquerait sûrement pas de percevoir.

— Peut-être pourrait-il diriger un petit bataillon, suggéra-t-elle.

— Nous sommes d'accord, soupira le duc. Cela m'a demandé un peu d'adresse, mais il commandera une compagnie d'une centaine d'hommes.

— Et que fera-t-il avec eux ?

— Il les conduira à la bataille. Au Portugal, à bonne distance de tout ennemi susceptible de contre-attaquer.

— Ah!

— Evidemment, chaque fois que je le laisse s'éloigner, je suis inquiet pour lui.

Olivia l'aurait été également si elle avait eu la moindre affection pour Rupert. C'était tout à fait le genre d'homme à se suicider. Pas par choix délibéré, bien entendu, mais parce qu'il était capable d'entrer dans le pub le plus mal famé de Londres, sa tabatière à la main et une épingle en diamant piquée dans sa cravate. Suicidaire.

Le duc frappa les dalles devant la cheminée du bout de sa canne comme s'il essayait de les aplanir.

— En vérité, j'ai peur que Rupert ne refuse ce mariage s'il a l'impression que je l'y oblige. Je pourrais le forcer à se rendre à l'église, certes, mais il risquerait de dire « non » au moment crucial sans se soucier des centaines de personnes rassemblées dans Saint-Paul pour l'occasion. Il a expliqué avec entrain pourquoi il ne voulait pas de cette union maintenant, et je suis certain qu'il sera ravi de dire à tout le monde qu'il compte vous épouser après s'être...

— ... illustré à la guerre, termina Olivia à sa place.

Elle se sentait sincèrement navrée pour lui. Personne ne méritait une telle humiliation.

— Exactement, approuva-t-il en donnant un violent coup de canne sur les dalles.

Un craquement sec se fit entendre.

— Je suis certaine que le marquis rentrera du Portugal satisfait de ses exploits, assura-t-elle.

Là encore, elle était sincère. À partir du moment où il y aurait quelqu'un pour témoigner que ses troupes avaient fait fuir l'ennemi (invisible), Rupert reviendrait heureux.

— Vous avez raison.

Le duc appuya sa canne fendillée contre le montant de la cheminée et s'assit en face d'Olivia.

— Ce que j'ai à vous demander maintenant concerne un sujet qu'un gentleman ne devrait jamais aborder avec une jeune dame.

— Quelque chose en relation avec le droit coutumier ? interrogea Olivia.

Il fronça les sourcils.

— Le droit coutumier ? Quel rapport avec notre affaire ?

— D'anciennes et de nouvelles règles ? D'après mes parents, elles divergeraient quant aux fiançailles...

— La loi anglaise est la loi anglaise, et, à ma connaissance, des fiançailles ne relèvent pas du droit coutumier.

Posant sur elle un regard pénétrant, le duc décréta :

— Les femmes devraient rester à l'écart de tout ce qui a trait au droit. Néanmoins, dans votre cas, il serait préférable de vous familiariser avec ces questions, car Dieu sait que vous ne pourrez pas vous en remettre à Rupert pour prendre des décisions dans ce domaine. C'est pourquoi, dès que vous serez mariés, vous vous installerez au château afin que je commence à vous éduquer en ce sens.

Olivia se félicita de réussir à conserver son sourire malgré la voix affolée qui murmurait dans sa tête : « Éduquer ? Encore des leçons ? »

Sans remarquer son silence, le duc poursuivit :

— Rupert n'étant pas à la hauteur de cette tâche, je vais devoir vous apprendre à devenir duc. Vous êtes suffisamment intelligente pour cela. Je m'en suis rendu compte quand vous aviez quinze ans.

Olivia déglutit.

— Je comprends, articula-t-elle d'une voix blanche.

Mais le duc avait déjà repris :

— Vous l'ignorez peut-être, mais l'origine de notre titre remonte à un ancien duché écossais.

Il évitait son regard. S'emparant de sa canne fendue, il l'examina comme s'il avait l'intention de la réparer.

— Je le savais, dit Olivia.

Apparemment, le duc ne se doutait pas de l'étendue de ses connaissances concernant les biens et l'histoire des Canterwick. Elle aurait pu lui donner le prénom du fils aîné de son cousin au troisième degré. Ainsi que celui du septième fils de ce même cousin, celui qui avait vu le jour dans la grande salle de l'auberge de *La Tête de cerf* après que sa mère eut bu trop de bière.

— Eu égard à nos racines, il est possible de nous référer au droit écossais concernant les questions d'hérédité.

— Ah!

D'un geste sec, le duc brisa sa canne sur son genou.

— Si vous conceviez un enfant maintenant, avant le départ de mon fils pour le Portugal, précisa-t-il sans lever les yeux, le droit écossais considérerait cet enfant comme légitime. Je tiens cependant à être très clair sur un point : vous ne deviendriez pas marquise avant que mon fils revienne et vous épouse. Certaines personnes pourraient tenir des propos désagréables à votre sujet, comme elles le feraient pour toute

femme portant un enfant en dehors des liens du mariage. Si cela devait arriver, je vous prendrais aussitôt sous ma protection, bien entendu.

— Oui, murmura Olivia.

— Je ne permettrais pas à Rupert de se dérober à son devoir. En vérité, si un heureux événement se produisait, je lui ferais porter les documents nécessaires à la conclusion du mariage au Portugal pour qu'il les signe sur-le-champ. Sauf contretemps, vous seriez marquise avant la naissance de l'enfant.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

— Au cas où il arriverait quelque chose à Rupert sans qu'il ait eu le temps de signer, il vous resterait la satisfaction d'être la mère d'un futur duc.

Olivia eut une furieuse envie de citer un extrait du *Miroir des compliments* : *Rien n'est plus précieux que l'honneur d'une vierge*. Mais elle demeura silencieuse, ne faisant pas même remarquer que l'enfant pourrait être une fille, possibilité que le duc n'avait manifestement pas envisagée.

— Qu'il y ait un enfant ou pas, je vous verserai un douaire et vous ferai don d'un petit domaine, précisa Canterwick.

— Entendu, parvint-elle à articuler.

Si elle comprenait bien, le duc lui proposait de l'argent et un domaine à la condition qu'elle acceptât de perdre sa virginité en dehors des liens du mariage. C'était invraisemblable.

— J'ai demandé à lady Cecily Bumtrinket de vous accompagner à la campagne. Vous ne pouvez pas vous installer au château, bien sûr, tant que les documents de mariage n'ont pas été signés ou que la cérémonie n'a pas eu lieu. Ce serait déplacé.

— Lady Cecily Bumtrinket ? Ne pourrais-je pas simplement rester chez mes parents jusqu'à ce que l'un ou l'autre de ces événements se produise ?

— Il serait inconvenant que vous demeuriez ici plus longtemps, répliqua le duc en balayant la pièce d'un regard vaguement dédaigneux. Votre sœur et vous demeurerez chez le duc de Sconce le temps que les détails administratifs soient résolus. La duchesse douairière a prévu d'inviter une jeune femme à séjourner là-bas afin de l'étudier en vue d'un éventuel mariage avec son fils. Je l'ai convaincue que votre sœur ferait également une candidate acceptable. Cette invitation est un hommage à vos parents, comme j'en informerai bientôt votre mère.

— Georgiana vous sera très reconnaissante de cette marque de confiance, murmura Olivia.

— Je l'espère. J'ai pris la liberté de prévenir Mme Caricilla, sur Bond Street, de se préparer à confectionner sous quinzaine une garde-

robe pour vous et votre sœur seyant à votre nouveau statut. Vous devez savoir, ma chère, que nous, ducs, sommes enclins à rester entre nous. Nous pouvons être amenés à nous reproduire en dehors de notre rang, comme les chiens de race et les chevaux, mais nous préférons éviter une trop grande proximité avec les autres milieux.

Apparemment, elle était au cœur d'une expérience de croisement de races, songea Olivia. Et elle s'apprêtait à séjourner chez l'auteur de l'inénarrable *Miroir des compliments*, la duchesse douairière de Sconce.

Le duc se leva et la regarda enfin. Son grand nez en forme de bec et ses sourcils broussailleux ajoutaient à son air intimidant, mais elle perçut néanmoins une certaine gentillesse et du désespoir dans son regard.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle impulsivement en se levant à son tour. Rupert et moi ferons de notre mieux.

— Ce n'est pas sa faute, vous savez. Il n'a pas respiré tout de suite à la naissance. Les médecins pensent que cela a eu des conséquences sur son cerveau. Ce n'est pas... Votre enfant n'aura pas les problèmes de ce pauvre garçon.

Olivia fit un pas en avant, et saisit la main du duc. Pour la première fois, elle éprouvait une authentique tendresse envers lui. De toutes les personnes reliées au duché de Canterwick, son beau-père serait l'une des rares dont elle n'aurait pas à se méfier.

— Nous ferons de notre mieux, répéta-t-elle. Et Rupert sera en sécurité au Portugal. C'est très généreux de votre part de lui permettre de réaliser son rêve. Je suis certaine qu'il sera ravi d'avoir voyagé hors d'Angleterre.

Un bref sourire incurva les lèvres du duc.

— C'est ce que sa mère aurait souhaité, je le sais. Elle m'aurait dit de le laisser devenir un homme, quelle que soit mon envie de le garder dans mon giron.

Olivia cilla. Elle savait très peu de chose concernant la duchesse. Tout ce que ses parents lui avaient dit, c'était qu'elle était très malade et ne quittait jamais le château.

— Elizabeth a failli mourir à la naissance de Rupert, lui apprit le duc d'une voix tendue. Elle a survécu, mais n'a plus jamais été la même. Elle a besoin d'aide pour manger ; elle ne me reconnaît plus. Elle est restée à la campagne.

— Votre femme et votre fils ont été frappés par le sort au même moment ? ne put-elle s'empêcher de s'exclamer, horrifiée.

— Oui, une véritable malédiction. Mais Rupert a bon cœur. Il est bienveillant, enjoué, et si je ne pense pas à ce qu'il aurait pu être, nous nous entendons plutôt bien, lui et moi. Par ailleurs, ma chère, sachez, que même si j'ai mentionné votre cervelle et vos hanches, le plus important pour moi, c'est la gentillesse dont vous avez toujours fait

preuve à son égard. Ce n'est pas facile. Il jacasse tout le temps et dit souvent n'importe quoi, mais vous ne vous êtes jamais moquée de lui.

— Je prendrai soin de lui, promit Olivia avec l'impression de prononcer son serment de mariage.

Le duc la gratifia une fois encore de son étrange sourire.

— Je vous l'envoie.

Sur ces mots, il sortit.

Un épisode qui se passe d'introduction

Quel que fût l'endroit où il se trouvait, Rupert avait coutume d'accompagner son entrée de moult salutations ; on lui avait enseigné les civilités d'usage, et il prenait un plaisir évident à les observer à la lettre. Mais cette fois, il pénétra dans la pièce sans mot dire, posa un instant les yeux sur Olivia avant de les détourner.

Olivia adressa silencieusement, mais avec cœur, un chapelet de jurons à l'intention de leurs parents respectifs. Elle avait oublié une fois encore de se demander ce que Rupert pensait de tout cela. À en juger par son expression, Georgiana et elle ne s'étaient pas trompées en supposant que personne ne lui avait expliqué de quelle façon il était censé procéder dans la situation présente.

Il n'en savait manifestement pas plus qu'elle.

Mais les gens ne se débrouillaient-ils pas avec cette affaire depuis des siècles ? Heureusement, son père conservait une carafe de cognac dans la bibliothèque. Elle en tendit un plein verre à Rupert avant de se servir, envoyant au diable sa mère et son opinion sur les femmes qui buvaient de l'alcool. Puis, toujours sans un mot, ils s'assirent sur le sofa devant la cheminée.

— J'ai laissé Lucy dans le salon, annonça Rupert à brûle-pourpoint. Ça paraissait mieux.

Olivia hocha la tête.

— Elle sera plus tranquille là-bas.

— Non, elle n'est pas tranquille, répliqua-t-il. Mon père ne l'aime pas. Il dit qu'elle est juste bonne à chasser les rats. Mais elle n'a pas envie de tuer de rats. Elle ne saurait même pas comment faire. Vos parents ne s'intéressent pas à elle non plus.

— Mes parents ont toujours refusé de prendre un animal à la maison, quel qu'il soit.

— Pourtant, vous aimez les chiens.

— Oui.

— J'ai dit que je le ferais à cause de ça.

Olivia le regarda sans comprendre.

— Quoi ?

— Me marier.

Apparemment, elle avait sous-estimé la force de caractère de Rupert. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il avait participé au choix de sa duchesse. Ni que les feuilletés à la viande qu'elle gardait pour Lucy faisaient partie de son audition pour le rôle.

Sinon, elle les aurait mangés.

— Ce n'est pas que je ne vous aime pas, reprit Rupert avec gravité. Au contraire. Mais vous aimez Lucy aussi, n'est-ce pas ?

— Elle est adorable.

Ils étaient sur un terrain familial à présent. Rupert et elle avaient passé de nombreuses soirées à parler de Lucy au cours de l'année écoulée.

Mais il semblait avoir épuisé le sujet, et avec son silence, une nervosité inquiète envahit l'atmosphère.

— Nous ne sommes pas obligés de le faire, vous savez, risqua-t-elle au bout d'un moment.

— Je le dois, déclara-t-il avant d'avalier une lampée de cognac, qui lui arracha un frisson. J'ai promis à mon père. D'être comme un homme. De faire... *d'être* un homme.

Il avait l'air perdu.

Olivia but une gorgée d'alcool. Comme elle aurait aimé en cet instant pousser ses parents et le duc du haut de Battersea Bridge.

— Pourrions-nous ne pas le faire, et leur dire que nous l'avons fait ? proposa-t-elle.

Pour la première fois depuis son arrivée, il la regarda, les yeux ronds.

— Mentir ?

— Juste un petit mensonge.

Il secoua la tête.

— Je ne mens pas. C'est indigne d'un gentleman. Mieux vaut être un homme.

Il but un peu de cognac, frissonna de nouveau.

A sa manière, Rupert était admirable, songea Olivia. Il aurait sûrement fait un duc exceptionnel s'il avait été en possession de toutes ses facultés. Il avait la force de caractère de son père, doublée d'un sens de l'honneur qui, manifestement, faisait défaut à ce dernier.

— Je comprends.

— Pas de meilleur moment que maintenant, affirma-t-il.

— Dois-je éteindre les lampes ?

— Comment verrai-je ce que je fais ?

Bonne question.

— En effet, s'empressa-t-elle d'acquiescer.

Il se mit debout, posa son verre vide sur le côté de la table.

— Je sais tomber en avant. Je tombe en avant ; vous tombez en arrière. Rien de plus facile. Ils le disent tous.

Il affichait une assurance que, de toute évidence, il ne ressentait pas. Jouant le jeu, Olivia acquiesça :

— Parfait.

Puis, après une hésitation, elle se leva et contourna le sofa pour ôter son sous-vêtement. Elle revint devant le feu, se demandant si elle devait enlever ses chaussures.

Un rapide coup d'œil à Rupert lui indiqua que celui-ci n'y avait pas songé. Son pantalon était autour de ses chevilles. Elle ingurgita une autre gorgée de brandy.

— Vous devriez finir votre verre, suggéra-t-il.

Elle le vida d'un trait, et considéra son fiancé. Il avait le visage rouge et les yeux légèrement vitreux. Il avait dû profiter qu'elle lui tourne le dos pour se resservir.

— Et voilà, lança-t-il d'une voix étranglée, avant de finir son cognac à son tour.

Olivia prit une profonde inspiration et posa son verre. Puis elle s'allongea sur le sofa, remonta ses jupes et s'arma de courage.

— Bien, fit Rupert. Pensez-vous que je devrais poser un genou là, à côté de votre hanche ?

Il leur fallut un moment avant de définir la place adéquate de leurs membres respectifs, mais ils se retrouvèrent plus ou moins en position.

— Voulez-vous un peu de cognac avant ? s'enquit Rupert. C'est douloureux pour une femme. Mon père me l'a dit.

— Non, merci.

Malheureusement, l'alcool qu'elle avait avalé lui était monté directement à la tête, et elle avait une furieuse envie de rire. Qu'est-ce que sa mère aurait pensé d'une telle attitude ?

— Au cas où vous auriez envie de pleurer, j'ai pris trois mouchoirs supplémentaires.

Rupert ne montrait aucun empressement à se mettre au travail.

— Merci, répéta Olivia, réprimant de plus en plus difficilement son hilarité. Je ne pleure jamais.

— Vraiment ? Je pleure tout le temps.

— Comme à cette réception, quand vous avez découvert ce petit moineau tombé du nid ?

En voyant les traits de Rupert se crispier à ce souvenir, elle ajouta en hâte :

— Ce n'était qu'un oiseau.

— Vif, scintillant... sauvage.

— Le moineau ?

Il semblait avoir totalement oublié ce qu'ils étaient supposés faire,

bien qu'il fût toujours à genoux, son instrument dans la main. Son regard était redevenu clair, presque aigu.

— J'ai écrit un poème, l'informa-t-il.

Bien qu'elle n'eût aucune certitude à ce sujet, Olivia avait le sentiment que l'instrument de Rupert n'était pas en état de fonctionner tel quel.

— Quel genre de poème ? s'enquit-elle en reposant la tête sur le coussin.

La vie avec Rupert aurait son rythme propre. Nul besoin de se presser.

— « Vif, scintillant, récita-t-il, un oiseau tombe jusqu'à nous, la pénombre s'amoncelle dans les arbres. »

Olivia se redressa.

— C'est fini ?

Il hocha la tête, les yeux fixés sur elle.

— C'est très joli, Rupert.

Pour la première fois de sa vie, ou presque, elle pensait sincèrement ce qu'elle venait de dire à son fiancé.

— « La pénombre s'amoncelle », ça me plaît beaucoup.

— « Dans les arbres », ajouta-t-il solennellement. J'ai pleuré pour l'oiseau. Pourquoi ne pleurez-vous jamais ?

Elle n'avait plus jamais pleuré, pas même une fois, depuis sa première rencontre avec Rupert. Elle avait dix ans à l'époque, et lui, cinq. Ce matin-là, ses rêves à propos du prince de conte de fées qu'elle allait épouser s'étaient écroulés.

Malgré leur jeune âge, elle avait compris que quelque chose n'allait pas chez lui. Et l'avait dit à sa mère. Qui s'était moquée d'elle.

— Le marquis n'est sans doute pas aussi vif que toi, avait répliqué Mme Lytton, mais exiger cela de lui reviendrait à attendre d'un duc qu'il apprenne l'art floral. Tu es trop intelligente pour ton bien, ma fille.

— Mais... avait voulu protester Olivia, la poitrine serrée de désespoir.

— Tu es la jeune personne la plus chanceuse du monde, avait conclu sa mère d'un ton sans appel.

Même après toutes ces années et les difficultés rencontrées par Rupert pour maîtriser le langage, sans même parler de lire ou d'écrire, l'opinion de Mme Lytton n'avait pas changé d'un iota.

— Peut-être devriez-vous commencer, suggéra Olivia à son futur mari.

D'un geste de la main, elle désigna la zone globale de l'entreprise.

— Oui. Allons-y.

Tandis qu'elle le regardait, Rupert oscilla d'avant en arrière.

— Un petit peu trop de brandy, grommela-t-il, parvenant néanmoins

à se placer où il fallait.

Son instrument ploya. Il le considéra en cillant.

— Ça ne fonctionne pas. Cette partie est censée être facile.

Olivia s'appuya sur les coudes. On aurait cru qu'il tenait une vieille branche de céleri : flexible et - bien que personne n'eût osé l'exprimer à voix haute - flasque.

— Réessayez.

— Je suppose que c'est le bon endroit.

— Oui, assura-t-elle d'un ton ferme.

Rupert retenta l'expérience en marmonnant. Olivia le laissa faire, et comprit soudain qu'il murmurait « dedans, dedans, dedans ». Elle se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire.

Puis déclara au bout d'un moment :

— J'ai entendu dire que ce genre de chose ne marchait jamais la première fois.

Rupert garda les yeux baissés. Il serrait sa virilité avec force, ce qui semblait horriblement inconfortable.

— C'est facile, répéta-t-il.

— Je crois qu'il faut que cela durcisse pour fonctionner, hasarda-t-elle.

Il la considéra en clignant des yeux.

— Savez-vous beaucoup de choses à ce sujet ?

Il n'y avait aucune trace de jugement dans sa question, juste de la curiosité.

— Il s'agit d'une simple conjecture, répondit-elle, luttant toujours contre le fou rire.

— Je pensais que le plus important était la taille.

— C'est ce que j'avais cru comprendre moi aussi, admit-elle avec prudence.

Rupert secoua son sexe.

— Il est gros. Je le sais.

— Merveilleux !

— Mais il ne marche pas. Encore une chose qui ne marche pas, soupira-t-il en le lâchant d'un air découragé.

Olivia recula en se tortillant et parvint à s'asseoir.

— Savez-vous comment faire pour ne pas mentir, Rupert ?

Il secoua la tête. Elle tapota le coussin à côté d'elle pour l'inviter à s'y installer.

— Nous allons simplement nous allonger sur le sofa tous les deux, et nous leur raconterons juste cela. Ce ne sera pas un mensonge, n'est-ce pas ?

— Non.

— Nous dirons que nous nous sommes allongés tous les deux sur le sofa. Rien de plus.

— Allongés tous les deux, répéta-t-il. Je préférerais... Je... Ne rien dire à père. Aux autres. S'il vous plaît.

Olivia lui prit la main - *l'autre* main.

— Je n'en parlerai à personne, Rupert. Jamais, promit-elle.

Ce qui lui valut un sourire empli de reconnaissance.

Beaucoup plus tard dans la soirée, Olivia, les sourcils froncés, confia à sa sœur :

— Nos parents nous ont demandé, à Rupert et à moi, de nous unir en dehors des liens du mariage, et nous nous sommes soumis tels des chiens de race dans un élevage.

— Cela ne sert à rien de présenter les choses sous un jour aussi sombre. Même si, après ce soir, l'avenir de Rupert en tant que mâle reproducteur paraît compromis, ajouta Georgiana avec un de ses rares sourires.

— Si tu souriais ainsi aux hommes, les demandes en mariage pleuvraient

— Mais je souris ! se défendit Georgiana.

— D'un air qui leur donne l'impression d'être des moins que rien. Tu pourrais essayer de leur sourire comme s'ils étaient ducs.

Sa sœur hocha la tête.

— J'en prends note. Quoi qu'il en soit, personne ne devrait comparer son futur époux à un chien de race.

— Ce sont les mots employés par Sa Grâce. Avant qu'il m'informe qu'il me récompenserait de mon travail de ce soir par un douaire et un domaine. Un *petit* domaine, a-t-il précisé. À ton avis, combien reçoit une prostituée pour une heure ou deux de débauche ?

— Olivia ! s'exclama Georgiana.

Mais sa protestation manquait de conviction.

— Tu vas bénéficier de mon accession au rang de ribaude, ma chère. Le duc a demandé à Mme Claricilla de nous confectionner des vêtements « seyant à mon nouveau statut ».

Georgiana haussa les sourcils, intriguée.

— Le fruit du péché, poursuivit Olivia. Je regarde les courtisanes d'un autre œil à présent, crois-moi. Toi et moi allons pouvoir renouveler notre garde-robe simplement parce que j'ai accepté de renoncer à porter une robe blanche avec un voile.

— Tu n'es pas une ribaude, contra Georgiana, indignée. Tu as obéi à père et à mère !

— A ce propos, j'en veux profondément à mère de nous avoir seriné pendant des années que la chasteté était au cœur de l'existence d'une lady pour jeter ce précepte aux orties dès qu'il a été question que j'aie un enfant de Rupert.

Georgiana se mordilla la lèvre, hésitant visiblement à dire ce qu'elle

pensait.

— Tu as raison, admit-elle finalement. Nos parents ont toujours fait preuve d'un enthousiasme excessif concernant ce mariage.

— Étant donné la nature pour le moins originale de Rupert, cela ne fait aucun doute.

Olivia s'allongea sur le dos en soupirant. Elle était épuisée. Et atrocement triste ; les effets du cognac s'étaient bel et bien dissipés. À dix ans, elle avait déjà compris que sa vie conjugale serait sensiblement différente de celle des autres femmes. Sans imaginer pour autant à quel point la réalité se révélerait consternante.

La simple perspective de prendre son petit-déjeuner avec Rupert année après année la désespérait.

— Même si le marquis s'était distingué par son intelligence, nos parents n'auraient pas dû accepter de te placer dans une situation aussi affreuse que celle que tu viens de vivre, affirma sa sœur.

— À sa façon, Rupert se distingue de beaucoup de gens, constata Olivia. Et sa poésie est vraiment jolie, à condition d'aimer le style fragmentaire.

— Je suis un peu gênée de te poser la question, mais pourquoi mère était-elle si en colère après le départ du duc et du DD ? Je l'ai entendue crier jusque dans ma chambre. À tel point que je n'osais pas descendre. Pourtant, tout s'est déroulé comme elle l'espérait : les documents des fiançailles sont signés, et pour autant qu'elle sache, tu pourrais bientôt être la mère d'un futur duc. Sans parler de sa réaction enflammée à la possibilité que je devienne duchesse.

— Oh, c'était à cause de Lucy !

Olivia ne put s'empêcher de sourire à ce souvenir.

— Lucy ?

— La chienne de Rupert, Lucy. Tu te souviens d'elle ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Certes, elle n'est pas le seul chien de la bonne société - le caniche de lord Filibert a acquis une certaine notoriété avec ses petits nœuds verts -, mais elle est la seule à avoir les oreilles mangées aux mites.

— Tu es injuste, protesta Olivia en s'esclaffant. Je pense que la morsure sur sa queue nuit davantage à sa beauté.

— La beauté a beau se trouver dans l'œil de celui qui regarde, il faudrait être aveugle pour s'extasier devant Lucy.

— Elle a des yeux adorables. Et j'aime beaucoup la façon dont ses oreilles se retournent quand elle court.

— Je n'ai jamais considéré cela comme une caractéristique essentielle pour rendre un chien attirant.

— Mère non plus ne la trouve pas belle. En fait, elle était très contrariée à l'idée que quelqu'un d'important me croise avec elle.

Georgiana haussa un sourcil.

— Lucy ne va pas au Portugal ? Je croyais que Rupert ne s'en séparerait jamais.

— Il trouve ce voyage trop dangereux. Il m'a demandé de m'occuper d'elle pendant son absence.

— Beaucoup de gens trouvent les champs de bataille dangereux. Alors, où est Lucy ? En tout cas, elle n'était plus dans le salon quand je t'ai rejointe. On l'a mise à l'écurie ?

— Elle prend un bain dans la cuisine. Rupert a demandé qu'elle reste avec moi tout le temps. Évidemment, mère était tout sourires à ce moment-là, mais à peine la porte s'était-elle refermée qu'elle a explosé. Selon elle, Lucy est un compagnon qui ne sied pas à une future duchesse. Ce qui fait de ce chien le compagnon idéal pour moi, reconnais-le.

— Lucy n'a pas une allure très aristocratique. La faute à sa queue de rat, j'imagine.

— Ou à la longueur de son corps. Elle ressemble à une saucisse à pattes. Mais elle aura un parfum aristocratique. Mère a demandé qu'on la baigne dans du lait.

Georgiana leva les yeux au ciel.

— Lucy appréciera peut-être le lait, mais l'idée est ridicule.

— Mère a également suggéré quelques petits nœuds ou autres accessoires susceptibles d'en faire une compagne plus acceptable pour une future duchesse.

Olivia n'oublierait jamais l'expression de sa mère quand Rupert, une larme roulant sur la joue, lui avait tendu la laisse de Lucy. Cet instant avait été le seul moment lumineux de cette horrible journée.

— Nœuds sur les oreilles ou sur son trognon de queue, Lucy sera toujours aussi laide, décréta Georgiana d'un ton sans appel.

— Sais-tu ce qui contrarie le plus mère ? A mon avis, elle a peur que tout le monde traite Lucy de bâtard, et moi par la même occasion. Deux roturières indûment promues au rang d'aristocrates.

— Tu n'auras aucun mal à étouffer de telles prétentions. Mère a beau se désespérer à ton sujet, nous savons toutes deux que s'il te plaît de jouer les duchesses hautaines, tu tiendras ton rôle mieux que personne.

— Il n'est pas toujours possible de déguiser la réalité. Regarde ce pauvre Rupert et sa branche de céleri, par exemple.

— Je pense que ton expérience dans la bibliothèque était inhabituelle. Toutes les conversations que j'ai eues avec des femmes mariées m'ont convaincue que les hommes n'ont besoin de rien de plus qu'une femme et un minimum d'intimité.

— Manifestement, Rupert avait besoin de plus qu'une femme et un sofa. Même si je ne suis pas certaine qu'il puisse servir de référence au reste de l'humanité.

— Qu'as-tu dit après avoir quitté la bibliothèque ?

— Rien. J'ai promis à Rupert de garder le secret - tu ne comptes pas, bien sûr. Son père aurait dû se douter qu'un canard ne se transforme pas en aigle à volonté.

— Rupert t'a-t-il écoutée ?

— Dans les moindres détails, répondit Olivia avec une note de triomphe dans la voix. Il tremblait un peu sur ses jambes - je pense qu'à l'avenir, il devrait se limiter au cidre -, mais il a réussi à faire sa révérence sans tomber, et il est sorti sans révéler à personne qu'aucun de ses deux organes les plus importants ne fonctionnait.

Georgiana soupira.

— Tu ne devrais pas dire cela.

— Je suis désolée. C'est sorti tout seul.

— Ce genre de plaisanteries ne devrait jamais sortir toute seule des lèvres d'une lady.

— Si tu dénigres mon inaptitude à me plier aux convenances, sache que tu ne dis rien d'autre que ce que mère affirme depuis des années, observa Olivia. Assez parlé de mes défauts. Dans son discours enflammé à propos de tes atouts pour devenir duchesse de Sconce, mère a-t-elle mentionné lady Cecily Bumtrinket ?

— Quel nom extraordinaire. Non.

— Eh bien, comme mère t'en a informée, la duchesse de Sconce, auteur du *Miroir des abrutis*, s'est apparemment montrée sensible à l'opinion de Canterwick selon laquelle tu ferais une épouse convenable pour son fils. Et lady Cecily, qui se trouve être la sœur de la douairière, a reçu la charge de nous présenter à Sa Grâce. La seule ombre à ce merveilleux tableau, c'est qu'il va nous falloir rencontrer le grand arbitre de la bienséance en personne, la duchesse du décorum, la...

— Arrête !

Olivia plissa le nez.

— Désolée. Je n'y peux rien, dès que je suis malheureuse, j'ai besoin de faire de l'ironie. Je sais que ce n'est pas correct, mais je ne supporte pas de pleurer, Géorgie. Je préfère encore rire.

— Je pleurerais si j'étais à ta place, compatit sa sœur. Rien qu'à la pensée de Rupert en train d'ôter son pantalon, je suis au bord des larmes.

— C'était encore pire que tout ce que j'avais imaginé. Pourtant, Rupert est tellement gentil, le pauvre. Il y a quelque chose de vraiment attendrissant chez lui.

— Je trouve merveilleux que tu sois capable d'apprécier ses mérites ! s'exclama Georgiana avec plus d'enthousiasme que nécessaire.

Face au regard sardonique d'Olivia, elle s'empessa d'ajouter :

— Quoi qu'il en soit, je suppose que ce genre de situation est

toujours embarrassante. Lorsqu'elles y font référence, la plupart des douairières expriment un dédain évident.

— Cela ne devait pas être le cas de Juliet Fallesbury avec son « beau cerf », fit valoir Olivia. Je serais surprise qu'elle se soit enfuie avec le jardinier en raison de ses talents horticoles. En tout cas, Rupert partant pour la guerre au lever du jour, toi, Lucy et moi prendrons la route du domaine du duc de Sconce dès demain.

— Je m'en réjouis d'avance, railla Georgiana d'un air sombre. J'ai tellement hâte de voir le duc bâiller d'ennui en m'écoutant.

Olivia lui donna une petite tape sur le nez.

— Souris-lui, Géorgie. Oublie toutes ces règles stupides et regarde-le comme s'il était aimable. Qui sait ? peut-être l'est-il. Contente-toi de lui sourire comme si tu étais un cochon, et lui, une auge. Promis ?

En guise de réponse, Georgiana sourit.

Débuts de l'expérience matrimoniale de Sa Grâce la duchesse douairière

Mai 1812

Alors qu'il venait de regagner son cabinet de travail après dîner, Quin eut vaguement conscience d'une soudaine agitation dans le hall. Apparemment, l'une des épouses potentielles venait d'arriver avec son chaperon, annonçant le début des festivités.

Il éprouvait une certaine curiosité concernant ces jeunes femmes retenues par sa mère en tant que candidates au mariage. Mais alors qu'il hésitait à sortir, une cascade de gloussements jaillit dans l'escalier, se répercutant jusqu'à son bureau.

L'auteur de ces ricanements allait sûrement échouer à l'épreuve relative à la joie de vivre, à l'enthousiasme et aux plaisirs innocents, il jugea inutile de perdre son temps à descendre la saluer. Il se débarrassa donc de sa veste et de sa cravate, les abandonna sur une chaise et s'installa à sa table de travail.

Laissant de côté pour le moment les équations polynomiales, il se concentra de nouveau sur le problème de la lumière. Ce phénomène l'intriguait depuis l'enfance, ou, plus exactement, depuis qu'il avait croisé un aveugle et pris conscience que pour cet homme, le monde était totalement noir. Il avait alors demandé à son précepteur si la lumière existait uniquement parce que nous possédions des yeux. En guise de réponse, celui-ci s'était esclaffé, prouvant qu'il n'avait pas compris l'étendue de la question.

Quin contempla le paysage qui s'obscurcissait de l'autre côté de la fenêtre. Son cabinet de travail était orienté à l'ouest. Les carreaux, qui faisaient partie des plus anciens du manoir, étaient taillés dans un verre épais à la surface irrégulière et légèrement bleutée. Quin appréciait d'autant plus ces caractéristiques qu'il était convaincu que, d'une façon ou d'une autre, le verre détenait la réponse au mystère de la lumière.

Il avait appris à Oxford que la lumière était constituée d'un flux de particules coulant dans une même direction. Pourtant, à travers ses carreaux, la lumière arrivait plutôt sous l'aspect de rubans. Et des rubans ne se comportent pas comme l'eau d'une rivière. Elles lui évoquaient plutôt des vagues s'échouant sur la grève ; elles se tordaient légèrement, s'adaptaient aux imperfections du verre...

La lumière se propageait comme une vague, pas comme un flux de particules, il en était persuadé. Restait à le prouver.

Il sortit une liasse de feuilles et s'attela à la tâche. Dans un arc-en-ciel, la lumière se divise en plusieurs rubans de couleur. Hélas, les arcs-en-ciel ne sont pas simples à étudier et difficiles à localiser. Il fallait qu'il...

Quand il releva la tête, la maison était plongée dans le silence et la fenêtre sur sa droite totalement noire. Il la contempla un moment, puis secoua la tête. Il avait suffisamment à faire avec le problème de la lumière ; son absence était une autre question. En outre, la pluie martelait la vitre. Un orage de printemps. L'eau... l'eau était constituée de particules...

Il se leva, les jambes ankylosées, et se figea au milieu d'un étirement. D'où diable provenait ce bruit ?

Il tendit l'oreille. Le son se répéta, comme si on frappait le heurtoir contre la porte d'entrée. Il était beaucoup trop tard pour que quelqu'un répondît. Cleese devait être bien au chaud dans son lit, et tous les domestiques avaient rejoint depuis longtemps leurs quartiers au dernier étage.

Quin saisit la lampe à huile sur le bureau et descendit le grand escalier de marbre jusqu'au hall d'entrée. Là, il posa la lampe sur le sol, tira le verrou et ouvrit le lourd battant de bois. La lumière dans son dos éclaira le seuil, mais il ne vit rien à l'exception d'une tache blanche mobile qui semblait s'éloigner.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-il, en prenant soin de loin de l'eau qui dégoulinaît du fronton au-dessus de lui.

La tache blanche pivota et revint vers lui en courant.

— Grâce à Dieu, vous ne dormez pas ! s'écria une femme. J'ai cru que personne ne m'avait entendue.

Elle s'avança dans la flaque de lumière sans cesser de parler, bien qu'il eût cessé de l'écouter. Il s'agissait manifestement d'une lady, mais pas n'importe quelle lady. Elle ne semblait pas appartenir à ce monde, encore moins au monde de Littlebourne Manor. Sa seule vue suffisait à faire perdre toute raison à un homme, comme si l'une des sirènes d'Homère avait traversé les siècles et les continents pour venir l'ensorceler sur le pas de sa porte.

Sa longue chevelure noire tombait en mèches lisses et brillantes sur ses épaules, faisant paraître sa peau presque translucide, comme

éclairée de l'intérieur. Il ne distinguait pas la couleur de ses prunelles, mais ses cils étaient longs et humides.

Il s'aperçut brusquement que la pluie ruisselait sur elle et qu'elle ne portait pas même une pelisse. Elle était, de fait, aussi mouillée qu'une sirène.

La saisissant par le bras, il l'attira à l'abri dans le hall. Elle poussa un cri de surprise et recommença à parler, avant qu'il la coupe en couvrant sa voix de la sienne :

— Que diable faites-vous dehors par ce temps ?

— La calèche a versé, et je n'ai pas retrouvé le cocher. Il n'a pas répondu à mes appels, expliqua-t-elle en frissonnant.

Quin avait du mal à se concentrer sur ce qu'elle disait. Ses cheveux ressemblaient à des écheveaux de soie mouillée déroulés sur ses épaules. Sa robe trempée lui collait au corps, en révélant chaque courbe. Et quelles courbes !

Un peu tard, il se rendit compte qu'elle plissait les yeux, manifestement contrariée par l'examen auquel il se livrait.

— Je peux vous assurer que votre maître n'apprécierait guère de vous voir planté là à discourir, lança-t-elle sèchement.

Il cilla. Le prenait-elle pour un domestique ? Certes, il ne portait ni veste ni foulard, pour autant, c'était la première fois de sa vie que quelqu'un le considérait autrement que comme un duc (ou, avant la mort de son père, un futur duc). Il en éprouva un curieux sentiment de liberté.

— Discourir ? répéta-t-il bêtement.

Cette femme trempée jusqu'aux os semblait diaboliquement intelligente, sans commune mesure avec ces débutantes au visage de poupée qu'il avait croisées durant la saison londonienne.

— Je ne suis pas...

— Je vous renouvelle ma requête, l'interrompit-elle d'un ton tranchant. Pourriez-vous, je vous prie, aller réveiller le majordome ?

Était-il victime d'une expérience hallucinatoire ? Il avait entendu parler de ce genre de choses : quand un homme perd subitement l'esprit et embrasse la femme du pasteur. Il avait toujours pensé que de telles imprudences étaient la preuve d'un manque notoire d'intelligence. Mais n'étant pas enclin à s'interroger sur ses propres aptitudes, il allait devoir réviser son opinion.

En vérité, c'était une chance que la sirène ne fût pas l'épouse du pasteur, car il l'aurait vraisemblablement embrassée sans se soucier le moins du monde de son saint homme de mari.

— Vous grelottez, fit-il observer comme elle claquait des dents.

Ce qu'il lui fallait, c'était un bon feu. Sans réfléchir, il se pencha et la souleva dans ses bras.

Elle était trempée, et il le fut à son tour... ce qui lui permit de

constater que son corps était en parfait accord avec son état intérieur. Bon sang, si sa simple vue l'excitait, celui de la tenir dans ses bras risquait de rendre la situation incontrôlable. Elle était splendide, douce, parfumée, humide...

— Reposez-moi !

Comme en écho à cet ordre, il entendit un aboiement aigu à ses pieds. Baissant les yeux, il découvrit un très petit chien tout mouillé, doté d'un museau incroyablement long. Le chien lança un nouvel aboiement significatif.

— Cet animal est à vous ?

— Oui. Lucy est ma chienne. Voulez-vous, je vous prie, me reposer sur le sol ?

— Viens, lança Quin à l'adresse du chien, avant de répondre à sa maîtresse qui commençait à se débattre : Dans un instant.

Sans la lâcher, il gagna le salon, où, malheureusement, le feu avait été éteint pour la nuit. Il pensa alors au réchaud à charbon dans la salle de l'argenterie. Il serait facile de l'alimenter.

Comme il changeait de direction, sa visiteuse s'écria d'un ton indigné :

— Où allez-vous ? Le cocher est quelque part dehors sous la pluie et...

— Cleese va descendre dans un instant. Il s'occupera de votre cocher.

Sa bouche était fascinante : pleine et bien dessinée, d'un rose profond comme il n'en avait encore jamais vu chez aucune femme.

— Qui est Cleese ? Et... Attendez ! Seriez-vous en train de m'emmener dans les quartiers des domestiques ?

— Ne me dites pas que vous faites partie de ces ladies qui n'ont jamais franchi la porte de l'office, répliqua-t-il en poussant ladite porte de l'épaule.

Il la maintint ouverte pour le chien.

— Votre chienne a l'air d'un rat recraché par la Tamise, ne put-il s'empêcher d'ajouter.

— Lucy ne ressemble pas à un rat ! Du reste, là n'est pas le sujet. Je suis Mlle Olivia Lytton, et j'exige...

Olivia. Le prénom lui plaisait. Il regarda ses cils et ses lèvres pulpeuses. Ses yeux étaient d'un vert étonnant, comme celui de la mer au petit matin, ou des premières feuilles au printemps.

— Posez-moi, espèce de rustre ! ordonna-t-elle une fois encore.

Il n'en avait aucune envie. En vérité, il réfléchissait intensément à la question, ce qui ne lui ressemblait pas. D'ordinaire, il ne réfléchissait intensément à rien hormis aux équations polynomiales. Ou à la lumière. Mais Mlle Lytton était ronde... magnifiquement ronde là où il le fallait. Elle semblait à sa place dans ses bras. Il appréciait

particulièrement le globe parfait de son derrière. Et son parfum ! Elle sentait la pluie, avec une subtile note fleurie.

— J'informerai votre maître !

Son ton était menaçant. Assez semblable à celui d'une reine.

Il la déposa délicatement sur le sofa, avant d'aller verser une pelletée de charbon dans le poêle. Des flammes jaunes jaillirent dès qu'il referma la porte, éclairant suffisamment la pièce pour qu'il distinguât clairement son visage. Elle était folle de rage : les yeux plissés, les bras croisés sur la poitrine comme s'il comptait abuser d'elle.

Ce qu'il aurait fait avec plaisir.

Sa chienne avait sauté près d'elle sur le sofa. Elle avait beau ne pas être plus haute qu'une bible, elle le fixait aussi férocelement qu'un chien d'attaque.

En fait, Lucy et Mlle Lytton possédaient une certaine ressemblance, pas au niveau du nez cependant.

Mlle Lytton était si expressive qu'il était presque impossible de ne pas deviner ce qu'elle pensait, songea-t-il en allumant la lampe d'Argand au-dessus du buffet. Pour l'instant, son regard étincelait de colère.

— Si vous ne montez pas chercher votre maître séance tenante, j'exigerai votre renvoi. Sans références, évidemment.

Le chien ponctua cette sommation d'un aboiement.

Quin ressentit une sorte de pétillement dans la poitrine. Il lui fallut un moment avant de comprendre qu'il s'agissait d'un rire.

— Vous exigerez mon renvoi ?

Elle bondit sur ses pieds.

— Cessez de me regarder ainsi ! Si vous n'aviez pas un cerveau de la taille d'un zizi de souris, vous vous rendriez compte que je parle sérieusement !

Sous le choc, il éclata de rire. Sa mère n'apprécierait sûrement pas le langage fleuri de Mlle Lytton.

— Il m'est impossible de perdre mon statut. Il m'appartient de naissance.

— Même un domestique vivant depuis toujours dans la famille ne devrait pas être autorisé à outrepasser les bornes de la bienséance.

Cette remarque lui parut familière, sans doute parce que c'était le genre de vérité qu'assenait sa mère. Le contraste avec « zizi de souris » était déroutant. C'était la première fois qu'il rencontrait une lady qui employait une telle expression.

Obéissant à son instinct, il fit un pas vers elle, juste assez pour percevoir son parfum. Il s'attendait qu'elle crie, mais elle n'en fit rien.

— Je ne suis pas un domestique, déclara-t-il.

Leurs regards se croisèrent. Le monde logique et raisonnable - celui

où il évoluait habituellement - s'évanouit.

— Et vous êtes très belle, ajouta-t-il.

Elle battit des paupières. Et soudain, comme si elle était la femme du pasteur, et lui l'homme qui avait subitement perdu l'esprit, il se pencha vers elle et effleura ses lèvres des siennes.

Elles étaient douces, aussi roses et sucrées qu'une tarte aux framboises. Il l'embrassa très doucement, du moins jusqu'à ce qu'il l'attire contre son torse. Alors, son corps s'embrasa, et le baiser devint âpre et profond. Gémissant intérieurement, il posa la main sur sa joue, lui inclinant la tête afin de l'embrasser encore...

Sa peau était glacée. Il se redressa à contrecœur.

— Je ferais mieux d'aller vous chercher une couverture.

Le fil invisible qui reliait leurs regards se brisa. Aussitôt, l'indignation afflua de nouveau dans le regard de Mlle Lytton. Quin éprouva une sensation de justesse. Il *pouvait* lire en elle comme dans un livre.

— Je suppose que vous êtes le duc, lâcha-t-elle avec raideur. Je me rends compte maintenant que vous en avez le ton, même si, dois-je ajouter, vous ne vous comportez pas comme tel.

— Pourtant, ce n'est pas moi qui fais référence à des « zizis » dans ma conversation, qu'ils appartenissent à de petits rongeurs ou autres mammifères. La dernière fois que j'ai entendu ce mot, je devais avoir cinq ans.

Bien qu'une légère rougeur empourprât ses joues, elle ne baissa pas les yeux.

— Lady Cecily est dehors sous la pluie, ainsi que ma sœur. Sans parler de ce pauvre cocher. Pourquoi n'envoyez-vous pas vos gens les secourir ? Il fait froid et il pleut.

Elle avait vraiment l'allure et le ton d'une duchesse. Mais que disait-elle ? Lady Cecily ?

— Lady Cecily *Bumtrinket* ? s'écria-t-il. Ma tante ? Lady Cecily est dehors sous la pluie ?

Comme elle se lançait dans une explication en rapport avec la calèche et le cocher disparu, Quin sortit enfin de sa transe. Il tira les cordons reliés aux appartements de Cleese, aux cuisines, et au quatrième étage. Pour faire bonne mesure, il ouvrit la porte et hurla :

— Cleese !

Sur quoi, il se retourna vers Mlle Lytton. Les bras toujours refermés autour de sa splendide poitrine, elle frissonnait. En voulant lui passer sa veste, il s'aperçut qu'il était en bras de chemise. Pas étonnant qu'elle l'eût pris pour un valet. Un gentleman n'est jamais négligé.

Il saisit une livrée suspendue à un porte manteau.

Elle le considéra d'un œil noir et suspicieux, mais le laissa lui draper le vêtement sur les épaules et l'ajuster. Il vit à regret son joli buste

disparaître sous le tissu noir.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il.

— Cela fait une demi-heure que j'essaie de vous le dire. Nous avons heurté un pilier au bout de l'allée. Je pense qu'il n'y a rien de grave, mais lady Cecily est blessée à la cheville et son oreille a heurté le bord de la fenêtre. Par chance, ma sœur et moi sommes indemnes. En revanche, je n'ai trouvé le cocher nulle part. Les chevaux semblent aller bien, mais il fait si sombre, je ne peux rien affirmer.

La seule chose dont Quin avait envie, c'était de s'asseoir sur le sofa, sa visiteuse ruisselante sur les genoux. Certainement pas de la quitter pour aller chercher sa tante sous la pluie.

Cette constatation lui fit l'effet d'un coup de poing. Il se rappela l'unique fois de sa vie où il avait ressenti la même chose : Évangeline dansait dans la salle de bal, aussi délicate et joyeuse que si elle flottait dans le vent. Il avait succombé sur-le-champ.

Même aujourd'hui, après ces années de déception et de chagrin, il n'avait pas oublié l'émerveillement qui axait été le sien ce soir-là.

Ses poils se dressèrent sur sa nuque. Il risquait de succomber de nouveau. Comme un lièvre fou au printemps... Exactement ce contre quoi sa mère l'avait mis en garde.

Sans compter que Mlle Lytton, à en juger par la créativité de son vocabulaire - et le fait qu'elle eût laissé un homme qu'elle prenait pour un domestique l'embrasser - était une candidate aussi improbable pour le rôle de duchesse de Sconce que l'avait été Evangeline.

S'il avait une certitude chevillée au corps, c'était que plus jamais il ne se laisserait ensorceler par une femme. Et qu'il ne s'humilierait pas une seconde fois en choisissant une épouse qui n'avait aucun respect pour le sacrement du mariage. Fort de cette conviction, il prit une longue inspiration et s'efforça de rassembler ses esprits.

Il était duc de Sconce. Or, de manière claire et définitive, cette jeune femme conviée chez lui en tant que duchesse potentielle ne répondait pas aux conditions requises. Point final.

Certes, ce baiser impulsif laissait à penser qu'il devrait peut-être se trouver une maîtresse rapidement. Cela ne lui ressemblait pas du tout de faire des avances à une mystérieuse inconnue apparue sur le pas de sa porte.

Il se redressa.

— Mademoiselle Lytton, j'espère que vous me pardonnerez si je vous abandonne un moment.

— Certainement, murmura-t-elle.

Elle le dévisageait avec une curiosité amusée. Il s'inclina.

— Votre Grâce, dit-elle en tenant toujours le col de la livrée serré autour de son cou.

Sans doute était-ce le fruit de son imagination, mais il crut percevoir

une pointe de moquerie dans sa salutation.

Sans rien ajouter, il se dirigea vers la porte.

De moins en moins inapte à chaque instant

Après le départ du duc, Olivia prit une profonde inspiration. Elle avait l'impression que son esprit s'éparpillait dans quinze directions différentes. Qui aurait pensé qu'une simple chemise pouvait mettre à ce point en valeur les épaules d'un homme ? Au départ, elle avait cru que le duc avait les yeux noirs, puis elle s'était aperçue qu'ils étaient en réalité gris-vert, frangés de longs cils bruns.

Et il l'avait *embrassée*. Olivia porta les doigts à ses lèvres. Son premier baiser... Elle se laissa tomber sur le sofa. Lucy bondit aussitôt sur ses genoux. Elle ne la repoussa pas. Au point où elle en était, sa robe ne risquait rien, et la pauvre Lucy tremblait de froid. Elle la glissa sous la livrée et la serra contre elle pour la réchauffer.

Après l'épisode dans la bibliothèque le jour de leurs fiançailles, elle s'était attendue que Rupert l'embrassât. Même si elle était soulagée qu'il s'en fût abstenu, force lui était de constater qu'elle s'était trompée : il n'avait même pas essayé. Sans doute son père n'avait-il pas inclus les baisers dans ses instructions préliminaires.

En revanche, ce duc-ci l'avait embrassée comme si c'était là son droit le plus légitime. Comme s'il était, lui, son fiancé. Et il lui avait dit qu'elle était belle.

Emmitouflée dans la livrée, Olivia réfléchit. Certes, ce n'était pas la première fois qu'on la complimentait : elle serait duchesse un jour, et cela méritait quelques flagorneries. Pour autant, le duc de Sconce ne pensait pas à la future duchesse quand il avait loué sa beauté. À cette idée, elle sentit une étincelle joyeuse s'allumer dans son cœur.

C'était la première fois de sa vie qu'elle voyait un homme avec une chevelure aussi étonnante : noire comme la nuit à l'exception d'une mèche aussi blanche que la neige sur le devant. Qui plus est, il les portait lâchés sur les épaules. Sans doute parce qu'il était sorti de son lit pour lui ouvrir.

Un petit jappement de Lucy lui fit baisser les yeux. Elle s'aperçut alors que ses jupes trempées lui moulaient les jambes. Était-ce pour

cette raison que le duc l'avait contemplée aussi intensément ? Songeant qu'elle ne portait jamais de corset lorsqu'elle effectuait de longs voyages, elle écarta les pans de la livrée pour vérifier si ses seins étaient aussi visibles que ses cuisses.

A cet instant précis, un homme d'âge moyen pénétra dans la pièce, sa livrée sur l'épaule.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, haletant. Seigneur, vous êtes trempée ! Le pont du village est-il encore inondé ?

— Le village ? répéta-t-elle.

En entendant son accent aristocratique, il se redressa ; un changement indéfinissable transforma son expression. L'homme mal réveillé et vaguement contrarié qui venait d'entrer laissa soudain la place au majordome d'une grande maison.

— Je vous prie d'accepter mes humbles excuses, déclara-t-il en s'inclinant. Je suis Cleese, le majordome. En vous voyant dans la salle de l'argenterie, j'ai cru... Y a-t-il eu un accident ?

Un valet passa la porte, un autre sur les talons, tous deux vêtus à la va-vite.

— Notre landau a heurté l'un des piliers de l'entrée, expliqua Olivia. Lady Bumtrinket est blessée à la cheville. Rien de grave, mais le cocher a été éjecté ; je n'ai pas réussi à le retrouver. Comme personne ne répondait à mes appels, ma sœur et moi avons décidé que j'irais chercher du secours pendant qu'elle tenait compagnie à lady Cecily.

Brusquement, elle se sentait épuisée.

— Je suis Mlle Olivia Lytton, poursuivit-elle, et bien que je répugne à déranger Sa Grâce la duchesse, nous sommes attendues.

— Vos chambres sont prêtes, la rassura le majordome. Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle Lytton, je vais vous conduire à l'étage et donner des ordres pour qu'on s'occupe de vous. Je suppose que votre femme de chambre ne voyageait pas avec vous ?

— Normalement, nos femmes de chambre nous suivaient en voiture avec nos bagages, mais apparemment, nous les avons distancés.

— Sans doute les cochers n'ont-ils pas trouvé le chemin du manoir dans la nuit. Cela arrive souvent à ceux qui viennent pour la première fois.

D'autres domestiques apparurent sur le seuil. Le majordome assigna à chacun une tâche, avant de pivoter vers Olivia en déclarant :

— Mme Snapps, la gouvernante, va vous envoyer une femme de chambre, mademoiselle Lytton. Quant à moi, je fais le nécessaire pour qu'on vous prépare un bain et des boissons chaudes. Je puis également vous faire porter un repas léger, si vous le souhaitez.

— Mais lady Cecily et ma sœur ? Il est hors de question que je me retire dans ma chambre sans les savoir en sécurité au manoir. Sans parler de ce pauvre cocher qui est peut-être mort au fond d'un fossé.

Et des chevaux.

— Je vais envoyer...

Le majordome fut interrompu par un brouhaha dans le hall. Lucy sauta sur le sol comme Olivia bondissait sur ses pieds. La livrée glissa de ses épaules et Cleese posa les yeux sur sa poitrine, avant de les détourner rapidement, l'air mortifié.

Olivia baissa la tête, et réprima une grimace en constatant que sa robe ne dissimulait rien de ses seins. Le tissu mouillé les moulait parfaitement, mamelons compris. Les joues en feu, elle resserra la livrée autour d'elle, puis précéda Cleese dans le couloir de l'office.

Lady Cecily se tenait au milieu du hall, soutenue d'un côté par le duc, de l'autre par Georgiana. Sa sœur, nota Olivia, arborait toujours son maintien de duchesse, mais une duchesse à la mise très négligée.

Quant au duc, il n'était guère plus présentable. Mais ses cheveux ruisselants de pluie soulignaient ses pommettes remarquables, et sa chemise trempée lui collait au torse d'une manière... Olivia détourna le regard. Qu'est-ce qu'il lui prenait de lorgner l'homme que sa sœur était censée épouser ?

La porte de l'office se referma derrière Cleese dans un claquement. Lady Cecily, Georgiana et le duc levèrent les yeux.

— Ma chère Olivia, vous êtes l'héroïne de la soirée ! s'exclama lady Cecily dès qu'elle l'aperçut. Vous élaner ainsi dans la nuit sous l'orage, vous auriez pu vous noyer ! Bien que la noyade ne soit pas une mort si affreuse que cela par les temps qui courent. Bien moins désagréable que la pendaison, à bien y penser.

Tapotant l'avant-bras du duc, elle ajouta :

— Mademoiselle Lytton, je vous présente mon neveu.

Hormis l'entorse à sa cheville et ses cheveux qui semblaient avoir servi de nid à une volée de moineaux, elle ne paraissait pas beaucoup plus mal en point qu'avant l'accident.

Olivia s'inclina devant le duc.

— C'est un honneur de vous rencontrer de nouveau, Votre Grâce.

— En effet, répondit-il, avant de se tourner vers sa tante pour expliquer : Mlle Lytton et moi avons déjà fait connaissance, si je puis dire. Devant ma tenue quelque peu négligée, elle m'a confondu avec un domestique.

Elle devait avoir perdu l'esprit pour arriver à une telle conclusion, songea Olivia. Même sans veste et sans cravate, le duc affichait un sang-froid typiquement aristocratique.

En vérité, en cet instant, il incarnait l'essence même de la dignité ducale. Où était passé l'homme qui s'était esclaffé quand elle avait comparé - d'une manière totalement inqualifiable pour une lady - son cerveau aux parties intimes d'une souris ? A la place, elle voyait une sorte de figurine peinte qui la toisait d'un air hautain.

Eh bien, soit, décida-t-elle. Il avait sans doute été victime d'un brusque accès de folie, et était redevenu lui-même, Sa Grâce le duc.

— Je vous prie de me pardonner mon erreur, Votre Grâce, s'excusa-t-elle en s'inclinant dans une profonde révérence.

— Je suis surprise que vous ne l'ayez pas identifié tout de suite, intervint lady Cecily, amusée. J'ai toujours trouvé que tous les Sconce avaient une sorte de coquetterie dans l'œil très reconnaissable. Même ceux nés d'autres lits.

Olivia ne repéra pas la moindre trace de strabisme dans les yeux du duc, mais les trouva du même vert étonnant que dans son souvenir. Et froids, avec une touche de réprobation. Comme si c'était *elle* qui l'avait embrassé !

— Maintenant que vous le dites, répondit-elle, je crois que je vois ce dont vous voulez parler, lady Cecily.

Georgiana poussa un petit cri, qu'elle étouffa dans un toussotement.

— Ce que ma sœur veut dire, Votre Grâce, c'est que vous possédez vous aussi l'allure caractéristique des Sconce.

— C'est tout à fait cela, approuva Olivia en souriant devant le visage fermé du duc. Désormais, je reconnâtrai cette coquetterie n'importe où.

— Je suis heureux de vous accueillir dans ma demeure, mademoiselle Lytton, déclara-t-il en ignorant totalement sa remarque.

Sans doute jugeait-il ce genre de trivialités indigne de son rang.

— Je crois que lady Cecily, votre sœur et vous-même avez prévu de rester un certain temps. Ma mère, la duchesse douairière, sera très heureuse de vous saluer demain matin, ainsi que mon cousin, lord Justin Fieuvre qui nous honore de sa visite avant de retourner à l'université d'Oxford.

Il avait une voix grave et profonde, très... virile, songea Olivia, avant de chasser cette pensée de son esprit.

S'éloignant de lady Cecily, Georgiana vint se poster près d'elle et la pinça doucement.

— Qu'est-ce qui t'a pris de te moquer ainsi du duc ? chuchota-t-elle. Il n'a pas de coquetterie dans l'œil.

— On a retrouvé notre cocher dans le fossé, il n'a pas de mal, annonça lady Cecily. Mais, le croirez-vous, très chère, il empestait le gin ? Le vaurien ! Si cela n'avait tenu qu'à lui, nous aurions aussi bien pu mourir dans la voiture et être dévorées par les vautours.

— Être dévorées dans la voiture ? Voilà qui serait inhabituel, commenta le duc.

— C'est un miracle qu'il n'ait pas foncé droit dans la rivière ! Ou dans un autre attelage. Nous aurions dû examiner ses ongles avant de monter dans le landau. Savais-tu que les hommes dont l'ongle de l'auriculaire est plus long que les autres sont toujours des ivrognes.

— Le duc s'est montré pour le moins surprenant, murmura Olivia à sa sœur. Il a... Je te raconterai plus tard.

— Tu n'as pas dit quelque chose d'inconvenant ? Pas déjà ? gémit Georgiana.

90

— Non. Enfin, si, mais je te raconterai. Tu es certaine que ça va ? Il m'a semblé que lady Cecily t'était tombée dessus.

— Cinq minutes de plus dans cette calèche en sa compagnie et l'on me conduisait à l'asile, confia Georgiana d'une voix si basse qu'Olivia dut presque coller l'oreille contre sa bouche pour l'entendre.

Elle lui pressa la main. Sa sœur et elle avaient survécu à ces cinq jours de voyage en retrouvant leurs jeux de petites filles : elles avaient parié sur le nombre de fois où lady Cecily mentionnerait sa « très chère amie » lady Jersey, l'une des dames patronnesses de l'Almack, comme elles pariaient autrefois sur le nombre de fois où leur mère citerait *Le Miroir des compliments*.

— J'ignorais qu'il pouvait exister un lien entre la personnalité d'un homme et la longueur de ses ongles, répondait le duc à lady Cecily.

Olivia aurait pu lui dire que sa tante était une mine de théories bizarres, dont la plupart avaient à voir avec la digestion.

— Oh, c'est tout à fait avéré ! assura lady Cecily. Je suis certaine que c'est la première chose que la police regarde lorsqu'elle arrête un criminel.

— Personnellement, j'ai entendu dire qu'elle les identifiait à leur coquetterie dans l'œil, ne put s'empêcher de plaisanter Olivia.

Pour une raison inconnue, l'expression implacable du duc lui donnait envie de le provoquer. Elle n'osa cependant pas le regarder pour voir comment il prenait son commentaire. Elle ajouta en hâte :

— A-t-on des nouvelles de nos femmes de chambre et de nos bagages ?

— J'ai une robe neuve dans ma malle ! s'exclama aussitôt lady Cecily d'un ton horrifié. Et même si vous n'êtes encore jamais allée à la Cour, ma chère, vous comprendrez à quel point il est important que je retrouve mes gants brodés de perles. Je les portais le jour où j'ai rencontré l'ambassadeur d'Espagne ; il m'en a fait grand compliment, bien qu'il me soit impossible de vous dire en quels termes puisqu'il ne parle pas anglais.

Profitant que lady Cecily reprenait sa respiration, Cleese annonça :

— Nous n'avons vu aucun signe de leurs voitures pour l'instant, mademoiselle Lytton. J'ai pris la liberté d'affecter trois de nos domestiques à votre service. Elles seront ravies de vous assister jusqu'à l'arrivée de vos femmes de chambre.

— Mais j'ai besoin de *ma* femme de chambre, protesta lady Cecily. Seule Harriet sait me maquiller. Vous savez ce qu'on dit, ma chère,

ajouta-t-elle en regardant Olivia et Georgiana derrière ses cheveux mouillés : « À vingt ans, une femme est dans la fleur de l'âge ; à vingt-quatre, elle se fane ; à trente, elle est vieille et insupportable. » Vous n'avez pas encore vingt-quatre ans, très chères, n'est-ce pas ?

— Il nous reste un an avant d'être totalement fanées, répondit Olivia.

— Je suis ravi de l'entendre, commenta le duc de façon assez inattendue. Ma coquetterie dans l'œil est peut-être un signe de décrépitude.

Olivia arqua un sourcil. Était-ce une lueur de malice qu'elle percevait dans son regard ? Ce commentaire laissait *presque* à penser qu'il avait de l'humour. Quel homme étrange.

— Décrépitude ? s'esclaffa lady Cecily. Comme si nous pouvions acquiescer à une telle description vous concernant ! Les hommes ne sont jamais décrépits.

Agacée, Olivia fit mine de s'étonner :

— Lady Cecily, par quel miracle les femmes vieilliraient-elles et pas les hommes ?

— Oh, les hommes vieillissent ! assura son interlocutrice sans se laisser déconcerter. Mais ils ne connaissent pas la décrépitude. Ils pourrissent, ce qui n'est pas si différent, je vous l'accorde. Feu M. Bumtrinket avait l'habitude de dire qu'un homme qui ne peut plus se dresser au garde-à-vous quand la situation l'exige est pourri jusqu'au trognon.

Olivia s'étrangla, mais les autres accueillirent le commentaire de lady Cecily dans un silence consterné. Olivia jeta un coup d'œil au duc : la lueur dans son regard était réapparue. Il avait l'air aussi guindé qu'un notaire, mais il était possible, juste possible, qu'il s'esclaffât intérieurement.

Un second coup d'œil la fit changer d'avis : qui aurait pu avoir de l'humour avec un visage aussi grave ? D'ailleurs, il avait dû être éduqué selon les préceptes du *Miroir pour les paons à l'expression impassible*, et ne savait sans doute plus comment on riait.

— Quoi qu'il en soit, trompeta lady Cecily, mon neveu est connu dans l'ensemble du royaume pour toutes les choses intelligentes qu'il fait avec les chiffres. Encore plus qu'un comptable, je crois. Des choses tellement intelligentes.

— Je suis honorée de rencontrer un mathématicien aussi renommé, déclara Georgiana.

Lui jetant un regard furtif, Olivia se rendit compte avec un serrement de cœur que sa sœur souriait au duc. Un sourire dénué de toute condescendance, contrairement à son habitude - ce que, bien sûr, le duc ne pouvait savoir. Il était duc ; ils étaient faits l'un pour l'autre. À l'idée d'avoir embrassé, même à son corps défendant, son

futur beau-frère, Olivia était écoeurée.

Le sourire de Georgiana eut sur le duc l'effet qu'il aurait eu sur tous les autres hommes si l'occasion leur avait été donnée de le recevoir. Son regard s'adoucit, et il répondit :

— Lady Cecily exagère la réalité, mademoiselle Georgiana.

Le contraste entre la modestie de ses paroles et la fierté qui émanait de sa personne était saisissant.

— Ne soyez pas si modeste, intervint Olivia, incapable de résister. Savoir manier les chiffres est tellement utile ! Je trouve très courageux de la part d'un homme de votre rang d'avoir réalisé son désir de devenir comptable, Votre Grâce.

À côté d'elle, Georgiana laissa échapper un cri étranglé.

— La plupart des ducs ne savent même pas résoudre de simples fractions, poursuivit Olivia avec un sourire totalement dépourvu de la vénération qui rayonnait dans celui de sa sœur.

Lui envoyant un coup de coude discret dans les côtes, celle-ci déclara en hâte :

— Puis-je suggérer que nous nous retirions dans les chambres que Cleese a aimablement préparées à notre intention ?

— Oui, bien sûr, acquiesça Olivia, un peu honteuse.

Elle avait recommencé ! Il avait suffi d'une attitude convenue un peu trop manifeste pour qu'elle soit agacée et oublie aussitôt les règles de Savoir-vivre inculquées par sa mère.

— Si vous voulez bien nous conduire, Cleese, enchaîna-t-elle en se tournant vers le majordome.

— Il est hors de question que je me retire avant d'avoir bu un verre de lait chaud avec du cognac, décréta lady Cecily. J'en prends tous les soirs depuis mon treizième anniversaire, et je peux assurer à chacun d'entre vous que ce breuvage a un effet miraculeux sur la digestion. Grâce à ce nettoyage journalier de mon estomac, j'ai échappé à de nombreuses maladies.

— Withers, montez un verre de lait chaud avec du cognac dans la chambre de lady Cecily le plus rapidement possible, ordonna Cleese en se dirigeant vers l'escalier. Si vous voulez bien me suivre, miladys. Je vais vous montrer vos chambres.

— Tu vas devoir me hisser à l'étage, mon neveu, annonça lady Cecily. Attends que ces jeunes ladies soient sur le palier, je te prie.

Lorsque sa sœur et elle atteignirent la dernière marche de l'escalier de marbre, Olivia ne put s'empêcher de se retourner. Elle avait des picotements dans la nuque, comme si... Oui, le duc les regardait.

Sa discussion avec Georgiana sur les satyres lui revint soudain en mémoire. Il se dégageait de cet homme un mélange d'orgueil et de force qui n'auraient pas détonné chez un satyre. A cause de ses pommettes hautes, peut-être. Ou de ses yeux... Ils étincelaient d'une

espèce de puissance contenue qui convenait parfaitement à l'idée qu'elle se faisait d'un satyre.

Bien qu'elle n'appréciât guère la mode du bouc, force lui était de constater que celle-ci seyait admirablement au charme singulier du duc. Ses cheveux avaient commencé à sécher, et sa mèche blanche retombait sur son front.

— Olivia, la réprimanda sa sœur d'un ton sec.

Elle cilla et s'arracha à sa contemplation. Georgiana, bien sûr, n'était pas assez mal élevée pour reluquer le duc. Elle s'inclina donc dans une profonde révérence, gratifiant ce dernier et lady Cecily d'un sourire compassé. Puis, intimant à sa sœur de la suivre d'un regard perçant, elle tourna les talons et emboîta le pas à Cleese.

Pour la première fois de sa vie, Olivia se surprit à envier la silhouette de sa sœur. Cette dernière était si mince et gracieuse dans ses vêtements trempés. Alors qu'elle-même devait ressembler à une miche de pain avec sa lourde livrée et ses jupes qui lui moulaien les jambes - jambes beaucoup moins fines que celles de Georgiana.

— Je vais simplement m'appuyer sur ton bras, mon neveu, déclara lady Cecily. Je n'ai absolument aucune envie d'être portée dans les escaliers comme un vulgaire paquet de linge.

Olivia accéléra le pas de peur que le duc ne la rattrapât et ne la vît de dos dans ses vêtements mouillés.

— J'espère que tu me pardonneras cette remarque, poursuivit lady Cecily à l'intention du duc, mais tu es échevelé. Mon mari maintenait ses cheveux sous un filet la nuit pour qu'ils restent en place. Ton valet de chambre devrait t'en procurer un, mon neveu. Je lui indiquerai où en trouver.

Olivia gloussa à l'idée du duc affublé d'un filet sur la tête. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et...

Leurs regards se croisèrent.

Le visage du duc était aussi figé que celui d'une statue, dénué de toute émotion.

Mais ses yeux... ses yeux étaient différents. Ils se rivèrent aux siens, et elle fut certaine d'y lire quelque chose.

Du désir. Peut-être.

Olivia secoua la tête et rattrapa sa sœur. Bien sûr qu'il ne s'agissait pas de désir. Aucun homme ne pouvait éprouver un tel sentiment à son endroit. Elle était trop ronde, elle avait passé la fleur de l'âge, et n'avait rien pour elle hormis le fait d'être fiancée à l'héritier d'un duc.

Du désir !

Que possédait-elle qui aurait pu intéresser un duc ? Il avait le monde à ses pieds, il lui suffisait de demander. Comme elle lorsqu'elle serait duchesse.

Définition des caractéristiques d'un héros de conte de fées

Le lendemain, Olivia fut réveillée par un grincement de porte. Il lui fallut un moment avant de se rappeler où elle se trouvait. La duchesse douairière affectionnait les couchages à l'ancienne, et la lumière qui filtrait à travers les larges pans de soie bleue qui entouraient le lit lui donnait l'impression d'être dans une grotte.

— Norah ? appela-t-elle d'une voix ensommeillée.

Tard dans la nuit, après que tout le monde se fut retiré, sa femme de chambre avait fini par arriver, et avec elle, Dieu merci, sa malle de vêtements. Apparemment, les voitures transportant les domestiques et les bagages avaient continué leur route sur plusieurs miles avant que les cochers s'aperçoivent qu'ils avaient dépassé Littlebourne Manor et s'arrêtent pour demander leur chemin.

— Non, c'est moi, répondit une voix enjouée.

Une flaque de soleil s'étala sur le lit quand Georgiana écarta les tentures du baldaquin. Olivia poussa un grognement.

— Quelle heure est-il ?

— 11 heures passées. Tu as manqué le petit-déjeuner, mais tu dois absolument descendre pour le déjeuner. Le duc sera présent.

Olivia s'adossa à la tête de lit en bois sculpté en bâillant.

— Je ne voudrais rater pour rien au monde une autre occasion de subir sa condescendance, ironisa-t-elle.

En réalité, la condescendance de Sa Grâce le duc n'était pas la première chose qui lui venait à l'esprit quand elle songeait à lui. Elle se sentait même prête à se lever tôt le lendemain, contrairement à ses habitudes, s'il y avait une chance qu'elle le croise au petit-déjeuner.

Évidemment, le duc ne l'embrasserait plus ; de toute façon, elle n'accepterait jamais qu'il recommence. Il avait dû être la proie d'un accès momentané de concupiscence en la découvrant pratiquement nue devant lui, et il était peu probable qu'une telle situation se reproduise. Quoi qu'il en soit, sa réaction prouvait que le spectacle lui

avait plu.

À cette idée, Olivia ressentit une bouffée de joie. Depuis toujours, elle s'estimait trop forte, mais le duc, lui, ne semblait pas avoir remarqué son surpoids. En tout cas, il ne l'avait pas regardée comme s'il pensait qu'elle avait vingt-cinq livres à perdre. Pas même dix.

— Oh, Olivia ! s'exclama Georgiana en tirant complètement les tentures. N'est-ce pas merveilleux d'être ici ?

— Ne t'assieds pas sur Lucy ! s'écria Olivia comme sa sœur se laissait choir au bord du lit.

Georgiana baissa les yeux sur la petite bosse qui soulevait la courtépointe.

— Tu laisses ce chien dormir *dans* ton lit ? s'étonna-t-elle. Je trouve déjà malsain de laisser un chien dormir *sur* les couvertures, mais dessous...

Olivia haussa les épaules.

— Rupert m'a dit que c'était son habitude. D'ailleurs, elle n'a pas hésité un instant hier soir. En outre, elle me réchauffe les pieds.

— Tu m'as entendue ? N'est-ce pas fabuleux d'être ici ? répéta Georgiana.

Selon son habitude, elle se tenait assise de manière très digne, les mains serrées sur les cuisses, et les chevilles sagement croisées. Mais, tout à coup, elle ramena les genoux vers elle et plia les jambes sur le côté. Un sourire ravi illumina son visage.

— Il est... tout ce dont je rêvais.

— Vraiment ?

Olivia avait l'impression que son cerveau s'enlisait dans de la mélasse.

— Grand, et si beau, continua sa sœur. Et intelligent ! Un véritable mathématicien - ce qui est très différent d'un comptable.

Elle fronça les sourcils pour ajouter :

— Tu devrais essayer de te montrer plus aimable. Imagine qu'il te prenne en grippe et nous demande de partir ? Je ne rencontrerai jamais un autre homme comme lui.

— Non, répondit Olivia sans réfléchir. Je veux dire, oui, je le flagornerai autant qu'il le souhaitera.

Évidemment, Georgiana était amoureuse de Sconce. Ils allaient si bien ensemble. Le duc avait un titre, de l'allure *et* un cerveau. Et Georgiana était tout simplement exquise. Mille fois plus belle qu'elle.

— Au fond, je n'ai jamais cru qu'il puisse y avoir un homme pour moi, avoua Georgiana d'un ton rêveur. Et pourtant, il était là depuis tout ce temps. Il est si distingué, si brillant, si...

Elle pouffa.

— Je l'ai trouvé magnifique sous la pluie cette nuit.

Olivia hocha la tête. Elle était mal placée pour affirmer le contraire.

Les lèvres de Georgiana s'incurvèrent en un sourire coquin. Un sourire qu'Olivia ne lui avait *jamais* vu.

— J'ai honte de dire une chose pareille, Olivia, mais l'as-tu bien regardé quand il est rentré trempé ?

— Non, mentit Olivia.

— Il... Son pantalon était mouillé et... Oh, Olivia, je crois que je comprends pourquoi Juliet Fallesbury surnommait son jardinier « mon beau cerf ».

— Qui que vous soyez, sortez de ce corps et rendez-moi ma sœur, déclara Olivia en s'esclaffant. As-tu reçu un choc à la tête cette nuit, Géorgie ? Tu te sens bien ?

— Je me sens parfaitement bien. Cela fait des années que je n'ai pas été aussi heureuse. Mon seul souci, c'est toi.

— Moi ? Je n'ai pas été à ce point impolie envers Sconce. Je l'ai juste un peu taquiné. Franchement, je doute qu'il y ait prêté attention.

Dieu merci, sa sœur ignorait tout de leur baiser.

— Non, je parlais de Rupert et de toi. A vrai dire, je n'ai pas réussi à dormir cette nuit. Je n'arrêtais pas de penser au duc, combien il est séduisant, et comment il m'a souri - je n'avais pas l'air de l'ennuyer, Olivia, pas du tout. Et puis, je me suis rappelé que tu devais épouser Rupert ; ça m'a brisé le cœur.

— Allons donc, commenta Olivia d'un ton faussement enjoué, tu sais très bien que je ne pourrais pas m'entendre avec un homme comme le duc. Je mourrais d'ennui chaque fois qu'il se lancerait dans l'une de ses brillantes démonstrations mathématiques.

— C'est un génie. Cela se voit tout de suite. En même temps, il n'a pas l'air d'un original ni d'un fou.

— Incroyable si l'on pense que sa mère à écrit *Le Miroir des tout-puissants*.

— Tu devrais arrêter de te moquer de l'ouvrage de la duchesse douairière. Imagine ce qui se passerait si, sans t'en rendre compte, tu le faisais devant elle.

— Je suppose qu'elle y survivrait.

— S'il te plaît, Olivia, fais attention. C'est la chance de ma vie. Mère m'a dit qu'elle était quasiment certaine que la douairière avait l'intention de choisir la future épouse de son fils. Si jamais tu l'insultais d'une façon ou d'une autre, elle risquerait de me rejeter.

— Impossible, décréta Olivia.

— Je veux... Je désire vraiment épouser Sconce, confia Georgiana dans un demi-soupir. Je sais qu'une lady ne devrait pas tenir ce genre de propos, mais c'est la vérité. Lorsqu'il est sorti de la nuit pour nous secourir, j'ai ressenti la même chose que lorsque le héros apparaît dans un conte de fées. Puis il a ouvert la bouche, et en entendant sa voix si profonde et si authentique, j'ai compris qu'il était bel et bien le prince

charmant. Tu comprends ce que je veux dire ?

« Oui, songea Olivia. Oui, je comprends parfaitement. »

Mais à quoi bon le dire à sa sœur ?

— Je ne me suis jamais sentie attirée par les princes, répondit-elle à la place. D'autant qu'ils semblent souvent bizarrement enclins à laisser leur mère choisir leur épouse à leur place. Lorsqu'ils ne la sélectionnent pas sur des critères aussi stupides que leurs chaussures. S'il était un véritable héros, le duc aurait sellé un cheval blanc au lieu de se précipiter dehors sous la pluie comme un garçon boucher. Tous ces petits détails ont leur importance quand il est question de littérature.

Georgiana soupira.

— Cesse de plaisanter un instant, Olivia. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas de prince pour moi. J'étais juste incapable de l'imaginer.

— Et le cheval blanc ?

— Olivia ! Je suis en train de te dire que je veux épouser le duc. Plus que tout au monde.

— Dans ce cas, tu l'auras, conclut Olivia en rabattant les couvertures pour se lever.

Cette conversation la mettait mal à l'aise. Evidemment, elle n'avait aucun droit sur le duc. Ce baiser n'avait aucune valeur. Aucune. Depuis le début, Sconce était destiné à Georgiana.

Elle s'assit devant la coiffeuse et rejeta sa lourde chevelure en arrière.

— Cette nuit, avec ma robe trempée qui me collait à la peau, j'étais comme nue. Tu aurais dû voir la tête du majordome quand la livrée a glissé de mes épaules. Il n'a rien manqué du spectacle. J'ai cru qu'il allait s'évanouir.

— Il aurait eu tort. Je suis certaine que tu es aussi jolie nue qu'habillée.

— Encore plus, assura Olivia. Et je compte bien sur nos nouvelles tenues pour faire la différence en ce domaine. Je n'ai pas commandé une seule robe s'évasant sous la poitrine. Cette mode convient peut-être aux femmes qui n'ont pas de hanches, mais, à moi, elle me donne l'air d'une vache à lait.

— Les gentlemen aiment les femmes à l'air bovin, fit valoir Georgiana.

Olivia éclata de rire.

— Tu as vraiment dû te cogner la tête ! Te rends-tu compte que tu viens de plaisanter ?

— Si peu, répondit sa sœur avec un haussement d'épaules. Au fait, comment comptes-tu t'habiller pour le déjeuner ? Il fait tellement chaud que nous mangerons sur la terrasse.

— Intéressant. Je n'aurais pas cru que la duchesse douairière

autorisait ce genre de dérogations au rituel des repas. Je commence déjà à l'apprécier.

— Il vaut mieux, si elle doit devenir ma belle-mère. Tu crois cela possible ? La femme de chambre m'a dit hier soir que lady Althea Renwitt séjournait ici. Le duc a peut-être déjà jeté son dévolu sur elle. Althea est une aristocrate. Tu ne te souviens pas d'elle, j'imagine ?

— Pas le moins du monde. Fait-elle partie du nouveau troupeau mis sur le marché cette année ?

— Oui. Elle a des yeux magnifiques, soupira Georgiana. Et de beaux cheveux, de la couleur des boutons-d'or. Mais elle est un peu... disons, écervelée. J'ai du mal à imaginer le duc avec elle.

— Écervelée ? Si c'est le cas, elle ne risque pas de s'intéresser à Sa Gravité.

— Je suis certaine qu'Althea serait ravie de devenir duchesse même si Sconce était bête à manger du foin - ce qu'il n'est pas.

— Il n'y a de place que pour un seul duc bête à manger du foin dans ce royaume, et c'est moi qui l'ai,   clara gaiement Olivia. A ce propos, comment Rupert se débrouille-t-il au Portugal, à ton avis ? Il doit avoir atteint la côte à l'heure qu'il est. Georgiana eut un geste négligent de la main.

— Je suppose que Lucy lui manque, mais qu'autrement, il va bien.

— Ce qui me fait penser que je devrais sonner Norah. C'est très difficile de s'occuper d'un chien, tu sais. J'ai l'impression que Lucy a sans cesse besoin de sortir, de manger ou d'être lavée.

— Olivia ! s'impatiente Georgiana. Ce n'est pas le moment de parler de toi ou de ton chien. Crois-tu que la duchesse douairière a déjà donné sa préférence à Althea ? Même son prénom convient à une duchesse.

— Personnellement, il me fait surtout penser à une sorte de remède pour faciliter la digestion. *Buvez Althea pour le bien-être de vos intestins !* Lady Cecily adorerait, j'en suis sûre.    ce sujet, crois-tu que la duchesse douairière apprécie les fréquentes allusions de lady Cecily à ses problèmes digestifs ?

— Il n'y a que toi pour t'apercevoir de ce genre de choses. Personnellement, je n'ai rien remarqué.

— Le duc aussi l'a noté. J'ai vu dans son regard une lueur amusée qui se serait sans doute traduite par un ricanement s'il savait rire.

— Ce que je voulais dire, c'est que la duchesse douairière prendra sûrement en compte la lignée en plus de l'élégance. J'espère vraiment qu'elle n'a pas déjà choisi Althea. Ou, pire encore, que le duc n'a pas succombé à son charme. Elle est charmante.

— Cela m'étonnerait, répondit Olivia en tirant le cordon de la sonnette.

— Quoi ? Que la duchesse ait déjà fait son choix ou que le duc ait

succombé ?

— Selon moi, le duc n'a aucune idée de celle qu'il épousera. Cela se devine à son air.

Et surtout, il n'embrasserait pas une inconnue, même en tenue suggestive, si c'était le cas, ajouta Olivia pour elle-même.

— Quel air aurait-il donc s'il avait pris une décision ?

— Un air moins fringant. Pour le moment, il dégage une sorte d'assurance de bandit de grand chemin prêt à séduire toutes celles qui passent à sa portée.

Georgiana fronça les sourcils. Sans lui laisser le temps de la contrer, Olivia poursuivit :

— Ses cheveux, Géorgie ? Quel homme se montre les cheveux lâchés ? Et où était passée sa veste ? Ses intentions étaient aussi évidentes que celles de ces hommes qui traînent dans les buvettes de Bath à la recherche d'une riche veuve.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? s'indigna Georgiana. Le duc ne s'abaisserait jamais à ce genre de comportements.

— D'accord, disons qu'il est à mi-chemin entre l'aristocrate et le bandit de grand chemin. Il possède la chevelure et le charme de ce dernier, mais pas le cheval ni le pistolet. Cela dit, il lui suffirait de crier : « Haut les mains » pour que la moitié des débutantes au bal de Micklethwait lèvent les pieds.

— Lèvent quoi ?

— Qu'elles se mettent sur le dos, si tu préfères. Je t'adore, Géorgie, mais tu manques vraiment de finesse dès qu'il s'agit de jeux de mots.

— Je sais. Je ne les comprends jamais. Du moins, les tiens.

— Ce qui en dit plus long sur la qualité de mon humour que sur celle de ta compréhension, commenta Olivia.

Sautant du coq à l'âne, elle enchaîna :

— Je crois que je vais mettre ma robe violette.

— N'est-elle pas un peu osée pour un déjeuner ? Elle me semble plus adaptée pour le soir.

— A vrai dire, j'ai choisi une coupe cintrée pour toutes mes robes. Puisque je n'ai pas l'intention de me gorger de laitue, autant mettre mes courbes en valeur. Au moins, je plairais grâce à mon charme bovin.

— Je n'ai aucune courbe à mettre en valeur, constata Georgiana en se tournant pour s'examiner dans le miroir. Selon toi, le duc aime-t-il les formes généreuses ?

À en juger par le regard dont il l'avait enveloppée en la découvrant dans ses habits trempés, Olivia en était convaincue. Cependant, elle répondit :

— J'en doute. Il est plutôt guindé, non ? Je ne pense pas qu'il apprécierait que tu portes un décolleté trop profond. Ce serait

inconvenant pour une future duchesse.

Les traits de Georgiana s'éclairèrent.

— Je vais mettre la robe rose plissée. J'adore les manches qui se terminent en pointe.

Un coup léger résonna à la porte ; l'instant d'après, Norah entra.

— Bonjour, la salua Olivia en lui souriant. J'aimerais que tu confies Lucy à un valet pour qu'il l'emmène faire un tour dans le parc. Mais avant, tu dois nous raconter tout ce que tu as appris sur lady Althea Renwitt.

Ignorant le froncement de sourcils de sa sœur (*Le Miroir des compliments* réprouvait toute marque de familiarité avec le personnel), Olivia ajouta :

— Nous brûlons de savoir si elle représente une concurrente dangereuse pour Georgiana dans la compétition ducal.

Rien ne plaisait davantage à Norah que de répéter les conversations de l'office - conversations qui, de manière générale, se révélaient beaucoup plus vivantes que celles des maîtres de maison. Les yeux brillants, elle referma la porte derrière elle.

— Lady Althea et sa mère sont arrivées hier soir, peu de temps avant vous, et le duc n'est pas descendu les accueillir. Donc, il la verra pour la première fois durant le déjeuner. Mademoiselle Georgiana, je dois vous informer que Florence vous attend dans votre chambre. Elle est pressée de commencer à vous habiller pour rabattre un peu le caquet de la femme de chambre de lady Althea, qui est affreusement prétentieuse. Elle s'appelle Agnès, qu'il faut prononcer à la française vu qu'elle vient de là-bas. On le sait parce qu'elle n'a pas arrêté de nous abreuver de mots incompréhensibles pendant toute la soirée. Florence est bien décidée à la remettre à sa place grâce à votre élégance quand vous descendrez déjeuner.

— Quelle chance d'être déjà fiancée et de ne pas avoir à me soucier de mon apparence, commenta Olivia en s'étirant. T'ai-je dit, Norah, que je ne laisserai plus jamais un fer à friser s'approcher de mes cheveux ?

Norah se pencha pour nouer un ruban autour du collier de Lucy.

— Tant que Mme Lytton ne m'en rend pas responsable, je suis ravie de cette décision, mademoiselle. Cela m'évitera de me brûler.

— Je devrais rejoindre ma chambre, annonça Georgiana.

Elle ne bougea pas, mais adressa un regard éloquent à Olivia, qui se tourna vers sa femme de chambre pour demander :

— Avant de partir, Norah, as-tu entendu des rumeurs à l'office à propos d'Althea ? À quoi ressemble-t-elle ?

— Cleese n'est pas autorisé à « jacasser », comme il dit. Par contre, la femme de chambre de lady Althea nous a parlé de sa maîtresse. Même si, bien sûr, je ne devrais pas rapporter tout ce qu'elle a dit vu

que c'est une vraie langue de vipère.

— Norah ! la réprimanda Olivia. Ne sois pas nigaude !

Il n'en fallut pas plus pour convaincre Norah, qui s'empressa de déclarer :

— D'après Agnès, sa maîtresse est plus stupide qu'une poule quand il pleut.

— Pourquoi une poule quand il pleut ? interrogea Georgiana, perplexe.

— Parce que les poules se noient sous la pluie, mademoiselle Georgiana. Elles lèvent la tête pour voir le ciel, le bec ouvert, et avalent tellement d'eau qu'elles tombent à la renverse. On peut perdre une basse-cour entière de cette façon, juste comme des dominos qui tombent les uns après les autres.

— Je pense que l'on peut logiquement en conclure qu'Althea ne te devancera pas sur le terrain de l'intelligence pure, avançant Olivia.

Ce qui lui valut un petit ricanement approbateur de Norah.

— Je ne vais pas faire attendre Florence plus longtemps, déclara Georgiana avec un sourire crispé. Merci, Norah, pour... pour...

— ... avoir cafté sur l'ennemi, acheva Olivia.

Sa sœur se dirigea en hâte vers la porte pour éviter d'acquiescer à une remarque aussi contraire à la bienséance.

Norah la suivit des yeux.

— Mademoiselle Georgiana est l'épouse idéale pour le duc, assura-t-elle. Tout le monde en est convaincu à l'office. D'après eux, il est très intelligent et, en même temps, terriblement hautain. Pas autant que sa mère, qui est inégalable sur ce point, mais c'est un gentleman qui n'oublie jamais son rang, si vous voyez ce que je veux dire.

« Si, il l'oublie parfois », songea Olivia en se rappelant l'homme qui l'avait embrassée cette nuit.

— Sa mère, la douairière, est encore pire, poursuivit sa femme de chambre. Ils m'ont tous prévenue que si je la croisais, je devais lui adresser une révérence et me coller contre le mur, les yeux baissés. Et si elle daigne s'adresser à moi, je dois faire une autre révérence avant de lui répondre.

Olivia leva les yeux au ciel, mais s'abstint de tout commentaire.

— Regarde comme Lucy est heureuse de te voir.

Norah s'accroupit pour gratter les oreilles de la chienne.

— Elle n'est vraiment pas jolie, mais je la trouve attendrissante.

— J'ai l'impression qu'elle cherche à te dire quelque chose en te léchant les doigts.

— Elle sent sûrement l'odeur du bacon. J'ai aidé à débarrasser la table du petit-déjeuner.

— Je te conseille quand même de la sortir avant qu'elle fasse pipi sur le tapis.

— Sa Grâce déteste les animaux, annonça Norah en se dirigeant à regret vers la porte. La duchesse douairière, je veux dire. Apparemment, une simple trace de patte sur le plancher lui donne la nausée. N'est-ce pas étrange ?

— Très étrange.

— Et vous êtes au courant pour la première épouse du duc ?

— J'en ai entendu parler, bien sûr, mais tu me donneras des détails plus tard. Je n'ai aucune envie d'expliquer à la gouvernante d'où vient cette odeur désagréable dans ma chambre.

— Il paraît que c'était une gourgandine, ni plus ni moins.

— Non ?

Olivia n'imaginait pas du tout le duc marié à une femme légère.

— Terrible ! Une vraie cocotte, si vous voyez ce que je veux dire. Toujours par monts et par vaux dans sa calèche, avec juste un valet de pied pour l'accompagner.

— C'est affreux, reconnut Olivia, se remémorant le visage fermé du duc.

Pas étonnant qu'il eût l'air aussi sombre.

— Affreux est le mot, approuva Norah d'un ton théâtral. Et...

A cet instant, Lucy perdit patience et urina sur le tapis.

Ce qui mit fin à la conversation.

Présentation de lord Justin Fiebvre

Tandis que son valet de pied l'aidait à s'habiller, Quin s'aperçut avec satisfaction que quelques heures de sommeil avaient suffi à balayer l'étrange folie qui s'était emparée de lui cette nuit.

Quelques heures qui s'étaient prolongées fort tard d'ailleurs, puisque le déjeuner serait bientôt servi.

Il se sentait de nouveau lui-même : un homme de raison et d'intellect. Manifestement, il lui faudrait garder ses distances avec Mlle Lytton ; cette jeune femme nubile possédait un je-ne-sais-quoi qui venait réveiller son côté le plus irréfléchi. Il serait presque allé jusqu'à se décrire comme en proie à un désir compulsif.

Il avait même rêvé d'elle durant la nuit, le genre de songe qu'il n'avait pas eu depuis des années. Depuis les tout débuts de son mariage avec Evangeline.

Dans son rêve, il pénétrait dans une pièce et découvrait Olivia. Le dos tourné, elle lisait un livre. Il marchait vers elle, son corps entier vibrant d'anticipation. Puis, sans un mot, il se penchait au-dessus d'elle, laissait ses doigts courir sur le côté de son visage, son cou, avant de se rendre compte qu'elle ne portait qu'un peignoir léger. Alors, elle se tournait vers lui, souriante, et lui saisissait les bras pour l'attirer à elle. Son peignoir s'ouvrait, et...

Faire de tels rêves était extrêmement gênant. Mais il y avait quelque chose dans le sourire de Mlle Lytton, dans la rondeur de ses hanches, voire dans la façon dont elle ne cessait de le défier, qui le titillait et faisait battre son poulx plus vite.

Cependant, un homme incapable de tirer de leçons de ses erreurs n'était pas digne d'appartenir au genre humain. Ni même au règne animal, puisque les animaux apprennent tous très vite à fuir devant un feu de forêt.

Tandis que son valet ajustait le bas de sa veste, il s'examina dans le miroir. Selon sa mère, un duc devait avoir l'allure et le comportement d'un aristocrate en toutes circonstances. Une chance qu'elle n'eût pas

été là quand il avait dévalé l'escalier en bras de chemise.

Sa veste avait été confectionnée par un tailleur parisien installé à Londres. Grenat foncé et de coupe sobre, elle aurait paru austère sans cette touche typiquement continentale apportée par des boutons de nacre et un liseré de soie vert sur le col et les poignets. Quin avait beau se moquer de son apparence, il était certain de ne pas ressembler à un comptable.

Waller, son valet de pied, lui tendit une cravate amidonnée. Le menton levé, Quin fit le nœud appelé « mathématique » d'un geste fluide.

— Mlle Lytton est venue accompagnée d'une espèce de petit bâtard, dit-il.

— En effet, Votre Grâce, répondit Waller en hochant la tête. Le chien ne la quitte jamais, hormis pour son bain quotidien. Cela a fait beaucoup parler à l'office, cet animal n'ayant pas vraiment un physique aristocratique.

— Il ressemble à un rat, affirma Quin. Cela dit, un rat plutôt amical.

— Très gentil, même, au dire de tous, renchérit Waller.

— Ma mère est-elle au courant de sa présence ?

Quin piqua avec soin une épingle incrustée d'une perle et d'un diamant dans les plis de sa cravate.

— Pas que je sache.

Lui tendant une paire de gants et un mouchoir repassé et plié, Waller ajouta :

— M. Cleese estime que ce n'est pas de son ressort de l'en informer.

— Couard, lança Quin.

Il surprit le sourire sur les lèvres de Waller quand celui-ci quitta la pièce.

Sa mère serait fort contrariée. Elle ne supportait aucun animal, quel qu'il fût. Selon elle, ces derniers n'étaient que des brutes stupides soumises aux instincts les plus vils et incapables d'adopter les comportements civilisés indispensables à son sens de l'ordre. Par conséquent, la visite de Mlle Lytton risquait d'être des plus brèves une fois la duchesse douairière avertie de la présence de son chien.

De toute façon, même sans tenir compte du bâtard, Mlle Lytton ne remplissait manifestement pas les conditions requises pour devenir son épouse. Elle succombait beaucoup trop facilement à l'attrait du plaisir, et elle avait pouffé dans l'escalier cette nuit. Qui plus est, elle avait pouffé à son sujet, en l'imaginant coiffé d'un bonnet de nuit.

Sa sœur, en revanche, semblait bien sous tous rapports.

Quin se dirigea vers la terrasse en songeant à Mlle Georgiana. Celle-ci avait étouffé un petit cri horrifié en entendant sa sœur le comparer à un comptable. Elle savait visiblement se tenir et garder son sang-froid, et semblait être le genre de femme qui ne vous mettrait jamais

dans l'embarras, en public ou en privé. Autant de qualités fondamentales dans un mariage, et dont Evangeline était dépourvue.

Quin traversa la bibliothèque en direction de la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse, agacé de sentir son poulx s'emballer. Bien entendu, ce n'était pas la perspective de revoir Mlle Lytton qui l'excitait ainsi. Plutôt celle de passer du temps en compagnie de deux jeunes femmes dont l'une deviendrait son épouse, se rassura-t-il. Quel homme, après une expérience matrimoniale aussi déplorable que la sienne, ne serait pas anxieux à cette idée ?

Naturellement, la première personne qu'il aperçut fut Olivia Lytton. A sa vue, il se figea. Elle portait une robe violette en soie et dentelle. Les bandes de tissu qui se croisaient à la naissance de ses seins lui donnèrent envie de tirer dessus comme pour débiller un cadeau. Avec ses courbes sensuelles, elle ressemblait à une déesse de la chasse sortie d'un tableau de Rubens.

Quand elle se pencha en riant, Quin cessa de respirer. Elle avait relevé ses cheveux en un chignon haut d'où s'échappaient quelques mèches folles. Elle était...

Il jeta un coup d'œil à son entrejambe. La coupe de sa veste n'était pas prévue pour dissimuler des réactions de ce genre. Une compulsion, se dit-il en reculant dans la bibliothèque. De la concupiscence. Son corps acquiesça à cette dernière interprétation, même si le terme semblait insuffisant pour décrire le désir ardent qui courait dans ses veines.

Un bruit à ses pieds lui fit baisser les yeux. La petite chienne de Mlle Lytton se tenait devant lui, sa drôle de tête penchée sur le côté. Quin s'accroupit pour gratter ses oreilles mangées aux mites.

— Tu es une coquette, on dirait. Lucy, c'est ça ?

La chienne agita la queue en guise de réponse et lui lécha la main avec enthousiasme. Quin prit une inspiration et se redressa. Il avait recouvré son sang-froid.

Il enfila ses gants.

— Allez, viens, dit-il. Rejoignons les autres sur la terrasse.

Mais quand ils atteignirent la porte vitrée, la chienne changea brusquement de direction, et disparut derrière les tentures. Installés à l'une des extrémités de la terrasse, la duchesse douairière et ses invités offraient un tableau fleuri et pittoresque. Avec une pointe d'anxiété, Quin se rendit compte qu'il était le seul homme.

Sa mère se tourna vers lui pour l'accueillir.

— Te voilà, Tarquin. Laisse-moi faire les présentations.

Quin la salua d'une brève révérence, et rejoignit le cercle. La duchesse commença par sa gauche.

— Mademoiselle Georgiana Lytton, mon fils, le duc de Sconce.

Mlle Georgiana n'offrait qu'une lointaine ressemblance avec la jeune

femme ruisselante de pluie qu'il avait aidée à sortir de la calèche. Sa chevelure, d'un châtain profond strié de mèches cuivrées, était relevée en un chignon bouclé. Son regard pétillait d'intelligence ; il émanait d'elle une grâce et une dignité naturelles qui faisaient plaisir à voir.

Il s'inclina. Georgiana baissa la tête et le gratifia d'une charmante révérence. La duchesse observa la scène avec une évidente satisfaction.

L'affaire est conclue, songea Quin en baisant la main gantée de Georgiana. Elle était parfaite. Elle portait une robe rose ornée d'une multitude de petits plis. Elle était très différente de celle de sa sœur (et ne suscitait pas sa concupiscence, remarqua-t-il malgré lui), mais répondait sans nul doute aux exigences de la mode du moment, et était d'une élégance qui ne pouvait qu'être l'œuvre d'une couturière française.

Une vraie duchesse. Il ne manquait plus que le peintre pour l'immortaliser sur la toile afin de suspendre son portrait sur le mur à côté de toutes celles qui l'avaient précédée dans cette demeure.

— Mademoiselle Lytton, permettez-moi de vous présenter le duc, reprit la duchesse douairière d'une voix imperceptiblement altérée. Mlle Lytton est la sœur jumelle de Mlle Georgiana.

Olivia ne faisait pas partie des favorites de sa mère, comprit Quin sans surprise.

La jeune femme lui adressa une révérence, à laquelle il répondit en s'inclinant. Ses cheveux étaient beaucoup plus sombres que ceux de sa sœur, nota-t-il.

— Mlle Lytton, poursuivit sa mère, est fiancée au marquis de Montsurrey. Bien que le marquis sorte peu, je suis certaine que vous avez déjà rencontré son père, le duc de Canterwick, à la Chambre des lords.

Quin se figea au mot « fiancée », puis ses lèvres effleurèrent le gant d'Olivia. Il sentit ses doigts trembler dans sa main ; à moins que ce ne soit sa main qui tremblait autour de ses doigts. Il se redressa.

— En effet, répondit-il. Mes félicitations pour vos fiançailles, mademoiselle Lytton. Je crains de n'avoir pas eu le plaisir de croiser le marquis.

Elle lui sourit - elle avait des fossettes. Non, *une* fossette, sur la joue droite.

— Rupert conduit un régiment contre les Français en ce moment, l'informa-t-elle. Il est très patriote.

— C'est tout à son honneur, répondit-il en se ressaisissant.

Il hocha brièvement la tête en signe de respect envers le marquis. Lui-même avait caressé l'idée de rejoindre l'armée pour se battre contre la France. Mais son père était mort, et en tant qu'unique héritier d'un domaine s'étendant sur trois comtés anglais et des terres

écossaises, il ne pouvait prendre le risque de mourir sur un champ de bataille.

— J'ai le plus grand respect pour ces hommes qui défendent notre royaume contre les incursions de Napoléon.

— Puis-je vous présenter lady Althea Renwitt ainsi que sa mère, lady Sibblethorp, intervint la duchesse douairière, coupant court à la conversation autour de Napoléon.

Elle désapprouvait la guerre. Elle convenait que les Français s'étaient comportés de manière ignominieuse en exécutant les membres de leur noblesse, mais, à ses yeux, cela ne justifiait pas de mettre en péril des vies anglaises. Quin avait renoncé à lui expliquer les véritables raisons du conflit.

— Lady Althea, lady Renwitt, mon fils, le duc de Sconce.

Lady Althea était plutôt menue, et arborait *deux* fossettes. Elle sourit de toutes ses dents, les creusant l'une et l'autre.

— Je suis enchantée de vous rencontrer, Votre Grâce, déclara-t-elle.

Avant de glousser.

— Ma sœur, lady Cecily, ne pourra pas se joindre à nous : elle s'est blessée à la cheville lors de la débâcle de cette nuit, expliqua la duchesse. Je suis certaine que Cleese aimerait commencer à servir maintenant, hélas, nous sommes en nombre impair, et je n'ai aucune nouvelle de lord Justin. Le fils de mon frère, précisa-t-elle à l'intention de lady Sibblethorp. Sa mère est française, et je suppose qu'il a hérité cette propension au retard de ce côté de sa famille.

Quin avait une autre explication à ces retards systématiques : Justin mettait plus de temps qu'une femme pour se préparer. Néanmoins, l'idée que son cousin finirait par les rejoindre le rasséra un peu. Même si, à seize ans, Justin ne pouvait être considéré comme un homme, un demi-homme valait mieux que rien.

A cet instant précis, un cliquetis de talons résonna derrière lui. Tout le monde se tourna pour assister à l'entrée toujours flamboyante de lord Justin Fiebvre. Celui-ci s'arrêta sur le seuil, repoussa la mèche qui lui tombait constamment (et, auraient dit certains, délibérément) sur les yeux, et s'écria :

— Quelle beauté ! J'ai l'impression de pénétrer dans le jardin des Hespérides.

Lucy était coincée sous son bras droit. Le long museau de la chienne pointait sous la moire de son incroyable veste en soie ivoire rebrodée d'arabesques dorées et ornée de perles bleu pâle.

La douairière crispa les épaules, signe indubitable qu'elle était irritée. Qu'elle pût se laisser contrarier par Justin était stupide selon Quin. Après tout, son cousin n'était qu'à moitié anglais et à moitié adulte, et sous ses fanfreluches, se cachait un type bien.

— Justin, dit-elle, puis-je te demander pourquoi tu portes cet...

animal sous le bras ?

— J'ai trouvé ce petit cœur dans la bibliothèque. Je ne pouvais tout de même pas laisser une jolie fille toute seule.

À la façon dont elle considérait son neveu, il était évident que la duchesse estimait sa tenue totalement inadaptée à un déjeuner à la campagne. A moins que sa désapprobation concernât avant tout la présence de la chienne.

Mais Justin avait la charmante habitude d'ignorer le mécontentement de sa tante. De caractère heureux, il préférait, comme il le disait souvent, « voir le bon côté des choses ».

— Alors, qui est la maîtresse de cette adorable créature ? s'enquit-il en caressant la tête de Lucy.

— C'est moi, répondit Olivia en s'avançant vers lui. Je l'avais laissée dans la bibliothèque parce qu'elle semblait effrayée à l'idée de sortir au soleil. Je crains que Lucy ne soit pas une chienne très courageuse.

— Tout le monde ne peut pas être brave, commenta Justin. Moi, par exemple, je fais partie des pleutres, comme la majorité des gens. Ce qui ne nous rend pas moins respectables.

— Si tu avais l'amabilité de nous rejoindre, lord Justin, coupa la douairière, je pourrais te présenter nos invitées.

— Mais avec grand plaisir !

Justin posa Lucy sur le sol ; elle fila vers Olivia et se cacha derrière elle. La duchesse douairière rassembla ses jupes, parvenant tout juste à réprimer un cri.

Justin effleura de ses lèvres la main de chacune de ces dames en leur murmurant un compliment. Il *adorait* la robe de Mlle Lytton (Quin aussi), la bague de Mlle Georgiana, et les rubans de lady Althea.

Quin remarqua avec intérêt que si les fossettes de lady Althea se creusaient dans un grand sourire ravi, Olivia et sa sœur paraissaient plus amusées qu'admiratives.

Il inspira profondément, s'efforçant de recouvrer son sang-froid. Le caractère primaire de sa réaction à la nouvelle des fiançailles de Mlle Olivia au marquis de Montsurrey le déstabilisait d'autant plus qu'il se vantait de toujours rester maître de ses émotions.

Pourtant, dans le cas présent, il devait faire appel à toute sa volonté pour ne pas soulever Mlle Lytton dans ses bras, l'emporter dans la bibliothèque et claquer la porte derrière eux. Alors, il ferait ce qu'il faut pour qu'il ne soit plus question de ces fiançailles.

Sauf qu'il ne claquait jamais les portes. Ce genre d'éclat était bon pour... les autres hommes. Du genre émotif.

Ce qu'il n'était pas. Il était important qu'il se le rappelle, car il risquait de se surprendre lui-même.

Était-il possible qu'il soit en train d'expérimenter une forme de folie passagère ? Peut-être existait-il un syndrome répertorié par les

médecins dont l'un des symptômes était de vouloir embrasser la femme du pasteur, et qu'en l'absence de cette dernière, le malade embrassait une inconnue apparue sur le seuil de sa porte une nuit de tempête.

Vu ses formes voluptueuses, Olivia Lytton devait avoir tous les lubriques de Londres qui haletaient derrière elle. Sa robe se composait de plusieurs pans de tissu qui se superposaient par endroits, et seule une fine dentelle voilait ses seins. Des seins dont il ne parvenait pas à détacher les yeux... peut-être pourrait-on nommer ce syndrome « le syndrome Olivia ».

La question était... Quelle était la question ? C'était extrêmement inhabituel pour lui de ne pas réussir à garder l'esprit clair.

— Comme nous sommes en nombre impair, déclara sa mère, certaines dames, à mon grand regret, demeureront sans cavalier. Tarquin, vous voudrez bien escorter Mlle Georgiana et lady Althea jusqu'à la table. Lord Justin, vous escorterez Mlle Lytton. Lady Sibblethorp et moi irons ensemble.

La douairière marqua une pause avant d'ajouter :

— Mademoiselle Lytton, je vous prierais de ramener ce chien à l'intérieur avant de vous joindre à nous. Les animaux ne sont pas tolérables près de la table. A vrai dire, je préférerais que cette créature reste à l'écurie.

— Je vous assure, Votre Grâce, que s'il était en mon pouvoir de laisser Lucy à l'écurie, je le ferais. Mais mon fiancé, le marquis de Montsurrey, m'a priée de la garder près de moi durant tout le temps où il serait à la guerre. Comment aurais-je pu ne pas répondre à la requête d'un homme qui défend notre royaume ?

— Je suis certaine qu'il ne parlait pas de la garder près de vous littéralement, répliqua la duchesse d'un ton acerbe.

— Je crains que Rupert ne parle que littéralement.

— En effet, concéda la duchesse en étrécissant les yeux. J'ai entendu dire quelque chose de la sorte.

Quin se raidit, mais Olivia se contenta de faire remarquer :

— En vérité, Lucy semble s'être entichée de vous, Votre Grâce.

Avec un ensemble parfait, tout le monde baissa les yeux vers la chienne, présentement assise sur le bas de la robe de la douairière, une patte sur l'une de ses pantoufles en satin.

— Ouste ! ordonna celle-ci dans un cri étranglé.

Guère impressionnée, Lucy leva son long museau en jappant, mais n'ôta pas la patte.

— Tarquin ! appela la douairière, fixant l'animal d'un air aussi horrifié que s'il s'était agi d'une pieuvre dans son bain.

Avant que Quin eût pu bondir à la rescousse, Olivia saisit la chienne.

— Je suis désolée. J'ignorais que vous aviez peur des chiens, Votre Grâce.

La douairière se ressaisit instantanément.

— Je n'ai pas peur des chiens, répliqua-t-elle. Je les trouve simplement d'une saleté repoussante. Vu ce que j'ai entendu dire au sujet de votre fiancé, mademoiselle Lytton, je pense que nous serons toutes deux d'accord sur le fait que vous pouvez ignorer sa requête. Mettez ce chien à l'écurie. En résumé, conduisez-vous dès à présent comme vous avez prévu de le faire une fois mariée.

Ce fut au tour de Mlle Lytton de se crispier.

— Je suis certaine que vous n'aviez pas vraiment l'intention de parler ainsi du marquis de Montsurrey, Votre Grâce.

Comme la duchesse ouvrait la bouche, Olivia ajouta :

— Quant à moi, je répugnerais à m'exposer au risque d'être accusée de déloyauté, mais cette crainte est sans doute sans objet puisque, j'en suis convaincue, vous ne pensiez pas à me faire une suggestion qui écorcherait votre dignité et ternirait votre courtoisie.

Quin n'essaya même pas de démêler la situation. Tout ce qu'il voyait, c'était qu'un gant avait été jeté sur les dalles à leurs pieds. Sa mère et Olivia se faisaient face, aussi raides que des soldats un jour de défilé. Elles avaient à peu près la même taille et semblaient posséder une force de volonté équivalente. Plus inquiétant encore, chacune d'elles arborait un léger sourire.

— Hormis durant les repas, Lucy restera avec moi, comme me l'a demandé mon fiancé, décréta Olivia. Mais je vous promets de faire de mon mieux pour la garder hors de votre vue. Votre Grâce.

Il y eut un moment de silence terrible. Finalement la douairière déclara :

— Cela devrait aller.

Olivia s'inclina, Lucy toujours sous le bras.

— J'espère ne pas vous avoir offensée, Votre Grâce. Je me souviens de vos propres paroles : « Une véritable lady préfère un aimable reproche à un compliment exagéré. »

Lady Sibblethorp émit un petit cri, et Quin jugea utile de séparer les belligérantes avant que sa mère oublie certains de ses chers préceptes.

— Mademoiselle Georgiana et lady Althea, me ferez-vous l'honneur de me suivre jusqu'à la table ? proposa-t-il.

— Mademoiselle Lytton, intervint à son tour Justin, puis-je confier Lucy à un domestique ?

Ignorant l'un et l'autre, la duchesse douairière poursuivit la discussion, le menton levé :

— Je me rends compte que j'avais sous-estimé votre attachement au marquis, mademoiselle Lytton.

— Les mérites de mon fiancé ne sont pas forcément visibles à tous,

mais je vous assure que la douceur de son tempérament inspire la loyauté.

La duchesse acquiesça d'un hochement de tête. Quoique réticent, il y avait du respect dans son regard, nota Quin, surpris.

— Je vous prie de me pardonner l'indignité de ma suggestion.

— Votre Grâce, répondit Olivia avec un charmant sourire, je me repens du fond du cœur pour chaque mot fâcheux que j'aurais pu prononcer.

— Bonté divine, marmonna Justin assez fort pour être entendu, j'ai l'impression d'assister à une leçon de rhétorique.

— Le marquis de Montsurrey a beaucoup de chance, affirma la douairière sans relever. J'écirai dès aujourd'hui à son père pour l'informer que l'épouse qu'il a choisie pour son fils rend honneur à sa famille.

Baissant la tête, Olivia la gratifia d'une autre révérence.

Quin, qui avait momentanément oublié ses fiançailles avec Montsurrey, se retint de grommeler.

De la chance ? S'il comprenait bien, Montsurrey avait laissé son père lui choisir Olivia comme lui-même confiait à sa mère le soin de lui trouver une épouse.

Soudain, il s'aperçut que Georgiana lui souriait. Il s'inclina, aussi raide qu'une marionnette.

— Mademoiselle Georgiana.

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Votre Grâce.

Ce n'était pas un pis-aller. Ça ne l'était pas.

Ne jamais sous-estimer le pouvoir d'un frou-frou de soie

Georgiana semblait à la fois admirative et impressionnée. Ce qui ne l'empêchait pas de se conduire avec calme et assurance. Exactement l'attitude qu'une lady se devait d'avoir face à un duc. En outre, elle n'avait pas gloussé une seule fois.

Lady Althea, en revanche, émit un gloussement à l'instant où il lui offrit son bras.

— J'espère que l'invitation de ma mère ne vous a pas obligées à quitter Londres à un mauvais moment, déclara Quin en les guidant à travers la terrasse.

Cleese avait fait dresser la table à l'ombre de la clématite en fleur.

— Pas du tout, assura Georgiana. Pour être franche, je trouve cette saison un peu ennuyeuse.

— Votre première saison remonte à plusieurs années, n'est-ce pas ? intervint lady Althea.

Prenant un air faussement gêné, elle ajouta en hâte :

— J'espère que ma question ne vous met pas mal à l'aise, mademoiselle Georgiana. Vous paraissez si jeune qu'on oublie que le temps passe.

Quin lui jeta un coup d'œil intrigué. Manifestement, Althea s'était rendu compte qu'elle perdait du terrain dans la course ducale, et avait décidé de s'attaquer à sa rivale.

— J'ai fait mes débuts en effet il y a plusieurs années, acquiesça Georgiana en lui souriant.

De toute évidence, la pique d'Althea la laissait de marbre.

Quin tira une chaise pour Althea, qui s'installa près de lady Sibblethorp tandis qu'Olivia prenait place à côté de lui sur le siège que lui offrait Justin.

— La jeunesse ne m'a jamais semblé être un critère valable dans le choix d'une épouse, fit-elle observer. Il y a tant de facteurs plus importants.

D'après l'étiquette, Mlle Lytton n'aurait pas dû intervenir dans une conversation qui ne la concernait pas. Mais comment le lui reprocher quand sa propre mère n'y résistait pas ? songea Quin.

— Les vertus d'une lady, énonça d'ailleurs celle-ci, représentent ses biens les plus précieux. L'âge est un élément négligeable.

— Je suis tout à fait d'accord, approuva Olivia. J'ajouterais toutefois que cela dépend des vertus en question. Trop souvent, les jeunes ladies ont toutes les vertus que je déteste et aucun des vices que j'admire.

— Personne ne peut mépriser une vertu ! s'exclama Althea.

— Mais j'imagine que vous considérez l'inexpérience comme une vertu, du moins pour espérer se marier ?

— Je suppose, oui, répondit Althea, décontenancée.

Elle avait perdu la maîtrise de la discussion et le savait.

— Pourtant, elle peut se révéler affreusement ennuyeuse.

Sur cette pointe, Olivia sourit et se détourna pour demander à Justin comment se déroulait la saison de la chasse à la perdrix dans la région de Littlebourne.

— Lady Althea, déclara Georgiana, j'ai entendu dire que vous aviez une passion pour les langues étrangères. Je suis certaine que tout le monde serait ravi d'en apprendre davantage sur vos talents dans ce domaine. Cela me paraît important de connaître d'autres langues lorsque l'on voyage loin de chez soi. Ce que, j'en suis sûre, vous serez amenée à faire.

Cela prit quelques secondes avant qu'Althea se mette à discourir - dans sa langue - de ses compétences en italien, en allemand et en français.

Quin l'écoutait d'une oreille distraite tout en s'interrogeant sur Georgiana. Apparemment, elle avait traversé les bals et les saisons londoniennes sans retenir l'attention d'un homme. Il repensa à Évangeline et aux nombreux prétendants qu'il avait dû éliminer pour obtenir sa main - même si, en réalité, aucun d'eux n'avait plus eu la moindre chance à l'instant où son père avait eu vent d'un duc.

Évangeline rayonnait quand elle était heureuse ; son charme essentiel, selon lui, tenait à cette particularité. Mais ce que ses soupirants ignoraient, c'était qu'elle ne rayonnait pas lorsqu'elle ne l'était pas, c'est-à-dire la plupart du temps.

Mlle Georgiana, elle, n'était pas du genre à rayonner. Elle avait une peau très claire, presque aussi pâle que celle de sa sœur. Un fort joli nez également, même s'il donnait un léger avantage à celui d'Olivia.

Le seul aspect de sa personne qui manquait d'attrait était sa silhouette élancée : elle ressemblait plus à un adolescent qu'à une femme adulte, et le décolleté de sa robe ne faisait que souligner la modeste taille de ce qui se trouvait au-dessous.

Ce qui était sans importance, se dit-il aussitôt. Une duchesse ne se

réduisait pas, loin de là, à la taille de ses seins. Il n'était pas de ces hommes superficiels qui succombent à un frou-frou de soie violette et à une poitrine généreuse.

— Je trouve très intéressant que vous vous adonniez à l'étude des mathématiques, confia Georgiana, une fois la discussion sur les langues étrangères retombée.

Elle était assise à sa droite et Olivia à sa gauche. Quin essayait de ne pas regarder trop souvent dans la direction de cette dernière.

Un gentleman ne relaquait pas la fiancée d'un homme parti défendre son pays. Surtout quand celui-ci était un noble qui aurait pu choisir un chemin moins dangereux, comme lui-même l'avait fait.

Une fois de plus, une bouffée de culpabilité l'envahit à cette pensée. Comme Shakespeare l'avait compris, il n'est pas facile d'être « un papillon de paix ». Enfant, il rêvait de conduire un bataillon, tout habillé de rouge.

— L'étude des mathématiques, répéta-t-il. Oui, les arts mathématiques m'intéressent beaucoup.

— J'ai lu une présentation du travail de Leonhard Euler sur les fonctions mathématiques, avoua Mlle Georgiana timidement. Cela m'a paru fascinant.

— Vous... vous avez lu une présentation du travail d'Euler ?

Un léger froncement de sourcils assombrit le visage de la jeune femme.

— Pour autant que je sache, Votre Grâce, il n'existe pas de loi interdisant aux femmes de lire la *London Gazette*. Les travaux d'Euler ont été largement commentés ces derniers mois.

— Bien sûr, s'empessa d'acquiescer Quin. Pardonnez-moi de m'être montré si sceptique.

Mlle Georgiana avait des manières parfaites. Elle le regarda droit dans les yeux et lui sourit.

— Étudiez-vous également les fonctions mathématiques ?

— Oui, répondit-il, hésitant.

Mais comme elle lui adressait un nouveau sourire, il se lança dans une description du calcul des racines carrées par les Babyloniens.

Quand, dix minutes plus tard, il s'arrêta de parler, toute la table le fixait dans un silence consterné.

Seule Georgiana avait encore le regard vif.

— Si je vous ai bien compris, résuma-t-elle, vous soutenez l'hypothèse selon laquelle ce système ne peut pas s'appliquer aux nombres négatifs.

— C'est également ce que j'ai compris, intervint la duchesse douairière.

Même un demeuré aurait perçu la note d'approbation dans sa voix. Mlle Georgiana venait de réussir la première épreuve. Sans être un

bas-bleu, elle était de toute évidence intelligente et s'intéressait à d'autres domaines que l'économie domestique.

Olivia, pour sa part, le considérait d'un œil plus amusé qu'admiratif. Visiblement, son petit exposé ne l'avait pas subjugué.

— Ennuyeux, je sais, admit-il, un peu honteux.

— Absolument pas ! se récria Georgiana.

— En effet, acquiesça Olivia au même instant. Peut-être que, la prochaine fois, vous pourriez vendre des billets avant le début.

— Des *billets*, mademoiselle Lytton ? s'étonna la douairière.

— Oui, répondit Olivia, sereine. Je sais que c'est une grande erreur, mais je préfère payer pour écouter un exposé, même si je m'endors au milieu. L'éducation devrait toujours avoir un prix, ne croyez-vous pas ?

— C'est ridicule, énonça la duchesse.

— Comme vous l'avez vous-même écrit, Votre Grâce : « Une lady devrait toujours être consciente des faiblesses de son caractère. » Nul besoin de vous préciser que ma mère est une grande admiratrice du *Miroir des compliments*, ajouta en hâte Olivia.

À ces mots, la duchesse se détendit quelque peu.

— J'en suis consciente, dit-elle. J'ai rencontré votre mère en plusieurs occasions ; elle m'a donné l'impression de posséder une grande sagacité pour une personne de son rang.

Un éclair de colère étincela dans les prunelles d'Olivia. Quin se raidit en la voyant sourire. Interpréter un tel sourire comme un signe d'approbation aurait été une erreur grossière.

— Votre remarque me fait songer à un autre de vos aphorismes, énonça-t-elle d'un ton suave : « Même les fantômes de nos ancêtres morts préféreraient dormir plutôt que d'entendre quelqu'un pépier comme un perroquet ivre. » Remarquez, maintenant que j'y pense, je ne suis pas sûre que cette maxime vienne du *Miroir des compliments*.

— Vous avez un sens de l'humour très développé, mademoiselle Lytton, fit observer la douairière.

Ce n'était pas un compliment.

— Ce sont les fantômes de mes ancêtres *vivants* qui m'intéressent, pas de ceux qui sont morts, intervint Justin, une lueur espiègle dans le regard. Comment réagissent-ils quand Quin succombe à l'une de ses crises mathématiques ?

— Mademoiselle Lytton ? dit Quin.

— Votre Grâce ?

— Je promets de ne plus jamais vous parler de racines carrées sans vendre de billets auparavant.

— Personnellement, c'est avec joie que j'achèterai l'un de ces billets, affirma Georgiana en le gratifiant d'un sourire chaleureux. Et je tiens à m'excuser pour l'irrévérence de ma sœur. Je crois que nous avons un

peu trop l'habitude de nous taquiner entre nous.

Elle était parfaite sur tous les plans. L'épouse idéale.

— Je n'ai plus la force morale de supporter des exposés mathématiques, déclara Justin. Aussi, tu voudras bien m'excuser, cousin, si je n'achète pas de billet pour tes conférences sur les complexités des racines carrées.

— Mademoiselle Georgiana, fit la douairière, j'aimerais avoir votre avis sur les fenêtres à battants en pierre de style gothique.

— J'en déduis qu'à une époque vous avez eu la force morale de les supporter, lança Olivia à l'adresse de Justin.

Quin adorait la manière dont ses yeux riaient quand elle parlait. Comme si elle était traversée de pensées inavouables.

— Non, non, jamais. En tout cas, pas en ce qui concerne les mathématiques. Maintenant, s'il s'agit de sujets plus intéressants...

— Comme la mode ?

— J'adore cela ! Que serait la vie si on ne pouvait l'égayer par des tenues élégantes ? Cependant, ma véritable passion, c'est la poésie.

— Justin a écrit cent trente-huit sonnets, tous pour la même femme, indiqua Quin en s'introduisant dans la conversation.

Selon les règles, il aurait dû continuer à discuter avec Georgiana. Mais il n'avait rien à dire sur les fenêtres, n'en déplaise à sa mère.

— Vraiment ? s'exclama Olivia, l'air impressionné.

— Cela s'appelle une geste, l'informa Justin.

— Cela représente beaucoup de vers, et encore plus de rimes. Quand vous écrivez ce genre de geste, avez-vous le droit de répéter certaines rimes ? Comme « amant » et « charmant » ?

— Surtout pas, ce serait trop banal, décréta Justin. Trouver une rime en « -an » originale est plus difficile qu'on le pense. Ainsi, quand vous avez déclaré à votre dame que vous aimeriez être son gant, que pouvez-vous ajouter ?

— Pourquoi voudrait-on être le gant d'une femme ? lança Quin.

Justin leva les yeux au ciel, ce qui lui arrivait régulièrement quand il discutait ensemble avec son cousin.

— Parce que ce gant caresse sa joue, évidemment.

— Pas seulement sa joue, rappela Olivia, pensive.

À sa grande surprise, Quin faillit rire.

— Son nez aussi, ajouta-t-elle.

— Ce qui n'est pas très romantique, commenta Justin en secouant la tête.

— Je crains de ne pas avoir l'âme romantique, s'excusa Olivia.

— Et c'est tant mieux, trompeta la duchesse en s'incluant dans leur échange. Vous serez bientôt duchesse, mademoiselle Lytton, et je vous assure qu'une âme romantique est la dernière chose dont a besoin une femme de notre rang.

Avec un regard appuyé en direction de Quin, elle poursuivit :

— Je suis sûre que nous préférons tous parler d'un sujet qui élève davantage l'esprit que les piètres tentatives poétiques de Justin. Lady Sibblethorp, quel est le résultat de vos efforts pour aider les jeunes malandrins à retrouver le droit chemin ?

Lady Sibblethorp ne se fit pas prier pour parler en détail des chemises bleues et des solides chaussures que son organisation charitable donnait aux jeunes garçons dévoyés. Ou à ceux dont les parents l'étaient, les deux catégories semblant se chevaucher.

— C'est admirable, déclara Georgiana d'un air sincèrement intéressé. Comment choisissez-vous les chemises et les chaussures, lady Sibblethorp ?

Elle semblait à la fois intelligente et charitable. Merveilleux.

Se rengorgeant, son interlocutrice se lança dans une discussion passionnante sur les foulards, les chaussettes, les chemises et les manteaux.

Après l'avoir écouté juste assez pour respecter les règles de la bienséance, Quin pivota de nouveau vers Justin et Olivia. Tous deux avaient allègrement ignoré les consignes de sa mère : le premier récitait des extraits de sa poésie à la seconde, qui se moquait gentiment de lui. Ils paraissaient s'amuser énormément.

— Je croyais que M. Usher te préparait pour ton prochain trimestre à Oxford, pas qu'il nourrissait ta passion pour la poésie, fit remarquer Quin.

— Il m'a appris des millions de choses importantes relatives aux mathématiques, répondit son cousin, ce qui était un mensonge flagrant.

Quin fronça les sourcils.

— Quel est le nom de ta bien-aimée ? Tu m'as lu plusieurs de tes poèmes, mais je ne crois pas m'être jamais enquis de cette information cruciale. Une jeune lady rencontrée à Oxford, peut-être ?

— Oh, je n'ai pas de bien-aimée ! avoua Justin gaiement.

— Cent trente-huit sonnets pour une lady qui n'existe pas ? s'étonna Olivia. L'avez-vous au moins décrite ? Autrement que comme un être lunaire, je veux dire.

— Une *déesse* de la lune, rectifia Justin. Bien sûr que je la décris. Ses cheveux ont la couleur de l'argent.

— Quelle surprise ! Attendez, laissez-moi deviner. Ses yeux scintillent comme des étoiles ?

— En général, ils brillent. Ils scintillent uniquement dans deux poèmes, un sonnet et une ballade.

— Voilà une physionomie bien inquiétante. Ne craignez-vous pas qu'elle ressemble à une créature d'Halloween ?

— Absolument pas. Ma dame n'a rien d'une citrouille sculptée. Sa

beauté éclipse le soleil et les étoiles.

— Et ses vêtements ? Porte-t-elle des robes cintrées ou, en tant que déesse vivant depuis longtemps, a-t-elle des goûts plus vieux jeu ?

— J'ai entendu suffisamment de poèmes de mon cousin pour savoir qu'il faut davantage l'imaginer en lady Godiva qu'en créature d'Halloween, intervint Quin.

— Votre Grâce, s'exclama Olivia, la joue creusée d'une fossette. Vous me surprenez !

En vérité, il se surprenait aussi. Justin leva les yeux au ciel.

— Mes poèmes sont hors du temps. Imaginez que je décrive une déesse de la lune coiffée d'un turban ? L'année suivante, elle serait démodée, et j'aurais perdu tout ce temps sur ce poème pour rien.

— Qui voudrait, en effet, écrire un poème qui se démode ? ironisa Olivia. Vous avez raison, mieux vaut qu'elle reste nue. Votre déesse de la lune se dresse courageusement contre ces stupides règles de conduite qui, j'en suis sûre, nous irritent tous.

— Tous ? interrogea Quin en se penchant vers elle. N'y aurait-il pas une part de lady Godiva en vous, mademoiselle Lytton ?

Il soutint son regard, jusqu'à ce qu'il décèle une légère rougeur sur ses joues.

Il s'adossa à sa chaise, vaguement conscient des battements affolés de son cœur. Au moment où il avait fait allusion à lady Godiva, il s'était imaginé Olivia nue et délicieusement appétissante, en train de le narguer avec son sourire moqueur.

— Ma déesse n'est pas nue ! s'exclama Justin en levant une fois encore les yeux au ciel. Je ne décris pas sa tenue, c'est tout. D'ailleurs, je trouve bien plus intéressant de parler du sentiment amoureux. Écoutez l'un mes passages préférés : « Pour vous, j'escaladerai la plus haute tour ; je courrai sur les océans. »

— Je ne voudrais pas paraître pédante, mais ces deux vers n'obéissent pas aux règles des pentamètres iambiques, fit observer Olivia. Et ils ne riment pas.

— Personnellement, je suis plus troublé par le manque de vraisemblance de ces activités, répondit Quin. S'il t'est possible d'escalader une tour, au cas où cela se révélerait indispensable, je doute que tu puisses marcher, et encore moins courir, sur l'eau, Justin.

— À moins qu'il ne nous cache son essence divine, fit valoir Olivia avec son petit sourire moqueur. C'est un poète, après tout.

Tous deux considérèrent le jeune Justin, puis échangèrent un regard.

— Aucun signe de divinité, conclut Quin. Pas même un halo.

— Philistins ! lança Justin. La poésie n'a pas besoin de rimer. Seuls les tatillons se soucient de ce genre de choses.

— Les vers doivent rimer, décréta Quin. En revanche, concernant les

descriptions, tu as raison. Pourquoi te limiter ? Les métaphores sont de rigueur en poésie.

— Ce n'est pas si simple d'en trouver, observa Olivia. Les seuls poèmes dont j'arrive à me souvenir en sont remplis, mais je n'ai jamais réussi à en écrire moi-même.

— Vous avez un exemple ? demanda Quin.

— « Il était une fois une habile jeune fille, qui, lestement, maniait l'aiguille... » Je m'en tiendrai là, si vous le permettez. Mais je vous assure que pour les métaphores, rien ne vaut ces petits poèmes croustillants que sont les limericks.

— Je connais celui-là, la coupa Justin en la considérant avec un respect renouvelé. Je ne pensais pas que les ladies appréciaient les limericks.

— Généralement, ce n'est pas le cas. Je suis une aberration. La plupart des ladies s'évanouiraient en recevant l'un de vos jolis poèmes d'amour. Demandez à Sa Grâce le duc. Peut-être écrivait-il ce genre de vers dans sa jeunesse.

Justin ricana.

— Quin serait incapable d'écrire un poème, même si Shakespeare le lui soufflait.

— J'en suis tout à fait capable ! protesta Quin.

Il se sentait en proie à une étrange témérité, comme si la lueur espiègle dans les yeux d'Olivia l'avait contaminé.

— « Ma dame est une exquise fleur, et moi... un bourdon butineur. » Au moins, mes vers riment.

Le rire d'Olivia lui échauffa les sangs.

— Vous m'étonnez, Votre Grâce. Je ne m'attendais pas à un tel talent métaphorique. Cette référence aux fleurs et aux bourdons est très... suggestive.

Ce n'est qu'en entendant ces mots qu'il se rendit compte de la signification érotique de sa déplorable métaphore.

— Exquise fleur est trop banal, décréta Justin, tenant visiblement à réaffirmer sa prééminence en matière de poésie.

— Vous avez raison, approuva Olivia. En tant que duc, vous pourriez puiser dans les références chevaleresques. Que proposeriez-vous avec forteresse ?

Elle le défiait d'un sourire narquois.

— Forteresse n'est pas une rime facile, trancha Justin avec autorité.

— « Votre corps est une forteresse, il se conquiert par des caresses », lança aussitôt Quin en saisissant son verre de vin.

Il but une gorgée et posa sur Olivia un regard dont il savait qu'il était ardent.

L'étincelle de désir qui jaillit entre eux fut si brûlante qu'il fut presque surpris que la nappe ne s'enflamme pas spontanément.

— Et les douves ? demanda-t-elle sans se départir de son sourire. Il y a sûrement quelqu'un qui... hum, y plonge ?

À ces mots, Justin éclata de rire, oubliant sa peur d'être détrôné.

— Elle a raison. Que fais-tu des derniers remparts, Quin ?

Intriguée par cette bruyante manifestation d'allégresse, la douairière intervint :

— Votre conversation semble tellement drôle, puis-je vous demander de la partager avec le reste de la table ?

— Nous devisons sur l'architecture des châteaux forts, ma tante, répondit Justin en gratifiant cette dernière d'un sourire suave. Un sujet fort distrayant.

— Les fortifications dans la littérature, précisa Olivia.

La duchesse étrécit les yeux. Puis, se tournant ostensiblement vers Georgiana et Althea, elle leur demanda ce qu'elles pensaient des tentures de baldaquins en velours damassé.

— Je préfère les images plus théâtrales, reprit alors Justin. Ainsi, dans soixante-sept de mes poèmes, il est question de réaliser l'impossible par amour.

— Le fait de marcher sur l'eau en fait partie, je présume, dit Olivia. Quels autres exploits promettez-vous d'accomplir ?

— Traverser les flammes. Tenir le monde entre mes mains.

— Bien qu'il soit possible de traverser des flammes - en sautant par-dessus, j'entends -, je crains, cher cousin, que tu ne t'illusionnes sur tes capacités réelles.

— Lord Justin, si vous êtes d'essence divine, c'est le moment ou jamais de nous le révéler, renchérit Olivia.

Elle considérait le jeune homme d'un air attentif, comme si elle escomptait qu'il s'exécute.

— Je pense que vous conviendrez avec moi que vous êtes l'un et l'autre tristement prosaïques, répliqua Justin. La poésie est mon destin, aucune moquerie ne m'en détournera. Un jour, je rencontrerai une femme aussi belle que la lune, et mon poème sera déjà écrit.

— Pour ma part, je n'en ai encore croisé aucune répondant à cette description, l'informa Olivia. Et vous, Votre Grâce, avez-vous déjà été touché par un tel rayon de lune ?

Quin la dévisagea, et rejeta toute idée de beauté lunaire.

— Trop froid, trop pâle et insipide, affirma-t-il. Je préfère une déesse qui rayonne de son propre feu.

— J'ai du mal à t'imaginer amoureux, mais on ne peut jamais dire « jamais », commenta Justin.

— Peut-être la poésie est-elle également le destin de Sa Grâce, fit valoir Olivia, les yeux pétillants de malice. Regardez ses vers si originaux sur une forteresse. Et il n'est même pas allé jusqu'aux douves et aux remparts. Peu de gens abordent la conquête des châteaux forts

en termes aussi suggestifs.

— En quels termes ? s'enquit la douairière en se tournant vers eux.

— Des termes architecturaux, répondit Olivia d'un ton innocent.

Si sa mère avait eu le même sens dramatique que Justin, elle aurait levé les yeux au ciel, songea Quin. Au lieu de quoi, elle annonça :

— Nous comptons organiser un bal au manoir dans quelques jours. Une réception modeste, évidemment. Juste une centaine de personnes.

Elle était probablement passée à la deuxième phase du processus de sélection. Un frisson glacé le parcourut à cette idée.

Oui, Olivia était charmante. Elle l'amusait et l'attirait de manière indéniable. Mais même si elle n'avait pas été promise à un autre, elle n'aurait pas été la femme qu'il lui fallait.

Absolument pas.

Fort de cette constatation, il se tourna vers Georgiana. La jeune femme posa sur lui un regard clair, aimable, et un peu anxieux. Cela ne devait pas être facile d'être la sœur jumelle d'Olivia. Georgiana lui évoquait une jolie porcelaine. Et Olivia la terre promise.

Il avait envie... Non, il ne pouvait pas se fier à ses impulsions, se rappela-t-il. Ses désirs le menaient à la catastrophe. Avait-il déjà oublié la douleur torturante de ces nuits où Evangeline découchait ? Ou ses cris et sa cruauté quand elle lui reprochait ses défauts et son incapacité à la rendre heureuse.

Il sourit à Georgiana.

— À présent que j'ai ennuyé tout le monde avec mon monologue sur les mathématiques, si vous me parliez de vos passe-temps. Du moins, si vous avez le temps d'en avoir, ajouta-t-il. Je sais combien les jeunes ladies peuvent être occupées.

— Broderie, crochet et couture, répondit-elle avec un drôle de petit rire.

— Je suppose.

Juste derrière son épaule gauche, sa sœur riait, et sa poitrine... Il reporta son attention sur Georgiana.

— Que préférez-vous ? Le crochet ?

— Savez-vous ce qu'est le crochet ?

— Évidemment, répondit-il sans réfléchir. C'est...

Il grimaça devant son regard narquois.

— La couture, alors ?

— Le crochet permet de réaliser une sorte de dentelle très solide.

— Une dentelle très solide ? Cela ressemble à un oxymore.

— En effet.

— Je me trompe, ou vous n'avez guère de goût pour le crochet ?

En guise de réponse, elle lui adressa un autre de ses sourires tranquilles. Un sourire très différent de celui, empreint d'ironie, de sa sœur.

— Moins que pour d'autres choses.
— Qu'est-ce qui vous plaît, alors ? interrogea-t-il, sa curiosité piquée.

Après une brève hésitation, elle répondit :

— Lire.

— Seriez-vous un bas-bleu ?

— Je ne pense malheureusement pas mériter cette appellation. A mon avis, les bas-bleus sont à la fois très cultivées et très intelligentes.

— Je ne connais pas l'étendue de votre culture, mais je n'ai aucun doute sur votre intelligence.

— Je connais l'ouvrage de votre mère par cœur, indiqua-t-elle.

La petite pointe d'humour dans son expression ne lui échappa pas, et c'est sur un ton entendu qu'il fit remarquer :

— *Le Miroir des compliments* ne remplace pas l'université d'Oxford.

— Université qui refuse d'accueillir les femmes en son sein.

— C'est exact. Alors, laissez-moi deviner...

Une jeune fille anglaise jusqu'au bout des ongles, songea-t-il en la dévisageant. Réservée, mais dotée d'un caractère certain.

— Vous jouez de la harpe. Quand vous ne lisez pas d'ouvrages racontant des voyages de long du Nil.

Georgiana possédait une douceur et un calme apaisants. Il sentait d'instinct qu'avec elle, il n'y aurait pas de scènes ni de vases brisés, même quand elle serait irritée contre lui - comme en cet instant.

— Je ne sais pas jouer de la harpe. Et si j'aime à lire des récits de voyages, je prends beaucoup plus de plaisir à m'essayer à ce que, vous, gentlemen, nommez la « chimie ».

— La chimie ?

— Le terme est peut-être trop formel pour ce que je fais, précisa-t-elle en inclinant la tête de côté tel un oiseau curieux. J'ai fabriqué des potions. Olivia me traite d'apprentie sorcière.

— Quelles sortes de « potions » fabriquez-vous ?

— J'essaie d'améliorer des produits déjà existants. Des produits domestiques, pour la plupart. Les duchesses ont...

Elle se tut brusquement. Ses joues s'empourprèrent de manière charmante.

— Les duchesses... l'invita-t-il à poursuivre.

Elle prit une profonde inspiration.

— Les ladies disposent de beaucoup plus de temps libre que les autres femmes. C'est pourquoi nombre d'entre elles ont fait des expériences de ce que je nomme « chimie » n'ayant pas d'autre mot pour le désigner. Margaret Cavendish, duchesse de Newcastle, est aujourd'hui considérée comme la première femme de sciences. En réalité, elle est la seule que je connaisse, bien qu'elle eût vécu au XVII^e siècle.

— À part vous, fit observer Quin.

— Pas du tout, répliqua Georgiana d'un air quelque peu horrifié. Je me contente de faire des essais.

— Votre sœur s'intéresse-t-elle également aux sciences ? Est-elle, elle aussi, une apprentie sorcière ?

— Non. Les talents d'Olivia sont très différents des miens.

— J'ai l'impression que les jumeaux se construisent souvent en opposition l'un par rapport à l'autre. Notre juge de paix, par exemple, a des jumeaux qui sont aussi dissemblables que possible.

— Olivia et moi confirmons votre hypothèse. Alors que je m'intéresse à tout ce qui est concret, Olivia, elle, se passionne pour le langage.

— Le langage ? Vous voulez dire les langues étrangères ?

— Nous avons appris plusieurs langues. Mais, ce qui plaît vraiment à Olivia, c'est de jouer avec les mots.

Avec une lueur presque vindicative dans le regard, elle ajouta :

— Actuellement, nous considérons les jeux de mots comme des âneries, mais je suis certaine qu'ils deviendront un sujet d'étude très sérieux dans quelques années.

— Les jeux de mots, répéta Quin.

Comme Georgiana acquiesçait, il reprit :

— Maintenant que vous en parlez, j'ai en effet noté une nette inclination de Mlle Lytton pour les jeux de mots durant sa conversation avec lord Justin.

En voyant Georgiana rougir de nouveau, il se demanda si elle n'avait pas deviné à quelle sorte de jeux de mots il faisait allusion. Peut-être l'aurait-il découvert si, à ce moment, sa mère ne s'était éclairci la voix pour déclarer :

— Je prendrai les dernières dispositions pour l'organisation du bal cet après-midi. Je serais reconnaissante à Mlle Georgiana et à lady Althea de bien vouloir m'assister. J'ai hâte d'entendre vos idées à ce sujet, ajouta-t-elle en les gratifiant d'un sourire.

« Epreuve numéro deux », songea-t-il.

Tandis que lady Althea s'emberlificotait dans moult formules de politesse pour répondre qu'elle serait ravie d'aider la duchesse, Georgiana accepta avec une aimable dignité. En vérité, Quin l'aimait bien.

Olivia, quant à elle, ne proposa pas son aide - qui, du reste, n'avait pas été requise. Justin et elle semblaient projeter une promenade à cheval.

Si l'on exceptait l'épisode de cette nuit, Quin ne connaissait Olivia que depuis une demi-heure au maximum. Il était donc impossible qu'il ressentisse quoi que ce soit pour elle. Aucun sentiment en rapport avec ceux qu'il éprouvait autrefois pour Évangeline, en tout cas.

Pourtant, à moins de se mentir à lui-même, ce qu'il n'avait jamais réussi à faire, il devait reconnaître qu'il éprouvait bel et bien des sentiments pour Olivia.

Pour une raison qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, il lui avait suffi de la découvrir ruisselante de pluie sur le pas de sa porte, tout en formes sensuelles et maintien presque insolent, pour être submergé de désir.

Elle était pleine d'esprit, adorable, belle... indomptée.

Elle n'avait donc rien d'une duchesse.

Il se pencha vers elle.

— J'ai une jument à l'écurie qui vous conviendrait parfaitement.

— Lord Justin a promis de m'apprendre à manier un cerf-volant. J'en rêve depuis que j'en ai vu voler à Hyde Park. Lady Althea, Georgiana, aimeriez-vous vous joindre à nous pour notre expédition cerf-volant ?

— Non, répondit la douairière à leur place. Pas de cerf-volant aujourd'hui. Après le déjeuner, nous irons tous au village distribuer des paniers aux pauvres. Après quoi, ces dames prépareront la réception.

— Je vous aurais aidées avec plaisir, mais je sais que la présence de Lucy vous dérange, d'autant plus qu'elle semble vous avoir prise en affection, déclara Olivia avec un grand sourire.

— Vous ferez vos essais de cerf-volant demain, poursuivit la douairière comme si elle n'avait rien entendu. En revanche, je ne pourrai pas me séparer de lady Sibblethorp pour vous chaperonner, car nous serons toujours au travail.

Pour un peu, on aurait cru que ces dames descendaient à la mine.

— Peut-être lady Cecily aura-t-elle la gentillesse de vous accompagner si sa cheville va mieux, mademoiselle Lytton. Sinon, je préférerais que mon fils s'en charge. Je pense que nous pouvons nous passer de chaperon sur nos terres.

Quin se contenta de hocher la tête. Comme ils se levaient de table, sa mère asséna, l'index levé :

— Rien ne vaut une promenade à l'heure de la digestion. Mesdames, je vous demanderais de me rejoindre dans le salon chinois une fois que vous serez habillées afin que nous nous mettions en route pour le village.

— Je crains d'avoir d'autres projets, annonça Justin. M. Usher et moi avons prévu de réviser des leçons importantes. Latin, mathématiques, ça n'en finit jamais.

Quin ouvrait la bouche pour offrir une excuse similaire quand il avisa Olivia qui, penchée par-dessus la balustrade en pierre, tentait d'attraper une grappe de clématites hors de sa portée.

L'éclair de désir qui le traversa à cette vision lui coupa le souffle. Ses

courbes généreuses et suaves étaient pure tentation. Sans même s'en rendre compte, il la rejoignit ; leurs corps se frôlèrent quand il cueillit la grappe de fleurs.

Il se tourna vers elle. Pour une fois, elle ne riait pas. Elle soutint son regard un instant, puis battit des cils et détourna les yeux.

Il recula d'un pas et s'inclina.

— Mademoiselle Lytton, me permettez-vous de vous offrir ces fleurs ?

Quand elle s'inclina à son tour, il se surprit, un peu honteux, à plonger le regard dans son décolleté. Bon sang, que lui arrivait-il ?

Puis Olivia se redressa et le fixa droit dans les yeux. Il sentit le sang lui bourdonner aux oreilles. Elle le dévisagea sans ciller. Son regard était franc. *Charnel*. Il n'était pas seul.

Et brusquement, la tension se relâcha.

— Georgiana chérie ! s'exclama Olivia en se tournant vers la droite. Regarde ce que le duc a eu l'amabilité de cueillir. Prends-les, tu aimes davantage les fleurs que moi.

Quin adressa un sourire poli à Georgiana. Celle-ci lui sourit en retour, charmante, jolie... Une parfaite lady.

— Comme c'est gentil à vous, Votre Grâce. Ces clématites sentent merveilleusement bon, nous l'avons remarqué pendant le déjeuner.

Il n'y avait même pas fait attention. Assis à côté d'Olivia, il était trop absorbé par une autre senteur. Plus envoûtante.

Une odeur de propre et de savon citronné.

En comparaison, le parfum des clématites lui semblait douceâtre.

L'art de l'insulte

C'était merveilleux que sa sœur ait trouvé le mari idéal. Absolument merveilleux. Olivia avait beau se le répéter encore et encore, elle ne se sentait pas mieux pour autant. L'envie était une émotion vile, surtout entre sœurs - pourtant elle était envieuse.

— C'est indigne de toi, déclara-t-elle à son reflet dans le miroir.

— Vous avez dit quelque chose, mademoiselle ? s'enquit sa femme de chambre depuis le fond de la pièce.

— J'aime beaucoup cette tenue.

Norah trotta vers elle pour ajuster le bas de sa robe.

— Cette couleur jaune beurre vous va à ravir. Et le spencer est charmant.

Elle hésita une seconde avant d'ajouter :

— Sa Grâce la duchesse descend-elle au village avec vous ?

— Bien sûr. Elle observera cette pauvre Georgiana pour s'assurer qu'elle ne fait pas un pas de travers.

— Tout le monde à l'office la trouve terriblement strict. Je ne voudrais pas être sa belle-fille.

— Un sort terrible, j'en conviens. Mais je suis certaine que Georgiana saura l'amadouer.

Comme Norah hochait la tête d'un air peu convaincu, Olivia précisa :

— Avec le temps. Norah, que penserais-tu de mettre un ruban dans mes cheveux ? Peut-être doré, pour relever le jaune.

Elles regardèrent l'effet produit dans le miroir. La veste de bombasin s'arrêtait à la taille. Ornée d'un petit volant, elle mettait en valeur ses hanches, estima Olivia.

— Non, conclut Norah d'un ton sans appel. Je propose plutôt un petit chapeau ; celui avec la plume inclinée sur le côté.

— Tu as raison !

— Votre tenue ne plaira pas à Sa Grâce la duchesse, prédit Norah en fouillant dans les chapeaux. Elle risque de s'évanouir en apercevant

vos chevilles sous l'ourlet. Savez-vous qu'elle exige que le majordome mesure la longueur des jupes des domestiques toutes les semaines pour s'assurer qu'elles sont à la bonne distance du sol. Leurs chevilles doivent rester cachées même si la robe se soulève.

— Mes chevilles sont ce que je préfère chez moi, affirma Olivia en examinant de nouveau son reflet.

Or, avec cette tenue, elle était certaine qu'on les remarquerait. Surtout avec ses nouveaux souliers si élégants, dont les lanières de satin accentuaient la finesse de ses attaches. Oui, ses chevilles étaient vraiment ce qu'elle avait de mieux.

— Les gentlemen les aimeront beaucoup eux aussi, fit observer Norah en gloussant. C'est heureux que votre mère ne soit pas là pour voir vos pantoufles.

Olivia haussa les épaules.

— Si une future duchesse ne porte pas les dernières pantoufles à la mode, qui le fera ? Je suis sûre que la douairière serait d'accord.

Ou pas...

Quand tout le monde prit la direction du village, Olivia n'avait plus de doutes quant à l'opinion de la duchesse douairière. À en juger par ses coups d'œil féroces, il était évident qu'elle n'appréciait ni la mode des robes courtes ni les nouvelles pantoufles de son invitée.

Finalement, Olivia choisit de rester un peu en retrait du groupe. C'était un acte charitable puisque la simple vue de ses chevilles, et de Lucy qui trottinait juste à côté, semblait menacer la douairière d'une crise d'apoplexie.

— Olivia ! l'appela soudain Georgiana, se séparant des autres pour l'attendre.

Olivia fit tourner son ombrelle : une sorte de soucoupe géante couverte de dentelle et de fioritures.

— Oui ? demanda-t-elle, certaine de ce qui allait suivre.

Mais sa sœur la surprit.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de te le dire, mais ces pantoufles te vont à ravir.

— Je montre mes plus beaux atouts. Même si ce n'est visiblement pas du goût de la douairière. C'est bizarre, mais sa colère rentrée me donne presque l'impression d'être à la maison. Il faut que je fasse attention ou je risque de débiter un limerick au dîner.

Georgiana orienta avec soin son ombrelle afin qu'aucun rayon de soleil n'atteigne son visage.

— Mère n'est pas là, rappela-t-elle.

— Je sais. D'ailleurs, personne n'a cité *Le Miroir véreux* depuis au moins une heure. Alors même que nous sommes sous la surveillance constante de son auteur.

— Mère n'est pas là, répéta sa sœur. Tu n'as donc aucune raison de

te comporter comme si elle était dans les parages, à tenter de te forcer à faire ce qui ne te plaît pas - comme épouser Rupert. Regarde autour de nous, Olivia, il n'y a personne à part nous deux.

— Si tu exceptes la douairière, le duc, lady Sibblethorp, et Althea l'écervelée. Sans parler de ces pauvres valets qui portent les paniers et transpirent dans leur livrée. Je regrette que lord Justin n'ait pas souhaité nous accompagner. Marcher m'ennuie, et Justin me fait rire.

— De quoi parliez-vous au salon avant que nous partions ? Vous sembliez beaucoup vous amuser.

— Justin et moi faisons un concours d'insultes. Des insultes de notre cru, évidemment.

— Un concours d'insultes ? s'exclama Georgiana, alarmée.

Sans doute s'inquiétait-elle à l'idée de ce qui serait arrivé si leur hôtesse avait surpris cet échange.

— Mais dans quel but ?

— C'est juste un jeu, Georgiana. Écoute ce que Justin a trouvé pour un homme : « Espèce de croutelevée, avoltre lépreux ! »

Georgiana lança un coup d'œil en direction de la duchesse.

— Pour l'amour de Dieu, Olivia, parle moins fort. Je suis sûre que tu te rends compte que votre jeu est de mauvais goût. Que diable signifient « croutelevée » et « avoltre » ?

— Je ne sais pas, répondit Olivia qui regrettait de s'être confiée à sa sœur.

Comment celle-ci pourrait-elle approuver un passe-temps aussi stupide ?

— La sonorité nous a plu, ajouta-t-elle en guise d'excuse.

— « Croutelevée », « avoltre », je trouve que ça sonne plutôt vulgaire. Je suis sûre qu'il s'agit de quelque chose qu'on ne devrait jamais penser, et encore moins prononcer à voix haute.

À cet instant, le duc s'arrêta et se tourna vers elle.

— Au Moyen Âge, une croutelevée désignait une vérole, et un avoltre, un bâtard, indiqua-t-il sans s'excuser d'avoir écouté leur conversation.

Le pouls d'Olivia s'accéléra. Le duc possédait des épaules incroyablement larges pour un noble qui passait son temps à griffonner des chiffres sur du papier.

— Et quelle a été votre contribution à la compétition avec mon cousin, mademoiselle Lytton ? demanda-t-il en plongeant son regard sombre dans le sien.

Si elle avait eu le choix, elle aurait préféré garder ladite contribution pour elle-même, mais comme il semblait attendre impatiemment sa réponse, elle déclara :

— La mienne est une insulte pour une femme : « Espèce de putois à cuisses de sauterelle et croupion osseux. »

À ces mots, le duc lâcha un rire. Un rire rouillé, mais un rire tout de même. Georgiana, quant à elle, resta de marbre.

— J'espère que tu ne pensais pas à moi, siffla-t-elle.

— Pas du tout, se récria Olivia.

Du menton, elle désigna la silhouette fluette de lady Althea.

— Ton insulte en dit davantage sur toi que sur elle, observa sa sœur.

Sur quoi, elle redressa son ombrelle et glissa son bras sous celui du duc.

— Apprenez-m'en plus sur les calculs infinitésimaux, Votre Grâce.

C'était la première fois qu'Olivia entendait sa sœur roucouler. Elle s'accroupit, feignant de resserrer le ruban d'un de ses souliers pour leur laisser le temps de s'éloigner.

Elle n'avait aucun mal à les imaginer mari et femme. Lord et lady Collet monté, le duc et la duchesse de la Dandification, le...

Le duc pivota.

— Mademoiselle Lytton, nous sommes inexcusables de ne pas vous avoir attendue.

Il la dévisageait sans sourire. Elle sentit son cœur s'affoler de nouveau.

Le petit groupe se tenait devant une barrière blanche entourant un cottage en assez piteux état. La douairière tendit sa canne à l'un des domestiques.

— Frappez un bon coup sur ce portail, voulez-vous ? Cela réveillera les habitants.

— Pardonnez-moi, déclara le duc en s'éloignant de Georgiana. Si vous permettez.

Il tira le verrou.

— C'est inutile, Tarquin, protesta la douairière. Je signale toujours mon arrivée ainsi. Nous ne voudrions pas voir ces pauvres créatures se précipiter dehors à moitié nues. Nous serions tous mortifiés.

Sans un mot, le duc ouvrit le portail et s'effaça pour les laisser passer. Leurs chapeaux et leurs ombrelles colorés offraient un contraste saisissant avec la mesure délabrée et le jardin en friche.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit, et plusieurs enfants jaillirent, s'inclinant et se relevant dans une frénésie de révérences.

— Je vous souhaite le bonjour, madame Knockem, lança la douairière à la femme au visage las et aux mains noueuses qui venait d'apparaître à son tour. Avery, Andrew, Archer, poursuivit-elle en adressant un signe de tête à chacun des enfants.

— Je suis Alfred, rétorqua le plus petit. Archer est au pub.

La douairière se rembrunit.

— Au pub, madame Knockem ? Archer n'est-il pas beaucoup trop jeune pour boire de l'alcool ?

— Notre Archer gagne un penny par semaine en lavant les chopes,

Votre Grâce. On est fiers de lui.

— En effet, un penny n'est pas à mépriser, concéda la douairière.

Elle baissa les yeux sur la ligne formée par les enfants.

— Bonjour, Audrey et Amy. Anne n'est pas là ?

— La pauvre ne se sent pas bien, elle est restée à l'intérieur, répondit la mère en tordant son tablier entre ses doigts rougis.

— En êtes-vous certaine, madame Knockem ? Ou dois-je plutôt comprendre qu'elle se promène avec le plus jeune fils du boucher ?

— Oh non ! protesta Mme Knockem en battant des paupières. Notre Anne est une bonne fille. Elle a dû s'asseoir là où il ne fallait pas, car elle est couverte de petits boutons.

La duchesse fit signe au valet.

— Portez le panier à l'intérieur. Madame Knockem, si je puis me permettre, l'une de mes invitées, Mlle Georgiana Lytton, possède un véritable don pour soigner les affections de la peau.

Olivia se pencha vers sa sœur pour murmurer :

— Lady Althea n'a plus qu'à appeler son cocher et regagner Londres dès aujourd'hui.

Mais, manifestement, lady Sibblethorp n'était pas prête à renoncer.

— Ma fille, lady Althea, a également appris à soigner les affections mineures de la peau, intervint-elle, magistrale. Nous examinerons la jeune fille.

Bien que cette invasion ne semblât pas la réjouir, Mme Knockem comprit que rien n'arrêtait le flux de la rivière une fois la digue rompue. Elle recula pour les laisser entrer.

Georgiana s'avança.

— Madame Knockem, vous devez être très inquiète. Pouvez-vous m'en dire plus sur ce qui s'est passé ?

Elle pénétra dans la maison, le bras glissé sous celui de Mme Knockem, la tête inclinée vers elle pour l'écouter.

La douairière fit signe à lady Althea et sa mère d'approcher, puis se retourna.

— Tu ne serais pas le bienvenu, dit-elle à son fils. Quant à vous, mademoiselle Lytton, je suis certaine que vous comprendrez que les chiens doivent rester dehors.

— J'ignore tout des infections cutanées, répliqua Olivia en priant pour que la duchesse touche quelque chose et se retrouve à son tour couverte de boutons.

— Je n'en doute pas. commenta son interlocutrice.

Sur quoi, elle lui claqua la porte au nez.

Olivia poussa un soupir.

Soudain, elle se rendit compte qu'elle se tenait devant les enfants alignés, et que, étonnamment, ceux-ci ne semblaient pas avoir l'intention de bouger. Ils étaient sales et maigres. Et paraissaient

inquiets.

— Voyons, dit-elle au plus grand, tu t'appelles Apple parce que tu as les joues rouges comme une pomme ? Et toi, Arrow, parce que tu cours plus vite qu'une flèche ? Et toi, Apron...

— Je ne m'appelle pas Apron, protesta le petit garçon, indigné. C'est un prénom de fille !

— D'accord, fit Olivia. Ant, alors, ça te va ? Car tu es aussi petit qu'une fourmi.

— Je vais grandir, assura-t-il fièrement.

— Tu as raison.

Elle vit avec plaisir les sourires s'épanouir sur leurs petits visages. Ils avaient rompu le rang et se pressaient autour d'elle.

— Passons aux filles, reprit-elle. Toi, tu dois être Apricot avec tes magnifiques cheveux cuivrés.

La fillette gloussa.

— Ma grand-mère dit que c'est la couleur du bouc du diable.

— La comparaison n'est pas très flatteuse, mais au moins, nous aurons la chance d'avoir toujours du feu pendant l'hiver. Et toi, ajouta-t-elle en se tournant vers la dernière, toute petite fille. Tu ressembles à...

Son imagination lui fit défaut.

— Une noisette, suggéra une voix profonde dans son dos.

Le duc se pencha en avant et, de l'index, leva le menton de l'enfant.

— Tu n'es pas plus grosse qu'une noisette.

Celle-ci lâcha un petit rire cristallin.

— Mon papa aussi m'appelle comme ça !

— Très bien, mademoiselle Noisette, fit Olivia en gratifiant le duc d'un sourire surpris. Puis-je vous présenter Mlle Lucy ?

À la mention de son nom, Lucy, qui était restée sagement assise à ses pieds depuis leur arrivée, se redressa en agitant la queue.

Il n'en fallut pas plus pour que les gamins l'encerclent dans un joyeux concert de cris. Olivia brandit le ruban qui entourait le cou de la chienne.

— Quelqu'un aimerait-il emmener Lucy en promenade ?

L'instant d'après, Avery et Audrey se dirigeaient vers la place du village, Lucy trotinant devant eux. Olivia regarda les trois enfants restants.

— Alors, quelles sont les dernières nouvelles du village ?

— 'Zekiel Edgeworth a acheté une nouvelle jument, trompeta Acorn.

— Bonté divine. Et où se trouve ce nouveau cheval ?

— Là ! s'écrièrent-ils en chœur.

De fait, Olivia aperçut une jument alezan dans un coin du jardin.

— On s'occupe d'elle, expliqua Ant d'un air important. Olivia ôta son gant.

— Où avais-je la tête ? s'exclama-t-elle en prenant le petit par la main. Maintenant, maître Ant, voudriez-vous me présenter à la fringante pouliche qui habite votre jardin ?

— Elle est belle, hein ? murmura le garçonnet quelques instants plus tard.

— Très jolie. Comment s'appelle-t-elle ?

— M. Edgeworth l'a appelée Étoile filante, répondit Arrow. Mais on trouve que ça ressemble pas à un nom. Alors, nous, on l'appelle Alice. Regardez, elle connaît déjà son nom. *Alice* !

Effectivement, la jument leva la tête, ce qui provoqua une nouvelle crise d'hilarité. Olivia faisait de son mieux pour ignorer l'homme à côté d'elle. Il s'agissait du futur époux de Georgiana, que diable !

— Alice a les antérieurs cagneux, observa justement ce dernier en se rapprochant d'elle.

Olivia et les enfants lui jetèrent un regard contrarié.

— Les antérieurs cagneux sont très jolis sur les chevaux, répliqua-t-elle.

Elle fut aussitôt appuyée par des cris enthousiastes.

— Je n'avais nullement l'intention de diminuer ses mérites, se défendit le duc en flattant l'animal. Ainsi, elle possède un front large et une longue encolure.

— Une *très* longue encolure, renchérit Acorn. Et un dos long aussi, parce qu'on est tous montés dessus plusieurs fois. En même temps, je veux dire.

— Ça vaut la balançoire, murmura Olivia au duc.

Troublée par l'intensité de son regard, elle s'écarta de lui sous prétexte d'examiner le dos de la jument.

— Elle possède d'autres atouts que son encolure, déclara le duc d'un ton curieusement innocent. N'importe quel homme serait heureux de posséder cette jument.

— C'est pas l'avis de mon père, l'informa Arrow. Il dit que M. Edgeworth s'est fait avoir en l'achetant. Il aime pas Alice.

Le garçon caressa le cheval comme pour la consoler.

— Je parlais de sa robe alezan, bien sûr, reprit le duc. De beaux yeux doux, une bouche délicate, et des cils d'une longueur exceptionnelle.

Lui aussi caressait la jument, mais son regard était rivé sur Olivia.

C'était la première fois qu'elle entendait décrire un cheval en ces termes. Elle jeta un coup d'œil furtif au duc. Il ne semblait pas être du genre à jouer avec les mots. Bien qu'au déjeuner... La manière dont il avait mentionné lady Godiva était très suggestive.

— Sa robe est aussi douce que du velours, tu ne trouves pas ? demanda-t-il à Ant.

Six petites mains sales caressèrent le ventre d'Alice. Tout le monde

approuva.

— On ne se lasserait pas de la caresser, poursuivit-il, et le sourire dans sa voix avait quelque chose d'espiègle. Et ses sabots sont superbes. Lisses et arrondis sur le devant. Elle a le pied léger, sans aucun doute.

La jument, charmée par ses compliments, lui donnait de petits coups de naseaux dans l'épaule pour attirer son attention.

— Insinueriez-vous qu'elle lève facilement la jambe ? risqua Olivia sans être tout à fait certaine qu'il plaisantait. Parce que ce n'est absolument pas le cas.

— Ça voudrait dire qu'Alice est une coureuse, commenta Avery d'un ton désapprobateur. On ne dit pas ça d'une jument.

— Tu as entièrement raison, acquiesça le duc. Je reste correct : Alice est sans conteste une créature vertueuse.

— Il est heureux que vous le précisiez, fit observer Olivia. On aurait presque, je dis bien *presque*, pu croire que vous soupçonniez Alice de vouloir sauter la haie pour gambader dans la campagne.

— Y a pas de danger, intervint Avery. M. Edgeworth dit qu'elle n'arriverait même pas à monter sur l'échalier.

— Parce qu'elle a un trop gros ventre, estima Acorn.

— Sûrement, renchérit le duc qui semblait s'amuser de plus en plus.

Olivia sentit le rouge lui monter aux joues. Il était impossible qu'il parle d'elle.

— Tout ce que peut désirer un homme, insista-t-il. Une jolie croupe bien ronde aussi.

Si, il se pouvait bien qu'il parlât d'elle. Elle se redressa, résistant à l'envie de tourner les talons pour aller cacher sa croupe.

— C'est parce qu'on lui donne beaucoup d'herbe à manger, expliqua Ant d'un air important. On lui en apporte des poignées entières.

— Quel animal chanceux, murmura le duc.

C'était un démon... à moins qu'elle ne se trompât totalement sur le sens de ses paroles.

— Mademoiselle Lytton, partagez-vous notre avis sur ce magnifique animal ?

Sans réfléchir, elle répondit :

— Depuis quand les hommes aiment-ils que leur monture ait la croupe bien ronde ?

Le double sens de sa phrase ne lui apparut que trop tard. Le duc, lui, le perçut sur-le-champ. Une flamme impie s'alluma dans ses yeux, la dévorant d'un feu ravageur.

— Mademoiselle Lytton, vous me surprenez.

À cet instant, elle eut la certitude qu'il n'avait pas mentionné lady Godiva par hasard durant le déjeuner.

— Euh, je me surprends moi-même, bredouilla-t-elle.

Le désir qui faisait étinceler le regard du duc n'était pas pour elle, se rappela-t-elle. Il ne le serait jamais. Seule Georgiana y avait droit. Depuis l'âge de dix ans, Olivia savait que son avenir n'incluait pas... *cela*.

Elle resta sans voix.

Ce qui ne fut pas le cas des enfants.

— Vous regardez Mlle Lytton comme notre Annie regarde Bean, observa Apple.

— Bean aussi la regarde comme ça, renchérit Acorn. « Comme s'il y avait des ennuis dans l'air », dit maman. C'est pour ça qu'Annie est restée dans la maison, ajouta-t-elle à l'adresse d'Olivia. Parce qu'elle a ces boutons sur les fesses, et qu'on se demande bien où elle a pu les attraper. Surtout si elle était habillée.

— Bean est le fils du boucher, expliqua Apricot. Mais tu devrais pas dire des choses pareilles aux personnes distinguées, Acorn. Les ladies savent rien sur les habits.

— Vraiment ? s'étonna Olivia.

— Vous pouvez pas vous déshabiller toute seule, pas vrai ? C'est maman qui nous l'a dit. Mais elle se trompe peut-être.

Malheureusement, Olivia fut obligée de reconnaître que Mme Knockem avait raison.

— Mes robes sont boutonnées dans le dos, et j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à les enlever, expliqua-t-elle.

— Ben au moins, comme ça, vous attraperez pas de boutons. Pas sur les fesses, en tout cas.

— Voilà une bonne nouvelle, commenta le duc avec le plus grand sérieux.

Mais Olivia ne s'y trompa pas. Il avait beau apparaître aussi raide qu'un tisonnier, il y avait en lui quelque chose de tout à fait différent.

Un sourire. Un sourire caché.

Des mérites des œufs brouillés et des groseilles à maquereau

Le petit groupe à peine rentré au manoir - une fois l'éruption cutanée de l'infortunée Annie examinée, diagnostiquée et traitée -, la douairière envoya ces dames se changer dans leur chambre. Puis, pointant l'index sur Quin, elle demanda :

— Aurais-tu l'obligeance de m'accompagner ? J'aimerais m'appuyer sur ton bras le temps de faire un petit tour dans les jardins.

Dès qu'ils furent hors de portée d'oreille, elle s'arrêta pour annoncer :

— Tarquin, je n'apprécie guère la compagnie de Mlle Lytton.

— Oui.

— En revanche, sa sœur, Mlle Georgiana, ferait une duchesse de Sconce des plus convenables. Elle s'est conduite remarquablement avec Mme Knockem et sa tête de linotte de fille - dont les boutons, soit dit en passant, ne sont que la juste récompense de sa légèreté. Quoi qu'il en soit, Mlle Georgiana a su manifester de la compassion à la malade tout en conservant une réserve de bon aloi vis-à-vis du reste de la famille. Elle a réussi à garder ses distances sans pour autant se montrer dédaigneuse.

Quin marmonna un acquiescement tout en songeant que l'idée de garder ses distances avec la famille Knockem n'avait absolument pas effleuré Olivia.

— En vérité, le seul problème, c'est la sœur aînée. Mais étant donné qu'elle se mariera dès que ce jeune idiot sera rentré de France, le plaisir, ou plutôt le déplaisir, de sa compagnie, n'a pas vraiment d'importance.

— Ce jeune idiot ? répéta Quin, intrigué.

— Montsurrey, répondit sa mère avec un geste impatient. Mlle Lytton a l'air d'avoir accepté ce fait, ce qui est tout à son honneur, je le reconnais. Et elle avait raison concernant ma remarque : je n'aurais pas dû dénigrer un pair du royaume, quoi que j'aie pu entendre à son

sujet. Même si, selon les mots de son propre père, le jeune homme aurait « des œufs brouillés à la place de la cervelle ».

— Des œufs brouillés...

— Peu importe. Ce que je voulais vous dire, c'est que je compte sur toi pour garder Mlle Lytton et son chien hors de ma vue, Tarquin. Comme tu le sais, je tiens à mener mes tests de manière judicieuse, ce qui sera très difficile si je dois m'épuiser en joutes verbales avec une gamine qui a la moitié de mon âge.

— Elle a de la repartie, fit remarquer Quin en veillant à ne pas laisser la moindre admiration percer dans sa voix.

— À qui le dis-tu ? C'est pourquoi, afin d'avoir l'esprit tranquille, j'aimerais que tu t'occupes de cette jeune virago et de son bâtard hideux pendant que je continuerai à observer lady Althea et Mlle Georgiana.

— Entendu.

Sa mère lui pressa le bras.

— Je suis consciente que tenir compagnie à Mlle Lytton est une tâche aussi épuisante que désagréable, et je suis désolée de t'imposer un tel fardeau. En tout cas, vu sa silhouette, je ne crains pas que tu succombes à ses charmes. Comment peut-on oser porter des tenues aussi moulantes avec des formes aussi opulentes ?

Quin ne répondit pas.

— En outre, poursuivit sa mère, réfléchissant à voix haute, Mlle Lytton semble totalement dévouée à Montsurrey. Nous pourrions donc, entre nous, nous dispenser d'un chaperon. Sur ce point, je dois admettre que Canterwick ne s'est pas trompé : elle est parfaite pour son garçon.

— Son garçon ?

— Montsurrey a au moins cinq ans de moins qu'elle, expliqua sa mère en pivotant pour regagner le manoir. Je trouve amusant que Canterwick et moi-même nous tournions tous deux vers la famille Lytton pour une alliance éventuelle. Il est vrai que les Lytton ont des antécédents respectables des deux côtés, mais ce ne sont pas des aristocrates. Ce qui prouve que...

Quin avait cessé d'écouter. Olivia était fiancée à un gamin. Qui plus est un gamin idiot, à en croire sa mère. Olivia, si caustique et pleine d'esprit ? Impossible.

— N'es-tu pas d'accord, Tarquin ? interrogea sa mère d'un ton sec.

— Pardonnez-moi. Je crains d'avoir perdu le fil de la conversation.

— Je disais que Mlle Lytton avait une chance inouïe que le duc l'ait choisie pour épouser son fils. Elle n'a pas de lignage, un physique banal et des manières effrontées.

— Elle est jolie.

— Jolie ? Certainement pas. Elle est aussi ronde qu'une groseille à

maquereau, ce qui dénote une nature gloutonne. Et peu importent ses yeux.

— De fait, ils sont de la couleur des groseilles à maquereau. Un vert lumineux que je n'ai jamais rencontré chez personne d'autre.

— Un vert inhabituel, convint sa mère.

Ce qui, manifestement, n'était pas un compliment.

— Les yeux de sa sœur, en revanche, sont tout à fait acceptables, enchaîna-t-elle. Et elle a une charmante silhouette. Je trouve surprenant pour des jumelles que l'une soit dodue comme un pigeon quand l'autre n'est que finesse et élégance. Je suppose que c'est une question de contrôle - la meilleure arme d'une lady face aux aléas de la vie. Mlle Georgiana, de toute évidence, possède une excellente maîtrise d'elle-même.

— Oui, acquiesça Quin.

— Elle ne t'ennuiera pas avec des colères ou des caprices.

Un sourire apparut sur les traits de la duchesse douairière quand elle ajouta :

— Je vous vois déjà tous les deux régnant sur une flopée d'enfants. Cela te plairait, n'est-ce pas, Tarquin ?

À ces mots, Quin sentit un étai glacé se refermer sur son cœur. Il ne répondit pas, mais c'était inutile.

Sans remarquer son trouble, sa mère poursuivit son monologue enthousiaste, l'imaginant entouré d'enfants aux yeux bruns aux côtés de Georgiana.

Ce que signifie conduire une armée

Le lendemain après-midi

Les galons bordant la veste courte et la jupe d'équitation d'Olivia lui donnaient un aspect un peu militaire, encore accentué par des épaulettes et le petit calot grenat qui lui tenait lieu de chapeau. Non seulement, l'ensemble mettait son teint et ses cheveux en valeur, mais il lui donnait l'impression de ne pas être trop potelée (pour employer un terme cher à sa mère). Ainsi vêtue, elle se sentait à l'aise dans le monde, comme si elle était la générale de sa petite armée personnelle.

Ce qui montrait à quel point son cerveau était fondamentalement mesquin, songea-t-elle tandis qu'elle longeait l'allée menant aux écuries. Georgiana était heureuse lorsqu'elle avait préparé une mixture susceptible, ou non, de soigner les fesses rouges du nouveau-né du deuxième valet de pied. Alors qu'elle-même était heureuse quand elle aimait ce qu'elle voyait dans le miroir. Et s'apprêtait à s'engager dans un dangereux jeu de séduction avec un duc.

Un duc qui n'était pas celui qu'elle devait épouser.

Pire encore, qui était destiné à devenir le mari de sa sœur.

Elle n'avait pas le droit de marivauder avec le duc de Sconce. Plus tôt elle se fourrerait dans la tête qu'il était le futur époux de Georgiana, mieux cela vaudrait. D'autant que la seule idée de trahir sa sœur la submergeait de honte.

Elle se sentait déjà suffisamment coupable comme cela. Ses échanges verbaux avec la douairière durant le déjeuner - auxquels elle-même avait pris un certain plaisir - avaient donné une telle migraine à Georgiana qu'elle avait dû s'allonger sur un sofa, un linge humide sur les yeux. Elle s'y trouvait toujours.

Lucy poussa soudain un jappement et s'élança en remuant la queue. Le vieux jardinier, qui travaillait à genoux à l'ombre du mur de pierre séparant le parc des écuries, se redressa en la voyant arriver.

— Tu serais pas une petite coquine, toi ? lança-t-il en lui

gratouillant les oreilles.

Sa voix était chaude et rocailleuse, et Olivia ne put s'empêcher de penser que la voix trahissait le caractère de son propriétaire. Celle de la douairière était froide et sonore ; celle de son fils profonde, et tout en intensité retenue. Quand il parlait, le duc donnait l'impression de choisir chacun de ses mots avec soin, alors qu'elle-même lâchait presque tous ceux qui lui passaient par la tête, souvent d'une manière peu digne d'une dame. « Vous avez un sens de l'humour très développé », lui avait fait remarquer la duchesse, la veille.

Chassant ce souvenir de son esprit, elle s'approcha du jardinier.

— Bonjour. Seriez-vous gallois ?

A peine avait-elle ouvert la bouche qu'il se relevait dans un craquement de genoux, et ôtait sa casquette.

— Milady, la salua-t-il, les yeux baissés. Je ne viens pas du Pays de Galles, non, mais de Shropshire.

Avec ses genoux fléchis et son dos courbé, il ressemblait à un pommier à flanc de colline luttant contre la bise.

— Je ne voulais pas vous interrompre, assura-t-elle. Je vous en prie, continuez votre travail. C'est ma chienne qui renifle vos bottes. Lucy, un peu de tenue !

Lucy sautillait autour du vieil homme en essayant de lui lécher les mains. Lentement, il se pencha pour la caresser.

— Elle est mignonne.

— Si par « mignonne », vous voulez dire « jolie », je n'en suis pas sûre.

Ils contemplèrent tous les deux la chienne.

— Elle a le poil ras et une paupière abîmée, poursuivit Olivia.

— Oui, je vois, il lui en manque un bout. Mais elle a de beaux yeux. Et une jolie queue aussi.

— Qui ressemble un peu à une queue de rat.

Le jardinier s'agenouilla de nouveau, et déclara comme s'il s'adressait à ses plantes :

— Il y a celles qui sont décoratives, comme le seront ces fleurs. Et puis, il y a les autres, qu'on ne remarque pas jusqu'au jour où elles perdent leurs pétales.

— Quelles fleurs ne remarque-t-on pas avant qu'elles perdent leurs pétales ?

— Ça ne vous est jamais arrivé de traverser un nuage de pétales dansant dans le vent ?

— Quelle jolie description, répondit Olivia en fixant le dessus de la casquette du vieil homme.

— Cette petite futée-là, déclara-t-il en donnant un coup de coude à Lucy, je suis sûr qu'elle vous réchauffe le cœur les soirs où vous vous sentez triste. Même s'il y en a qui préfèrent les pelages fournis et les

oreilles droites.

Olivia se surprit à sourire à Lucy.

— Vous avez raison. Elle ne me plaisait pas particulièrement au début, mais aujourd'hui, je l'aime beaucoup. Qu'est-ce que vous plantez ?

— Des delphiniums.

— Les grandes fleurs violettes ?

— Oui.

Olivia fronça les sourcils.

— Je croyais qu'elles avaient besoin de soleil. Vous pensez qu'elles en auront suffisamment derrière ce mur ?

— Sa Grâce désire qu'elles soient ici, milady.

La terre grasse coulait comme de l'eau entre ses doigts tandis qu'il recouvrait les plants.

— J'ai horreur de planter des fleurs pour les voir se faner presque aussitôt. Vous devriez peut-être expliquer à Sa Grâce que les pieds d'alouette ont besoin de lumière et de chaleur.

Le vieil homme lui jeta un regard incertain.

— Les ladies aiment les jardins avec beaucoup de fleurs et de bonnes odeurs.

— Ça rime, fit remarquer Olivia en songeant que Justin devrait prendre des leçons auprès du jardinier.

Elle tressaillit en sentant une main se poser sur son dos.

— Pardonnez-moi de vous avoir effrayée, mademoiselle Lytton, s'excusa le duc, le regard sombre et impénétrable.

Il s'inclina.

— Je vois que vous avez fait la connaissance de Riggle, notre très estimé jardinier en chef. Il a commencé son service au manoir quand j'avais six ans. Riggle, puis-je vous présenter mademoiselle Lytton ?

Riggle regarda par-dessus son épaule en murmurant quelques mots inaudibles.

— Je suis ravie de vous rencontrer, Riggle, répondit Olivia. Bonjour, Votre Grâce.

Le duc s'était changé pour monter à cheval. Son pantalon collait à ses cuisses musclées, et Olivia détourna rapidement les yeux en sentant son poulx s'accélérer.

Le désir, car il s'agissait de désir, elle n'en doutait pas, était une sensation bouleversante.

« Beau-frère, se répéta-t-elle intérieurement. *Beau-frère.* »

— Ne me dites pas qu'elle a encore exigé que vous plantiez des delphiniums, soupira le duc.

Il se pencha pour examiner les plants.

— C'est cela, je reconnais les feuilles. Je lui ai pourtant répété qu'elles ne tiendraient pas.

— Sa Grâce a une grande foi, déclara le jardinier en tapotant la terre autour d'un autre plant.

— En quoi ? s'informa Olivia.

— Sa volonté, répondit le duc. Ma mère est encline à croire que si tout le monde suivait une même direction, de préférence la sienne, le monde serait un endroit raisonnable et ordonné.

— Espérer qu'une plante fleurira en dépit d'un manque d'ensoleillement témoigne d'une confiance hors du commun en sa propre volonté, fit valoir Olivia.

— Je suis entouré de parents se prévalant de pouvoirs divins.

Olivia décela au fond des prunelles du duc une lueur moqueuse. Une lueur prête à s'embraser. Dangereuse.

— Bonne journée, Riggle, lança le duc en la prenant par le bras. Mademoiselle Lytton, j'ai fait seller deux chevaux pour vous et moi. Justin attend déjà lady Cecily devant le perron avec le cabriolet pour lui éviter de fatiguer sa cheville.

Olivia salua Riggle, et emboîta le pas du duc. Elle devait dire quelque chose... n'importe quoi. Mais quasiment pour la première fois de sa vie, rien ne lui vint à l'esprit.

Après le déjeuner, sa sœur lui avait déclaré que le duc devait la trouver détestable vu son comportement durant le repas. Pourtant, le duc n'avait pas l'air de la détester le moins du monde.

— Aimez-vous monter à cheval, mademoiselle Lytton ? s'enquit-il au bout de quelques minutes.

— Oui ! s'exclama-t-elle, ravie d'avoir enfin un sujet de conversation. J'ai eu un poney lorsque j'étais enfant, et ma sœur et moi nous promenons souvent à cheval à Hyde Park. Et vous, Votre Grâce ?

— Pas depuis des années. Et votre fiancé ?

— Rupert ? Il a du mal à rester sur une selle.

« En fait, il avait quinze ans la première fois qu'il a réussi à tenir sur un cheval », faillit-elle ajouter. Mais elle se rappela que ce genre de détail dépréciateur ne regardait pas un étranger.

— Bien que son... problème au genou se soit beaucoup amélioré depuis un an, s'empessa-t-elle d'ajouter.

— Sa décision de partir à la guerre n'en est que plus louable.

— Son père était atterré à cette nouvelle, mais Rupert a une volonté de fer. Quand il a une idée en tête, rien ni personne ne peut l'en faire changer.

Une ombre glissa sur le visage du duc.

— Je suppose...

— Oui ?

— Votre fiancé semble être un homme admirable à tout point de vue. Dévoué à son pays, brave en dépit d'un problème physique, et

attaché à ses convictions malgré la désapprobation paternelle. J'ai eu l'occasion de rencontrer le duc de Canterwick, et je ne serais pas surpris qu'il ait exercé une pression considérable sur son fils pour l'inciter à rester en Angleterre. J'ai hâte de faire la connaissance de Montsurrey.

Olivia hocha la tête. Que pouvait-elle faire d'autre sans se montrer déloyale envers Rupert ? Mais le duc n'en avait pas terminé.

— Apparemment, Canterwick aurait déclaré à ma mère que son fils avait « des œufs brouillés à la place de la cervelle ».

— Ah !

Bien sûr, Olivia était d'accord. Mais elle avait compris en entendant la duchesse médire de Rupert que si elle ne voulait pas passer le restant de sa vie à entendre les gens ricaner dans son dos, elle devait leur faire comprendre qu'elle ne laisserait personne se moquer de son mari devant elle.

— Le duc se montre d'une injustice consternante dès qu'il s'agit de reconnaître les qualités de son fils, affirma-t-elle. Rupert a souvent des idées très claires.

Ce qui n'était pas faux. Par exemple, il savait très précisément ce qu'il pensait de Lucy. Olivia baissa les yeux vers la chienne qui trottinait à côté d'elle en remuant joyeusement la queue. Une bouffée d'affection l'envahit.

— Cela arrive parfois aux parents, commenta le duc.

Son expression était indéchiffrable.

— Bien entendu, Canterwick, qui n'a pas d'autre héritier, aurait préféré que son fils reste en Angleterre, expliqua Olivia. Mais Rupert ne sacrifierait pas son honneur ni celui de son pays pour une chose aussi éphémère qu'un titre.

A ces mots, le duc se rembrunit un peu plus. Ce devait être la première fois que quelqu'un enviait Rupert ; elle regretta qu'il ne fût pas là pour en profiter.

— Auriez-vous aimé vous mettre au service de Sa Majesté, Votre Grâce ?

— Évidemment, répondit-il d'un ton bourru. Mais je suis déjà duc. Qui plus est, un duc sans héritier. Je ne peux pas, en conscience, me décharger de mes responsabilités sur quelqu'un d'autre.

— Rupert n'a pas encore de telles responsabilités. Il a senti au fond de lui qu'il devait partir.

Le duc paraissait si maussade qu'Olivia eut un peu pitié de lui.

— Sa contribution ne changera sans doute pas grand-chose à l'évolution de la guerre. Il n'a qu'un bataillon d'une centaine d'hommes sous ses ordres.

— D'après ce que j'ai compris, le nombre d'hommes est moins important que la stratégie de leur chef.

Olivia n'essaya même pas d'imaginer Rupert en train d'élaborer une stratégie.

— Avez-vous peur pour lui ?

— Oui, affirma-t-elle.

Ce qui, étrangement, était vrai. Malgré toutes ses récriminations à propos de ce mariage, elle avait été remuée lorsqu'elle avait dit au revoir à Rupert. Certes, il n'était pas, loin s'en faut, le mari dont elle rêvait, mais il était à elle, pour le meilleur et pour le pire.

Elle hésita un instant, puis décida que mieux valait être directe.

— Vous et moi, Votre Grâce, sommes en train de nous livrer à une sorte de badinage.

Il tourna la tête, lentement, et la dévisagea. Le terme « badinage » ressemblait à un doux euphémisme comparé à l'éclat qui brillait dans ses yeux.

— Je ne décrirais pas la situation ainsi, rétorqua-t-il en écho à sa pensée.

Essayait-il de l'humilier ? S'il avait bien une chose qu'Olivia détestait, c'étaient les gens qui dissimulaient leurs émotions derrière un masque de bienséance. Elle en côtoyait suffisamment dans son entourage proche. Bien qu'elle aimât sincèrement ses parents, elle avait conclu depuis longtemps que leur relation avec elle était fondée sur l'avidité.

— Je comprends que vous préféreriez prétendre qu'il n'en est rien, mais je ne suis pas d'accord avec vous, déclara-t-elle.

— En vérité, je m'étais plutôt dépeint ce qui m'arrivait comme une forme de désir irrépressible, lâcha-t-il sans ambages. Je vous assure, mademoiselle Lytton, que je n'avais jamais embrassé une inconnue avant que vous n'apparaissiez à ma porte.

Olivia eut soudain l'impression qu'un volcan s'éveillait dans son corps. Son cœur se mit à battre la chamade. Elle n'osait plus lever les yeux. Une part d'elle-même avait envie de protester : n'avait-il pas remarqué qu'elle était ronde et sans grâce ? Elle lui jeta un regard furtif.

— Vous êtes fiancée, rappela-t-il d'une voix rauque.

— Depuis l'enfance, confirma-t-elle.

Ils longeaient une haie de lilas qui embaumait. Le duc s'arrêta et lui lâcha le bras. Comme elle levait les yeux vers lui, il lui saisit le menton. Leurs regards se verrouillèrent.

— Olivia, souffla-t-il. Il n'en fallut pas plus.

L'instant d'après, elle était dans ses bras, et il posait ses lèvres sur les siennes. Au début, leur baiser ressembla à celui qu'ils avaient échangé dans la salle de l'argenterie : hésitant, doux, léger. Puis le duc resserra son étreinte, elle inclina la tête, et tout bascula. Elle entrouvrit les lèvres, il enfonça la langue dans sa bouche, la mêlant à la sienne.

Le parfum des lilas s'évanouit, remplacé par une odeur d'épices et de savon, un mélange de gentleman et de bandit de grand chemin : le duc.

Il avait raison, ce n'était pas du badinage. C'était du désir. Pur, intense, et si violent qu'Olivia tremblait de tous ses membres. Se hissant sur la pointe des pieds, elle noua les bras autour de son cou. Il pressa une main au creux de ses reins pour la plaquer contre lui tandis que l'autre se refermait sur sa nuque, et il l'embrassa avec tant de fièvre qu'elle comprit sans qu'il eût à le lui dire qu'il ne la trouvait ni trop ronde ni sans grâce.

Des mèches échappées de son catogan retombaient sur son visage. Les paupières closes, il paraissait transformé. L'aristocrate fier et hautain au regard aiguisé comme celui d'un rapace avait laissé place à un homme emprisonné dans les serres du plaisir.

Il détacha ses lèvres des siennes. Un frisson la parcourut, et elle poussa un petit cri quand il déposa un baiser au creux de son cou. Il rouvrit les yeux.

— Ce n'est pas du badinage.

— Non, murmura-t-elle en tremblant.

— C'est un fichu incendie de forêt, décréta-t-il, avant de déposer un dernier baiser, bref, dur, sur sa bouche, et de l'éloigner de lui.

Olivia avala sa salive.

— Mais vous êtes fiancée, dit-il.

C'était une affirmation, même si ses yeux sombres semblaient attendre une réponse. Olivia eut l'impression que le monde s'était dissous autour d'eux. Qu'il n'y avait plus qu'eux dans le parc : cet homme grand et fort dont le regard cherchait le sien, et elle, Mlle Olivia Mayfield Lytton, fiancée depuis sa naissance à un marquis. Son cœur frappait contre ses côtes, mais...

Elle devait penser à Rupert. Et à Georgiana.

Faisant appel à toute sa volonté, elle se redressa et se força à énoncer sa pensée à voix haute :

— Un incendie de forêt n'est pas une raison pour trahir les deux personnes que... pour trahir mon fiancé.

— Deux personnes ?

Il marqua une pause.

— Georgiana ?

— Peu importe, dit-elle en hâte. Je ne voulais pas... de toute manière, ce n'est pas le sujet.

— En effet, acquiesça-t-il. Elle est ici parce que ma mère l'a invitée.

Olivia hocha la tête en silence.

— Pas pour l'examiner comme un cheval à la foire de Tattersall, reprit-il, sur la défensive. Seulement, mon premier mariage a été un désastre, et ma mère ne tient pas à ce que je répète la même erreur.

Olivia lui effleura la joue ; une caresse plus légère qu'une plume, pourtant ses doigts la picotèrent.

— Georgiana ne vous trahirait jamais.

— Je vois que la rumeur est parvenue jusqu'à vous, observa-t-il, le visage fermé.

— Ma femme de chambre a fait allusion à la réputation de votre première épouse.

— Une réputation méritée, je le crains.

Il n'y avait aucune trace de honte ni de condamnation dans sa voix.

— Je crois que nous ferions mieux de rejoindre les écuries, mademoiselle Lytton. Ma tante, sans parler de mon cousin Justin, vont finir par s'impatisser.

Olivia accepta de nouveau le bras qu'il lui offrait. Elle avait les jambes en coton.

— Si j'ai bien compris, Montsurrey peut compter sur votre loyauté.

Elle acquiesça d'un signe de tête, puis, s'apercevant qu'il regardait droit devant lui, répondit d'une voix étranglée :

— Oui. Il... il serait profondément blessé si je... Cela ne se fait pas.

— Cela ne se fait pas ; voilà une réponse très anglaise, commenta-t-il. Mais vous avez raison. La pire chose qu'un homme puisse faire à un autre, surtout si ce dernier se bat pour son pays, c'est de lui voler sa future épouse. Peut-être pourrions-nous approfondir cette discussion une fois qu'il sera rentré sain et sauf ?

— Vous et moi nous connaissons à peine, fit-elle valoir.

— J'ai envie de vous connaître mieux. C'est là tout l'objet de cette conversation.

Le visage empli d'espoir de sa sœur s'imposa à Olivia. Elle se ressaisit. Rupert était un aspect du problème, mais il y avait Georgiana. Or, Georgiana était sa jumelle, l'autre moitié d'elle-même. Et elle sentait instinctivement que sa sœur avait raison : cet homme était parfait pour Georgiana. Pas pour elle.

— On ne se marie pas sur un coup de folie, lâcha-t-elle non sans froideur.

Le duc continua d'avancer en silence. Un silence qui la rendit encore plus consciente de son corps puissant à côté du sien. « Beau-frère », se répéta-t-elle.

— Connaissez-vous ce genre de coup de folie ? s'enquit-il finalement d'un ton neutre. Cela vous arrive-t-il souvent ?

Comme à sa femme, voilà ce qu'il devait penser. Elle ouvrit la bouche pour se défendre, avant de se raviser.

— Rupert et moi sommes fiancés depuis sa naissance. Bien sûr, je n'ai pas...

Elle recommença :

— Aucun de nous n'a choisi d'épouser l'autre. Nous sommes tous

deux conscients que la fidélité ne fait pas partie de l'accord de nos parents, du moins avant le mariage.

Ils avaient atteint l'angle des écuries. Un jeune palefrenier passa la tête par la porte, avant de disparaître aussitôt, et de revenir accompagné d'une jument pommelée.

— Je vais vous aider, proposa le duc.

Il la conduisit jusqu'à sa monture, et la saisit par la taille. Ils se figèrent l'un et l'autre un bref instant. Puis il resserra son étreinte et la hissa sur la selle.

— Merci, Votre Grâce, murmura-t-elle en ajustant ses jupons.

— Je préférerais que vous m'appeliez Quin.

Surprise, elle baissa les yeux sur lui.

— Ce ne serait pas très convenable.

— Ce qui ne serait pas convenable, c'est que je vous fasse descendre de ce cheval devant quatre domestiques et vous embrasse à pleine bouche.

— Vous n'oseriez pas !

— Si, assura-t-il sans se départir de son flegme. Mais cela ne devrait pas trop vous troubler, *Olivia*, puisque vous venez de m'avouer que vous aviez l'habitude de ce genre de choses.

Qu'était-elle censée répondre à cela ? « Appelez-moi, Mlle Lytton » ? Le duc s'était déjà détourné et grimpa en selle avec agilité. Il était contrarié, elle le voyait à la tension de son corps, à sa mâchoire crispée.

Elle n'avait vraiment aucune idée de la façon dont elle devait réagir. Tout en elle, sa fierté et sa loyauté mises à part, brûlait d'aller vers lui, de lui toucher la main, de le saisir par la manche. De le gratifier d'un regard fiévreux pour qu'il revînt vers elle et l'embrassât comme tout à l'heure. Comme si elle était désirable. Sensuelle.

Baissant la tête, elle avisa sa propre jambe calée sur le pommeau. Cette vision lui fit l'effet d'un bain glacé. Le duc la désirait maintenant, pour une raison ou une autre. N'empêche, elle était grosse. Sa cuisse était grosse. Elle ne comprenait pas par quel miracle il ne s'en était pas encore rendu compte, mais cela ne lui échapperait pas s'ils devaient se retrouver nus tous les deux.

Son estomac se noua à cette idée. Pour autant, elle accueillit ce malaise avec un certain soulagement. Grâce à lui, elle avait recouvré ses esprits. Quin serait heureux avec Georgiana. Il oublierait cette absurdité, cet « incendie de forêt ».

Elle sourit au garçon d'écurie qui tenait toujours les rênes de sa jument.

— Pourriez-vous vous occuper de Lucy jusqu'à mon retour ? Je suis sûre qu'elle pense qu'il y a des rats dans l'écurie.

— Elle a raison.

Lucy flairait le bas du mur, la queue dressée comme un i.

— Trouvez-les, suggéra Olivia.

Le garçon sourit et lui passa les rênes. Elle s'en empara, donna un petit coup de talon à la jument, et suivit le duc. Quin.

Ils rejoignirent le manoir par une allée en arc de cercle aboutissant au perron. La bâtisse était majestueuse, remarqua Olivia pour la première fois.

Au lieu du désordre architectural qui caractérisait beaucoup de manoirs ancestraux greffés de multiples extensions au fil des ans, elle offrait une symétrie parfaite et des lignes nettes. L'étendue immaculée des pelouses tout autour rehaussait encore son élégance empreinte de solennité.

Le résultat était trop sévère pour elle. Chaque détail avait sa réplique exacte du côté opposé : fenêtres, pignons, cheminées.

— A quoi pensez-vous ? interrogea le duc.

— Tout cela est trop ordonné pour moi, répondit-elle en désignant d'un geste les fenêtres alignées comme des petits soldats. J'aime laisser de la place à l'imprévu.

— Vraiment ? Et comment définissez-vous l'imprévu en termes architecturaux ? demanda-t-il.

Mais elle venait d'apercevoir lady Cecily et Justin qui les attendaient. Elle lança sa jument au trot.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, lady Cecily, s'excusa-t-elle en rejoignant l'attelage.

— C'est à *moi* que vous devriez présenter des excuses, s'insurgea Justin. Tante Cecily vient d'arriver, alors que j'ai eu le temps d'écrire un rondeau entier.

Il brandit une feuille de papier.

— J'ai hâte de l'entendre, assura-t-elle. Comment va votre cheville, lady Cecily ?

— Très bien ! Je l'ai massée avec un onguent que j'ai acheté à Venise il y a deux ans. Cette crème est miraculeuse. Elle est particulièrement recommandée pour les os. Je me souviens que l'homme qui la vendait disait qu'elle renforçait les dents et les faisait danser comme les touches d'un clavecin. Et c'est ce qu'elle a fait, même si, bien sûr, il s'agissait de ma cheville et non de mes dents.

— Nous montons jusqu'à Ladybird Ridge, indiqua le duc à Justin. Essaie de ne pas renverser l'attelage, si possible.

— Je ne vois pas comment on pourrait renverser cette chose, répliqua Justin d'un air dégoûté. En revanche, si tu me laissais conduire ton phaéton, j'aurais peut-être une chance d'aller un peu plus vite et de...

Le duc ne prit pas la peine d'écouter la suite.

— Nous y allons ? s'enquit-il en se tournant vers Olivia.

— Je regrette que votre charmante sœur ne nous accompagne pas, cria lady Cecily. J'ai pu comprendre qu'elle avait la migraine, et je lui ai fait porter un peu de cet onguent. Je suis certaine qu'à l'heure où nous parlons, elle se sent déjà mieux. Souhaitez-vous que j'envoie quelqu'un lui demander si elle veut se joindre à nous ?

— Non, décréta le duc sans laisser à Olivia le temps de répondre. Nous partons sur-le-champ.

Sur quoi, il éperonna son cheval : un grand hongre noir qui bondit en avant, tentant sans conviction de le désarçonner.

Le temps de faire volter sa jument, Olivia s'élançait derrière lui.

Le vol du cerf-volant rouge

Bien sûr que le badinage et le désir n'étaient pas étrangers à Olivia, songea Quin. Cela tombait sous le sens, et il n'était pas nécessaire qu'il se livrât à une troisième expérience pour confirmer son hypothèse : pour quelque atroce raison, il était sensible au charme sulfureux des femmes qui entretenaient des relations très ténues avec le concept de fidélité.

Pire, il était encore plus épris d'Olivia aujourd'hui qu'il ne l'avait été d'Évangeline hier.

Évangeline l'avait ensorcelé : elle lui avait donné envie de vivre avec elle, de la chérir et de lui faire l'amour. Il trouvait sa chevelure et son rire enchanteurs. Mais il ne se rappelait pas avoir ressenti cette sensualité débordante, cette folie sauvage qui lui brouillait la raison et rassemblait tout le sang de son corps dans son bas-ventre.

Il n'avait même pas besoin de regarder Olivia pour dessiner ses traits. Ses cils qui s'allongeaient vers le bord extérieur de l'œil lui donnaient un air malicieux, une touche de Cléopâtre. Il lui suffisait de penser à son corps pour sentir le sien se tendre douloureusement. Elle n'était que courbes et lignes fluides, chair appétissante et suave.

Et son regard était honnête. Contrairement à Évangeline, elle lui avait dit la vérité sur elle, sans faux-fuyants. Les deux femmes étaient, pour le dire pudiquement, moins que chastes. Mais Olivia, elle, ne s'en cachait pas.

Par ailleurs, quand il avait cherché à savoir, par de nombreux détours, si elle pourrait le préférer à Montsurrey, elle était demeurée loyale envers le marquis. Et il avait le pressentiment qu'il en serait toujours ainsi. Si coquette fût-elle aujourd'hui, elle demeurerait fidèle à l'homme qui deviendrait son mari au retour de la guerre.

Il y avait également une autre différence de taille : le désir d'Olivia était sincère. Dans ses bras, elle s'enflammait comme de la braise.

Évangeline... Évangeline avait besoin de paroles. Voilà ce qu'elle aimait. Lorsqu'ils faisaient l'amour, elle grimaçait et le repoussait, ne

supportant pas de le sentir au-dessus d'elle. Pour elle, seul comptait ce qui précédait et ce qui suivait : les mots. Or, il se sentait totalement démuni dès qu'il s'agissait de parler.

Il mit son cheval au pas pour attendre Olivia. Le vent et l'exercice lui avaient délicieusement rosi les joues, constata-t-il quand elle le rejoignit.

— J'aime votre chapeau, déclara-t-il, surpris par sa propre spontanéité.

Le chapeau en question lui évoquait une cerise perchée sur une montagne de cheveux sombres aux reflets de bronze. Il n'avait manifestement pas d'autre fonction que celle de donner envie aux hommes de le cueillir.

Elle parut étonnée, puis lui sourit.

— Moi aussi, répondit-elle. Tant qu'il ne pleut pas.

Ils s'engagèrent dans un petit chemin de terre, suivis par l'attelage de Justin.

— Nous ferons voler les cerfs-volants une fois sur la crête, annonça Quin. Ils volent mieux en hauteur, et cet endroit est particulièrement venteux. Parfois, ils s'élèvent si haut que nous devons dérouler toute la longueur de ficelle.

Olivia le considéra avec curiosité.

— Vous semblez expert en la matière, ce qui est presque aussi surprenant que d'entendre un homme adulte avouer qu'il joue aux osselets.

— Je jouais aux... commença-t-il avant de se ressaisir.

Inutile de s'épancher. Surtout qu'il venait tout juste d'accepter le fait qu'elle ne serait jamais à lui. Elle appartenait à un autre, un homme à la fibre patriotique et à la cervelle brouillée.

Aussi se contenta-t-il de répondre :

— Une fois qu'on a appris à manier un cerf-volant, on ne l'oublie pas.

— Sans doute, concéda-t-elle.

Mais elle semblait intriguée, comme si elle pouvait lire en lui.

Il sauta de son cheval, attacha les rênes à un tronc d'arbre et revint vers Olivia. C'était ridicule, vraiment. Il était certain que son désir se voyait ; il se sentait vulnérable et un peu fou. Pourtant, il saisit Olivia par la taille parce que, après tout, un homme n'est qu'une espèce particulière d'animal. Un bipède soumis à ses instincts sexuels comme tous les autres.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle en secouant ses jupons après qu'il l'eut déposée sur le sol.

— Aux sciences naturelles.

— Vous vous intéressez donc à autre chose qu'aux fonctions mathématiques ?

Elle attacha sa monture.

— Oui. Mais comme je n'ai pas envie que vous périssiez d'ennui, je n'en dirai pas plus. Nous serions désolés d'avoir à vous ramener dans le cabriolet.

Justin les avait rejoints avec l'attelage. Il proposa à sa tante de l'aider à descendre, mais celle-ci assura qu'elle aurait une bien meilleure vue depuis la voiture.

Quin prit le coffret contenant les cerfs-volants dans la malle arrière. Le couvercle s'ouvrit facilement, comme si toutes les années écoulées n'avaient pas existé. Il inspira profondément avant de sortir le premier cerf-volant : un cerf-volant rouge cerise très nerveux, qui s'élevait dans les airs et retombait au sol avec la même vélocité.

Au-dessous se trouvaient deux autres cerfs-volants solides qui avaient résisté à de nombreux vents. Et encore au-dessous... Il le caressa un moment, fit glisser ses doigts sur le bois délicat comme s'il pouvait toucher l'enfant qui jouait avec autrefois.

Puis, la gorge nouée, il prit les trois premiers, et referma le coffret.

— J'en ai un pour chacun de nous, annonça-t-il en se retournant.

Il perçut la tension et la tristesse dans sa voix. Olivia lui jeta un coup d'œil. Il lui adressa un sourire forcé.

— Je n'ai jamais aimé le rouge, intervint Justin comme si ces cerfs-volants n'avaient pas d'histoire. Il est trop imprévisible. Je prendrai l'un des deux autres.

— Il faut attacher la bobine, indiqua Quin en le lui tendant.

— J'adore celui-là ! s'exclama Olivia en s'emparant du rouge.

— Il va avec votre chapeau, fit-il remarquer en se raclant la gorge. Attendez, je vais vous fixer la bobine.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, soulagé d'avoir un prétexte pour éviter son regard. Par le plus grand des mystères, il avait l'impression de pouvoir lire en Olivia, et elle semblait être tout aussi capable de lire en lui. Il aurait juré qu'elle avait perçu son désespoir, ce monstrueux silence au creux de sa poitrine.

— Maintenant, déclara-t-il d'un ton brusque, nous allons monter sur la crête.

Après beaucoup de temps et de rires - pas de sa part puisqu'il riait rarement -, les trois cerfs-volants flottèrent enfin haut dans le ciel.

— C'est merveilleux, j'adore ! cria Olivia.

Elle courait dans un sens et dans l'autre, l'ourlet de sa robe dévoilant ses chevilles fines.

Comme s'il était sorti de son coffret la veille, le cerf-volant rouge cerise s'élevait, plongeait et remontait à toute allure au gré du vent. Quin, pour sa part, avait déroulé presque tout le fil et maintenait la grande voile blanche du sien au zénith.

Quant à Justin, il s'était allongé sur le sol, d'où il manœuvrait sa

voile sans se soucier de salir sa superbe tenue de cavalier vert tendre.

Emportée par les mouvements erratiques de son cerf-volant, Olivia disparut de l'autre côté de la crête. Justin tourna la tête vers lui.

— Tu devrais aller vérifier qu'Olivia n'a pas de problème, conseilla-t-il sans bouger. Je ne la vois plus.

En soupirant, Quin ramena son cerf-volant au sol.

Celui d'Olivia s'était volatilisé, sans doute tombé dans les fourrés. Il jeta un coup d'œil derrière lui : tante Cecily dormait profondément, bouche béante.

Il chemina le long de la crête. La campagne anglaise s'étendait à ses pieds. Une étroite rivière serpentait dans les champs bordés de haies ; au loin, une charrette avançait sans hâte sur un chemin de terre. Le vent sentait l'herbe fraîchement coupée et la fumée d'un feu de jardin.

Une bouffée de joie lui gonfla la poitrine. Aussitôt balayée par un sentiment beaucoup plus familier : la culpabilité. Pourtant, cette fois, quand il le chassa, il se sentit différent. Plus propre. Plus paisible.

Peut-être le temps était-il venu...

Soudain, il aperçut une tache écarlate ; la robe d'Olivia probablement. La jeune femme se tenait au pied d'un arbre, la tête levée.

Le cerf-volant rouge finissait toujours par trouver des branches où s'écraser. Quin ralentit l'allure, savourant ces moments qui le rapprochaient d'elle. Tout son corps était tendu, sur le qui-vive, comme s'il craignait de perdre le contrôle. Une crainte absurde puisqu'il ne perdait *jamaïs* le contrôle.

Même cinq ans auparavant, quand il s'était détourné du quai, conscient qu'il était trop tard, il était resté maître de lui. Non, c'était faux ; il n'avait pas le droit de réécrire l'histoire. En réalité, il avait réclamé un bateau à cor et à cri dans l'intention d'aller se noyer au large, et serait sûrement passé à l'acte si le capitaine du port ne s'y était opposé.

Mais ensuite... ensuite, il était rentré au manoir sans un mot. Un pied devant l'autre.

L'émotion qu'il ressentait en ce moment était très différente, semblable à un feu intérieur. Olivia avait les mains sur les hanches. Soudain, elle se redressa, ôta son drôle de petit chapeau et le posa sur une souche à côté d'elle. Quin accéléra le pas. Elle ne comptait tout de même pas...

Si.

Elle déboutonna sa veste, qu'elle plaça avec soin près du chapeau.

Puis, saisissant la branche la plus basse, elle se hissa dans l'arbre avec l'agilité et l'assurance de quelqu'un qui avait l'habitude de ce genre d'exercices.

Le temps qu'il arrive, elle avait atteint les branches supérieures.

— Olivia Lytton ! cria-t-il, la tête renversée. Que diable faites-vous là-haut ?

Elle le regarda à travers le feuillage.

— Oh, vous êtes là ! Je vais récupérer mon cerf-volant, bien sûr.

Juchée sur une grosse branche, elle avait autant de grâce que lorsqu'elle était descendue sur la terrasse pour déjeuner. Elle lui fit penser à un oiseau.

— Ne montez pas plus haut ! ordonna-t-il.

Un éclat de rire lui parvint en guise de réponse, mais il avait déjà ôté sa veste. D'un mouvement fluide, il se hissa sur les branches basses. Olivia avait repris son ascension ; il se positionna juste au-dessous d'elle au cas où elle tomberait. Ce qui lui offrit une vue imprenable sous ses jupons.

Au moment où elle enjambait une branche, il aperçut une jarrettière écarlate sur une cuisse d'albâtre. Son cœur s'affola. Le souffle lui manqua. Olivia portait des bas de soie blancs qui montaient au-dessus des genoux. Plus haut, il distingua un délicat liseré de dentelle... sa culotte, probablement.

Intéressant. Il ignorait que les ladies portaient de tels dessous. Évangeline n'en portait jamais.

« Sans doute pour ne pas perdre de temps », pensa-t-il malgré lui. Il se hâta de chasser de son esprit cette idée indigne de lui.

— Mademoiselle Lytton, je vois vos jambes, la prévint-il, avant de se rendre compte que cette remarque aussi était indigne de lui.

Olivia se figea. Mais elle venait de porter tout son poids sur la jambe en question. Aussi n'eut-elle d'autre choix que de grimper sur la branche suivante, se rattrapant in extremis avant de glisser. Une fois stabilisée, elle se pencha vers lui, les sourcils froncés.

— Un gentleman ne regarde pas sous les jupes d'une lady.

— Un gentleman et une lady en train de grimper à un arbre méritent-ils encore ces titres ? répliqua-t-il en se hissant sur la branche qu'elle venait de quitter. Jusqu'où comptez-vous monter ? Je ne pourrai pas vous suivre plus haut ; les branches près de la cime ne supporteront pas mon poids.

Elle désigna le cerf-volant enchevêtré dans la ramure au-dessus d'elle. Même en tendant le bras, elle ne parvenait pas à l'atteindre. Quin testa la branche sur laquelle elle se tenait.

— Passez sur la branche d'à côté, j'arrive.

Olivia s'exécuta, aussi agile que si elle avait été au sol. Une seconde plus tard, Quin la rejoignait. Elle avait les joues rosies par l'effort ; ses seins se soulevaient et s'abaissaient au rythme de sa respiration, tendant le fin tissu de lin de son corsage.

Il agrippa la branche au-dessus de leurs têtes. Avec un peu de chance, Olivia ne baisserait pas les yeux sur son entrejambe.

— Comment réussissez-vous à grimper à un arbre avec un corset et tous ces jupons ?

Les yeux d'Olivia pétillèrent de malice.

— C'est un secret.

Les jambes un peu flageolantes, il s'appuya contre un rameau dans son dos.

— Je suis très doué pour garder les secrets, assura-t-il.

— Pas de corset, murmura-t-elle en s'esclaffant. J'ai découvert il y a longtemps qu'il était impossible de grimper aux arbres avec un corset. Non que j'eusse pensé devoir me livrer à cette activité en m'habillant ce matin, mais il m'a semblé qu'un corset risquait de me gêner pour manœuvrer un cerf-volant. A raison.

— Depuis quand grimper aux arbres fait-il partie de l'éducation d'une lady ?

— Depuis que ma mère m'a mise au régime, répondit-elle en grimaçant.

Il plissa les yeux.

— Au régime ?

— Je dois perdre du poids. J'ai ce problème depuis l'âge de treize ans, peut-être même avant.

— Je ne suis pas d'accord, s'insurgea-t-il spontanément. Vous n'avez rien à perdre du tout !

— Je crois que si. D'ailleurs, votre mère le pense également si j'en juge par ce qu'elle écrit dans son *Miroir* : « La livrée de la vertu est une silhouette avenante. » Et elle n'est pas la seule dans la bonne société. Vous n'imaginez pas le nombre de conseils pour maigrir qui me sont chuchotés par des dames que je connais à peine.

La cruauté avec laquelle on forçait Olivia à mépriser un aspect d'elle-même que, pour sa part, il estimait parfait lui brisa le cœur. Il se pencha vers elle. Instinctivement, elle inclina la tête. Leurs lèvres se rencontrèrent. Leurs souffles se mêlèrent, un peu haletants à cause de l'effort fourni pour grimper, ou de leur proximité... Elle avait un goût de soleil et d'herbe fraîchement coupée. Un goût de bonheur.

Avec précaution, sans interrompre leur baiser, il s'adossa au tronc de l'arbre pour la prendre dans ses bras.

— Olivia, murmura-t-il contre ses lèvres. Comment je m'appelle ?

Elle souleva les paupières.

— Pardon ?

— Mon nom, dit-il.

Mais incapable d'attendre la réponse, il l'embrassa de nouveau à pleine bouche.

— Quin, souffla-t-elle en s'écartant. Nous badinons encore.

— Nous avons quitté le terrain du badinage et sommes entrés dans le feu, rétorqua-t-il. Quoi qu'il en soit, aucune personne de votre

condition ou de la mienne n'échangerait un baiser en haut d'un arbre.

— Cela signifie-t-il que nous ne sommes pas ce que nous pensons être ?

Elle avait les yeux brillants, les lèvres gonflées par leurs baisers.

— Ou que ce n'est pas nous dans cet arbre ? Ou que vous n'êtes pas duc ?

— Je ne dois pas l'être, concéda-t-il en enroulant la main autour de sa nuque. Je ne suis pas duc. Et vous n'êtes pas promise à un marquis.

Leurs bouches se reprirent, leurs langues recommencèrent leur danse envoûtante avec une fougue déjà presque familière. Il mourait d'envie de glisser un doigt, la main, les deux mains sous le fin tissu de son corsage. Pas de corset...

Il ne devait pas regarder.

Il baissa les yeux, et laissa échapper un gémissement rauque.

— Vous avez les plus beaux seins que j'aie jamais vus.

Elle risqua un bref coup d'œil vers sa poitrine, puis le regarda. Bizarrement, pour une femme aussi expérimentée, elle s'empourpra, l'air gêné. Déconcerté.

Puis, se ressaisissant, elle déclara :

— Il faut récupérer le cerf-volant.

Comme elle désignait le cerf-volant en question, son corsage se plaqua un peu plus sur ses seins.

— Vous pouvez sûrement l'attraper, M. Je-ne-suis-pas-un-duc ?

Quin se débattit contre la petite voix qui lui soufflait d'oublier ce satané cerf-volant et de continuer à embrasser et à étreindre la femme délicieuse qui se tenait devant lui. Elle semblait toujours essoufflée par son ascension. Ou leurs baisers. Ou les deux. Et le mouvement de sa poitrine le fascinait littéralement.

Les feuilles qui bruissaient autour d'eux leur faisaient comme une cachette végétale sur les murs de laquelle dansaient l'ombre et la lumière.

Ne manquait que le lit. Il imagina Olivia au-dessous de lui, le souffle court, les joues empourprées par le plaisir, ses cheveux soyeux déployés sur l'oreiller.

— Ne me fixez pas ainsi, fit-elle, tranchante. Vous n'avez pas le droit.

— Même si je promets de ne vous regarder de cette façon qu'en haut d'un arbre ?

— Cette situation ne se reproduira pas.

— Justement.

Sur quoi, il l'examina de nouveau, de la tête aux pieds.

— Vous êtes exquise, Olivia.

Il aurait voulu employer d'autres mots, plus forts, mais, bien entendu, rien ne lui vint. Il ne trouvait jamais les bons mots au

moment où il en avait le plus besoin.

— Vous êtes très plaisant vous-même, répondit-elle d'un ton guindé. Ce qui, dans un cas comme dans l'autre, n'a aucune importance puisque nous ne sommes pas des oiseaux et ne pouvons donc pas passer le restant de nos jours dans cet arbre. Je suis d'ailleurs surprise que votre cousin et votre tante ne se soient pas déjà lancés à notre recherche.

— Tante Cecily dormait dans la voiture, et je mettrais ma main au feu qu'à l'heure qu'il est, Justin fait la sieste sur l'herbe. Son cerf-volant doit voler librement quelque part. Il est bien trop paresseux pour aller le récupérer à la cime d'un arbre ou ailleurs.

— S'il vous plaît, pouvez-vous attraper le mien ? le pria-t-elle en revenant à la raison première de leur ascension.

Docile, il tendit le bras vers la voile qu'il décrocha avec soin pour ne pas déchirer la soie. Puis il la laissa descendre en spirale jusqu'au sol en contrôlant sa chute à travers les branches avant de jeter la corde.

— Vous êtes tout tacheté d'ombre et de soleil, fit-elle remarquer.

— Vous aussi.

Il lui caressa la joue du bout de l'index.

— Si Justin était là, il nous écrirait un poème. Je suppose qu'il est temps que nous regagnions la terre ferme. Je passe en premier, je pourrai vous rattraper si vous tombez.

— Attendez, l'arrêta-t-elle en lui touchant le bras.

Ce contact eut un effet immédiat sur son entrejambe.

— Puis-je vous demander quelque chose ? Que vous est-il arrivé quand vous avez sorti les cerfs-volants du coffre, Quin ?

Il ne s'attendait pas à cela. Même si, tout bien réfléchi, il aurait dû.

— Rien.

La main d'Olivia remonta le long de son bras, de son épaule, se referma sur son cou.

— Vous ne voulez pas que je vous pousse, n'est-ce pas ?

Sa bouche souriait, mais pas ses yeux.

— À une époque, je vous aurais suppliée de le faire, avoua-t-il presque malgré lui.

Elle attendit.

Mais il ne put se résoudre à en dire plus.

— Nous devrions rejoindre les autres, déclara-t-il finalement avec une brusquerie aussi éloquente qu'une confession.

— Votre femme aimait-elle les cerfs-volants ? insista Olivia.

Elle désigna celui qui gisait dans l'herbe au-dessous d'eux.

— Est-ce que c'était le sien ?

— Non. C'était...

Il se tut, conscient de l'étau glacé qui lui enserrait de nouveau le cœur. Il dut prendre une profonde inspiration avant de poursuivre :

— C'était celui de la nurse de mon fils. Elle s'appelait Dilys. Elle était... elle n'était que joie et rires. Elle venait du Shropshire.

— Comme Riggle ?

— J'avais oublié que vous le connaissiez. Oui, c'était sa fille. Il m'a pardonné, Dieu sait pourquoi.

— Parce qu'il n'y a probablement rien à pardonner, répondit-elle en plongeant son regard dans le sien. Quel âge avait votre fils ?

— Alfie avait cinq ans, répondit-il d'une voix enrouée.

— Alfie ?

Elle sourit, et tout son visage se transforma.

— J'adore ce prénom.

— C'était celui de mon père : Alphington Goddard Brook-Chatfield. Mais je préférais l'appeler « Alfie », ce que ma mère ne supportait pas. C'est Dilys qui lui avait donné ce surnom. Elle a toujours été avec lui, depuis le jour de sa naissance...

Il marqua une brève pause, avant de terminer d'une traite :

— ... jusqu'à celui de sa mort. Ils se sont noyés. Ma femme aussi.

Très doucement, Olivia glissa le bras autour de son cou. Puis, elle lâcha la branche à laquelle elle se tenait et sauta sur la sienne. Quin eut un instant de panique, mais la branche était solide. Et elle était près de lui.

— Je suis désolée.

— Oui, acquiesça-t-il, mal à l'aise comme chaque fois.

Depuis le temps, il aurait pourtant dû savoir quoi répondre.

— Rupert voyait son père tous les jeudis après-midi de 14 à 15 heures, chuchota Olivia en effleurant ses lèvres des siennes. Je suis sûre que vous passiez bien plus d'une heure par semaine avec votre fils.

— J'adorais être avec lui.

Le bras glissé autour de la taille d'Olivia, Quin s'adossa de nouveau au tronc et attrapa la branche supérieure de sa main libre.

— Ça a commencé à l'instant où il est né, ajouta-t-il.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il l'en empêcha en posant un doigt sur ses lèvres.

— Ne me dites pas qu'il est heureux là où il est, prévint-il d'une voix dure. Ou que j'ai de la chance de l'avoir eu pendant ces années. Ou encore qu'il est un ange et que je le retrouverai au Paradis.

— Y a-t-il seulement quelque chose à dire ?

Quin réfléchit à sa question.

— « Prenez-moi, là, maintenant » ? suggéra-t-il.

Elle s'esclaffa, et il sentit les contours de sa douleur s'émousser un peu.

— Bien répliqué. Je ne vous dirai donc rien.

Refermant les mains autour de son visage, elle lui donna un baiser

qui semblait rassembler toutes les paroles de consolation dont on avait pu le gratifier au cours des ans. Puis, elle enfouit les doigts dans ses cheveux, dénouant le ruban de son catogan.

— Avez-vous toujours eu cette mèche blanche ou est-ce une conséquence du chagrin ? s'enquit-elle.

— Je suis né avec. J'ai sans doute été l'un des bébés les plus bizarres qui ait jamais vu le jour dans le Kent.

Elle lui caressait les cheveux comme s'il lui appartenait. Ce qui ne serait jamais le cas. Quin s'éclaircit la voix.

— Je sais que vous devez épouser le marquis...

A ces mots, elle se raidit. Il resserra son étreinte, devinant qu'elle allait reculer.

— Olivia ! Nous sommes sur un arbre.

— Nous devrions descendre.

— Juste une seconde. Si vous n'étiez pas promise au marquis, lui chuchota-t-il à l'oreille, je changerais de place avec vous.

— Pardon ?

— Je vous plaquerai contre le tronc, et je...

— Taisez-vous ! cria-t-elle. Je ne suis pas une espèce d'acrobate que vous pouvez...

— Que je peux... ?

— Vous comprenez ce que je veux dire.

— Est-ce bien la même personne qui, au déjeuner, a récité quasiment à toute la table un limerick sur une jeune fille maniant habilement l'aiguille ?

Il percevait un drôle de bouillonnement dans sa poitrine : une envie de rire ? L'effet était aussi grisant que peu familier.

— Les limericks ne sont que des mots. Je les apprends parce qu'ils rendent ma mère folle de rage et que cela me donne l'impression de garder un minimum de liberté. Maintenant, voudriez-vous, *je vous prie*, descendre de cet arbre ? Je pourrais d'ailleurs ajouter que ma mère exploserait de colère si elle me voyait en ce moment.

— La mienne aussi, fit tranquillement valoir Quin.

Il laissa glisser sa main sur ses reins.

— Je vous somme d'arrêter !

Il s'immobilisa, juste à la naissance d'une courbe splendide.

— « Je vous somme » ? répéta-t-il d'une voix dont la suavité lui aurait fait honte s'ils avaient été à terre.

Mais qui se sentait gêné dans un arbre ? Il lui frôla la joue de ses lèvres, lui mordilla l'oreille.

— Olivia Lytton, vous serez toujours mon compagnon préféré pour grimper aux arbres.

— Je suis votre *seul* compagnon pour grimper aux arbres, j'espère, rétorqua-t-elle. Et maintenant, je vais rejoindre la terre ferme.

— Attendez ! Je passe devant.

Il sauta sur la branche du dessous, et se hâta de relever la tête. Comme elle ne bougeait pas, il recula pour voir son visage.

— Vous avez prévu de reluquer mes jambes, n'est-ce pas ?

— J'adore vos jambes, répliqua-t-il avec une totale sincérité. D'ailleurs, si je ne les regardais pas, je manquerais à ma mission, à savoir : empêcher que vous vous blessiez.

Elle secoua la tête, puis, bien plus rapidement qu'il ne l'escomptait, pivota et sauta à côté de lui. La branche rebondit ; il tendit d'instinct le bras pour stabiliser Olivia, mais perdit alors l'équilibre et traversa deux couches de branchages avant de toucher le sol.

Le choc lui coupa le souffle. Une douleur terrible explosa dans son dos. Des étoiles se mirent à danser derrière ses paupières closes, et il eut l'impression de ne plus savoir comment respirer.

— O mon Dieu ! entendit-il. Oh, Quin, Quin, ouvrez les yeux ! Seigneur, pourquoi ai-je fait ça ?

Olivia était descendue et se penchait au-dessus de lui.

— Je vous en prie, respirez... Vous respirez !

Oui, il respirait. Il en était d'autant plus certain que chaque inspiration lui faisait un mal de chien.

Il sentit la main d'Olivia lui palper les côtes. Bien que la douleur lui troublât l'esprit, il décida de garder les yeux fermés. Quel homme sensé tenterait d'empêcher une femme d'accomplir la mission qu'elle s'était donnée ? Il préférerait encore arrêter pour de bon de respirer plutôt que de la décourager.

— Je ne sens pas de côte brisée, murmura-t-elle pour elle-même.

Sans doute parce qu'elle lui palpait l'abdomen, où il n'y avait pas de côtes. Mais il ne s'en plaignait pas. Il la sentit hésiter un instant, puis très brièvement, très légèrement, elle palpa un peu plus bas.

Un gémissement lui échappa malgré lui ; il grimaça. Il n'avait pas l'habitude de ne pas maîtriser ses réactions. Jusqu'alors, il s'était toujours parfaitement contrôlé sur le plan physique, y compris avec Evangeline.

— O mon Dieu ! s'écria de nouveau Olivia. Je vais chercher Justin. Je vous en prie, tenez bon ! J'ai peur que vous ne vous soyez brisé quelque chose. J'espère que ce n'est pas votre dos. Je ne me le pardonnerais jamais.

La note de panique dans la voix d'Olivia le poussa à ouvrir les yeux. Il lui saisit le bras juste avant qu'elle se relève.

— Je vais bien. Donnez-moi juste un peu de temps.

— Je suis désolée ! s'exclama-t-elle, bouleversée. C'était tellement idiot de ma part, Quin. Je n'ai pas réfléchi. Je saute toujours ainsi quand je sors par la fenêtre de ma chambre. Je saisis la branche la plus proche, et je me balance avant de bondir à terre.

— Vous sortez par la fenêtre de votre chambre ?

Parler l'obligeait à avaler une plus grande quantité d'air, et si c'était douloureux, rien ne semblait cassé pour autant.

— C'est le seul moyen de quitter la maison sans que ma mère le sache. Pouvez-vous remuer les orteils ? J'ai entendu dire que c'était très grave si l'on n'y arrivait pas. Le reste semble fonctionner, mais...

Il redressa la tête en grimaçant. Elle regardait en direction de ses pieds, et par conséquent, vers la zone de son corps qui s'agitait le plus. Bon sang, cela faisait une sacrée bosse sous son pantalon.

— Mes orteils remuent, assura-t-il en s'asseyant en hâte pour lui bloquer la vue.

Il avait le tournis.

Olivia ne semblait pas avoir identifié ce qu'elle avait vu au niveau de son entrejambe. Il avait vraiment du mal à savoir si elle avait simplement l'habitude de badiner ou si elle était plus expérimentée.

Évangeline n'était pas arrivée vierge le soir de ses noces. Sur le moment, il en avait été surpris, mais en la connaissant mieux, il avait compris. Bien qu'elle ne possédât pas un appétit sexuel débordant, elle avait un besoin intarissable d'être désirée, un besoin si profond qu'aucun homme n'aurait pu la satisfaire.

Malgré le martèlement sourd dans son crâne, il restait sensible au parfum délicat d'Olivia, un parfum qu'il n'avait jamais senti sur aucune autre femme. Une véritable tentation. Du désir pur.

Le simple fait de la voir agenouillée près de lui le rendait fou. Il avait beau être couvert de bleus et avoir l'impression que sa tête était prise dans un étau, la seule chose à laquelle il aspirait, c'était de la renverser sur le sol, de grimper sur elle.

Et lui faire l'amour.

Il gémit de nouveau à cette idée.

— Je vais chercher Justin, s'écria aussitôt Olivia en bondissant sur ses pieds. Vous savez mal. Il pourra vous ramener dans le cabriolet.

— Non!

Imaginer son cousin tout fluet le traîner jusqu'à la voiture le fit presque rire.

— Je peux me lever.

Ses os protestèrent, ses muscles hurlèrent, mais il se mit debout.

— Ce n'était pas une grosse chute, déclara-t-il à voix haute comme s'il voulait s'en persuader lui-même. Et les branchages m'ont ralenti.

— Balivernes ! Vous auriez pu vous tuer. Vous n'auriez jamais dû monter dans cet arbre, vous êtes manifestement trop...

Elle s'arrêta net.

— Trop vieux ?

Il lui lança un regard noir, puis s'éloigna à pas lents. Il n'aurait pas de séquelles, il en était sûr, mais, bon sang, il était vraiment trop

vieux pour grimper aux arbres.

— Oui, répondit-elle abruptement, vous êtes trop vieux. Quel âge avez-vous, d'ailleurs ?

— Trente-deux ans. Même si dans l'immédiat, j'ai l'impression d'en avoir soixante-trois.

— Il y a combien de temps qu'Alfie est mort ?

— Cinq ans en octobre, répondit-il sans la regarder.

— Vous vous êtes marié jeune.

— Oui.

Elle semblait attendre la suite, et il reprit sans vraiment l'avoir décidé :

— Je rentrais d'un séjour en France et en Allemagne, et je suis allé à Londres pour ma première saison. C'était également la première d'Évangeline. Pendant les deux premiers mois, nous ne nous sommes pas croisés, mais dès que je l'ai aperçue...

— Le coup de foudre ?

— Quelque chose de ce genre.

Il n'était pas certain d'être capable d'aimer. Mais il pouvait être fasciné, oui. Jusqu'à l'obsession, même. Justin courait vers eux.

— Lady Cecily veut rentrer ! leur cria-t-il. Vous feriez mieux de vous presser. Elle est d'une humeur massacante.

Olivia poussa un soupir et accéléra l'allure.

Mais Quin avait assisté des centaines de fois aux explosions de colère de sa tante, et il n'était pas en état de marcher plus vite. Aussi se contenta-t-il d'avancer au même rythme en réfléchissant à l'expression « coup de foudre ».

Ce genre d'émotion n'était pas pour lui, il en était certain ; cela n'était pas dans son caractère. Du reste, Justin mis à part, ça ne l'était dans celui d'aucun des membres de sa famille. Malgré tout, il regrettait de ne pas avoir rencontré Olivia avant Évangeline. Olivia était le genre de femme dont on pouvait tomber amoureux, y compris au premier regard.

À moins d'avoir un navet rabougri à la place du cœur, ce qui était son cas.

Pet de mouche puant de paltoquet crétin

— Tu as manœuvré un cerf-volant et tu as grimpé à un arbre ? s'exclama Georgiana, stupéfaite. Quelle drôle d'idée !

Sa sœur et elle s'étaient réfugiées dans sa chambre après le dîner.

— Le cerf-volant était coincé dans les branches, expliqua Olivia.

Georgiana saisit sa tasse de thé.

— Quand vas-tu te décider à grandir, Olivia ?

— Je considère que c'est déjà fait, répliqua celle-ci, blessée par le ton réprobateur de sa sœur.

— Alors que tu continues à grimper aux arbres ? Que tu t'amuses à insulter une duchesse douairière ? Et cette insistance à garder Lucy avec toi ! Si tu l'avais laissée à l'écurie, Rupert n'en aurait jamais rien su. Et je ne parle même pas de ta manière de plaisanter avec lord Justin comme si vous aviez le même âge ! Je te rappelle qu'il n'a que seize ans !

— Je serais incapable de mentir à Rupert au sujet de Lucy, fit valoir Olivia.

Elle avait conscience de défendre le point le plus facile parmi ceux soulevés par Georgiana. Cette dernière haussa les épaules.

— Crois-tu qu'on ne vous entendait pas rire, Justin et toi, ce soir ? Imagine ce que nous ressentions à essayer d'avoir une conversation sérieuse à côté de vous deux qui ne pensiez qu'à vous amuser ? La duchesse a dit à lady Sibblethorp qu'elle devrait demander aux domestiques de réinstaller la nurserie. J'avais tellement honte !

— Je suis désolée de vous avoir dérangés, s'excusa Olivia d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait souhaité. Franchement, Géorgie, ce n'était pas mon intention, mais Justin inventait des insultes tellement drôles que je ne pouvais m'empêcher de rire.

— Pourtant, nous en avons tous été capables, rétorqua sa sœur, le visage fermé. Parce que nous vous entendions, tu sais. Même le duc ne pouvait faire autrement que vous écouter. Cette insulte interminable que Justin et toi avez inventée... qu'était-ce, déjà ?

— Pet de mouche puant de paltoquet crétin.

— C'est ça ! Pet de mouche ? Puant ? Comment oses-tu dire de pareilles horreurs, Olivia ? Tu ne peux pas penser un peu à moi ?

— Bien sûr que je pense à toi ! Ce n'est ni toi ni le duc que j'ai traité de crétin. Ni même l'auteur du *Miroir des compliments*. On plaisantait, c'est tout !

— Tu plaisantes tout le temps, riposta Georgiana en s'emparant de sa tasse si brusquement qu'un peu de thé gicla dans la soucoupe. Je n'y arriverai jamais si tu continues à te comporter de cette manière.

— Arriver à quoi ? interrogea Olivia.

Une partie d'elle-même mourait d'envie de rétorquer qu'elle avait discuté avec Justin dans le but de convaincre le duc qu'elle n'éprouvait aucun intérêt pour lui et sa conversation. Mais une autre partie, la sœur loyale, reconnut sur les traits de Georgiana les marques d'une longue et désespérante soirée passée à écouter l'ennuyeux discours des douairières. Elle s'accroupit devant elle.

— Que se passe-t-il, Géorgie ? Je sais que je me suis conduite comme une enfant. Si je te promets de ne plus émettre que des commentaires élégants et accablants d'ennui jusqu'à notre départ, est-ce que tu te sentiras mieux ?

— Ça ne marche pas, répondit Georgiana, des sanglots dans la voix.

— Qu'est-ce qui ne marche pas ? Sconce ne te plaît pas ?

— Oh si ! murmura sa sœur. Il est prévenant, intelligent, et possède tout ce que j'apprécie chez un gentleman.

Olivia pressa doucement la main de sa sœur crispée autour de la fine porcelaine.

— Tu vas casser ta tasse.

Georgiana jeta un bref coup d'œil à la tasse en question et la posa sur la table.

— Explique-moi ce qui ne marche pas ? Je n'ai pas fait que plaisanter avec Justin, tu sais. J'avais toujours un œil sur Sconce et toi. Vous paraissiez plongés dans une discussion scientifique. Sur la nature de la lumière, c'est cela ?

Georgiana releva les yeux.

— C'était passionnant !

Elle se tut brusquement.

— Eh bien, n'est-ce pas merveilleux que vous ayez la même passion pour la science ? Avoir un intérêt commun est un gage de réussite et de longévité au sein d'un mariage. Regarde nos parents.

— Nos parents ?

— Ils ont toujours partagé la même obsession : la duchification de leurs filles. Certes, dans mon cas, leurs efforts n'ont pas vraiment été couronnés de succès, mais en ce qui te concerne, ils ont réussi à faire de toi un parangon de bonne éducation. Et quand tu auras épousé

Sconce, ils auront deux duchesses pour filles. Nul doute qu'ils s'estimeront récompensés.

Georgiana hocha la tête.

— Je suis d'accord. Je veux dire, je pense que les travaux de Sa Grâce, qu'ils soient scientifiques ou mathématiques, me captiveront toujours. Et il a eu l'air de trouver mes observations dans le domaine de la chimie intéressantes. Je ne pense pas qu'il se contentait d'être poli.

— A mon avis, Sconce est incapable d'hypocrisie, fit remarquer Olivia.

— Il m'a même demandé de lui écrire la recette de mon onguent contre les douleurs articulaires pour la donner à son jardinier en chef. J'ai cru comprendre que le pauvre homme était perclus d'arthrite à cause de l'humidité.

— C'est merveilleux ! commenta Olivia en espérant que son enthousiasme ne sonnait pas creux. Splendide ! Et personne ne le mérite autant que toi, Géorgie. Alors, pourquoi ne te contentes-tu pas d'ignorer les bêtises de ta sœur et de discuter avec ce duc si séduisant ?

— Tu le trouves séduisant ?

Olivia cilla.

— Là n'est pas la question. Je pense qu'il...

Elle tourna sa langue dans sa bouche avant de poursuivre. Il était hors de question qu'elle avoue à sa sœur qu'elle n'avait jamais rencontré ni même imaginé un homme aussi séduisant que Quin.

— ... qu'il présente plutôt bien.

— Sa mèche blanche sur le devant ne te paraît pas bizarre ?

— Non, affirma-t-elle, sentant encore sous ses doigts la douceur soyeuse des cheveux du duc.

Des cheveux noirs et blancs comme les deux faces de la vie, l'obscurité et la lumière, le bon et le mauvais, la passion et la modération. La tentation surtout.

— À moi, si. À ton avis, accepterait-il de la teindre si je lui confectionnais moi-même une teinture ? Tu te rappelles ce zèbre à la fête foraine, Olivia ? Sconce me fait penser à lui.

— Je m'en souviens, et le duc ne ressemble absolument pas à un zèbre. Sinon, pour répondre à ta question : non, le duc n'acceptera jamais de se teindre les cheveux. Je ne crois pas que ce soit le genre d'homme à consentir à des supercheries, quelles qu'elles fussent.

En réalité, Olivia en était certaine, même si elle ignorait pourquoi.

— Je m'en doutais.

— Qu'est-ce qui ne marche pas, alors ? s'enquit de nouveau Olivia au bout d'un moment. Tout me semble parfait, au contraire. Tu as dix fois plus d'éclat que cette pauvre Althea. Sa femme de chambre a

raison quand elle la compare à une poule sous la pluie. J'imagine mal la mère de Sconce la choisir plutôt que toi.

— Je plais toujours aux douairières, soupira Georgiana.

— Et tu plais au duc.

Olivia s'obligea à décriper la mâchoire. Elle avait une fâcheuse tendance à serrer les dents ces derniers temps.

— Votre mariage sera un don du ciel, poursuivit-elle. Pense un peu à la joie de père et de mère.

— Tu le crois sincèrement ? Cela me paraît possible maintenant que nous en parlons, mais j'étais tellement furieuse contre toi pendant le dîner.

— Pourquoi ? C'est ce que je ne comprends pas, Géorgie. J'ai toujours été un tel histrion comparé à toi - même si je promets d'être aussi digne et hautaine que Sa Grâce la duchesse à partir de maintenant. Pourquoi diable regardais-tu seulement du côté de Justin et de moi pendant que nous étions à table ?

— Parce *qu'il* le faisait.

Olivia s'éclaircit la voix.

— Il ? Le duc ?

— Oui, répondit Georgiana en se tordant les mains. Quand tu ris, il te regarde. Systématiquement. Impossible de ne pas le remarquer.

— Je suis désolée, Géorgie. C'est à cause de mon rire « qui vient du ventre », comme dit mère. Elle aussi, ça la rend folle. Je ferai attention demain, promis.

Réprimant la bouffée de honte qui la submergeait, elle ajouta :

— Je ne me suis pas rendu compte que j'agaçais tout le monde.

— Tu ne comprends pas, répliqua sa sœur, les yeux fixés sur ses mains croisées. Tu étais au bout de la table, et tous autant que nous étions ne pouvions rien faire d'autre que te regarder. Cela me donnait l'impression d'être une poupée de chiffon.

Olivia fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— Pâle. Fragile et impuissante.

— C'est ridicule ! Dis-moi juste comment tu veux que je me comporte et je t'écouterai. Je peux cesser de plaisanter. Que veux-tu d'autre ?

— Tu ne comprends toujours pas. Quand tu ris... tout le monde rit.

— Tu es sûre d'avoir toute ta tête ? Parce que, personnellement, je n'ai pas entendu la douairière s'esclaffer une seule fois. Quant à ton duc, Sconce, il possède de nombreuses vertus, mais certainement pas celle d'avoir le rire facile.

Georgiana haussa les épaules.

— C'est différent : il ignore comment rire. Il se contient trop pour cela. Mais j'ai vu comment son regard se transformait quand tu riais.

— Absurde ! décréta Olivia avec une mauvaise foi totale.

Sa sœur se pencha vers elle et lui tira une mèche de cheveux.

— Tu as un rire merveilleux, Olivia. J'ai toujours pensé que c'était ce qu'il y avait de plus regrettable chez nos parents : ils sont tellement obsédés par l'idée de faire de toi une duchesse qu'ils n'ont jamais pris le temps de rire avec toi.

— Oh, Géorgie ! s'exclama Olivia, les larmes aux yeux. C'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite.

— Il y a tant de joie dans ton rire. C'est pour cette raison que tu fascines Sconce, je pense.

Olivia sentit un mélange d'angoisse et de remords s'insinuer en elle. Elle bondit sur ses pieds et se détourna pour se servir une autre tasse de thé. Ses mains tremblaient un peu.

— Tu te trompes complètement, Géorgie. Ne sois pas stupide. Je riais comme une hyène, et le pauvre homme se demandait sûrement comment se faire entendre dans ce brouhaha.

Elle versa trois cuillerées de sucre dans sa tasse avant de se rendre compte de ce qu'elle faisait. L'air de rien, elle s'installa dans le fauteuil face à sa sœur et remua son thé.

— Les hommes ne peuvent s'empêcher d'écouter les plaisanteries grivoises, Géorgie.

— Sans doute. Mais tu lui plais, c'est évident.

— Je suis une grosse femme bruyante promise à un autre, résuma Olivia. Tu as mal interprété l'attention qu'il me portait parce que tu m'aimes.

— Tu n'es pas grosse ! Tu es une pêche, tu te rappelles ?

— La vérité, c'est que je m'en moque un peu. Tu es belle, fine et gracieuse, autant de choses que je ne suis pas. Et dont Rupert n'a que faire.

Sa sœur ouvrit la bouche pour protester, mais Olivia leva la main.

— Tu accordes beaucoup trop d'importance au fait que le duc ait jeté deux ou trois coups d'œil dans ma direction au cours du repas. Quoi qu'il en soit, à partir de maintenant, je serai irréprochable. Je t'assure que plus rien ne perturbera l'atmosphère aristocratique autour de la table.

— J'espère que tu as raison, concéda Georgiana avec un faible sourire. Avec la mort de sa femme et de son fils, le pauvre homme a dû oublier l'effet que cela fait d'être gai, s'il l'a jamais su. Ce qui explique qu'il te regarde quand tu ris.

Olivia se contenta de hocher la tête de crainte de se trahir. Elle devait faire appel à toute sa volonté pour ne pas hurler que le duc était à elle. Cette idée était d'autant plus ridicule qu'elle savait parfaitement qu'elle n'aurait jamais le cœur de quitter Rupert. Qui plus est, Quin était la seule chance que sa sœur bien-aimée avait de

devenir la duchesse qu'elle méritait d'être.

— Qu'as-tu prévu de porter au bal demain ? s'enquit-elle pour changer de sujet.

— La robe bleue avec la dentelle de Chantilly.

— Je vois que tu sors la grosse artillerie.

— J'ai le curieux sentiment que la mère de Sconce a organisé ce bal pour nous tester, Althea et moi. Quand elle nous interroge, j'ai toujours l'impression qu'elle attend des réponses bien précises.

Olivia haussa les épaules.

— Si c'est le cas, tu gagneras haut la main. Qu'a été notre enfance sinon une série de tests ?

— C'est vraiment ce que tu ressens ? fit sa sœur d'un air chagrin. Et ne recommence pas à hausser les épaules !

— Oui.

— Je vois ce que tu veux dire, je crois.

— Tous les reproches ou les compliments que nous avons reçus n'avaient qu'un objectif : nous transformer en duchesses.

— Je comprends pourquoi tu es amère.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'as jamais réussi une seule épreuve ! répondit Georgina en éclatant de rire.

Diverses inquiétudes liées aux enfants et aux chiens, mais pas aux canapés

L'annonce d'un bal, même « modeste », au manoir des Sconce bouleversait immanquablement les projets de toutes les grandes familles dans un rayon de quarante miles alentour. Aucun représentant de la basse ou de la haute noblesse n'aurait envisagé de rater une telle occasion, à moins d'enterrer sa mère.

Et même dans cette situation, certains auraient hésité.

Non que les réceptions de la duchesse douairière fussent particulièrement chics. Sa Grâce ne s'était jamais souciée de se faire livrer deux cents citronniers chargés de fruits, de parsemer d'orchidées le parquet de la salle de bal, ni même de commander des spécialités glacées chez Gunter.

Elle préférait s'en tenir à la tradition instaurée par les duchesses qui l'avaient précédée. L'une de ses aïeules n'avait-elle pas reçu le roi Henri VIII à deux occasions (avec, chaque fois, une épouse différente), et une autre, la reine Elizabeth à trois reprises ?

En résumé, on frottait et cirait la salle de bal avec le plus grand soin, on louait un petit orchestre, on commandait une quantité raisonnable de mets, et on remontait de la cave un grand nombre de bouteilles d'excellents vins. Un point, c'est tout.

Le reste allait de soi. Il n'y avait rien de plus pitoyable selon la douairière qu'une hôtesse anxieuse.

En début de soirée, comme le voulait la coutume, la duchesse présida un léger dîner auquel participaient les invités que la distance obligeait à passer la nuit à Littlebourne. Le repas achevé, les hôtes furent conviés à se rendre au salon de musique.

— Je crois que nous serions tous reconnaissants aux jeunes ladies qui se trouvent parmi nous de bien vouloir nous distraire en attendant l'ouverture du bal, déclara la douairière.

Même si cela ressemblait à une suggestion, il s'agissait bel et bien d'un ordre. Ne s'y trompant pas, lady Althea et Mlle Georgiana se

levèrent sur-le-champ, ainsi que les deux demoiselles Barry (les Barry vivaient à l'autre bout du comté et auraient tout à fait pu convenir comme belles-filles sans la regrettable présence d'un grand-oncle alcoolique dans leur lignée. Comment être certaine qu'un tel vice ne traversait pas les générations ?). Sa Grâce s'installa sur le canapé face aux instruments, et invita son amie lady Voltore à la rejoindre.

Les demoiselles Barry jouèrent une charmante mélodie. Lady Althea chanta joliment. Quant à Georgiana, non seulement, elle chanta avec grâce - un morceau d'opéra, puis une douce ballade -, mais elle s'accompagna au clavecin. Il était évident que Mlle Georgiana Lytton avait tous les talents pour devenir duchesse de Sconce. La douairière avait beau s'interdire toute manifestation excessive d'émotion, en son for intérieur, elle savait que si elle avait une faiblesse, c'était son fils. La douleur qu'il avait éprouvée après son premier mariage était inacceptable.

— Votre Grâce ?

Elle leva les yeux vers les demoiselles Barry qui s'inclinaient devant elle.

— Oui ?

— Votre Grâce, reprit l'une d'elles, un brin essoufflée, auriez-vous la bonté d'autoriser lord Justin à chanter pour nous ?

Sa sœur fit une nouvelle révérence.

— Tout le monde en serait ravi, nous en sommes certaines.

La duchesse s'autorisa à hausser un sourcil. Elle avait vraiment pris la bonne décision en rayant les filles de la famille Barry de sa liste de duchesses potentielles.

— Si lord Justin y consent, je n'y vois, bien entendu, aucune objection, répondit-elle avec froideur.

Évidemment, son neveu ne perçut pas la nuance désapprobatrice dans sa voix ; il se rua littéralement sur le pianoforte. Un non-sens, selon elle. Les ladies chantaient et jouaient d'un instrument, mais les seuls hommes qui en faisaient autant étaient des professionnels, des gens avec lesquels on ne frayait pas.

En vérité, Justin était décevant à bien des égards. Ce soir, par exemple, il portait du parme. Selon elle, s'habiller en parme était comme chanter : totalement déplacé chez un gentleman. Et pourtant, c'était bien son unique neveu (même s'il l'était par mariage) qui se trouvait là, vêtu d'une veste lilas avec des poignets en dentelle gris tourterelle. Vulgaire, il n'y avait pas d'autre mot pour la décrire. Le dernier duc se retournerait dans sa tombe s'il voyait l'un de ses descendants, à demi français ou pas, dans un tel accoutrement.

Et pourquoi diable toutes ces jeunes filles se pressaient-elles autour du pianoforte comme des alevins autour d'une miette de pain ?

Intimant le silence à lady Voltore qui pérorait à propos d'une

nouvelle espèce de rose, elle reporta son attention sur son neveu et son essaim d'admiratrices.

— Qu'est-ce qu'il chante ? brailla Mary à côté d'elle.

Elle était plus qu'à moitié sourde.

— Cela ne ressemble pas à *La Dame aux manches vertes*. J'aime bien quand ils chantent *La Dame aux manches vertes*. Pouvez-vous lui dire de la jouer, Amaryllis ?

La douairière tolérait que lady Voltore l'appelât par son prénom uniquement parce qu'elles se connaissaient depuis l'âge de deux ans.

— Je ne peux pas le lui dire, répondit-elle, mais je peux le lui demander, si vous le souhaitez.

— Ne soyez pas ridicule, Amaryllis. Vous le payez pour qu'il exécute vos ordres.

Dire que Mary manquait de délicatesse était un euphémisme.

— Je ne le paie pas, précisa la duchesse à contrecœur. C'est un parent.

— Charmant ? Oui, en effet. Est-ce qu'il travaille dans un cirque ? Je ne pense pas que j'accueillerais un cirque chez moi à votre place.

La duchesse se contenta de regarder Mary sans répondre.

— J'ignore où vous avez déniché ce garçon, mais je dois dire qu'il me plaît assez. Jolie chanson. Joli visage. Je ne suis pas encore trop vieille pour ne plus savoir apprécier un beau visage, ajouta son amie avec un petit rire égrillard. Il pourrait presque ressembler à un gentleman, à condition de changer de vêtement, cela va sans dire. Cette veste lui donne l'allure d'un singe de joueur d'orgue de Barbarie.

Justin était entouré d'un véritable massif de jeunes filles : une Barry de chaque côté, et lady Althea penchée par-dessus son épaule.

La duchesse écouta les paroles de sa chanson. « Elle était son soleil, fredonnait-il. Elle était sa terre. » Au moins, cela avait-il l'air sans danger. Mais ayant eu l'insigne honneur d'être pressentie pour le titre de duchesse de Sconce, lady Althea aurait pu se conduire avec dignité. En vérité, cette Althea était bête à manger du foin, elle ne rendrait jamais Tarquin heureux.

Justin venait d'entamer un nouveau morceau. Une chanson parlant d'amour. L'amour ! L'amour était nocif, un sentiment détestable, de son point de vue. Il suffisait de voir ses effets sur Tarquin : le pauvre garçon avait quasiment été anéanti.

Tournant la tête, la duchesse nota avec plaisir que Mlle Georgiana était engagée dans une conversation avec une vieille tante. Elle n'avait manifestement pas l'intention de rejoindre le petit groupe autour du piano, ce qui prouvait son bon sens.

Et Tarquin ?

Il lui fallut un moment avant de le repérer. Assis dans un coin, il regardait Mlle Lytton qui discutait avec l'évêque de Ramsgate à l'autre

bout du salon. Ce soir, Olivia Lytton était une parfaite incarnation de la future duchesse de Canterwick, le seul reproche que l'on pouvait lui adresser étant son décolleté un peu trop profond.

La douairière cligna des yeux. L'évêque, ce vieux bouc, semblait apprécier l'embonpoint de Mlle Lytton.

Pourtant, ce fut l'expression de Tarquin qui retint son attention. Elle la lui avait déjà vue, et avait espéré ne jamais la revoir. Avant même de s'en rendre compte, elle avait commencé à se lever.

Elle s'obligea à se rasseoir.

Les choses ne pouvaient pas être allées très loin. En fait, rien au cours de ces derniers jours ne lui permettait de soupçonner quoi que ce fût d'inquiétant entre son fils et Mlle Lytton. D'ailleurs, celle-ci était déjà fiancée à un marquis, auquel elle semblait, contre toute attente, vouloir rester loyale.

Et Canterwick n'avait-il pas insinué qu'elle portait peut-être l'héritier de son duché ?

Certes, rien ne garantissait qu'Olivia Lytton ne jetterait pas son futur époux aux orties à l'idée d'échanger un marquis idiot contre un duc brillant.

La duchesse douairière crispa les doigts sur les accoudoirs de son fauteuil. Mlle Lytton était presque certainement une nouvelle Évangeline. La manière dont elle badinait avec l'évêque alors qu'elle portait peut-être l'héritier du duché de Canterwick n'en était-elle pas la preuve ?

La voix de Mary la tira de ses réflexions :

— Je dois dire que votre petit chien est affreusement laid, Amaryllis.

— Je n'ai pas de chien !

La contrariété qu'elle éprouvait en pensant à Mlle Lytton s'exprima malgré elle dans la sécheresse de son ton.

— A qui appartient-il, alors ?

La douairière suivit la direction de la lorgnette de Mary avec une pointe d'appréhension. Le drôle d'animal (elle avait du mal à donner le nom de « chien » à une chose aussi petite et négligée) était assis à ses pieds. Et il avait posé sa patte dégoûtante sur sa pantoufle. Encore !

L'espace d'un instant, elle ne put que le contempler, effarée.

— Plutôt gentil à sa manière, reprit Mary. Il vous adore, cela ne fait aucun doute. Il me rappelle les chiens de chasse de mon défunt mari. Ils le regardaient avec la même expression.

— Je hais les chiens. Pourriez-vous l'ôter de là, s'il vous plaît ?

Mary lâcha un de ses rires éraillés qui évoquaient une sorcière démente.

— C'est grotesque, Amaryllis ! Ce genre de réaction infantile n'est plus de notre âge.

— J'ai horreur des animaux !

Malgré cette affirmation, la duchesse se surprit à remarquer que celui-ci avait un regard plutôt attendrissant.

— Vous devriez prendre sur vous. C'est ridicule. Vous êtes trop vieille pour vous comporter comme une gamine effrayée.

Sur cette pique, Mary se mit debout avec force craquements de genoux, et s'éloigna en clopinant.

Ce chien était une horrible chose quasiment dépourvue de poils, avec une cicatrice sur la paupière et un museau d'une longueur impossible. Comme la duchesse lui adressait un regard torve, l'animal s'allongea à ses pieds.

— Il n'y a rien de ridicule à détester tout ce qui a quatre pattes ! déclara-t-elle à voix haute.

Mais elle ne put retenir une grimace en voyant la petite boule noire se rapprocher une fois de plus de sa pantoufle. Si elle continuait...

S'efforçant de repousser cette pensée, elle se concentra de nouveau sur Tarquin. Croisant son regard, elle lui adressa un signe de la main aussi discret qu'impérial. L'instant d'après, il s'inclinait devant elle.

— Mère ?

Il lui avait toujours obéi, y compris quand il était enfant. A l'époque, il se montrait un peu trop solennel, sans doute parce qu'il avait hérité du titre trop jeune. Mais il s'était glissé dans son rôle avec aisance jusqu'à donner l'impression d'avoir toujours été le duc.

— J'aimerais que tu emmènes Mlle Georgiana faire une promenade dans le parc. Cela fait une demi-heure qu'elle discute avec lady Augustina, ce qui est suffisamment charitable pour une soirée. Il vous reste un peu de temps avant le début du bal.

Tarquin la salua, sans mot dire comme à son habitude, et tourna les talons. Elle le regarda s'éloigner en réfléchissant.

Georgiana Lytton ferait une épouse parfaite pour son fils, elle le sentait au fond de ses entrailles. Elle n'avait rien de gnangnan et respectait les règles sans poser de questions. Elle avait les bonnes manières d'une lady et était capable de comprendre pourquoi un livre comme *Le Miroir des compliments* était aussi important : parce que la civilisation représentait le seul rempart de l'humanité contre la souffrance.

Le genre de souffrance qu'avait éprouvé Tarquin par la faute d'Évangeline. La duchesse avait écrit cet ouvrage dans l'année qui avait suivi le mariage de son fils. C'était un livre né du désespoir, de la tristesse et de la conviction que si les ladies se conduisaient toujours en vraies *dames*, tout ce chagrin aurait pu être évité.

Pourtant, la douleur qu'Évangeline avait causée à Tarquin en couchant avec des inconnus, des voisins, des amis et autres, n'était rien comparée à celle qu'il avait ressentie après sa mort. Cette femme

stupide et irresponsable ! Morte en emmenant Alphington avec elle. C'était un miracle que Tarquin ne les eût pas suivis dans l'autre monde.

Inutile de lui faire passer de nouvelles épreuves, Georgiana était la duchesse idéale. On pourrait les fiancer dans la journée. Un instant, elle envisagea d'ordonner à Tarquin de demander sa main ce soir même. Puis elle se rappela qu'à certaines occasions, son fils si doux et calme pouvait se montrer récalcitrant. Or, à en juger par l'expression qu'il arborait en contemplant Mlle Olivia Lytton, mieux valait se montrer prudente.

Demain, se promit-elle en s'adossant à son fauteuil. Demain, toute cette pagaille serait enfin terminée.

Pour le meilleur, dans la pauvreté, dans la santé comme dans la maladie

Georgiana était d'une compagnie très reposante. Ils marchèrent d'un pas tranquille jusqu'à un petit banc au fond du parc. Georgiana était aussi fascinée que lui par la lumière en tant qu'ondes et que particules. C'était un vrai plaisir de discuter de cette question avec elle.

Quin n'avait pas remarqué que l'air avait fraîchi jusqu'à ce que, frôlant son bras par inadvertance, il se rendit compte qu'il était glacé.

— Mademoiselle Georgiana, vous avez froid. Nous devrions regagner le manoir.

Ignorant sa remarque, elle réfléchit à voix haute :

— Je me demande si en inclinant la feuille dont vous vous servez pour séparer les couleurs de la lumière, cela modifierait l'expérience.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, si je vous ai bien suivi, vous tenez une feuille cartonnée percée d'une fente verticale devant la fenêtre.

Il hocha la tête.

— En traversant la fente, la lumière se divise en bandes de la couleur de l'arc-en-ciel, prouvant ainsi qu'elle est constituée de rayons plutôt que de particules. Cependant, j'ai du mal à comprendre comment le simple fait de passer à travers une fente suffit à faire apparaître ces rayons.

— Sans doute parce qu'ils se courbent en la traversant. Bien que, pour être franc, je n'aie aucune certitude à ce sujet.

— Que se passerait-il si la fente allait d'un coin à l'autre ? Les rayons se courberaient-ils de la même manière ? Et si elle était parallèle au cadre de la fenêtre plutôt que verticale ?

Il réfléchit.

— Je ne sais pas, admit-il finalement. Mais c'est une très bonne question. J'essaierai demain.

Plaçant la main sous son coude glacé, il l'aïda à se lever.

— Je commence également à avoir froid.

— Notre conversation était si intéressante que je ne me suis même pas aperçue que la température baissait, avoua Georgiana en souriant.

Sur ce, elle lui prit le bras, et ils regagnèrent le manoir dans un agréable silence. Quin se posait toutes sortes de questions concernant l'orientation et la taille de la fente de la feuille par rapport à la lumière, et Georgiana ne semblait nullement s'inquiéter de son silence.

Soudain, un bruit de pas précipités l'arracha à ses pensées ; il leva la tête au moment où Olivia débouchait au coin de l'allée. En la voyant courir vers eux dans sa robe or recouverte d'un voile de dentelle, il sentit sa bouche s'assécher.

En un instant, son corps passa du froid au chaud. Son sang semblait bouillir dans ses veines comme de la lave dans un volcan au bord de l'éruption.

— Géorgie ! s'écria-t-elle. Votre Grâce.

Elle lui adressa une révérence.

Il sentit les doigts de Georgiana se crispier sur son avant-bras.

— Dommage que tu sois venue nous chercher, Olivia. Nous avions une discussion passionnante sur la lumière.

— Je n'en doute pas, répondit Olivia.

Même s'il semblait naturel, son sourire n'atteignait pas ses yeux, nota Quin. Délibérément, il posa une main sur celle de Georgiana.

— Notre échange était si intéressant que je crains d'avoir laissé votre sœur prendre froid.

— Nous rentrions. Olivia, annonça Georgiana, l'expression indéchiffrable. Merci d'être venue à notre rencontre.

— Je suis désolée de vous avoir interrompus, s'excusa Olivia qui se mit à marcher près de sa sœur.

Se penchant pour la voir, Quin demanda :

— Vous ai-je bien entendu appeler votre sœur « Géorgie » ?

— Oui, mais je suis la seule à utiliser ce surnom. Dieu qu'il fait froid ! Je suis sûre que je pourrais voir mon souffle.

Joignant le geste à la parole, elle expira avec force. Georgiana s'esclaffa.

— Ne sois pas bête, Olivia ! Pour que ton haleine se condense au point de devenir visible, il faudrait qu'il fasse beaucoup plus froid.

Quin entendit la réponse de Georgiana, mais ne parvint pas à émettre un seul son. Chaque fois qu'Olivia inspirait, sa poitrine se tendait sous la dentelle délicate. Il avait l'impression qu'il s'en faudrait de peu que ses seins jaillissent à la vue de tous.

Réprimant le grognement de frustration qui lui montait aux lèvres, il déclara d'une voix enrouée :

— J'aime bien ce surnom de Géorgie.

Georgiana - Géorgie - se tourna vers lui avec un sourire surpris. Olivia cilla et regarda ailleurs.

Le ton rauque de sa voix n'avait échappé à aucune d'elles, et toutes deux s'étaient trompées quant à sa signification.

— Je suggère que nous allions nous réchauffer devant la cheminée de la bibliothèque avant de rejoindre les autres dans la salle de bal, reprit-il d'un ton brusque.

— Je n'ai pas froid, assura Olivia. Je me réchaufferai en dansant.

Ils approchaient de la volée de marches conduisant à la terrasse. La vision d'Olivia tournoyant dans les bras d'un autre homme le transperça comme un coup d'épée.

D'un mouvement preste, il s'effaça pour laisser Georgiana passer devant lui, et se remit en route juste avant qu'elle monte, de façon à marcher sur l'ourlet de sa robe.

Le scientifique en lui apprécia le long bruit de déchirure qui en résulta.

S'obligeant à prendre un air désolé, il se confondit en excuses, qui lui vinrent avec une facilité étonnante. Georgiana ne se départit pas de son calme, bien que l'ouverture qui laissait voir sa chemise au niveau de la taille eût provoqué une crise de nerfs chez plus d'une lady.

— Je vais marcher juste derrière toi, lui proposa aussitôt sa sœur. Nous traverserons la salle et monterons directement dans ta chambre.

— Hors de question, protesta Quin. Tout est ma faute, c'est moi qui vais vous conduire à votre chambre. Mademoiselle Georgiana, vous vous êtes foulé la cheville.

Sur ces mots, il la souleva dans ses bras ; elle était aussi légère qu'un oiseau.

Georgiana ne cria pas, mais elle prit une inspiration inquiète.

— Mademoiselle Olivia, vous devrez nous accompagner, lança Quin par-dessus son épaule. Je peux porter votre sœur à l'étage, mais il nous faut un chaperon.

Sans attendre sa réponse, il franchit la double porte vitrée. Surpris par cette entrée, tous les convives cherchèrent à savoir ce qui s'était passé.

— Rien de grave, juste une cheville foulée, répétait Olivia en marchant devant eux.

— Je vais bien, assura Georgiana d'une voix tranquille. Je vais juste me reposer un peu avant de vous rejoindre.

— Je vous laisserai entre les mains de votre femme de chambre, prit soin de déclarer Quin assez fort pour être entendu. C'est vous, bien entendu, qui jugerez si vous êtes en état ou non de redescendre.

Cette comédie se prolongea jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le grand escalier. Quin commença à le gravir, s'étonnant intérieurement de la différence entre les deux sœurs. Georgiana ne pesait pas plus lourd qu'une plume, alors que l'idée de tenir Olivia ainsi... de la porter jusqu'à son lit...

Il accéléra l'allure. Une fois sur le palier, il s'effaça pour laisser Olivia passer devant eux.

Dès qu'ils furent dans sa chambre, Georgiana se libéra poliment mais avec fermeté de son étreinte, et s'inclina dans une parfaite révérence.

— Je vous remercie d'être venu à mon secours, Votre Grâce.

— Je vous en prie. Après tout, c'est moi le responsable de votre infortune, répondit-il en lui baisant la main. Mes intimes m'appellent Quin.

Il perçut une drôle de lueur dans son regard, qu'il n'aurait su interpréter alors qu'il lisait en Olivia comme dans un livre ouvert.

— Puis-je vous appeler Géorgie ? Ce surnom vous va à ravir.

Elle hocha la tête.

— J'en serais très honorée.

À l'adresse de sa sœur, elle poursuivit :

— Olivia, je te rejoins en bas dans une demi-heure. Encore merci, Votre Grâce.

— Mon nom est Quin, insista-t-il.

C'était vraiment une jeune femme très sérieuse ; son sourire n'atteignait pas ses yeux.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle.

Avant de leur fermer la porte au nez.

Olivia fixa le battant, les sourcils froncés. Quin, pour sa part, n'avait que faire de ce que ressentait ou pensait Georgiana. Il jeta un coup d'œil alentour et constata avec grand plaisir qu'ils étaient seuls. Sans lui laisser le temps de dire ouf, il saisit Olivia par la main et l'entraîna dans le corridor jusqu'à sa chambre. Il la tira à sa suite comme un enfant récalcitrant.

— Bon sang, qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle d'un ton tranchant.

Non seulement, Quin savait ce qu'il faisait, mais il était également conscient de ce que, elle, avait envie de faire. Elle aurait beau protester tant qu'elle voudrait, il avait appris à lire dans ses yeux.

Sans un mot, il referma la porte, plaqua Olivia contre le battant et se pencha sur elle, libérant la passion torride qui jaillissait toujours entre eux.

— Quin, voulut-elle protester.

Mais déjà il s'emparait de ses lèvres, incapable de réfléchir tant il brûlait de désir. Le besoin de la toucher, de la posséder, d'être en elle, faisait vibrer son corps entier.

— J'ai envie de vous.

Il referma les mains sur ses fesses pour la presser contre lui.

— Olivia !

Il avait prononcé son nom d'une voix gutturale, comme une prière.

Elle s'était hissée sur la pointe des pieds et répondait avec fièvre à son baiser, mais ce n'était encore pas assez.

Pivotant sur lui-même, il la souleva et la déposa sur le lit. Puis il s'allongea lentement sur elle sans cesser de la regarder pour s'assurer qu'elle comprenait ce qu'il faisait.

Elle laissa échapper un petit son inarticulé, mais ne dit pas un mot. Puis ce fut elle qui reprit sa bouche. Les mains enfouies dans ses cheveux, elle semblait n'être que courbes souples et accueillantes sous la masse musclée de son corps.

Leur baiser s'approfondit. Il ne ressemblait à rien de ce que Quin avait connu. Jusqu'alors, il pensait savoir ce qu'était un baiser : une caresse des lèvres et, parfois, si celui qui le donnait l'osait, une exploration de la bouche de sa compagne avec la langue.

Mais cette description n'avait aucun sens comparée à ce qu'il vivait en cet instant. Leur baiser était tout à la fois un feu dévorant et un partage total. Une expérience bouleversante dans laquelle rien ne lui échappait : ni la sensation de la caresse des doigts d'Olivia qui se refermaient presque douloureusement sur ses cheveux chaque fois qu'il pressait ses hanches contre les siennes ; ni la douceur de son souffle au parfum de thé et de citron ; ni ses petits gémissements qui l'exhortaient à aller plus loin, lui disaient mieux que des mots que...

Il se redressa légèrement pour la regarder, glissa une main possessive le long de son cou, sur son épaule, sa poitrine. Il la sentit frissonner sous la caresse.

Comme elle ouvrait la bouche pour parler, il posa son doigt sur ses lèvres. Elle le lui lécha du bout de la langue. Il répondit à cette invite en introduisant son index dans la chaleur de sa bouche. Le grondement sourd qui monta en lui se réverbéra dans tout son corps.

Et cristallisa ses pensées.

— Je n'épouserai pas Georgiana.

La déclaration était brutale, mais il n'avait jamais été doué pour les mots, même si, avec Olivia, il se sentait un peu plus disert. D'une certaine manière, il parvenait à lui parler.

Elle se raidit.

— Ô mon Dieu, je suis la sœur la plus horrible de la terre. Laissez-moi me relever !

Il secoua la tête tout en suivant la ligne de sa mâchoire du pouce.

— Votre peau est magnifique.

— Je me sens mal, dit-elle. Et vous... vous me séduisez !

— Oui.

— Arrêtez. Laissez-moi me lever !

À regret, il roula sur le côté, sans pour autant la lâcher.

— Je ne peux pas l'épouser, cela n'a rien à voir avec vous.

— menteur.

Elle le foudroya du regard, et il savoura l'instant. Olivia était comme une flamme.

— Sachez que je ne mens jamais.

— Vous le faites en ce moment. Si vous ne m'aviez pas rencontrée, vous auriez épousé Géorgie et auriez été aussi heureux ensemble que deux punaises dans un matelas, ou, pour être plus précise, deux chimistes dans un laboratoire.

— Je ne peux pas l'affirmer, bien sûr, mais je crois que vous vous trompez. Je ne m'en étais jamais rendu compte avant qu'elle n'invite lady Althea et votre sœur, mais je ne pourrai jamais épouser une femme choisie par ma mère.

— Son choix est judicieux, décréta Olivia. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Ce qu'il y a entre nous n'est qu'un incendie de forêt, pour reprendre votre expression. Quelque chose de passager, destiné à se consumer. Laissez-moi me lever, s'il vous plaît.

— Je ne pense pas savoir ce qu'est l'amour, du moins tel que les gens en parlent. Mais je suppose que c'est ainsi que certains nommeraient ce que j'éprouvais pour Évangeline. Pour ma part, je le décrirais plutôt comme de l'affection, à condition d'inclure un désir irréductible dans ce terme.

Olivia s'immobilisa. Puis elle lui caressa la joue.

— Je suis désolée.

— Ce n'était pas un mariage heureux. Elle ne m'aimait pas et avait toujours besoin d'aller voir ailleurs. C'était un réel problème. Mais je lui étais très attaché, même si elle me trompait et m'a finalement quitté. Je n'y pouvais rien. C'est idiot, je sais.

Olivia déposa un baiser sur ses lèvres.

— Vous devriez être fier de votre loyauté, au contraire. Vous êtes merveilleux, Quin.

— Plutôt stupide, oui. J'aurais dû réussir à me raisonner d'une façon ou d'une autre.

— Je ne pense pas que l'on puisse décider de tomber ou non amoureux.

— Je suis tout à fait d'accord, répondit-il avec satisfaction. Quand je vous dis que je ne mens jamais, je le pense.

Elle secoua la tête.

— Il faut que je parte au cas où Géorgie déciderait de redescendre.

— Qu'est-ce que j'étais en train de dire ? demanda-t-il en essayant de rassembler ses esprits distraits par la vue de ses lèvres pulpeuses.

— Que vous ne mentiez jamais, indiqua-t-elle en s'asseyant. Je vous l'accorde.

— Je ne suis pas doué pour... deviner les sous-entendus.

Elle plia les genoux, les entoura de ses bras et posa le menton dessus, le dévisageant d'un air empli de curiosité.

— Pourtant, vous êtes la personne la plus intelligente que j'aie rencontrée.

— Parce que vous n'êtes pas allée à l'université.

Elle s'esclaffa.

— La plupart des gens joueraient les faux modestes face à un tel compliment, m'assurant que j'exagère.

— Je le répète : je ne mens jamais. Il est fort probable que je sois la personne la plus intelligente que vous ayez rencontrée, mais cela ne signifie pas que je suis la plus sage. Mon attitude vis-à-vis d'Evangeline en est la preuve.

— Elle prouve juste que vous êtes humain.

— Quel pitoyable témoignage d'humanité. Ce que je voulais vous dire, c'est que je serais incapable de prononcer le serment sans y croire.

— Le serment ? Oh, lors du mariage !

— Être fidèle dans le bonheur et les épreuves, cita-t-il. S'aimer et se soutenir jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Olivia se racla la gorge.

— Pauvre Évangeline.

— Elle appartient au passé à présent, affirma-t-il.

Et il le pensait.

— Mais je ne pourrais pas dire ces paroles à n'importe qui. Elles ont trop d'importance à mes yeux pour que je les trahisse.

— Même si Evangeline l'a fait ?

— Oui. Savez-vous comment elle est morte ?

— Non.

— Elle s'enfuyait. Elle avait décidé de partir en France avec son amant, une espèce de crétin dénommé sir Bartholomew Dandy.

Olivia ne put s'empêcher de ricaner.

— Je suis sérieux. Dandy portait très bien son nom : il savait chanter dans des dizaines de langues, danser toutes les danses, et ses cravates étaient toujours parfaitement repassées. Quoi qu'il en soit, Dandy et elle ont emmené Al fie avec eux.

Il s'arrêta le temps de prendre une inspiration.

— Ils sont partis pour la France en pleine tempête. On leur avait interdit d'embarquer, mais Évangeline a soudoyé le capitaine. Elle craignait que je ne retrouve sa trace, et que je la rattrape.

— Êtes-vous certain d'avoir envie de me raconter cela ?

— Pourquoi pas ? Il n'y a rien de secret. Votre femme de chambre vous en apprendrait autant si vous l'interrogez.

— Et vous l'avez suivie ?

— J'ai presque tué mon cheval tant je l'ai poussé. Mais il était trop tard. Le souvenir de ce ponton continue à me hanter. Tout ce que j'ai vu en arrivant, c'est cette mer déchaînée. Le navire a sombré à moins

de deux miles du port.

Il y eut un moment de silence.

— Je suppose, murmura finalement Olivia, qu'une future duchesse ne devrait pas se montrer injurieuse, surtout vis-à-vis d'une morte. Aussi me contenterai-je de vous dire, Quin, tout en évitant les insultes, que votre femme était une imbécile.

Il sourit malgré lui.

— C'était il y a longtemps. Cinq ans déjà. Presque une vie.

— Sottises. On ne se remet jamais de la perte d'un être aimé. Encore moins lorsqu'il s'agit d'un enfant.

À quoi bon protester ? C'était cruellement vrai.

— Quoi qu'il en soit, je ne pourrai pas épouser Georgiana. Jamais, ajouta-t-il pour être sûr qu'elle comprenait.

— Je pense qu'avec le temps, vous pourriez l'aimer. Ou avoir de « l'affection » pour elle, si vous préférez ce terme.

— Même si Evangeline me trompait, je lui suis resté fidèle. Je la désirai tellement que, plus d'une fois, j'ai eu peur de ne pas pouvoir me contrôler. Bien que j'y sois toujours parvenu, bien sûr.

Un ombre glissa dans le regard d'Olivia.

— Evangeline a jeté aux orties ce que chaque femme de ce royaume rêve de trouver un jour. Elle ne le méritait pas.

— Qu'elle l'ait mérité ou non, elle l'avait. Quand j'ai porté votre sœur dans l'escalier, tout à l'heure, je n'ai pas ressenti une once de désir.

Elle fronça les sourcils.

— Géorgie est très joliment faite. A vrai dire, elle est parfaite sur tous les plans.

— J'ai eu l'impression de porter une enfant, frêle et mince.

— Elle est élégante, trancha Olivia. Je donnerais n'importe quoi pour avoir sa silhouette.

— Vraiment ?

— Bien sûr. J'ai toujours rêvé de lui ressembler. Pas suffisamment, à l'évidence, pour arrêter de manger.

— C'est de la folie. Vous avez tout ce qu'elle n'a pas.

Comme Olivia ouvrait la bouche pour protester, il ajouta :

— J'ai bien dit *tout*. Moi, compris.

De la folie, sous toutes ses formes

Les derniers mots de Quin, prononcés avec le calme qui le caractérisait, bouleversèrent Olivia.

— Pardon ? murmura-t-elle. Que venez-vous de dire ?

— J'ai dit que j'avais de l'affection pour vous. Si embarrassant que ce soit, il semblerait même que j'en aie encore davantage que pour Évangeline. Peut-être suis-je fou.

Il se tut, pensif.

— Pourtant, je ne perçois aucun autre signe de faiblesse mentale chez moi, reprit-il. Ce qui me pousse à penser qu'il s'agit simplement d'une faiblesse humaine. D'où ma réticence à en parler comme d'un défaut.

Elle secoua la tête, incrédule.

— Il se peut aussi que je fasse partie de ces hommes incapables de résister à la luxure.

Olivia prit une longue inspiration.

— Vos paroles m'honorent. Toutes les femmes aiment s'entendre dire qu'elles sont un objet de désir, croyez-moi. Mais vous devez m'écouter, Quin : je ne trahirai pas Rupert en le quittant pendant qu'il se bat dans un pays étranger. Surtout, je ne trahirai *jamais* ma sœur. Vous êtes resté assis dans le parc avec elle pendant près d'une heure. Vous l'avez portée dans les escaliers. Vous lui avez fait la cour.

— Je ne me suis pas montré plus courtois avec elle qu'avec une autre.

— En discutant sur un banc pendant une heure ? Je vous imagine mal agir ainsi avec n'importe quelle autre de vos invitées.

— Votre sœur est remarquablement intelligente ; nous avons parlé de science. C'est un plaisir de converser avec elle. Pour autant, quarante-cinq minutes de conversation n'impliquent pas que je l'épouse.

— Étant donné le contexte, cela lui apporte de bonnes raisons de croire qu'elle sera la future duchesse de Sconce. Et je ne me mettrai

jamais en travers de son chemin pour quelque raison que ce soit. Je refuse qu'on dise un jour que je lui ai volé son futur mari.

Elle se leva.

— Je dois me recoiffer...

Il la rejoignit d'un bond, aussi souple et silencieux qu'un félin.

— Jurez-moi que vous ne voulez pas m'épouser ! lança-t-il en lui saisissant le bras. Qu'il n'y a rien de plus fort entre nous qu'entre Evangeline et moi autrefois, Montsurrey et vous aujourd'hui, ou même votre sœur et vous.

Le cœur d'Olivia battait si violemment contre ses côtes qu'elle se demanda si Quin l'entendait.

— Je ne pense pas que cela ait de l'importance, articula-t-elle.

— Vraiment ? s'écria-t-il. Qu'est-ce qui en a davantage que cela ? Dites-le-moi !

— Chut ! ordonna-t-elle. Si l'on nous surprenait tous les deux ici, je serais obligée de vous épouser, et je ne vous le pardonnerais pas.

Il l'attira à lui.

— Vous ne comprenez pas parce que vous n'avez jamais perdu un être cher. Rien n'est plus important, ni la science, ni les questions mathématiques, ni mon titre ou mes terres... rien.

— Si, l'honneur, contra-t-elle, la poitrine douloureuse. Mon honneur. Je ne peux trahir ni ma sœur ni Rupert.

Quelque chose se transforma dans le regard de Quin.

— Votre amour n'est pas aussi vaste que l'océan, pas aussi profond.

— Je n'ai jamais dit que je vous aimais, sans même envisager d'user de telles métaphores, répliqua-t-elle en s'efforçant de garder une voix ferme. Je vous connais à peine.

Elle sentit les mains de Quin se crispier sur ses hanches, comme s'il s'apprêtait à argumenter. Un frisson la parcourut : il savait ce qu'elle ressentait pour lui.

Malgré tout, il la lâcha.

— Ma mère a toujours affirmé que j'étais désespérément idiot dès qu'il s'agissait de sentiments. J'en ressens rarement, mais quand c'est le cas, cela ressemble à une sorte de folie.

Olivia secoua ses jupes en évitant son regard. Elle connaissait cette folie : elle était en proie à la même. Mais si elle l'avouait, Quin ne la laisserait plus partir, elle le savait. Il crierait : « Elle est à moi ! » si fort que tous les invités accourraient dans la chambre. Alors, elle devrait vivre le restant de ses jours avec la blessure d'avoir trahi sa propre sœur.

Hors de question.

— Je vais me retirer quelques instants dans ma chambre, puis je redescendrai, annonça-t-elle. Si vous aviez l'obligeance de regagner la salle de bal maintenant, peut-être que personne ne remarquera notre

absence.

Il s'inclina. Elle passa devant lui et referma doucement la porte derrière elle.

Après avoir demandé à Norah de la recoiffer et s'être un peu calmée, Olivia rejoignit sa sœur dans sa chambre.

— Géorgie ?

Installée devant la cheminée, Georgiana lisait. Elle était l'image même de la sérénité.

— Je peux descendre ? Il n'est pas trop tôt ?

— Je crois que tu t'es foulé la cheville suffisamment longtemps, plaisanta Olivia avec un sourire forcé.

— À ton avis, je dois faire semblant de boiter ?

— Surtout pas. Tu as trempé le pied dans de l'eau froide additionnée de vinaigre, même si, bien sûr, tu n'as pas l'indélicatesse d'entrer dans les détails, et le soulagement a été immédiat. En revanche, il serait peut-être préférable que tu ne dances pas.

— Ce ne sera pas un grand sacrifice : je n'aime pas danser.

Georgiana se leva et lissa ses cheveux devant le miroir.

— Tu n'aimes pas danser ? s'étonna Olivia. Je l'ignorais.

— Je me rends compte qu'il y a beaucoup d'aspects de la vie de duchesse qui me déplaisent. Danser, par exemple. Ou papoter, comme j'ai dû le faire avec la mère d'Althea cet après-midi. Nous avons parlé broderie pendant deux heures !

— Toi, tu as « papoté » ! Tu m'en vois médusée.

— S'il y avait eu un cercueil à proximité, je m'y serais précipitée sans la moindre hésitation.

Olivia lâcha un rire.

— Géorgie ! Tu n'es plus toi-même.

— Au contraire, j'ai l'impression de devenir moi-même, répliqua Georgiana d'un ton grave. Dans le jardin, j'ai parlé avec le duc de la décomposition de la lumière.

L'hilarité d'Olivia cessa d'un coup.

— Et c'était bien plus intéressant que la broderie, j'imagine. Évidemment.

— C'est injuste que je ne puisse pas aller à l'université, lança sa sœur, le regard aussi farouche que celui d'un faucon entravé. J'en serais capable, Olivia. Je pourrais faire aussi bien que lui. Peut-être mieux.

— Vraiment ?

Georgiana opina.

— Je ne sais rien... ou pas grand-chose. Mais il suffirait d'apprendre. Comme j'ai appris à me conduire en duchesse, sauf que ce serait mille fois plus intéressant.

Olivia plissa le front.

— Es-tu en train de dire que tu as appris à te conduire en duchesse parce que c'était le seul objet d'étude que tu avais sous la main ?

Georgiana passa devant elle et sortit dans le corridor.

— Tu mets trop d'émotion dans toute chose, Olivia. On nous a donné une tâche à accomplir, nous pouvions l'effectuer bien ou mal. J'ai choisi la première solution. Quant à toi, tu as laissé tes émotions te détourner de ton objectif.

Olivia lui saisit la main pour l'arrêter.

— Géorgie !

— Oui ?

— Tu es en colère contre moi ?

A ces mots, le regard de Georgiana s'adoucit.

— Non, absolument pas. Ce qui me met en colère, c'est d'avoir été éduquée pour devenir la femme d'un duc. Même si je l'avais été pour devenir celle d'un scientifique, cela ne m'aurait pas suffi.

— Tu veux être *la* scientifique.

— Oui. J'ai pris plaisir à échanger avec le duc. Mais en même temps, j'étouffais de jalousie et de ressentiment.

Olivia sourit et déposa un baiser sur sa joue.

— Tu peux étudier tout ce que tu veux, Géorgie, assura-t-elle.

En guise de réponse, sa sœur haussa les épaules, geste peu élégant qui en disait long sur son désarroi.

— Je suis sérieuse ! insista Olivia. Pourquoi diable veux-tu aller à l'université ? Tout est écrit dans les livres, et tu peux avoir autant de livres que tu le souhaites.

— Grâce à toi et à Rupert, c'est cela ?

— Précisément. Et nous pourrions également payer un professeur d'Oxford ou de Cambridge pour qu'il vienne t'enseigner tout ce que tu ne trouveras pas dans les livres. Tu deviendras savante en un temps record, Géorgie.

— Je le pourrais, s'écria sa sœur. Je le pourrais vraiment..

— Et dès que tu auras épousé Sconce, tu pourras acheter autant de livres que tu voudras, et même discuter de tes idées avec lui. Car, tu t'en doutes, ce n'est pas avec Rupert ou moi que tu auras des conversations intellectuelles.

Georgiana fit quelques pas, puis s'arrêta de nouveau et la fixa droit dans les yeux.

— Je sais que je t'ai dit qu'il était parfait, Olivia, déclara-t-elle. Mais je me trompais. Il n'y a pas d'étincelle. Rien.

— Cela viendra avec le temps, suggéra Olivia à son corps défendant.

— Je pensais... J'étais sincèrement certaine que lorsque je rencontrerais l'homme idéal, je sentirais quelque chose de particulier. L'envie d'être avec lui. De la passion, de l'amour, n'importe quoi. C'est

ce que j'ai cru éprouver au début avec Sconce. J'aime discuter avec lui. Mais je n'ai pas envie de l'appeler par ce prénom ridicule, Quin.

— Tu n'aimes pas son prénom ?

— Il me fait penser au cri d'une souris coincée dans un piège, avoua Georgiana en se remettant en marche.

Olivia lui emboîta le pas, en proie à un soulagement qui lui donnait envie d'exploser de joie.

— Et même s'il ne ressemble pas à un croisement entre une souris et un zèbre, poursuivit Georgiana, il ne me regarde pas comme il te regarde toi.

— Il ne... commença Olivia.

— Je ne suis pas idiote ! coupa Georgiana en pivotant vers elle. J'ai peut-être souhaité épouser Sconce avant de le connaître mieux, mais même si j'avais encore envie de devenir sa femme - ce qui n'est pas le cas -, je refuserais d'être un os qu'on lui jette sous prétexte que tu n'as pas le courage d'assumer tes sentiments.

— Tu n'es pas un os ! protesta Olivia.

Sa sœur lui jeta un regard perçant.

— Si tu le veux, Olivia Lytton, prends-le ! Pour l'amour de Dieu, c'est un duc. C'est l'occasion ou jamais de rendre heureux à la fois père, mère et toi-même. Rupert reviendra un jour, et son cerveau ne sera pas en meilleur état que lorsqu'il a quitté le pays. Que diable attends-tu donc ?

— Rupert, répondit Olivia d'une voix faible. Je ne peux pas le trahir.

— Tu le trahirais si tu donnais Lucy à un rétameur de passage. Personnellement, je pense que l'annulation de votre mariage ne le rendrait pas malheureux plus de cinq minutes.

— J'avais peur...

Olivia dut s'éclaircir la voix avant de reprendre :

— J'avais peur de te trahir, toi.

— Si je l'avais voulu, je me serais battue en duel pour l'avoir, répliqua Georgiana avec un sourire resplendissant. À l'épée, à l'aube. Mais je n'en veux pas.

Olivia l'attira contre elle et l'étreignit.

— On te dotera, Géorgie. Tu le sais ?

— Oui, répondit sa sœur en pénétrant dans la salle de bal.

Elle semblait plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis des années.

— Tu as intérêt, ajouta-t-elle. Parce que, au cas où l'idée t'aurait traversé l'esprit, sache que je ne prendrai pas ta place auprès de Rupert. Rien que de penser à cette scène dans la bibliothèque me donne la nausée. Je préfère encore rester vieille fille. D'ailleurs, si je trouve assez de livres intéressants, c'est peut-être ce que je ferai.

— Tu peux faire ce que tu veux, assura Olivia. Une seule sacrifiée sur l'autel ducal suffit.

Georgiana lâcha un rire joyeux qui fit se retourner deux messieurs.

— Des sacrifices comme le tien, je nous en souhaite à toutes.

Olivia sentit la chaleur lui monter aux joues.

— Je sais...

— Tu le mérites grandement, l'interrompit sa sœur. Tu as toujours fait preuve de beaucoup de gentillesse avec Rupert, et je suis sûre que nous réussirons à lui trouver une autre épouse. Pas Althea, mais quelqu'un qui soit capable de le comprendre et de prendre soin de lui.

— Et de suffisamment intelligent pour s'occuper de son domaine. Crois-tu vraiment que je...

Georgiana lui sourit et jeta un coup d'œil sur sa droite.

— Bonté divine, ne serait-ce pas Annabel Trevelyan en train de danser avec le duc ? En voilà une qui adorerait devenir sa duchesse.

Olivia pivota vivement, entendit sa sœur pouffer de rire, et avisa Quin adossé au mur qui regardait les danseurs d'un air sombre.

— Il s'est installé là où il pourrait te voir arriver, lui chuchota Georgiana à l'oreille. Si tu traverses la salle pour te rendre à la bibliothèque, il te suivra.

— Je n'oserais pas, répondit Olivia, la bouche sèche.

— Où est passée la fille courageuse que je connais ? Celle qui est entrée dans la bibliothèque de père en sachant qu'elle s'apprêtait à vivre l'épreuve la plus pénible qu'une femme puisse endurer ? Tu as du courage, Olivia. Sers-t'en !

Olivia prit une profonde inspiration. Au même instant, Quin tourna la tête dans sa direction. Georgiana avait raison : il la cherchait.

Il était amoureux d'elle. Ou plutôt, pour reprendre son expression, il avait de « l'affection » pour elle.

Comme dans un état second, elle s'avança dans la salle, suivie par le rire de sa sœur. Puis, au bon moment, elle regarda Quin en espérant qu'il lirait dans ses yeux l'invitation à la suivre.

Il se redressa sur-le-champ, et une étincelle s'alluma dans ses yeux. Elle poursuivit donc son chemin, s'arrêtant de temps à autre pour répondre à un salut, déclinant les invitations à danser, s'échappant le plus rapidement possible. C'était comme un jeu, le jeu le plus excitant auquel elle eût jamais joué.

Quin devait être en train de la suivre. Elle aurait parié sa vie qu'il n'avait pas résisté à l'oeillade qu'elle lui avait lancée. Son pouvoir la grisait... vibrait dans tout son corps, lui faisait les jambes en coton.

Une fois sortie de la salle de bal, elle se dirigea sans hésiter vers la bibliothèque.

L'endroit était désert, à l'exception du valet de pied. La duchesse, qui ne voulait pas donner à ses hôtes l'occasion de batifoler, plaçait toujours un domestique dans chaque pièce lors de ses réceptions.

Olivia le salua d'un signe de tête.

— Roberts. La soirée est-elle calme par ici ?

Le valet quitta sa posture rigide en la reconnaissant.

— Trois couples pour l'instant, indiqua-t-il avec un grand sourire.

— Laissez-moi deviner... Il y a un cahier avec les paris ?

— Un pour chaque pièce, acquiesça-t-il. Deux pence chaque fois. J'ai parié que cinq couples essaieraient celle-ci.

La porte s'ouvrit doucement derrière elle. Elle n'eut pas besoin de se retourner ; l'air semblait se transformer quand il était près d'elle.

— Roberts, dit-il d'une voix grave qui la fit frissonner, sa Grâce a sûrement besoin de vous de l'autre côté du manoir.

Roberts était trop bien discipliné pour laisser paraître ne serait-ce qu'un soupçon de curiosité. Il s'inclina et sortit aussi silencieusement que Quin était entré.

Alors seulement, Olivia pivota sur ses talons.

Il était magnifique, avec sa veste bleu sombre qui soulignait ses épaules larges et mettait en valeur le vert de ses yeux.

La lueur dans ses prunelles la fit reculer d'un pas.

— Quin !

Elle était aussi haletante et exaltée qu'une gamine de treize ans.

— Vous m'avez fait venir, dit-il, aussi direct qu'à son habitude, et me voilà. J'espère que vous ne changerez pas d'avis, Olivia, car je ne pense pas être capable de vous résister.

Elle ne trouva rien à répondre. Il était si beau. Mince, puissant, musclé. Même ses cheveux étaient extraordinaires.

Alors qu'elle-même était boulotte et ordinaire.

Il la rejoignit en deux enjambées. Sa proximité ne faisait qu'accentuer le contraste entre eux. C'était insupportable. Il lui prit les mains et les porta à ses lèvres ; un nouveau frisson la secoua.

— Je suis grosse, lâcha-t-elle.

— Vous n'êtes pas grosse. Vous êtes la femme la plus belle et la plus voluptueuse que j'aie jamais rencontrée.

Tout en parlant, il parcourut son corps du regard, prenant tout son temps avant de reporter les yeux sur son visage. Le désir qu'elle lut dans ses prunelles alluma un feu ardent en elle.

— Je désire tout en vous, murmura-t-il. J'ai envie de m'agenouiller pour vous adorer telle une déesse de la sensualité.

Joignant le geste à la parole, il suivit la courbe de ses seins et de ses hanches dans une caresse brûlante. Une caresse que seul un mari avait le droit de prodiguer à sa femme, songea Olivia avec un frisson d'effroi.

Car, que se passerait-il le jour où la réalité lui dessillerait les yeux ? Elle ne supporterait pas de lire dans son regard le même désenchantement que celui qu'elle lisait depuis toujours dans celui de sa mère.

— Je ne ferai pas une bonne duchesse, déclara-t-elle en hâte. Je ne pense pas que la duchesse douairière m'apprécie beaucoup. Elle préférerait que vous épousiez Georgiana. En fait, je suis certaine qu'elle serait consternée à la seule idée que je puisse devenir votre femme.

— C'est précisément pour cette raison qu'il y a un second manoir sur mes terres. Je n'épouse pas ma mère, mais vous.

Le regard gris-vert de Quin était si... Jamais elle n'aurait imaginé qu'un homme la contemplerait ainsi un jour.

Mais elle avait dressé la liste de tout ce qui la rendait inapte à devenir duchesse de Sconce.

— Je fais des blagues vulgaires. Mon sens de l'humour n'est pas très aristocratique.

Une lueur amusée brilla dans les yeux de Quin.

— Je ne connais qu'une seule blague de ce genre ; c'est mon cousin Peregrine qui me l'a apprise lorsque nous étions enfants. « Il était une fois une lady de Bude, qui un jour s'en alla nager dans le lac... »

Il s'interrompit, attendant... une invitation. Olivia sentit ses joues s'empourprer.

— « Un homme sur une barque, enchaîna-t-elle dans un souffle, plongeait sa perche dans l'eau... »

— « Et lui déclara : "Vous n'avez pas le droit de nager ici, l'endroit est privé." » En vérité, admit Quin, je ne l'ai jamais réellement comprise. Je vois bien ce que symbolise la perche, mais je ne trouve pas la chute très drôle. Etes-vous certaine d'avoir envie de vivre avec un homme qui, non seulement, ne fait pas de blagues, mais en outre, doit se les faire expliquer ?

— Etes-vous certain de vouloir vivre avec une femme qui ne partage pas votre passion pour la science ? J'ai peur que...

— Oui, mon ange ?

— ... vous vous ennuyiez avec moi. Je suis incapable de dissenter sur la nature de la lumière, et si vous m'entretenez des fonctions mathématiques, je risque de m'endormir. J'ai un esprit très trivial.

— Vous comprenez les émotions, pas moi. Cela ne signifie pas pour autant que mon esprit ne vaut rien. Nos centres d'intérêt sont différents, c'est tout. Pourquoi vous assommerais-je avec des mathématiques ? Je préfère que vous m'appreniez à rire.

Olivia sentit l'émotion lui nouer la gorge.

— Récitez-vous à nos enfants des poèmes grivois en guise de comptines ? demanda-t-il.

Elle fit mine de réfléchir.

— Peut-être.

— Dans ce cas, vous devrez me les apprendre avant. Malheureusement, Alfie n'a jamais appris un seul vers de poésie.

Il glissa les mains sur ses épaules, dans ses cheveux, jouant avec ses mèches.

— C'est la première fois depuis sa mort que j'arrive vraiment à parler d'Alfie, confia-t-il. J'ai réussi à prononcer son nom sans avoir l'impression de tomber au fond d'un puits.

Elle déglutit.

— Peut-être pourrions-nous offrir l'étrange prénom de Alphington à l'un de nos futurs enfants, suggéra-t-il d'un air hésitant. Ce serait une manière de... ne pas l'oublier.

— Oh, Quin ! murmura-t-elle.

Puis, parce que la réponse était suffisamment évidente pour ne pas avoir besoin d'être formulée à voix haute, elle demanda :

— Combien d'enfants aurons-nous, selon vous ?

— Beaucoup ? proposa-t-il, les yeux plongés dans les siens. J'ai toujours rêvé de voir la nurserie pleine d'enfants. Ainsi, aucun d'eux ne serait jamais seul.

Le cœur d'Olivia se serra quand elle songea à la solitude qu'avaient dû ressentir les deux futurs ducs, Quin et Alfie.

— C'est pour cela que vous jouiez au cerf-volant, pour qu'Alfie ne soit pas seul ?

— Evangeline ne voulait pas d'autres enfants. Elle ne supportait pas de voir son corps se transformer. D'autant moins qu'elle me plaisait encore plus enceinte.

— Vraiment ?

— Je ne l'ai jamais trouvée plus belle que durant cette période, alors qu'elle se trouvait répugnante. Elle a refusé que je la touche ou la voie nue pendant deux ans.

Olivia fronça les sourcils.

— Je croyais qu'elle vous avait été infidèle durant tout le temps où vous avez été mariés ?

— C'est le cas. Ce qui la gênait avec moi ne la dérangeait pas avec ses amants.

Une fois encore, Olivia préféra ne pas dire ce qu'elle pensait du comportement d'Evangeline.

— Mais je n'ai pas envie de parler de mon ex-épouse, déclara soudain Quin. En fait, je ne veux même plus prononcer son nom.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, Quin ? Je suis tellement ordinaire comparée à vous.

L'expression de totale perplexité qui se peignit sur ses traits ne pouvait être feinte.

— Que diable voulez-vous dire ? Vous êtes belle. Et drôle. Et tout le monde dans cette maison vous adore. Avec peut-être une exception, reconnut-il, en la personne de ma mère. Mais elle apprendra à vous apprécier.

Cette fois, Olivia ne put réprimer un sanglot.

— Non ! s'écria Quin en la prenant dans ses bras. Ne pleurez pas.

Il embrassa ses larmes, promenant ses lèvres sur son visage dans la plus douce des caresses. Olivia se lova dans ses bras.

— Cela vous ennuerait de me dire exactement ce qui vous a conduite à m'attirer dans cette pièce, chuchota-t-il entre deux baisers. Il y a une heure, vous étiez prête à me sacrifier pour votre honneur.

Olivia eut un rire tremblant.

— Je me sens toujours aussi mal vis-à-vis de Rupert. Mais Géorgie m'a assuré que nous lui trouverions l'épouse qu'il lui faut : une femme compréhensive, solide et gentille.

— Ah ! Donc, votre sœur a découvert la vérité.

— Elle m'a déclaré qu'il n'y avait pas d'étincelle entre vous.

— Comme je vous l'avais dit. Votre sœur ferait une excellente scientifique, vous savez.

— C'est déjà une excellente scientifique, et elle sera carrément brillante quand nous lui aurons acheté les livres dont elle a besoin. Ce dont mon père ne voudrait pas entendre parler. Il trouve que lire n'est pas une activité convenable pour une lady, et mère est d'accord avec lui.

Quin secoua la tête avec mépris.

Elle se blottit un peu plus contre lui, savourant la chaleur de ses bras, l'odeur virile et épicée de son corps musclé et... la bosse dure contre son ventre témoignant mieux que des mots de son désir.

— Je me sens coupable de vous voler à Montsurrey, avoua-t-il. Voler la fiancée d'un homme qui se bat pour son pays n'est pas très glorieux.

— Rupert n'a pas respiré tout de suite à sa naissance, expliqua Olivia en se laissant aller contre lui. Il ne sera jamais tel qu'il aurait dû être.

— C'est déjà un homme admirable. Il sert son pays et risque sa vie pour protéger le royaume d'Angleterre.

De nouvelles larmes mouillèrent la veste de Quin.

— Vous avez raison, répondit-elle.

— Il pourra toujours compter sur nous. Il vous avait, et je vous ai prise à lui. Je n'oublierai jamais ce que je l'ai forcé à abandonner.

Olivia renifla de façon peu élégante, et accepta le mouchoir qu'il lui tendit.

— Rupert vous en voudrait davantage si vous lui preniez Lucy.

Quin s'esclaffa.

— Je suis sérieuse, protesta-t-elle. D'ailleurs, Géorgie est d'accord avec moi.

Il lui souleva le menton et embrassa ses paupières humides. Puis sa bouche captura la sienne, tandis que ses mains parcouraient son corps,

possessives, presque brusques, comme si elles voulaient laisser leur empreinte sur sa chair.

Olivia s'abandonna à son étreinte avec la sensation d'être là où elle devait être. Sous la douceur du baiser de Quin, elle perçut la force, l'exigence sauvage d'un homme. Alors, glissant les bras autour du cou, elle s'accrocha à lui et entrouvrit les lèvres pour l'accueillir.

Jamais elle ne s'était sentie aussi vivante, aussi vibrante. Lui tenant le visage d'une main, Quin lui renversa la tête pour mieux explorer les profondeurs de sa bouche.

C'était cela, *l'intimité*, comprit-elle tout à coup.

Quin lui mordilla la lèvre inférieure, et elle frémit, comme traversée par un vent violent. Puis il descendit vers la courbe de sa mâchoire tout en la plaquant contre lui.

Dressée sur la pointe des pieds, Olivia était tellement grisée par ses baisers que ce fut à peine si elle entendit la porte s'ouvrir.

Baisers spontanés, hilarants ou autres

Olivia s'arracha aux lèvres de Quin et fit volte-face alors même que ses bras l'encerclaient encore. La douairière n'avait pas l'air particulièrement en colère, ni réprobateur. Elle les contemplait plutôt comme un enfant observe une chenille : avec curiosité, mais sans dégoût.

— Tarquin.

— Mère, répondit Quin sans lâcher Olivia.

— Que diable es-tu en train de faire ?

— J'embrasse Olivia. Spontanément.

Les sourcils de la duchesse parurent se froncer - même s'il était, bien sûr, impossible de l'imaginer s'autoriser une expression aussi extravagante.

— Mademoiselle Lytton, je me vois obligée de vous poser la même question.

« Je laisse Quin m'embrasser », faillit rétorquer Olivia. Elle jugea néanmoins plus prudent de se montrer moins directe.

— Je suppose que la fatigue de la soirée a provoqué un degré d'hilarité inhabituel, expliqua-t-elle, espérant déconcerter la douairière par une phrase aussi obscure.

Mais c'était oublier un peu vite qui lui faisait face. L'auteur du *Miroir des compliments* avait trop l'habitude des mots pour se laisser troubler par si peu.

— Cela ne ressemble pas à une expression d'« hilarité », selon moi, répliqua la douairière. Tarquin, je pourrais te rappeler le rôle désastreux qu'a joué ta spontanéité dans ton premier mariage, mais je m'en abstiendrai.

— Parfait, approuva Quin en resserrant son étreinte autour d'Olivia.

— Je n'ai d'ailleurs aucune raison de le faire, reprit sa mère, puisque cette jeune femme est déjà fiancée, et qu'en conséquence, ces baisers, qu'ils fussent spontanés, hilarants ou autres, resteront sans suite. Mademoiselle Lytton, avant de vous abandonner à cet accès de plaisir

inhabituel, avez-vous rappelé à mon fils que vous serez bientôt duchesse ?

En regardant la douairière, Olivia eut soudain la vision d'un vautour tournoyant dans le ciel. Ce qui faisait d'elle une lionne blessée. Ou quelque chose d'encore plus vulnérable : un lapin écrasé par une carriole.

— Oui, affirma-t-elle.

Elle se tourna vers Quin pour ajouter :

— Comme je vous en ai informé, Votre Grâce, je suis déjà promise à un autre.

— Au marquis de Montsurrey, acquiesça-t-il. Quand Montsurrey rentrera en Angleterre, vous serez fiancée et rapidement mariée avec moi. Olivia sera la duchesse de Sconce, annonça-t-il à sa mère.

— Je m'y oppose.

Un silence tendu suivit ces paroles.

— Peut-être devrais-je vous laisser parler de tout cela entre vous, suggéra Olivia en se libérant des bras de Quin.

L'ignorant superbement, la douairière garda les yeux rivés sur son fils.

— Mlle Lytton est plus que convenable pour un simple d'esprit tel que Montsurrey. Elle a d'ailleurs fait preuve d'une loyauté louable à l'égard de ce pauvre garçon, ce dont j'ai fait pan au duc par écrit. En revanche, elle ne te convient pas.

— Je pense que si, riposta le duc.

Olivia s'éloigna discrètement.

La douairière pivota vers elle.

— J'espère que vous n'envisagez pas de sortir en catimini comme une domestique fautive avec une soucoupe brisée.

Olivia se redressa.

— Je pensais qu'il serait plus poli de vous laisser poursuivre cette conversation avec votre fils en privé.

— En effet. Cependant, ce que j'ai à dire vous concerne, au même titre que votre sœur. *Elle* convient tout à fait pour devenir duchesse de Sconce - un titre, soit dit en passant, autrement plus ancien et plus auguste que celui de Canterwick -, ce qui n'est pas votre cas.

— Ma sœur ferait effectivement une duchesse de Sconce remarquable, approuva Olivia dans l'espoir d'éviter la guerre ouverte.

— Qu'elle soit une bonne ou une mauvaise duchesse n'a aucune importance, intervint Quin.

Olivia n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qu'il souriait ; elle le percevait dans sa voix.

— J'ai l'intention d'épouser Olivia, pas Georgiana.

— Par amour, évidemment ! s'exclama la duchesse, furieuse. Et quel bienfait t'a apporté l'amour, Tarquin, sinon une réputation de mari

trompé qui te poursuit depuis toutes ces années ?

Elle ajouta à l'adresse d'Olivia :

— Savez-vous qu'il n'a pas parlé pendant un an après la noyade de son irresponsable épouse ? Un an sans ouvrir la bouche !

— C'est faux, je parlais, protesta Quin.

— Oh, tu réclamaïes peut-être une tranche de rosbif, mais rien de plus ! Pendant une année entière tu n'as fait preuve d'aucun intérêt pour la vie.

— Je me sentais comme un somnambule, admit-il.

Au grand étonnement d'Olivia, il ne paraissait absolument pas en colère.

— Montsurrey est une nouille, décréta la douairière.

Olivia se raidit.

— C'est un fait, insista celle-ci sans lui laisser le temps de répliquer. Il fera un époux parfait pour vous, mais ce n'est pas le cas de mon fils. Vous voudrez bien me pardonner ma franchise, mademoiselle Lytton, mais vous êtes trop en chair, grossière, et plutôt mal élevée. Ce dernier point est d'autant plus surprenant que votre sœur jumelle, elle, se montre d'un raffinement exquis. Surtout, vous êtes inintéressante. Vous n'avez montré aucun goût pour tout ce qui passionne mon fils.

Se redressant de toute sa hauteur, Olivia riposta d'un ton glacial :

— Je ne réagirai qu'à la remarque concernant mes parents, même si je tiens à préciser que votre impolitesse ne mériterait aucune réponse. Mes parents ne font peut-être pas partie de l'aristocratie, Votre Grâce, mais ils sont l'un et l'autre liés à des nobles par le sang. Ce lien avec la noblesse est même antérieur d'une génération à celui des Sconce. Ajouterai-je, par ailleurs, qu'en matière de lignage, aucun membre de ma famille n'a épousé un Bumtrinket ?

La poitrine de la douairière se gonfla comme un ballon.

— Je ne faisais pas allusion à votre naissance, contra-t-elle avec dédain, mais à vos manières.

— J'apprécie l'allure d'Olivia, intervint Quin.

Pour la première fois depuis le début de cette discussion, Olivia perçut une note d'avertissement dans sa voix.

— En vérité, j'adore son physique. Et je lui trouve des manières parfaites pour une duchesse.

— Je n'en doute pas ! aboya la duchesse.

Elle avait les joues cramoisies et ses yeux sombres étincelaient de rage.

— Pourriez-vous être plus précise ? la défia Olivia.

— Vous êtes de la même espèce que sa première duchesse, Évangeline. Il « adorait » son physique à elle aussi, et s'est aperçu trop tard que derrière cette sensualité exubérante se cachait une femme pour qui le nom de « traînée » aurait été encore trop élogieux.

— Mère, vous dépassez les bornes, lâcha Quin d'une voix cinglante. Je vous prie, pour notre bien à tous, de changer de ton et de comportement.

— Sûrement pas, riposta la duchesse, manifestement hors d'elle. Le duc de Canterwick m'a envoyé une lettre avant que vous arriviez, reprit-elle en fixant Olivia telle une tigresse prête à bondir pour défendre son petit.

La tête haute, Olivia attendit en silence qu'elle poursuive.

— Ayez-vous informé mon fils que vous portiez peut-être l'héritier des Canterwick ? Vous remarquerez que je ne mentionne pas ici le fait que vous n'êtes pas mariée, que le marquis est si innocent que vous avez probablement été obligée de le molester, ni que le pauvre garçon a à peine dix-huit ans. Ces détails sont si déplaisants que l'on ne peut qu'espérer qu'ils n'arrivent aux oreilles de personne, mademoiselle Lytton, car ils ne témoignent pas en votre faveur.

— Êtes-vous en train de me *menacer* ? articula Olivia.

A ces mots, la douairière perdit un peu de son arrogance, sans pour autant céder du terrain.

— Certainement pas. Nous, aristocrates, ne nous abaissons pas à ce genre de pratiques.

Quin interrogea Olivia du regard.

— Pas d'héritier, affirma-t-elle, la gorge nouée.

— Mère !

La voix de Quin était glaciale, et aussi tranchante qu'un poignard.

— Je vous remercie d'avoir l'obligeance de prévenir vos domestiques que vous partirez pour votre manoir demain matin. Je ne parle pas du second manoir sur le domaine, mais de celui de nos terres écossaises de Kilmarkie.

— Non ! cria Olivia, à sa propre surprise.

Quant à la douairière, elle resta un instant silencieuse, puis inclina la tête et fit une révérence. Olivia agrippa le bras de Quin et le secoua.

— Vous ne ferez pas une chose pareille ! décréta-t-elle.

Il fronça les sourcils.

— Je ne...

— Votre mère et moi avons le droit d'exprimer nos désaccords sans que vous vous en mêliez !

— Je ne m'en mêlais pas. Je réagissais aux propos de ma mère vous concernant. Des propos que je ne tolérerai de la part de personne. *Personne*, répéta-t-il entre ses dents, le regard fixé sur sa mère. Sachez que tout homme, de ma famille ou pas, qui osera insinuer qu'il existe la moindre ressemblance entre Olivia et Évangeline devra m'en répondre par les armes.

— Oh, pour l'amour de Dieu ! soupira Olivia.

La manche n'ayant donné aucun résultat, elle l'attrapa par la

cravate.

— Pouvez-vous descendre un instant de votre montagne ducale et m'écouter ? Votre mère est folle d'inquiétude pour vous, et vous la menacez de l'envoyer en Ecosse ? Apparemment, vous étiez sérieux quand vous m'avez dit que vous aviez du mal à comprendre les émotions des autres.

La douairière poussa un petit cri, mais Olivia garda les yeux plongés dans ceux de Quin, qui se rembrunit.

— Il n'est pas surprenant que votre mère me compare à Évangeline, du moins sur le plan moral. Je suis arrivée ici fiancée à un duc, et alors que tout le monde s'attend que vous-même vous fianciez avec ma sœur, je vous vole à elle. Votre mère entre dans une pièce, où elle nous trouve ensemble sans chaperon, et dans une posture plus qu'équivoque. Si cela ne me fait pas ressembler à la dernière des gourgandines... Par ailleurs, si vous comptez provoquer en duel chaque homme qui le fera remarquer, notre mariage risque d'être bref.

Malgré l'expression de plus en plus renfrognée de Quin, elle poursuivit :

— Trop bref pour avoir tous les enfants que vous désirez ou faire quoi que ce soit d'autre que pourfendre ceux qui osent exprimer ce qui saute aux yeux. Et ils ne se contenteront pas de si peu. Je suis prête à parier qu'ils vous traiteront de cocu dès que vous aurez le dos tourné, du moins pendant quelques années.

Une lueur de raison apparut dans le regard de Quin.

— Tout cela n'a aucune importance, conclut-elle en lâchant sa cravate. Votre mère vous aime. Elle veut vous épargner les moqueries et les commérages, ainsi qu'une épouse trop grosse... C'est le seul point que j'ai un peu de mal à vous pardonner, ajouta-t-elle à l'adresse de la douairière.

Quin la saisit par la taille et l'attira contre lui, la serrant à l'étouffer.

— J'ai besoin de vous, murmura-t-il dans ses cheveux. Ô Seigneur, Olivia, comment ai-je pu vivre sans vous ?

— Je suis à vous, répondit-elle en refermant les mains autour de son visage. Pour le meilleur et pour le pire.

Un petit cliquetis s'éleva derrière elle quand la porte se ferma, mais elle n'y prêta pas attention.

— Vous êtes la pièce qui me manquait pour être vivant, confia Quin. Avec vous, je *sens* les choses.

— Vous les avez toujours senties. Vous êtes l'un des hommes les plus sensibles que je connaisse. Cela crève les yeux.

Comme il secouait la tête, elle attira son visage à elle, et le gratifia d'un baiser qui en disait beaucoup plus sur leurs sentiments que toutes les paroles qu'ils auraient pu prononcer... pour l'instant.

Sans un mot, Quin se laissa tomber dans un fauteuil, l'entraînant

avec lui. Cette fois, rien ne les arrêterait, elle le savait ; et lui aussi. Ils s'embrassèrent à perdre haleine. Tremblant et gémissant, Olivia caressait, touchait Quin partout où elle le pouvait.

Quin tira doucement sur son décolleté, et referma les mains sur ses seins. Un instant, il s'immobilisa.

— Vous êtes la plus belle femme qui se puisse rêver, murmura-t-il finalement. Puis-je ?

Elle n'était pas certaine de ce qu'il voulait faire, mais elle hocha la tête. Elle lui dirait toujours oui, même s'il n'avait pas besoin de le savoir.

Sa bouche était chaude et humide sur sa poitrine. Elle se cambra pour mieux les lui offrir, jusqu'à ce que sa bouche se referme sur la pointe dressée d'un sein.

Elle ne comprit pas très bien ce qui se passa ensuite. Elle se serait attendue au plus à un petit cri de surprise, peut-être un couinement. Au lieu de quoi, oubliant la salle remplie d'aristocrates à quelques pas de la porte, elle laissa échapper un cri retentissant à l'image de son désir brûlant.

Quin posa la main sur sa bouche et suçà plus vigoureusement son mamelon durci.

Emportée dans une spirale de plaisir affolante, Olivia lui mordit l'index, tandis que son cœur s'emballait follement.

Quin leva la tête, ôta la main de sa bouche et caressa la pointe de son sein du pouce. Elle se renversa sur son bras, stupéfaite par les sensations grisantes qui la traversaient.

— On ne peut pas faire cela ici, souffla Quin contre son cou.

— Non ?

Elle tressaillit, surprise par sa propre voix, son ton presque suppliant.

— Bien sûr que non, se reprit-elle en se redressant pour se lever.

Quin la regarda, une lueur grivoise dans les yeux, et lui caressa de nouveau le sein. Aussitôt, elle se laissa aller contre lui et ouvrit les jambes pour l'accueillir.

Mais au lieu de répondre à son invitation, il s'immobilisa et demanda :

— Êtes-vous certaine de ne pas porter l'enfant de Montsurrey.

Il n'y avait ni reproche ni condamnation dans sa voix.

— Oui.

— Mais vous et lui...

Olivia chercha un moyen de lui expliquer sans trahir sa promesse. Georgiana était sa jumelle, une autre elle-même ; Rupert comprendrait qu'elle lui ait révélé la vérité. Mais Quin ?

Quin était l'homme qui allait l'enlever à Rupert. Or, si ce dernier ne la désirait pas, il s'était habitué à elle. Pour un homme qui avait

besoin de repères et de sécurité, la perdre serait un déchirement. Il était évident que Rupert n'aimerait pas que Quin soit au courant, pour sa branche de céleri fanée.

— Son père était inquiet de le voir partir à la guerre, expliqua-t-elle, choisissant ses mots avec soin.

Silence. Puis :

— Canterwick vous a obligée à coucher avec son simplet de fils sans être mariée parce qu'il craignait qu'il n'ait pas d'héritier ?

Présentée ainsi, cela paraissait atroce.

— Je n'étais pas obligée.

— C'est vous qui le lui avez proposé ?

— Non.

— C'est du viol, lâcha-t-il.

— Non ! Rupert n'était pas... Il ne ferait jamais une chose pareille.

— Dans ce cas, c'était un double viol, sur chacun de vous.

Olivia poussa un soupir.

— Dans votre bouche, cela semble méprisables. J'aime beaucoup Rupert, et c'est réciproque. Nous avons traversé cette épreuve du mieux que nous l'avons pu. Et il m'a récité un poème qu'il avait écrit. C'était très joli.

— De quoi parlait-il ?

— De la mort d'un moineau tombé d'un arbre. « Vif, scintillant, un oiseau tombe jusqu'à nous, la pénombre s'amoncelle dans les arbres. »

Quin fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas plus ce poème que le limerick de mon cousin Peregrine. Qu'entend-il par « la pénombre s'amoncelle dans les arbres » ? Pour avoir longuement étudié la lumière, je puis vous assurer que ses rayons ne s'amoncellent nulle part.

Olivia rajusta son corsage, et s'appuya contre le bras de Quin pour voir son visage.

— Le poème de Rupert comme les limericks ne sont pas censés être disséqués. Ils illustrent une émotion soudaine, c'est tout.

— La pénombre qui s'amoncelle est un sentiment ?

Quin avait l'air adorablement troublé.

— Il décrit son chagrin : celui qu'il a ressenti en voyant le moineau tomber. L'animal était vif et scintillant, et l'instant d'après, il n'était plus. La pénombre s'est amoncelée dans l'arbre où il chantait auparavant.

Elle vit son regard changer.

— Oui, comme Alfie, acquiesça-t-elle, avant d'appuyer la joue contre son torse.

L'émotion qui s'était peinte sur ses traits était si intense qu'en être témoin était douloureux.

Ils demeurèrent silencieux, les bras de Quin serrés autour d'elle. Un

rythme de contredanse leur parvint de la salle de bal, brisant le silence. La musique était légère et enjouée, comme venue d'un monde lointain, un monde où les enfants, où les moineaux, ne tombaient pas de l'arbre.

Finalement, Quin s'éclaircit la gorge.

— Vous rendez-vous compte que Montsurrey...

— Rupert, rectifia-t-elle. Rupert déteste qu'on l'appelle par son titre. S'il ne tenait qu'à lui, il serait sur un pied d'égalité avec le monde entier.

— Vous rendez-vous compte que Rupert devient de plus en plus déplaisant ? Il a écrit le seul poème que j'aie jamais réussi à comprendre ; il se bat pour notre pays pendant que je dors chaque soir paisiblement dans mon lit ; et je lui vole sa fiancée.

— Rupert adorerait l'idée que vous puissiez être jaloux de lui, répondit Olivia. Il a beau être limité sur le plan intellectuel, il n'en est pas moins très fin dans ses perceptions, et cela le blesse quand on le traite avec condescendance. Je pense que, d'une certaine manière, les dégâts dans son cerveau l'ont rendu plus libre. Dès qu'il est ému ou se rend compte que quelqu'un a de la peine, il se met à pleurer.

Quin digéra cette information en silence. Puis il se leva, l'aidant à se lever dans la foulée.

— Êtes-vous certaine de vouloir m'épouser ? Je n'ai pas éprouvé une once d'émotion en entendant ce poème jusqu'à ce que vous me l'expliquiez. Pourquoi n'est-il pas plus explicite ?

— Rupert n'est jamais explicite.

— Mais il aurait pu écrire : « Quand le moineau au vol vif mourut, sans doute de vieillesse, et tomba de l'arbre, j'ai senti les ténèbres envelopper mon cœur. »

Olivia l'enlaça.

— Vous avez oublié « scintillant », mais vous vous en êtes très bien tiré avec « pénombre ».

— « Scintillant » ne convient pas. Les oiseaux de la famille des passereaux sont généralement gris ou bruns. Je suis conscient que ma version est plus longue, mais elle est aussi plus précise. Et correcte d'un point de vue grammatical.

— Mais elle parle des sentiments de Rupert, alors que celle de Rupert vous parle également de vos sentiments pour Alfie.

— Ah !

Après un instant de réflexion, Quin reprit :

— Je continue à trouver illogique sa manière d'assembler les mots.

— Envisagez-le comme l'équivalent poétique d'une fonction mathématique, suggéra Olivia. Autrement, pensez-vous que nous démontrions rejoindre la réception comme si de rien n'était ? Il faudra rattacher vos cheveux.

— Non.

— Non, pour rejoindre la réception ou pour prétendre qu'il ne s'est rien passé ?

— Je n'ai pas d'objection pour retourner dans la salle de bal puisque c'est le seul moyen d'atteindre l'escalier qui monte aux chambres. J'ai changé d'avis.

Olivia poussa un petit cri horrifié.

— Voulez-vous dire... ? Non ! Cela créerait un affreux scandale. C'est hors de question.

Il lui pressa la main.

— Un moineau tombe à chaque seconde, Olivia, lui rappela-t-il, avant de s'emparer de sa bouche.

Il fallut un moment à Olivia pour mettre fin à leur baiser et se libérer de son étreinte.

— Votre mère serait horrifiée. Attendez ici au moins une demi-heure. J'essaierai de me glisser discrètement dans la salle. Avec un peu de chance, les gens penseront que j'ai juste eu besoin de temps pour me remettre d'une conversation avec votre mère.

— Il y a un valet de pied devant la porte.

— Pardon ?

— Ma mère l'a envoyé après son départ pour être sûre que personne ne nous dérangerait. Regardez l'interstice sous le battant, vous verrez l'ombre de ses pieds. Les domestiques de ma mère ont appris à s'adosser au mur : si vous ouvrez, vous lui donnerez un coup de porte dans le dos, ce qui attirera son attention.

Olivia se mordit la lèvre.

— Je n'avais pas prévu de m'engager sur le chemin de l'infamie aussi rapidement.

Quin marcha vers les fenêtres, en ouvrit une, et lui fit signe de le rejoindre.

— C'est une chance que vous soyez agile.

— Vous plaisantez ? Nous sommes quasiment au niveau du sol.

Il enjamba le rebord et se retrouva dans l'allée. Puis il lui tendit les bras, le sourire aux lèvres et le regard ouvertement lascif.

— Je viens de me rendre compte qu'il n'y avait aucun moyen de gagner l'étage sans traverser les cuisines.

Empoignant ses jupes, Olivia passa une jambe pardessus l'appui de fenêtre. L'opération s'avéra moins aisée qu'il n'y paraissait, et elle finit dans les bras de Quin dans un tourbillon de dentelles.

— Par conséquent, poursuivit Quin en l'aidant à se remettre d'aplomb, nous ne retournerons pas à l'intérieur du manoir, mais nous devons grimper.

— Grimper ? Où ?

Olivia jeta un coup d'œil autour d'elle. Ils étaient sur le côté de la

bâtisse, au niveau de la salle de bal. La pleine lune baignait le parc de sa lumière argentée.

— Je vous préviens, je ne monterai pas dans votre chambre par une échelle comme une pauvre idiote s'échappant de chez elle au clair de lune.

— Ne m'avez-vous pas dit que je ne pourrais vous regarder « de cette manière » que si nous étions en haut d'un arbre ?

— Je refuse de remonter dans un arbre avec vous, Quin ! Imaginez que vous tombiez de nouveau ? Vous avez eu de la chance de ne pas vous briser le cou.

Il se contenta de sourire.

— Malgré mon âge avancé, je suis encore capable de monter à cet arbre-là, assura-t-il en lui tendant la main.

Mais Olivia ne la prit pas.

— On meurt de froid ici. J'ignore ce que vous avez en tête, mais je suis sûre que c'est inconvenant.

— Totalement inconvenant, confirma-t-il. J'irai chercher une couverture ou deux à l'écurie.

— Vous voulez rester *dehors* ?

Elle s'apprêtait à protester, mais il la fit taire d'un baiser. Ce baiser atteignit si bien son objectif qu'elle se retrouva bientôt perchée sur le rebord de la fenêtre, sa poitrine au niveau de la bouche de Quin.

Quand elle reprit ses esprits, ses cheveux défaits retombaient sur ses épaules et le haut de sa robe avait glissé sous sa poitrine. Sa chair (trop de chair à son goût) luisait sous la lune.

— Oh non ! s'exclama-t-elle en remontant en hâte son corsage.

— Oh si ! répliqua Quin en lui saisissant les mains pour l'en empêcher. Je ne me laisserai jamais de vous admirer, Olivia.

Sur ce, il lui lâcha les doigts et approcha le visage de ses seins pour les goûter à nouveau.

Olivia enfouit les doigts dans ses cheveux, savourant les caresses de sa bouche et de sa langue, et le plaisir presque douloureux qui se répandait dans tout son corps.

— Je n'ai plus froid, chuchota-t-elle en rassemblant son courage.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Juste choisir son duc.

— Où se cache votre arbre ?

Elle le suivit. Ou plutôt, elle suivit le rire empreint de gravité (car c'était un rire) qui dansait au fond de ses prunelles quand elle remonta son corsage. La douce chaleur de sa bouche. Le son rauque de sa voix prononçant son nom.

Elle l'aurait suivi n'importe où.

Heureuse jeune fille à l'aiguille

L'arbre se trouvait derrière les écuries. En réalité, il ne s'agissait pas simplement d'un arbre, mais d'une maison perchée dans un arbre.

Olivia leva les yeux, l'air stupéfait.

— Qu'est-ce diable que cela ?

— Une cabane. La cabane d'Alfie.

— Alfie avait une cabane ?

La question était superflue. Il y avait bien une cabane, ou plutôt une petite maison avec porte et fenêtre, perchée dans l'arbre.

— Alfie posait sans cesse des questions, expliqua Quin sans lui lâcher la main. Il voulait tout savoir : comment la lune tenait dans le ciel, pourquoi les pommes devenaient marron, ou qui avait inventé l'alphabet. Un jour, il m'a demandé pourquoi nous vivions au niveau du sol plutôt que dans les arbres.

Olivia se pencha vers lui pour l'embrasser.

— Il était votre petit moineau.

— Oui, répondit-il, mais sa voix n'était plus empreinte de tristesse. Je lui avais fait construire cette cabane parce que je trouvais que c'était une très bonne question qui méritait une expérimentation. Nous y sommes restés deux jours entiers.

— Qu'en a conclu Alfie ?

— Que les ducs de Sconce vivaient au niveau du sol parce que c'était très difficile pour les domestiques de gravir les marches du tronc avec un plateau chargé ; Cleese ne pouvait même pas monter. Alfie m'a fait remarquer que Cleese était malheureux lorsqu'il n'était pas au courant de tout, et que ce ne serait vraiment pas très gentil pour lui de nous installer définitivement dans un arbre.

Olivia s'esclaffa.

— Un raisonnement digne d'un futur duc. Attendez ! Est-ce que je ne viens pas d'entendre un autre rire que le mien ?

Quin l'attira contre son torse.

— Si vous montez dans cet arbre avec moi, Olivia, vous ne pourrez

pas revenir en arrière. Je ne vous laisserai jamais épouser Rupert. Et ne vous y trompez pas : j'ai accepté qu'Évangeline vagabonde où bon lui semblait, mais ce que je ressens pour vous est différent. Si je vous surprends à lancer ne serait-ce qu'une œillade à un homme, je risquerai fort de le tuer.

— Cela vaut également pour moi, riposta Olivia en se haussant sur la pointe des pieds pour lui mordiller le menton. Si je vous vois reluquer les seins d'une autre comme vous reluquez les miens, ce ne sera pas elle, mais vous, que je tuerai. Vous êtes prévenu.

Quin s'esclaffa.

— Cela fait deux fois en une minute, le taquina Olivia. A ce rythme, vous horriferez bientôt ma mère par votre gros rire venu du ventre.

— Je n'ai jamais trompé Évangeline, déclara-t-il, ignorant sa plaisanterie. Or, ce que j'éprouve pour vous est deux fois plus fort. Je pense que je ne pourrai jamais vous être infidèle.

Le sourire d'Olivia vacilla ; elle sentit une boule se former dans sa gorge. Prenant une profonde inspiration, elle se tourna vers le tronc.

— Comment grimpe-t-on là-haut ?

— On a cloué des marches. Attendez-moi ici, je reviens.

Il pénétra dans les écuries, d'où il ressortit quelques instants plus tard, deux couvertures jetées sur l'épaule. Puis ils rejoignirent la cabane.

Une fenêtre s'ouvrait dans chaque mur, laissant la clarté de la lune pénétrer dans la petite pièce. Celle-ci était juste assez haute pour qu'Olivia se tînt debout ; Quin, lui, devait baisser la tête. Il étendit les couvertures sur la natte qui recouvrait le sol.

Olivia hésita. Certes, Quin ne cessait de lui répéter qu'il adorait ses seins, mais de là à s'exposer à sa vue. Elle s'était attendue à faire l'amour dans une chambre fermée par des rideaux. Or, il n'y avait aucun moyen de boucher ces fenêtres.

Quin s'assit et lui tendit la main.

Elle lui offrit un sourire timide.

— Ce n'est plus le moment de regretter, plaisanta-t-il en l'attirant sur ses genoux.

— C'est juste qu'il n'y a pas de rideaux.

— Je sais. Et les murs ne sont pas épais.

— Inutile d'afficher cet air réjoui ! Je me demande si je ne préférerais pas le Quin qui ne souriait jamais.

— Trop tard.

Il lui mordilla l'oreille, et apaisa la douce sensation de morsure avec la langue.

— J'ai envoyé tous les garçons d'écurie dans les cuisines, à l'exception de deux vieux domestiques trop sourds pour vous entendre.

— M'entendre ? répéta-t-elle, contrariée par cette remarque laissant

supposer qu'elle ne pouvait pas se maîtriser.

D'un mouvement vif, Quin la fit rouler sous lui. Comme il se positionnait entre ses cuisses, Olivia eut l'impression qu'un volcan s'éveillait dans sa chair. Finalement, elle n'était peut-être pas capable de se maîtriser...

Se hissant sur les coudes, il la contempla un long moment.

— Jusqu'à ce que la mort nous sépare ? demanda-t-il.

Une douloureuse inquiétude crispait ses traits. Jurant intérieurement contre Évangeline, Olivia hocha la tête.

— Dans la santé comme dans la maladie, répondit-elle.

Lorsqu'il s'attelait à une tâche, le duc de Sconce faisait preuve d'une efficacité rare. L'opération consistant à la dévêtir ne fit pas exception. En moins de temps qu'elle l'eût cru possible, elle se retrouva débarrassée de ses pantoufles, de sa robe, de son corset...

Agenouillé près d'elle, les yeux brillants de désir, Quin saisit le bas de sa camisole.

— Non, l'arrêta-t-elle en lui agrippant les mains.

Sauf que sa camisole était d'une finesse traîtresse.

Pourquoi diable avait-elle choisi un tissu aussi transparent ? Elle baissa vivement les yeux et s'aperçut avec effroi qu'elle était assise sur le vêtement, qui lui collait au ventre. Pourquoi avait-elle mangé autant de feuilletés à la viande ? Elle aurait pu prévoir qu'un tel moment finirait par arriver. Elle se figea, terrassée par le regret et la honte.

Si seulement elle avait été Georgiana ; si seulement elle avait su résister à la gourmandise. Dotée des jambes de sa sœur, elle n'aurait pas hésité un instant à rouler sur le côté pour se montrer à Quin, certaine de lire l'admiration dans son regard.

— Je n'y arriverai pas si je ne garde pas ma camisole, prévint-elle. Je suis sérieuse.

Son ton était aussi résolu que possible, mordant et sans appel.

Quin fronça les sourcils une seconde, puis hocha la tête. Il ressemblait un peu à un faucon, apprivoisé mais néanmoins farouche. Sa peau luisait comme du miel à la lueur de la lune. Elle s'assit et tira sur sa camisole afin qu'elle ne dévoile pas trop ses formes.

Comment se conduisait une lady dans ce genre de situation ? Dans un coin de son esprit, Olivia songea que sa mère avait totalement négligé ce point dans ses leçons de duchification. Quant au *Miroir des compliments*, il insistait sur l'importance de préserver sa chasteté, pas sur la façon dont on la perdait.

— Je ne sais pas très bien quoi faire après, reconnut-elle en espérant qu'il ne lui demanderait pas de détails concernant son expérience avec Rupert.

— Heureusement, je sais, assura Quin avec une arrogance

typiquement masculine. Ôtez-moi ma veste, ajouta-t-il dans un murmure.

Avec un sourire tremblant, elle fit glisser le vêtement sur ses épaules. Puis elle déboutonna son gilet, qui rejoignit le manteau, et tira sa chemise hors de son pantalon. Elle s'apprêtait à lui passer celle-ci par-dessus la tête, quand la vision de sa peau l'arrêta dans son geste. S'agenouillant à son tour, elle laissa ses mains courir sur son torse ferme et son dos puissant.

— Comment faites-vous pour être aussi musclé ? D'après ce que j'ai pu observer, les hommes sont souvent mous.

Il haussa les épaules.

— L'exercice physique a manifestement un effet positif sur la physiologie humaine. Assez, en tout cas, pour se convaincre d'en faire régulièrement.

Sa peau était douce et tiède sous ses doigts. Elle s'aventura plus haut sous la chemise. Un frisson le parcourut, et un soupir rauque s'échappa de ses lèvres quand elle lui effleura les mamelons. Elle vit qu'il avait fermé les paupières.

— N'ouvrez pas les yeux, ordonna-t-elle dans un accès de courage.

Il acquiesça d'un hochement de tête. Elle se sentait plus en confiance quand il ne la regardait pas : elle n'avait pas à s'inquiéter de ce que révélait cette camisole ridicule.

Elle débarrassa Quin de sa chemise, et s'émerveilla de la beauté de son torse puissant. Elle le caressa doucement, puis, après s'être assuré qu'il avait toujours les paupières closes, y posa les lèvres.

Quin laissa échapper un son guttural.

— N'ouvrez pas les yeux, lui rappela-t-elle. Il pinça les lèvres, mais obéit.

Elle se pencha de nouveau sur lui, l'embrassa, le goûta, couvrit sa peau de petits baisers. Chaque fois, elle revenait à ses mamelons, enivrée par ses soupirs rauques.

— Olivia, murmura-t-il d'une voix vibrante de passion quand elle se frotta contre lui.

Surprise, elle leva la tête, et se retrouva plongée dans l'océan sombre de ses yeux. Dans la clarté lunaire, il ressemblait à un prince de conte de fées.

— Vous deviez garder les yeux fermés, le réprimanda-t-elle en lui caressant le visage. Vous êtes si beau, Quin. Trop beau pour moi.

La remarque le fit rire. Pour la troisième fois en l'espace d'une heure.

Elle suivit le contour de ses lèvres de l'index, puis du bout de la langue.

— Je peux vous toucher à présent ? murmura-t-il contre ses lèvres.

— Mmm... marmonna-t-elle en guise de réponse.

Deux grandes mains se posèrent alors dans son dos, et Quin la plaqua contre lui. Elle poussa un petit cri en sentant ses seins s'écraser contre son torse. Ils étaient gonflés et particulièrement sensibles.

Tout en la maintenant d'une main, Quin dessina de l'autre de lentes arabesques dans son dos.

— Vous ne comptez pas me débarrasser du reste de mes vêtements ? l'interrogea-t-il d'une voix sourde, sachant qu'elle ne résisterait pas à un tel défi.

Elle tressaillit et le regarda.

— Mon pantalon est fermé par une double patte.

Manifestement, il n'avait pas l'intention de le déboutonner lui-même.

Olivia se pencha sur la double patte en question. Elle entreprit de défaire les boutons, consciente de la respiration de plus en plus rauque et rapide de Quin. Le sentant trembler, elle s'arrêta, puis glissa la main dans l'ouverture. Quin prit une brève inspiration.

Lentement, elle descendit son pantalon le long de ses jambes musclées. Il ne portait plus que son caleçon. Qui cachait mal ce qui se trouvait dedans.

Rien à voir avec une branche de céleri fanée, songea-t-elle malgré elle, avant de repousser sur-le-champ cette pensée déloyale vis-à-vis de Rupert.

Avec des gestes délicats, elle libéra Quin de son sous-vêtement, dissimulant au mieux son étonnement devant la taille impressionnante de son sexe.

Une fois nu, il se remit à genoux devant elle. Il ne bougeait pas, ne la touchait pas, mais elle sentait la puissance contenue qui émanait de lui, qui n'attendait qu'un signe pour bondir. Sur elle.

Submergée par une nouvelle bouffée d'anxiété, elle détourna les yeux de toute cette perfection pour se regarder elle-même. Elle se rendit compte que cette satanée camisole lui collait encore aux cuisses. Elle la décoïna en hâte de sous ses genoux, les joues en feu.

Quin se taisait. Levant les yeux, elle s'aperçut qu'il la considérait avec une tendresse qui la fit grincer des dents.

— Je vous interdis de vous apitoyer, lança-t-elle d'un ton sec.

Il fronça les sourcils.

— M'apitoyer sur quoi ?

— Rien. Excusez-moi, j'avais mal compris.

Avec horreur, elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Que faisons-nous maintenant ? ajouta-t-elle en hâte.

Le visage de Quin était redevenu grave. Comme lorsqu'il réfléchissait à la nature de la lumière ou essayait de comprendre de la poésie.

— C'est juste que je ne suis pas certaine de ce qu'il faut faire,

expliqua-t-elle d'un ton qui sonnait faux.

Les larmes menaçaient de nouveau.

Quin l'entoura de ses bras.

— Ma chérie, que se passe-t-il ?

— Rien. Vous m'embrassez ?

— Bonne idée.

Il l'embrassa longuement, tendrement, les paupières closes (elle s'en assura avant de s'abandonner à son étreinte). Puis après l'avoir enivrée de ses baisers, il la renversa sur le dos. L'intensité de la sensation du corps de Quin contre le sien, de sa peau nue et de son érection l'affolait, c'était presque trop.

Sans pitié, la lune illuminait la scène de son éclat froid. C'était charmant, elle devait l'admettre : sous la lueur argentée, l'atmosphère de la cabane avait quelque chose de magique. Une magie qu'elle aurait échangée sans regret contre un noir d'encre.

— Quelque chose ne va pas, devina Quin en se redressant à genoux.

Les lèvres d'Olivia se mirent à trembler. Avant qu'elle eût pu la retenir, une larme coula sur sa joue. Quin la cueillit du pouce.

— Aidez-moi, mon cœur. Les émotions ne sont pas mon point fort. J'ai besoin que vous m'expliquiez quel est le problème.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a pas de problème. Je suis idiote, c'est tout.

Il chercha son regard, mais elle l'évita.

Il lui saisit soudain les mains et les lui maintint au-dessus de la tête.

— Puisque vous ne voulez rien me dire, je dois m'en remettre à la logique. Vous m'avez avoué n'être plus vierge. Ce n'est donc pas la crainte d'avoir mal qui vous met dans cet état.

Elle était certaine de ne jamais avoir évoqué sa virginité. Sans doute Quin avait-il conclu de ses propos qu'elle avait fait l'amour avec Rupert. Or, elle n'avait aucun moyen de rétablir la vérité sans trahir sa promesse.

— A moins, reprit-il après une hésitation, que je sois plus imposant que Rupert.

Comme elle baissait les yeux sur son sexe, elle vit celui-ci palpiter et s'allonger encore.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix enrouée.

Quin éclata de rire.

— Ce n'est pas de la peur que j'entends dans votre voix.

— Cela ne vous contrarie pas que je... j'aie eu Rupert avant vous.

— Pourquoi serais-je contrarié ? Vous n'avez pas choisi de perdre votre virginité avec Rupert, pas plus que lui de vous l'ôter, d'ailleurs. Si j'en veux à quelqu'un, c'est au père de Rupert, pas à vous.

Elle le reconnaissait bien dans ces propos d'une logique sans faille. Elle se força à sourire.

— Cela revient au même.

Comme elle s'apprêtait à enchaîner, il lui coupa la parole :

— Ce n'est pas cela qui vous met dans cet état, Olivia. Ne me mentez pas. Lorsque quelque chose m'échappe, j'ai l'habitude de poser des questions, expliqua-t-il. Première question : Ma très chère Olivia est-elle effrayée par mon pénis ?

Il lui prit la main et l'enroula d'office autour de son érection. Elle poussa un petit cri surpris, mais savoura la sensation. Son sexe était doux comme de la soie, aussi tiède et vivant qu'un petit animal sauvage.

Satisfait, il écarta sa main en concluant d'une voix rauque :

— Elle n'a pas peur. Deuxième question : Ma tendre Olivia craint-elle d'avoir mal ?

Il la dévisagea. Elle secoua la tête.

— Apparemment, non. Soit dit en passant, j'ai l'intention de vous donner tant de plaisir que vous m'en réclamerez encore plus, précisa-t-il avec un sourire narquois qui la fit fondre. Troisième question : Serait-il possible que ma belle et insensée Olivia redoutât que je n'aime pas son corps ?

Alors qu'elle se demandait encore comment répondre sans se trahir, il tendit la main, agrippa le haut de sa chemise camisole et tira, la déchirant jusqu'au ventre.

Une chance qu'il eût pris la peine d'éloigner le personnel des écuries, car le cri outré qu'elle poussa dut résonner dans tout le parc.

Mais il en aurait fallu plus pour arrêter Quin. Ignorant ses protestations, il lui arracha les derniers lambeaux de son sous-vêtement. Elle ferma les yeux, refusant d'affronter son regard. La lueur de la lune éclairait chacune de ses courbes, chacun de ses bourrelets.

Quin ne la toucha pas ; il ne dit pas un mot. Olivia avait l'impression que le temps s'était suspendu, l'emprisonnant pour toujours dans l'instant le plus humiliant de sa vie.

Quand enfin il parla, sa voix vibra de passion et de désir.

— Vous ne regrettez pas de ne pas être un tas d'os comme votre sœur, j'espère ?

— Georgiana n'est pas un tas d'os !

Dans son indignation, elle avait rouvert les yeux.

— On dirait une branche de céleri avec des jambes de sauterelle ! C'est cela que désire un homme, Olivia, assura Quin en refermant les mains sur ses seins.

— Je le sais, haleta-t-elle, le corps en feu. J'aime mes seins.

Il laissa glisser ses paumes plus bas, sur ce ventre qui n'était ni ferme ni plat.

— Voilà ce que veut un homme, insista-t-il en lui empoignant les hanches. Vous vous rappelez que je ne mens jamais, n'est-ce pas ?

Olivia regarda ses mains sombres qui agrippaient sa chair presque luminescente sous la lune.

— Oui.

— Eh bien, je crois que ce qui me plaît le plus chez vous, ce sont vos hanches et vos fesses. Mais alors même que je dis cela, je repense à vos seins, et je n'arrive plus à savoir ce que je préfère vraiment. J'adore tes courbes sensuelles et appétissantes, Olivia. Y compris celles que tu ne m'as pas encore autorisé à toucher ou embrasser.

Jusqu'alors, Olivia était restée contractée dans l'espoir de cacher la mollesse de ses cuisses et de son ventre. Mais face à l'expression de Quin, elle se détendit. Il était incapable de mentir, elle le savait ; elle l'avait même affirmé à Géorgie. Et il lui suffisait de voir comment il la regardait pour le croire. Le désir sur son visage, sa manière de la toucher, presque avec révérence, de l'embrasser comme il le faisait en cet instant, penché au-dessus de son ventre, c'était cela la vérité.

— Succulent, murmura-t-il.

— Vous me donnez l'impression d'être un poulet rôti.

— Dodu, à point et délicieux. Et tellement tendre !

Elle secoua la tête.

— Ce ne sont pas vraiment les mots qu'une femme souhaite entendre de la part d'un amant, fit-elle remarquer.

Mais elle se sentait beaucoup mieux, et ils en étaient tous deux conscients.

— Géorgie n'a pas des cuisses de sauterelles, déclara-t-elle en lui donnant une chiquenaude pour s'assurer qu'il l'avait bien entendue.

Ce qu'il était en train de lui faire risquait de la mettre hors d'état de réfléchir ou d'argumenter jusqu'à la fin de ses jours, mais en attendant, elle tenait à faire valoir son point de vue.

— Elle possède les jambes fines et effilées que toute femme rêverait d'avoir.

— Pas *ma* femme. Pas toi.

Elle se raidit un instant, prête à répliquer. Mais un petit coup de langue aussitôt remplacé par le frôlement d'un doigt lui fit instantanément oublier sa sœur. Oublier jusqu'à son propre nom. Oublier tout hormis cet homme qui la transportait à des sommets insoupçonnés de volupté à chaque nouvelle caresse. Sous ses doigts, elle devenait une autre femme, lascive, suave et sauvage à la fois. Son corps se cambrait pour mieux venir à sa rencontre, des plaintes gutturales, presque animales, s'échappaient de sa bouche.

Les mains de Quin étaient partout : sous son dos, sur son ventre, ses fesses, ses cuisses, comme si elles voulaient être sûres de ne rien oublier, de célébrer chaque parcelle de sa chair, jusqu'aux régions les plus intimes.

Quand il introduisit un doigt en elle, elle se tendit en gémissant.

— Tu es si étroite, murmura-t-il. Ça y est, Olivia. Maintenant.

Le plaisir qui la submergea balaya d'un coup l'Olivia qu'elle connaissait. Cette partie d'elle, vive, intelligente, à la langue bien pendue, fut emportée par une vague de volupté si intense que tout son corps s'embrasa.

Quin étouffa son cri sous un baiser enfiévré, avant de s'enfoncer en elle d'un brusque coup de reins.

Dans l'exaltation de tous ses sens, Olivia ne prit pas tout de suite conscience de l'intrusion.

Mais soudain, elle s'imposa à elle, formidable, incandescente. Atroce.

Cependant, c'était Quin au-dessus d'elle, la tête renversée, les paupières closes.

— Tu es si...

La voix rauque de passion, il n'acheva pas sa phrase.

Ce fut aussi instinctif que le fait de respirer : elle se cambra pour venir à sa rencontre, le sentir s'enfoncer plus profondément en elle.

Et le regretta aussitôt. Le désir était une chose ; la douleur une autre.

Quin poussa un cri grave et profond, le grondement viril de la possession et du plaisir.

Plus le brouillard de volupté qui l'enveloppait se dissipait, plus Olivia percevait le feu de la douleur. Qui aurait pu croire qu'une zone du corps pouvait être aussi brûlante ?

Soudain, l'expression de Quin changea et il ouvrit les yeux.

— Il y a...

Olivia essaya, en vain, de paraître prendre du plaisir.

— Tu es vierge !

À quoi bon répondre ? Elle se demanda comment les femmes pouvaient simuler durant l'accouplement.

Quin approcha son visage du sien. Elle réprima un gémissement de douleur. Plusieurs jurons que même Georgiana n'avait jamais entendus lui traversèrent l'esprit.

— Parle-moi, ma chérie.

La voix de Quin l'atteignit malgré la violente protestation de son corps. Il remua de nouveau.

— Arrête ! cria-t-elle. Ne bouge plus.

Il hocha la tête.

— Tu te souviens de ce limerick à propos d'une jeune fille habile à l'aiguille ? reprit-elle.

Nouvel hochement de tête.

— Pourquoi ne suis-je pas tombée amoureuse de l'homme qui lui a appris son art ? Je ne veux plus que tu fasses le moindre mouvement dans un sens ou dans l'autre. Tu es trop gros.

L'amusement le disputa au désir sur le visage de Quin. Penchant la tête, il lui donna un baiser avant de répondre :

— Je suis tout disposé à rester là pour l'éternité. Personnellement, je ne connais pas de meilleur endroit au monde.

— Dans ce cas, on devra nous enterrer ensemble dans un grand cercueil, plaisanta Olivia pour oublier la tragédie qui était la sienne.

Quin et elle ne se convenaient pas. Son sexe était trop gros pour le sien.

— Ça ne marchera pas, soupira-t-elle.

En guise de réponse, Quin déposa de petits baisers sur sa joue et son oreille. Parfait, mais étant donné que toute son attention était capturée par les ondes douloureuses qui se déployaient depuis son sexe, elle se serait aussi bien passée de baisers.

— En fait, j'ai changé d'avis. Je crois qu'il est temps pour toi de bouger pour sortir, annonça-t-elle avec le plus de délicatesse possible.

Il marmonna vaguement et lui embrassa les sourcils. Contrariant. Extrêmement contrariant.

— Dehors ! ordonna-t-elle en le repoussant.

— Je ne peux pas. Quelqu'un m'a dit de ne pas bouger.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'humour.

Il frotta son nez contre le sien dans un geste si tendre qu'elle se tut.

— J'aurais été beaucoup plus doux si j'avais su que tu étais vierge. Il me semblait pourtant avoir compris que tu avais de l'expérience.

— C'est ce que tu as déduit, pas ce que j'ai dit, précisa-t-elle. Et je ne pouvais pas clarifier les choses.

— Mais tu as laissé croire au duc que tu portais peut-être son petit-fils ? fit-il remarquer avec un petit sourire.

— Il le méritait.

Elle lui mordilla le menton, juste parce que ce dernier était devant elle et qu'elle trouvait Quin irrésistible.

— Pour en revenir au présent, je ne voudrais pas te donner l'impression que je suis pressée, mais j'ai sûrement quelque chose d'important à faire.

— Tu as mal, c'est ça ?

Il effleura ses lèvres des siennes.

— Plus que je ne pourrais le dire.

— Parce que tu es une lady ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Si j'avais su que tu étais vierge, je t'aurais fait plier les jambes et serais entré doucement et très lentement en toi.

— Le résultat aurait été le même.

Puisque la taille respective de leurs sexes était fixée une fois pour toutes, Olivia voyait mal comment les choses pourraient être différentes.

— Tu ne veux pas plier les genoux ? Juste pour essayer ?

Elle obéit à contrecœur.

— Tu peux également enrouler les jambes autour de ma taille.

Elle grimaça en s'imaginant faire cela. Comme une sorte d'acrobate. Comment avait-elle pu ne pas se rendre compte plus tôt que les activités en chambre n'étaient pas pour elle ?

— Sûrement pas. Jamais, précisa-t-elle pour être sûre qu'il avait bien compris.

Un demi-sourire flottait toujours sur ses lèvres, sans doute parce qu'il ne comprenait pas à quel point elle souffrait.

— Olivia, murmura-t-il.

Il avait l'air parfaitement détendu, comme s'il avait l'intention de demeurer là toute la nuit.

— Je t'aime.

Sur ces mots, il s'empara de ses lèvres. Sa langue s'insinua dans sa bouche, avide, joueuse et tiède. C'était un baiser outrageusement... charnel. Alors, Olivia comprit.

— Ce n'est pas étonnant, murmura-t-elle lorsqu'il s'écarta.

Il se redressa un bref instant en arquant un sourcil interrogateur.

— Ce n'est pas étonnant qu'on interdise aux débutantes de se laisser embrasser, expliqua-t-elle. C'est juste une autre façon de faire l'amour, non ?

En guise de réponse, il reprit sa bouche pour un baiser possessif, ardent et doux à la fois. Un baiser qui reflétait toutes les facettes de sa personnalité.

Quand il détacha ses lèvres des siennes, un long moment plus tard, il demanda :

— Cela fait-il toujours aussi mal ?

— Bien sûr, répondit-elle automatiquement.

Malgré le plaisir qu'elle prenait à ses caresses, elle demeurait consciente de cet objet en elle, étranger et si imposant qui la déchirait en deux.

Cependant, alors qu'elle se tortillait légèrement, elle s'aperçut que la douleur était moins intense.

— Ça va un peu mieux, admit-elle. Sans doute rétrécis-tu quand tu ne fais rien.

— Parce que tu crois qu'un homme qui a découvert l'endroit le plus doux et le plus confortable du monde peut « rétrécir » ?

Elle bougea de nouveau en pensant à la sensation grisante qu'il avait fait naître en elle avant de la pénétrer. Ce n'était pas juste de ne rien lui offrir en retour.

— Tu devrais recommencer, suggéra-t-elle.

Il la regarda, l'air peu convaincu.

— Maintenant, insista-t-elle.

Lentement, il se dégagea. De manière inexplicable, elle se sentit vide quand il fut sorti. Ridicule, vraiment. Puis il fut de nouveau là, entra en elle lentement, très lentement. Une partie d'elle-même avait envie qu'il aille vite, et qu'on en finisse. Une autre était enchantée par cette lente invasion. Il se passait quelque chose...

Son souffle s'accéléra ; elle se cambra légèrement.

— C'est mieux ? s'enquit-il d'une voix rauque.

Elle hocha la tête.

— Encore ?

Elle acquiesça.

Il s'enfonça d'un mouvement lent et régulier. Il n'y avait rien d'agréable, loin de là, mais c'était supportable.

— Cela devient plaisant, déclara-t-elle avec un grand sourire. Je pourrais le faire toute la nuit. Je...

— Menteuse, coupa-t-il. Je sais que c'est l'enfer pour toi, Olivia, mais pour moi, c'est le paradis. Jamais je n'aurais imaginé éprouver cela.

Appuyé sur les avant-bras, il la dévisagea. Olivia laissa son cœur s'enivrer de la passion qu'elle lisait sur ses traits. Elle se cambra de nouveau comme pour venir à sa rencontre. Le mouvement était malhabile, mais il comprit.

Rejetant la tête en arrière, les yeux clos, il donna un coup de reins. Puis un autre, et encore un autre. Au moment, où elle commençait à se dire que finalement ce n'était pas si horrible, Quin lâcha un cri guttural et s'enfonça une dernière fois.

S'il était retombé ainsi, tel un arbre chutant au sol, sur Georgiana, il aurait pu la tuer, songea-t-elle. Heureusement, elle n'avait pas suivi de régime, et la présence du corps massif de Quin sur le sien lui paraissait naturelle. Elle l'enlaça pour qu'il y reste. L'affreuse brûlure entre ses cuisses s'était atténuée ; la sensation était presque devenue plaisante.

C'était tellement intime. Comme si Quin était une extension de son propre corps. Ils étaient liés : deux personnes unies l'une à l'autre telles deux pièces d'un puzzle impossibles à séparer. Cette pensée lui fit monter les larmes aux yeux.

— Quin, chuchota-t-elle en déposant une pluie de baisers sur sa mâchoire.

Elle avait envie de partager ce moment parfait, extatique. Mais Quin dormait.

Alors, elle éclata de rire, et les secousses dans sa poitrine le réveillèrent.

— Pardonne-moi, mon amour, s'excusa-t-il d'une voix ensommeillée, avant de se laisser glisser près d'elle.

Sur quoi, il referma les paupières.

Olivia déchira une bande de tissu de sa camisole et se nettoya

comme elle put. Il y avait très peu de sang, constata-t-elle avec étonnement. Après la douleur qu'elle avait éprouvée, elle se serait attendue à beaucoup plus.

Elle attrapa la deuxième couverture et l'étala sur le corps nu de son premier amant - son seul amant - lové contre elle, et s'installa pour dormir.

Mais comment dormir alors que son corps vibrait et palpitait d'une façon si peu familière ? Alors, elle repensa à ce satané limerick sur une jeune fille et son aiguille.

Quelle comparaison ridicule. En fait d'aiguille, cela ressemblait davantage à un bélier destiné à enfoncer la porte du plus solide des châteaux forts.

Néanmoins...

Il y avait quelque chose de bouleversant, de merveilleux dans cette expérience. Elle avait l'impression...

Absurde, se dit-elle en se pressant davantage contre Quin. Aucun humain ne pouvait en posséder un autre. De la possessivité ? Non. Elle avait sûrement mal interprété l'expression de Quin. Elle n'était même pas encore sa femme.

Ce qui ne l'empêcha de s'endormir en pensant à la façon dont il la contemplait pendant qu'il était en elle : d'un regard farouche, avide.

Possessif.

Définition du mariage

Comme à son habitude, Quin ouvrit les yeux aux aurores. Mais c'était bien là le seul aspect familial de ce réveil matinal. En général, il revenait à la conscience dans un lit confortable aux draps immaculés, et sans personne à proximité.

Or, il était présentement allongé sur une surface dure, une femme tiède endormie entre les bras. Aucune tenture ne filtrait les premiers rayons du soleil qui lui caressaient le visage, et les oiseaux semblaient lui chanter aux oreilles comme s'ils étaient ivres.

D'un seul coup tout lui revint - l'endroit où il se trouvait, et avec qui. C'était Olivia qu'il avait tenue serrée contre lui toute la nuit comme s'il craignait qu'elle ne s'échappe. Olivia dont les yeux rieurs, le sens de l'humour et la vive intelligence n'avaient cessé de le surprendre, de le ravir... et de le rendre fou de désir.

Olivia était à lui. Par quelque étrange miracle, il avait réussi à dénicher une femme qui était aux antipodes d'Évangeline.

Évangeline lui avait laissé croire qu'elle était vierge, mais elle ne l'était pas. Olivia lui avait laissé croire qu'elle avait de l'expérience, mais elle n'en avait pas.

Un bref instant, il s'interrogea sur ce qui avait pu se passer entre Rupert et elle, puis s'en désintéressa. Elle devait avoir promis à ce dernier de n'en rien dire, et il commençait à la connaître suffisamment pour se douter qu'elle ne trahirait jamais un secret.

Si seulement il avait su... Il était entré en elle d'un coup de reins, certain qu'elle avait l'habitude du plaisir. À l'instar de sa première épouse. Pour le dire sans fioritures, faire l'amour à Évangeline était un peu comme galoper sur la grand-route. Sans commune mesure avec ce qu'il avait éprouvé avec Olivia, et pas uniquement à cause des différences physiques entre les deux femmes. Chacun des gémissements d'Olivia, de ses frissons, semblait résonner dans son propre corps. Il avait le sentiment qu'elle était à lui, totalement. Jamais aucun homme ne l'avait touchée comme il l'avait fait. La

possessivité qu'il ressentait vis-à-vis d'elle était stupéfiante, et irraisonnée.

Il demeura allongé un moment à écouter le chant d'une grive en se demandant pourquoi la trahison poussait un homme à chercher désespérément une femme qui n'aimerait que lui. Sa virginité était le plus beau cadeau qu'Olivia pût lui offrir.

À cette pensée, il resserra son étreinte autour d'elle. Il s'en voulait horriblement de lui avoir fait mal. Néanmoins, savoir qu'il était le premier...

Aussitôt, il se reprocha ce sentiment ; le nombre d'hommes avec qui une femme avait couché n'avait aucune importance. C'était ce qu'il avait affirmé à Évangeline durant leur nuit de noces, après qu'elle lui eut raconté ses multiples exploits (qui avaient commencé avec un valet de pied à l'âge de treize ans). Et il avait raison. Aucun de ces hommes n'avait changé quoi que ce fût à l'essence profonde d'Évangeline, ou à ses sentiments pour elle.

Pourtant, cette émotion ardente, cette possessivité féroce, animale, qui vibrait au fond de son cœur, refusait de se dissiper. Sans doute était-elle de même nature que la poésie, en conclut-il : inexplicable, dénuée de toute logique.

La pauvre Olivia devait être endolorie après cette nuit. Il la fit doucement basculer sur le dos et promena les mains sur ses rondeurs sensuelles. Puis il accompagna ses caresses de quelques baisers ici et là. Elle remua un peu, mais ce ne fut que lorsqu'il effleura la peau délicate à l'intérieur de sa cuisse, lorsque sa bouche s'approcha de la pointe rose d'un sein, qu'elle s'éveilla.

Au lieu du tendre « bonjour » ensommeillé auquel il s'attendait, elle se redressa d'un bond en criant :

— Ô mon Dieu, où suis-je ?

N'ayant jamais été doué pour trouver les bons mots au bon moment, Quin l'embrassa en guise de réponse. Aussitôt, cet irrationnel besoin de la posséder se ralluma en lui.

Il ne chercha pas à l'étouffer.

Il était de toute façon bien trop puissant pour imaginer y parvenir.

— Oh, Quin ! murmura Olivia, un long moment plus tard.

Elle était sur le dos, et il laissait ses lèvres courir sur son corps.

— Mmm.

— J'adore quand tu grognes à mon oreille, souffla-t-elle.

— À t'entendre, j'ai l'impression d'être un bouledogue.

Elle étendit les bras au-dessus de sa tête et s'étira en soupirant de bien-être.

— Tes grognements n'ont rien à voir avec ceux d'un chien. C'est comme s'ils me disaient combien tu es heureux que je sois là.

— Tu es mienne, déclara-t-il d'un ton d'évidence. Bien sûr que je

suis heureux que tu sois là.

Il lui écarta les jambes.

— Que fais-tu ?

— Je t'embrasse les cuisses.

— Hors de question, décréta-t-elle en essayant, en vain, de resserrer les genoux. Nous devons regagner nos chambres avant que les invités remarquent notre absence. Dieu merci, les oiseaux font un tel raffut qu'ils nous ont réveillés.

Elle se tut, parcourue d'un long frisson quand, du bout de la langue, il dessina une arabesque à l'intérieur de sa cuisse, puis s'aventura entre les replis délicats de son sexe tout en lui caressant les seins.

— Quin, articula-t-elle. Quin... Que... ?

Il inséra un doigt en elle.

Elle se redressa.

— Non !

Ils devaient rentrer, prendre un bain et s'habiller, éviter sa mère, expliqua-t-elle dans un flot de paroles dont il n'entendit pas la moitié.

Ce que sa merveilleuse Olivia n'avait pas encore compris, songea-t-il, c'était qu'une fois qu'il avait pris une décision, rien ne pouvait l'en faire changer.

Le seul moyen de mettre un terme à ce bavardage, c'était de l'embrasser. A présent qu'il avait pénétré dans la zone la plus douce, la plus moite et la plus tiède de son corps, il n'était plus question qu'il en sorte.

Bien sûr, la caresser ne lui suffisait pas. Mais il s'était déjà laissé emporter cette nuit et ne tenait pas à recommencer. Olivia, sa douce Olivia, devait expérimenter le plaisir à l'état pur avant qu'il s'autorise de nouveau à entrer en elle.

Bientôt, elle fut gémissante et implorante sous sa caresse, s'ouvrant de plus en plus à lui. Alors, ignorant les demandes pressantes de son propre corps, il introduisit un autre doigt dans sa chaleur humide. Olivia se tendit comme un arc, puis son corps fut secoué de spasmes tandis qu'elle hurlait son plaisir en lui agrippant les épaules.

L'excitation qui s'empara de lui à la vue de sa magnifique Olivia emportée par la jouissance faillit avoir raison de sa volonté.

Elle représentait tout ce qu'il désirait. Tout ce qu'il pourrait jamais désirer.

Il ne voulait pas prendre le risque de tout gâcher.

— Quin, haleta-t-elle. Oh, c'est... c'est...

Il hocha la tête et roula sur le côté pour ne pas succomber.

— À toi, décréta-t-elle.

Son expression de brave petit soldat prêt à affronter un bataillon d'éléphants le calma suffisamment pour qu'il parvînt à s'asseoir.

— Il est temps de rentrer, annonça-t-il en cherchant ses sous-

vêtements sur le sol.

Un instant plus tard, il avait enfilé chemise et pantalon.

— Les domestiques vont bientôt se réveiller.

— J'ai les jambes en coton, protesta-t-elle.

Prononcée d'un ton rauque et traînant, sa phrase ressemblait à une invite.

— Debout, la pressa-t-il.

— Va. Je dors un peu et je te suis.

Elle tira la couverture sur elle et se recroquevilla en chien de fusil, les yeux fermés.

— Je ne peux pas te laisser dans un arbre.

— Bien sûr que si. Va déjeuner avec les autres. Je descendrai plus tard. Ainsi, personne ne soupçonnera que nous avons passé la nuit à faire de vilaines choses dans un arbre, ce qui, évidemment, viendrait à l'esprit de tous s'ils nous voyaient apparaître ensemble.

— Je ne peux pas te laisser là, insista-t-il.

— Tout se passera bien. C'est toi qui es tombé en descendant d'un arbre l'autre jour, pas moi.

Quin s'accroupit.

— Olivia, réveille-toi ! Nous devons rentrer au manoir.

— Trop fatiguée. Trop courbaturée. Je ne descendrai pas avant de m'être reposée. Réveille-moi dans une heure ou deux.

C'était un ordre. Quin se redressa, et contempla sa future duchesse. Elle dormait paisiblement, la main sous la joue, sa splendide chevelure répandue autour d'elle. Elle n'avait même pas d'oreiller et semblait pourtant aussi douillettement installée que dans un lit moelleux.

Il se surprit à sourire. Il était sale, pas rasé, ses vêtements étaient froissés, et il ne s'était pas senti aussi heureux depuis des années.

Elle ouvrit un œil.

— Tu m'apporteras du thé au retour ?

— Comme je te l'ai expliqué, les valets ne peuvent pas monter ici avec un plateau. Attends... Seriez-vous en train, mademoiselle Lytton, de demander à un *duc* de vous servir un thé ?

Elle avait refermé la paupière, mais il vit le petit sourire au coin de ses lèvres. Son Olivia testait son pouvoir.

— Oui, acquiesça-t-elle d'une voix suave. C'est tout l'intérêt du mariage.

— Quel intérêt ?

— D'être gentil avec l'autre. Pour qu'il soit gentil à son tour, ajouta-t-elle avec un sourire narquois.

Il lui apporta du thé. Et des crêpes.

Couvert de gloire

Fin d'après-midi

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça dehors !

La façon dont Georgiana la regardait, comme si elle était un veau à deux têtes, était un peu insultante.

— Pas étonnant que tu ne sois descendue ni ce matin ni pour le déjeuner, poursuivit-elle.

— Je dormais, se défendit Olivia. Mais ce n'est pas comme si Quin et moi avions passé la nuit à la belle étoile. Nous étions dans une cabane. Perchée dans un arbre, c'est tout.

Georgiana la considéra d'un air effaré. Pourtant, une lueur amusée brillait dans ses yeux.

— C'est complètement fou. Aucun homme ne pourrait me convaincre de le suivre en haut d'un arbre. Tu es tombée sur le seul qui aime grimper aux arbres.

— Original, n'est-ce pas ? Quin est tout ce dont j'aurais pu rêver si j'avais su que j'en avais le droit.

Olivia était si heureuse qu'elle avait l'impression que sa poitrine allait exploser.

— Comment s'est passé le déjeuner ? interrogea-t-elle.

— Nous devrions descendre rejoindre les autres, conseilla Georgiana en guise de réponse. La duchesse douairière est d'une humeur exécrable. De toute évidence, elle suspecte la raison pour laquelle tu étais absente au petit-déjeuner *et* au déjeuner. Elle s'est montrée très sèche avec M. Epicure Dapper - ce gentleman qui affectionne les vestes aux épaules rembourrées.

— « Hélas, ils sont tombés tous ces vaillants guerriers^[1] ! » ironisa Oliva en se levant.

Elle ouvrit la porte et s'effaça pour laisser sa sœur sortir.

— Lord Justin prend un plaisir manifeste à l'agacer, tu sais, reprit celle-ci. Après le déjeuner, les jeunes ladies l'ont supplié de chanter

pour elles, et il a choisi une chanson *française* !

— Il est à moitié français, pourquoi n'aurait-il pas le droit de chanter dans sa langue natale ?

— Enfin, Olivia, tu sais très bien comment sont les chansons françaises. Elles donnent toujours l'impression d'être inconvenantes même quand elles ne le sont pas.

— L'irritabilité de la douairière n'a rien à voir avec le goût de Justin pour les chansons dans sa langue maternelle, assura Olivia.

Georgiana s'immobilisa en haut des marches.

— Ne me dis pas que tu as encore croisé le fer avec elle hier soir.

— Une chance que tu n'aies pas été présente à ce moment-là, pas vrai ? Cela t'aurait donné une *double* migraine, à supposer que cela existe.

Olivia voulut s'engager dans l'escalier, mais sa sœur la retint par le bras.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Tu te rappelles que c'est toi qui m'as envoyée dans la bibliothèque en m'assurant que Quin m'y suivrait ?

— Ce qu'il a fait. Je l'ai vu traverser la salle derrière toi tel un renard qui a repéré une poule.

— Les choses commençaient à bien progresser entre nous quand la douairière a fait irruption dans la pièce. Elle nous a interrompus, si tu vois ce que je veux dire.

— Et que veux-tu dire exactement ?

— Pas ce que tu penses, s'esclaffa Olivia. Nous étions simplement en train de nous embrasser.

— Dieu du ciel !

— Elle était furieuse. Elle m'a même accusée d'être trop grosse pour épouser son fils. Apparemment, elle estime que je suis un bon parti pour Rupert dans la mesure où la taille de mes hanches compense celle de son cerveau.

— Je n'arrive pas à croire que la duchesse ait pu proférer une telle horreur ! Elle se montre parfois brusque, mais jamais impolie. Or, une telle remarque n'est pas seulement erronée, mais aussi très grossière.

— C'est pourtant ce qu'elle m'a dit, je t'assure, même si elle ne le pensait pas vraiment. Elle était tellement dépitée à l'idée qu'elle n'aurait pas la merveilleuse Georgiana pour belle-fille - et qui le lui reprocherait ?

— Je te trouve très compréhensive, Olivia. Personnellement, je suis déçue. Qu'une femme de son rang déroge à ce point aux principes qu'elle défend avec tant de force est choquant.

— C'est sûrement mon influence. Je suis certaine qu'elle est toute délicatesse et amabilités en temps normal. J'ai réveillé le loup en elle.

— Ce que tu décris n'est pas un comportement de prédateur, mais

celui d'un ours mal léché. En tout cas, si la douairière est contrariée, mère, elle, sera aux anges, conclut Georgiana en posant le pied sur la première marche.

— J'en doute.

— Un duc en vaut bien un autre.

— Oui, mais je préfère ne pas imaginer sa réaction quand elle découvrira que tu n'as pas l'intention de prendre ma place. Tu te rappelles que père a promis qu'une de ses filles épouserait Rupert ? Bien que, franchement, Géorgie, tu pourrais trouver pire. Sans compter que tu es déjà éduquée pour le poste.

— Arrête, Olivia. Tu sais très bien que je n'épouserai jamais Rupert. Contrairement à toi qui ne te rebiffes que sur des détails sans importance, je ne suis pas une bonne fille.

— Que veux-tu dire ?

— Sous prétexte que je me suis montrée à la hauteur des tâches qu'ils m'ont imposées, mère et père me croient obéissante. À tort.

Olivia s'arrêta au pied de l'escalier pour dévisager sa sœur.

— Géorgie ! Tu es... C'est merveilleux !

— Ils se trompent également en te jugeant rebelle parce que tu récites des limericks et fais souvent des histoires pour rien. Sottises ! En vérité, c'est toi la fille docile.

— Je crois que je préférerais le rôle de la rebelle. À t'entendre, on me prendrait pour un béni-oui-oui.

— Le duc de Sconce ne serait jamais tombé amoureux d'un béni-oui-oui, répliqua Georgiana avec un sourire. Il est fou de toi, Olivia. Pendant le déjeuner, je m'attendais qu'il annonce qu'il t'avait choisie pour épouse, mais il a réussi à se contenir.

Elles se dirigeaient vers le salon quand le valet de pied contre le mur s'avança soudain pour ouvrir la porte d'entrée.

Olivia pivota sur ses talons, espérant voir Quin apparaître. Mais la personne qui pénétra dans le hall ne ressemblait en rien à Quin. Sous le choc, elle s'immobilisa.

Georgiana, en revanche, n'eut pas l'once d'une hésitation.

— Votre Grâce, salua-t-elle en s'inclinant devant le duc de Canterwick. Quel plaisir de vous voir.

— C'est Rupert ! s'écria Olivia, inquiète. Il lui est arrivé quelque chose !

— Non, la rassura en hâte le duc. Au contraire, ma chère, je vous apporte une nouvelle extraordinaire. Rupert s'est surpassé !

Son visage rayonnait de joie.

— Pardon ?

— Il s'est couvert de gloire ! Le comte de Wellington a fait mention de lui dans ses rapports. Le prince régent en personne en a été informé. Il est question d'une distinction particulière. Bonsoir,

mademoiselle Georgiana. Comment se passe votre séjour chez Sconce ?

— Très bien, merci, répondit Géorgie en souriant. Je suis si heureuse de cette nouvelle, Votre Grâce.

— Pas autant que moi. Heureux ne suffit pas à exprimer ce que j'éprouve. Sur le moment, je n'y ai pas cru ; le messenger de Sa Majesté a dû me le répéter quatre fois. Alors, j'ai envoyé un de mes gens attendre mon fils à Douvres pour le conduire ici dès qu'il posera le pied sur le sol anglais. Ce qui devrait arriver d'un jour à l'autre d'après le messenger. Je suis venu directement vous annoncer la nouvelle. Il faut que tout le monde soit au courant !

S'interrompant un instant, le duc s'approcha d'Olivia et lui donna une accolade paternelle.

— Vous aussi en restez muette, ma chère. Et pourtant, c'est la vérité. Je vois qu'il y a des invités. Tant mieux ! Ainsi, je pourrai informer tout le monde en même temps.

Sur ces paroles, il l'entraîna dans le salon. La douairière vint à leur rencontre, un sourire plaqué sur les lèvres. Quin, qui discutait avec un invité, se tourna pour les regarder entrer. Avant que quiconque eût pu le saluer, Canterwick intima le silence comme s'il était le maître des lieux.

Il avait un véritable talent de comédien, nota Olivia, encore sous le choc de la nouvelle. Sur le coup, elle avait pensé que Rupert était mort, et maintenant... Maintenant ?

— Comme vous le savez sans doute, mon fils, le marquis de Montsurrey, est à la tête de la Première Compagnie de fusiliers de Canterwick, annonça le duc, tambour battant. Pour une raison inconnue, les fusiliers ont débarqué à Oporto au Portugal. Apparemment, quand il a découvert cette erreur, mon fils a conduit ses hommes à travers le pays jusqu'au fort de Badajoz.

Tous les yeux étaient fixés sur lui, à l'exception de ceux de Quin. Olivia sentait son regard sur sa nuque.

— Comme vous devez le savoir, Badajoz est assiégé par les troupes du général Thomas Picton. Il y a eu plusieurs tentatives pour en franchir les remparts, dont certaines décrites dans les journaux londoniens, mais toutes ont échoué. Jusqu'à ce que mon fils s'en mêle !

Olivia se demanda si le duc était conscient de son ton triomphant chaque fois qu'il disait « mon fils ».

— Il rayonne, murmura Georgiana à côté d'elle. N'est-ce pas merveilleux, Olivia ? Je veux dire, pour Rupert. Cela va tout changer pour lui.

Olivia hocha la tête.

— Le général a parlé des fusiliers de Canterwick comme d'un « mince espoir », continuait le duc, comme s'ils n'avaient aucune chance

de vaincre. C'était mal connaître Rupert. Mon fils ! Picton doit regretter amèrement ses paroles aujourd'hui.

— Je suppose que Picton a essayé de les empêcher de se lancer à l'assaut des remparts, chuchota Olivia à sa sœur. Je suis ravie de constater que même un général ne peut arrêter Rupert quand il a quelque chose en tête.

— Ses hommes et lui ont réussi là où tous les autres avaient échoué ! Ils ont assailli le fort et l'ont occupé jusqu'à ce que la cinquième division revienne les soutenir. Parce qu'ils étaient partis, imaginez-vous. Ils avaient renoncé et abandonné la place aux Français. Mais pas *mon fils* !

Olivia ne put s'en empêcher : elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Quin la fixait. Leurs regards se croisèrent, et ce fut comme si un gouffre venait de s'ouvrir entre eux.

Intarissable, le duc poursuivit :

— Le marquis a conduit ses troupes à l'assaut des remparts, puis il a pris le fort et fait prisonniers de nombreux soldats français. Il l'a pris ! Avec une poignée d'hommes !

Soudain, son ton devint menaçant, et il parcourut l'assemblée d'un regard féroce.

— Je sais que certains se sont moqués de mon fils dans son dos. Qu'ils ont dit des choses déplaisantes à son sujet. Plus jamais ! Ils parlent désormais d'un membre de l'Ordre de Bath. Une distinction dont peuvent se targuer vingt-quatre personnes tout au plus !

Il y eut un moment de silence, et soudain, une salve d'applaudissements résonna dans la pièce, accompagnée d'acclamations, et même de larmes.

Se tournant brusquement vers elle, le duc prit Olivia par le bras pour l'attirer à lui.

— Mlle Lytton a toujours cru en lui, déclara-t-il, l'air farouche. Je vous présente la fiancée de mon fils, la future marquise de Montsurrey.

Olivia vacilla, retrouva son équilibre, et sourit. Les applaudissements enflèrent légèrement, puis s'atténuèrent, avant de cesser lorsque la duchesse de Sconce s'avança d'un pas majestueux vers le duc. Dans un silence total, elle s'inclina en une lente révérence.

— Votre Grâce, ce sera un honneur pour ce pays d'accueillir sur son rivage votre fils auréolé d'une gloire méritée.

Olivia garda les yeux rivés devant elle.

Elle n'osait pas regarder Quin.

Pourquoi les ducs sont plus amusants que les héros

Les convives, qui se couchèrent ravis et quelque peu éméchés après l'ouverture de nombreuses bouteilles de Champagne, ne devaient pas oublier de sitôt la soirée consécutive à l'arrivée du duc. Le maître des lieux, cependant, garderait surtout en mémoire le profond désespoir qui était le sien au milieu de toute cette liesse.

Quin évoluait parmi les invités tel un fantôme, une coquille vide sans autre caractéristique que son incroyable malchance avec les femmes.

Après dîner, il invita Georgiana à danser. Du coin de l'œil, il regarda Olivia tourner dans les bras d'autres que lui, des hommes qui la dévoraient du regard, riaient avec elle, et, conquis par son charme, commençaient à envier Montsurrey.

Évidemment, personne n'exprimerait une émotion aussi vile : pas ce soir, pas après la reddition de ce fort rempli de Français dont le siège avait coûté tant de vies anglaises.

Il déambula de pièce en pièce sans autre but que celui d'échapper à toute conversation à propos du marquis. « Envie » était un mot trop faible pour exprimer ce qu'il éprouvait : une émotion où la rage le disputait à la haine et à un sentiment de jalousie si violent qu'il lui tordait les entrailles. Sa mère posa la main sur son avant-bras, s'immobilisa, et le lâcha.

Il ne parvint pas à déchiffrer son regard, mais peu importait.

Si au moins il avait cessé de revenir chaque fois dans la salle de bal. Mais il avait beau essayer, ses pas le ramenaient spontanément vers Olivia.

Enfin, après ce qui lui sembla une éternité, la plupart des invités se retirèrent dans leurs chambres, et le duc de Canterwick, toujours aussi excité et volubile, fut accompagné jusqu'à la Chambre de la Reine, ainsi nommée parce que la reine Elizabeth y avait séjourné à trois occasions.

Quin regagna ses appartements et prit un bain. Puis, après avoir congédié Waller, il ôta son peignoir et se rhabilla. Le temps de sortir discrètement et de traverser le couloir, et il entra sans frapper dans la chambre d'Olivia.

Assise devant la cheminée, les jambes allongées devant elle, elle lisait. Exactement comme dans son rêve. À cette vue, son corps s'embrasa d'un coup.

Il s'approcha d'elle sans bruit, fit passer sa chevelure soyeuse sur une épaule et déposa un baiser dans son cou.

Son cœur frappait contre ses côtes. Il reconnut l'émotion qui courait dans ses veines. Nul besoin d'être doué dans ce domaine pour l'identifier : il avait peur.

Rupert avait réussi, il était un héros à présent. Un héros de guerre. Olivia avait donc le choix entre épouser un homme qui était resté bien au chaud dans son manoir et un autre qui avait franchi des remparts, s'était emparé d'un fort et avait gagné la bataille.

Il s'enivra du parfum de sa peau, cette délicate combinaison de fleurs et de mystère qui était son Olivia.

L'effroi qu'il ressentait en cet instant le ramenait des années en arrière, à cette atroce nuit où Évangeline avait découché pour la première fois. À son retour, à l'aube, elle avait affronté ses questions sans la moindre gêne, lui assénant qu'il l'ennuyait à mourir avec ses mathématiques et qu'elle trouvait la compagnie d'un certain nobliau de la région bien plus amusante que la sienne.

— Comment aurais-je pu refuser ses avances ? avait-elle argué d'un air rêveur. Cet homme est un véritable héros. Il a surpris une bande de braconniers alors qu'il était à la chasse, et il les a arrêtés à lui tout seul !

Même des mois plus tard, après un procès au cours duquel lesdits braconniers s'étaient révélés être des villageois affamés qui tentaient d'attraper deux ou trois lièvres dans un bois n'appartenant même pas au nobliau, Évangeline avait continué à considérer ce dernier comme un héros.

Mais déjà Olivia levait les bras et le prenait par le cou. Ses lèvres pulpeuses, cet éclat dans son regard n'étaient que pour lui.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il finalement, un long moment plus tard.

— De quoi ?

Ils étaient allongés sur le tapis ; le reflet des flammes dansait sur la peau d'albâtre d'Olivia. Elle ne portait qu'une robe de chambre, qu'à force de persuasion, il était parvenu à ouvrir.

Malgré l'anxiété qui lui nouait la gorge, il avoua ce qui le rongait :

— Tu aurais pu épouser un héros de guerre si je n'avais pas pris ta virginité. Toutes les femmes rêvent d'avoir un héros pour mari.

— N'est-ce pas merveilleux pour Rupert ? dit-elle, le sourire aux

lèvres.

— Bien sûr que si, reconnu-il d'une voix blanche.

— Désormais, nous n'aurons aucun mal à lui trouver une nouvelle épouse. Quelque chose ne va pas, Quin ? Tu n'es quand même pas jaloux de ce pauvre Rupert ?

Il n'y avait qu'une seule réponse possible :

— Si.

Olivia s'appuya sur le coude et lui caressa la joue.

— Je t'en prie, ne me dis pas que tu veux partir te battre.

— Je ne peux pas. Trop de responsabilités. Mais, si, j'aurais aimé aller à la guerre. J'ai lu Machiavel, Jules César et le maréchal de Saxe. C'est important de se sentir utile.

— Je comprends, déclara-t-elle en s'allongeant, les bras derrière la tête. Tu dis cela parce que tu es obligé de rester ici pour t'occuper de milliers d'acres de terre et t'assurer que les centaines de personnes qui travaillent sur ton domaine aient de quoi se nourrir, s'habiller et survivre... Mais, attends, n'est-ce pas utile, ça aussi ?

Elle fit mine de réfléchir.

— Non, tu as raison, conclut-elle. La seule chose qui puisse donner de la valeur à ta vie, c'est d'aller tuer des Français.

Ignorant son ironie, Quin demanda, à son corps défendant :

— Étant donné les circonstances, veux-tu toujours de moi ?

— Quelles circonstances ? La victoire de Rupert ou l'épisode des coups de bélier de la nuit dernière ?

— Des coups de bélier ?

Le sourire malicieux qu'elle lui adressa lui fit perdre un instant le fil de la conversation, mais il se ressaisit.

— La victoire de Rupert. Parce que, maintenant, tu peux épouser un duc digne des plus grands héros de l'Empire britannique.

— Tu as raison, acquiesça-t-elle sans cesser de sourire. Je pourrais passer le restant de ma vie à discuter avec un héros national de ce que Lucy a mangé à son dernier repas... ou rester allongée avec toi sur un tapis.

Il sentit un frisson le parcourir.

— Nue, ajouta-t-elle. Vulnérable aux coups de...

— Non, ne le répète pas !

Jamais il ne s'était senti aussi léger, lui semblait-il soudain. Son cœur se dilatait dans sa poitrine, prêt à exploser de bonheur. Il se débarrassa de ses bottes. Olivia le regarda faire, les paupières lourdes. Il ôta sa chemise. Son pantalon.

— Olivia.

— Mmm ?

— Des coups de... bélier ?

Quand il enleva son caleçon, elle fixa son érection sans vergogne.

— C'est une description on ne peut plus adaptée, affirma-t-elle. Constate par toi-même.

Quin baissa les yeux. Son sexe était vraiment impressionnant.

— Nous ne devrions pas refaire l'amour tant que Montsurrey ne sera pas rentré et informé que tu as changé d'avis, annonça-t-il.

Pour son plus grand plaisir, l'excitation qui brillait dans les prunelles d'Olivia s'éteignit comme une chandelle qu'on souffle. Apparemment, les coups de bélier n'étaient pas si effrayants que cela.

Il s'agenouilla et fit courir l'index le long de sa joue, de son cou, jusqu'à la naissance de ses seins...

— Cela ne signifie pas pour autant que nous devons nous conduire comme des étrangers.

— Non ? murmura-t-elle en l'enlaçant.

— Non, assura-t-il d'une voix rauque, avant d'enfouir le visage au creux de son cou.

Moustaches gauloises, un ami dans le besoin, et l'appel de l'aventure

Des années plus tard, Olivia considérerait cette nuit où un duc jaloux, possessif, et néanmoins parfait, l'avait aimée sur le tapis devant la cheminée comme le moment séparant son existence entre un « avant » et un « après ».

Cette nuit-là, elle apprit en effet à quel point la vie était merveilleuse.

Et le lendemain matin, combien elle était fragile et précieuse.

Quin et elle finirent par gagner le lit à baldaquin, où ils s'assoupirent et se réveillèrent moult fois, riant et chuchotant, et se découvrant l'un l'autre sans jamais se lasser.

Il la quitta à l'aurore, non sans lui avoir préalablement expliqué pourquoi les premiers rayons du soleil au-dessus de l'horizon étaient roses et non d'un blanc aveuglant. Elle n'avait même pas eu à faire semblant d'être fascinée ; elle l'était sincèrement.

Ce qui ne l'empêcha pas de s'endormir en pensant à la manière dont la lumière se reflétait dans les yeux de Quin plutôt qu'à celle dont elle traversait les carreaux de la chambre.

La première chose dont elle reprit conscience fut la pression d'une main sur son bras.

— Olivia, réveille-toi ! *Réveille-toi !*

La note de panique dans la voix de sa sœur la tira sur-le-champ du sommeil. Elle souleva les paupières.

— Que se passe-t-il ?

Georgiana oublia un instant son affolement en découvrant ses épaules dénudées.

— Pourquoi n'as-tu pas de chemise de nuit ? Non, je ne veux pas savoir, enchaîna-t-elle en tirant la tenture du baldaquin. Habille-toi vite. Norah va arriver d'un moment à l'autre, il ne faut pas qu'elle te voie ainsi.

— Que se passe-t-il ? répéta Olivia.

Elle repoussa les couvertures et regarda autour d'elle, à la recherche de sa robe de chambre. C'était très étrange de se réveiller nue, en particulier sous le regard réprobateur de sa sœur.

— Il est arrivé quelque chose ?

— C'est Rupert, répondit Géorgie en lui jetant le peignoir de soie qui traînait par terre. Enfile ça, pour l'amour du ciel !

— Rupert ?

Georgiana se mordit la lèvre.

— Il est gravement blessé. On ne sait pas s'il survivra. Je suis si... pauvre, pauvre, Rupert ! marmonna-t-elle, les yeux brillants de larmes. Et ce n'est pas tout : en apprenant la nouvelle, le duc s'est effondré.

— Il est mort ?

— Non, mais il n'a toujours pas repris conscience. Le messenger est arrivé ici dans la nuit, après que nous nous sommes tous retirés. Quand Canterwick s'est évanoui, le majordome a cherché Sconce partout, mais...

— Il était ici avec moi.

— Je m'en doutais. Finalement, Cleese a réveillé la duchesse, qui a envoyé chercher un médecin. Mais vu que Canterwick n'a toujours pas bougé ni dit un mot, je suppose que celui-ci n'a pas pu faire grand-chose. Il respire encore, mais à part cela, on le dirait mort.

Debout près du lit, sa robe de chambre dans la main, Olivia réfléchit à toute allure.

— Rupert est à Londres ? Je dois y aller immédiatement. Puisque son père ne peut pas se rendre auprès de lui, c'est à moi de le faire.

Géorgie secoua la tête.

— Il est en France. Je suppose que c'est ce qui a achevé son père.

— En *France* ?

— Je ne connais pas les détails, mais le courrier a dit que ses hommes l'avaient transporté jusqu'aux côtes françaises dans l'intention de réquisitionner un navire à Calais pour traverser la Manche. Mais - Oh, Olivia, c'est tellement affreux ! - ses blessures sont si graves qu'ils n'ont pas pu l'embarquer. Alors, un de ses soldats est parti en avant pour informer Canterwick.

Olivia se laissa tomber sur le lit, sous le choc.

— Il est trop gravement blessé pour traverser la Manche ?

— Je le crains, répondit sa sœur en s'asseyant à côté d'elle.

Elle lui entoura les épaules du bras.

— Il doit avoir terriblement peur. À moins que... Il est inconscient ?

— Apparemment, non. Il a réclamé son père.

— Il a également demandé après Lucy, j'imagine.

— Et après toi.

— Sans cette attaque, son père serait allé à son chevet, affirma

Olivia, le cœur lourd.

— Sans doute. Mais ce serait une entreprise très risquée avec la guerre qui fait rage. Ils ont dû s'arrêter en Normandie. Il peut être capturé d'un moment à l'autre.

Olivia se leva.

— Je dois y aller. Tout de suite.

Elle tira le cordon de service.

— Je suppose qu'il me faut trouver un bateau pour traverser la Manche.

— Tu ferais mieux de voyager par la route jusqu'à ce que tu arrives en face de l'endroit où s'est réfugié Rupert. Mais attends ! s'écria Georgiana, se rendant brusquement compte de ce qu'elle était en train de dire. Tu n'envisages tout de même pas de te rendre en France ? Ce serait de la folie, Olivia.

Norah apparut sur le seuil.

— Un bain, ordonna Olivia.

— Je m'en doutais, répondit la femme de chambre.

Avec un sourire satisfait, elle ouvrit la porte en grand devant trois valets chargés de seaux fumants.

— Et une tenue de voyage !

— Comment peux-tu seulement envisager de partir là-bas ? reprit Géorgie. Tu sais quelles sont les relations entre la France et l'Angleterre en ce moment ? Que se passera-t-il si tu es capturée par les Français ?

Olivia considéra la question un instant, puis haussa les épaules.

— Bous sommes en guerre. Cela fait un moment que ça dure, et c'est loin d'être terminé. Je dois rejoindre Rupert. Je suis sûre que n'importe quel soldat français comprendra cela.

— Tu ne lis jamais les journaux ?

— Tu ne seras pas surprise si je te réponds « non ».

Les domestiques étaient sortis, à l'exception de Norah. Le bain attendait.

— Si tu ne veux pas être choquée par ma nudité, Géorgie, je te conseille de sortir toi aussi.

— Tu n'as rien que je n'aie moi-même, répliqua celle-ci en s'installant sur un tabouret à côté de la baignoire.

— Juste en un peu plus grande quantité.

Olivia trempa un orteil dans l'eau.

— Tu ne peux pas entreprendre un pareil voyage, s'entêta sa sœur. Tu n'as pas la moindre idée des périls qui te guettent.

— L'incertitude ne me fait pas peur. Norah, pourrais-tu me laver très rapidement les cheveux ?

— Oui, mademoiselle.

Norah lui empoigna la chevelure comme s'il s'agissait d'un paquet de

linge.

— Puisque tu sais quels périls me guettent *et* que tu lis les journaux, Géorgie, tu ferais mieux de m'apprendre tout ce que je dois savoir, suggéra Olivia.

Sa sœur ouvrit la bouche pour protester, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Tu me connais mieux que tout le monde. Crois-tu vraiment que je laisserais Rupert mourir seul au fond de quelque cabane sur les côtes françaises ? J'ai beau n'avoir jamais souhaité l'épouser, j'éprouve de l'affection pour lui. Et un profond respect.

Durant un instant, on n'entendit plus que le clapotis de l'eau.

— Il n'est plus ton fiancé, lui rappela finalement Georgiana.

Mais il était clair à sa voix qu'elle s'était résignée. Olivia secoua la tête.

— Arrête.

— Dans ce cas, je viens avec toi !

— C'est hors de question. Alors, jusqu'à quel point est-ce dangereux de débarquer sur les côtes françaises ?

— D'après les journaux, les Français surveillent toutes les plages. Tu pourrais être arrêtée avant même d'avoir posé le pied sur le sable.

— Pourquoi diable s'en prendraient-ils à moi ?

Sa sœur plongeait les yeux dans les siens.

— Veux-tu vraiment que je te dise ce que les soldats sont capables de faire à une femme, Olivia ?

— Violée par un Français ? Certaines seraient prêtes à payer pour ce privilège, plaisanta Olivia.

— Olivia ! Comment peux-tu réagir aussi... vulgairement à une telle perspective ?

— Je ne cherche pas à minimiser l'horreur de la situation, Géorgie, mais mes fiançailles avec Rupert m'ont appris qu'il ne sert à rien de craindre le pire. Et, quitte à me retrouver face à des soldats français, je préfère les imaginer galants et beaux garçons. Peut-être avec une moustache aux pointes recourbées.

— Je ne te comprendrai jamais ! À ton avis, jusqu'où ces soldats pousseront-ils la « galanterie » s'ils te prennent pour une espionne ?

— Une espionne, moi ? Je ne ressemble en rien à une espionne.

— Parce que tu sais à quoi ressemble une espionne ? J'ai lu qu'il y en avait vraiment, Olivia. Sauf que j'ignore s'il est possible de les échanger contre une rançon comme les officiers.

— Heureusement pour moi, tu dévores les journaux. Avec de la chance, tu trouveras la réponse avant que j'en aie besoin.

Olivia se leva, ruiselante.

— Norah, je suppose que tu as compris que je vais avoir besoin d'un sac de voyage.

— Je vous accompagne en France, mademoiselle, annonça Norah d'un air déterminé. Vous aurez besoin de quelqu'un pour vous habiller, y compris dans une prison française.

Olivia adressa un sourire à sa femme de chambre et à sa sœur.

— Aucune de vous ne vient avec moi.

— Tu ne peux pas partir seule ! protesta Georgiana. À moins que...

— Exactement.

— Dans ce cas, tu dois immédiatement prévenir le duc de ton départ. Et lui demander de t'accompagner.

Georgiana se dirigeait déjà vers le petit secrétaire au fond de la pièce.

— Je ne serais pas surprise qu'il soit déjà en train de se préparer, répondit Olivia. Merci, Norah, c'est une tenue idéale pour voyager. Assurément, les meilleures espionnes portent du violet.

— Cela vous permettra de vous fondre dans la nuit, expliqua la femme de chambre tout excitée.

— Comment sais-tu que Sa Grâce se prépare ? coupa Georgiana. Puis-je te rappeler, Olivia, que tu ne connais Sconce que depuis quatre jours ?

— Il rêve de servir son pays. S'il peut le faire en espionnant, alors, il deviendra espion. Il viendra avec moi.

— Et la douairière ? Comment réagira-t-elle, à ton avis ?

Norah eut un petit frisson.

— Tout le monde en bas prétend que, généralement, le duc obéit à Sa Grâce, indiqua-t-elle.

— Elle sera contrariée, insista Georgiana.

— Le terme est faible, commenta Olivia en grimaçant. Quoi qu'il en soit, si Quin devait choisir de rester ici suite aux objections de sa mère, j'en déduirais qu'il n'est pas l'homme que je souhaite épouser.

— Un test ? s'étonna sa sœur, dubitative.

Olivia hocha la tête.

— Tu te souviens de ce conte où une jeune fille devait sentir un petit pois sous une pile de matelas pour prouver qu'elle était une vraie princesse ? Eh bien, c'est ma version de l'histoire. Aucun prince n'est un véritable prince s'il obéit à sa mère.

— Plutôt qu'à sa fiancée ? hasarda Georgiana.

— Plutôt qu'à l'appel de l'aventure.

La question de la bénédiction parentale

Dans son armurerie, Quin faisait l'inventaire de la gigantesque collection d'armes rassemblée par ses prédécesseurs. Finalement, après un long examen, il se décida pour deux pistolets italiens aussi petits que redoutables.

— Je suppose qu'ils ont été huilés récemment, s'assura-t-il auprès de Cleese.

— Absolument, Votre Grâce.

Quin tendit les pistolets au majordome et, l'esprit ailleurs, le regarda les envelopper tendrement dans la flanelle avant de les ranger dans leur coffret aux armoiries des Sconce.

Dans la pièce au-dessus d'eux reposait un duc inconscient.

L'héritier de son duché se trouvait sur les côtes françaises, moribond.

Quin avait l'impression de nager en plein roman. Le genre d'intrigue improbable avec des personnages hauts en couleur et une armure ou tout autre objet aussi absurde qui tombe du ciel.

— Nous embarquerons à Douvres, annonça-t-il à Cleese, qui plaçait des sacs de poudre dans le coffret. Envoyez quelqu'un là-bas nous dénicher un navire et un bon capitaine. Nous jetterons l'ancre au large et nous approcherons en canot de nuit pour ne pas être repérés. Avec un peu de chance, le marquis sera de retour sur le sol anglais demain soir.

— Sans aucun doute, approuva Cleese, manifestement aussi peu convaincu que lui.

La porte s'ouvrit à la volée.

— Te voilà !

Quin se redressa, et l'émotion lui fit tourner la tête. Olivia portait une tenue de voyage. Seigneur, il avait oublié combien elle était belle : son regard vert translucide, ses lèvres pleines qui appelaient les baisers.

— Tu es prêt ?

La perspective de la laisser monter à bord d'un bateau en partance pour la France le perturbait. Pour autant, il savait qu'il n'avait pas le choix.

— Nous devons partir sans attendre, insista-t-elle.

Une ombre inquiète voilait son regard, mais son sourire était franc et déterminé.

En la voyant poser le panier qu'elle tenait à la main sur le sol, il demanda :

— Que diable transportes-tu là-dedans ?

— Lucy, bien sûr. Elle risque de ne pas apprécier de passer la traversée dans un panier, mais je n'ai pas envie qu'elle tombe à l'eau.

Il s'avança, s'empara de ses mains, et plongea les yeux dans les siens.

— Je t'en prie, attends-moi au manoir pendant que je vais chercher Rupert. Je te promets de tout faire pour qu'il soit ici dans deux jours au maximum. Je suis certain que son état s'est amélioré depuis le départ du coursier.

Olivia se contenta de sourire.

— Je devais essayer, soupira-t-il.

— Ta mère t'attend au salon.

Quin prit le coffret que lui tendait Cleese. C'était tout ce qu'il avait pour protéger la femme qu'il aimait : deux pistolets bien huilés, et son courage. Il lui faudrait également de la chance, songea-t-il.

— Quin, tu as entendu ? Ta mère t'attend au...

Il déposa un baiser sur ses lèvres.

— J'ai entendu. Je vais de ce pas lui dire au revoir. Cleese, envoyez quelqu'un à Douvres sur-le-champ, et récupérez mon sac de voyage auprès de Waller. Et assurez-vous que Mlle Lytton est confortablement installée dans la calèche.

Olivia avait les joues roses et l'air troublé.

— Tu ne devrais pas m'embrasser en public, chuchota-t-elle.

— T'embrasser ? Cleese, fermez les yeux.

Comme à son habitude, le majordome obéit promptement, et Quin embrassa de nouveau sa tendre lady. En hâte, mais avec fougue.

— C'est mieux ainsi ? murmura-t-il d'un ton où le désir le disputait à l'inquiétude. Notre inestimable Cleese n'a rien vu de ce moment d'intimité. Pour autant, puis-je me permettre de te faire remarquer, mon tendre cœur, que notre majordome est au courant de *tout* ce qui se passe dans cette maison et qu'il savait probablement avant moi que je souhaitais t'épouser.

Olivia leva les yeux au ciel.

— Cleese, je vous serais reconnaissante de ne pas faire attention à ce que dit votre maître. De toute évidence, la tension causée par les derniers événements lui a troublé l'esprit.

Lui échappant, elle fit un pas vers la porte.

— Quin, nous devons vraiment nous dépêcher, insista-t-elle. J'ai peur d'arriver trop tard.

Comme s'il n'avait rien entendu, il la retint par la main et l'embrassa de nouveau à pleine bouche.

Quand, enfin, il détacha ses lèvres des siennes, elle était appuyée contre lui, le souffle court.

— Je t'embrasserai devant Cleese et devant le régent lui-même, décréta-t-il, le regard verrouillé au sien. Ou le pape, ajouta-t-il en ponctuant sa phrase de petits baisers. L'empereur du Siam. L'archevêque de Canterbury.

Une voix s'éleva depuis le seuil.

— Tarquin.

Il se redressa, et inclina légèrement la tête pour saluer sa mère. Puis il regarda de nouveau sa future épouse et déposa un autre baiser sur ses lèvres.

— Devant chaque membre de ma famille, y compris ma sainte tante, lady Velopia Sibble, qui préférerait que les gens ne communiquent qu'avec la divinité de son choix, et uniquement par la prière.

Olivia secoua la tête en riant.

— Je t'attends dans la voiture.

Elle s'arrêta devant la douairière le temps d'une révérence.

— Votre Grâce. Vous pouvez m'accuser de sortir « comme une domestique futive » si vous le souhaitez.

— Comme vous l'avez sans doute compris, je pars pour la France, déclara Quin à sa mère dès qu'ils furent seuls. Je pense rentrer dès demain, avec un marquis blessé ou le corps d'un héros anglais. Inutile de vous préciser que je préférerais la première solution.

— Pour autant que je sache, Mlle Lytton n'a pas requis ta présence dans cette aventure insensée.

Avec ses mains jointes et son expression douloureuse, sa mère ressemblait à une statue de sainte. Mais une sainte à la voix très autoritaire, telle Jeanne d'Arc commandant son armée.

— Mlle Lytton n'a pas eu à requérir ma compagnie. De toute manière, je serais allé en France, avec ou sans elle. Puis-je vous accompagner au salon, mère ? La marée n'attend pas, et j'ai prévu d'être à Douvres dans trois heures.

— Étant donné la situation politique actuelle, je préférerais que tu ne te rendes pas en France.

— J'en suis conscient, répondit-il.

Il chercha un moyen de calmer sa mère tout en faisant ce qui la terrifiait.

— Cleese, veuillez, je vous prie, faire déposer une corde et une lanterne sourde dans la voiture. Oh, et ajoutez une pierre à fusil !

Ignorant à la fois son intervention et le majordome, la douairière insista :

— Je dois te demander - non, te *prier* de reconsidérer cette décision aussi irréfléchie que dangereuse. Montsurrey est manifestement sur le point de trépasser, s'il n'est déjà mort. J'ai interrogé le sergent Grooper, le soldat qui a apporté la tragique nouvelle cette nuit. D'après ses dires, le marquis arrivait à peine à soulever la tête de son grabat quand il l'a quitté. Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis. Il n'est sûrement plus de ce monde à l'heure qu'il est.

— Si tel est le cas, je rapatrierai son corps en Angleterre, répliqua Quin en prenant fermement sa mère par le coude pour la guider vers le salon. Le marquis est un héros de guerre. C'est le minimum qu'un citoyen anglais puisse faire pour lui.

— Mais pourquoi toi ? s'écria sa mère avec une véhémence à la hauteur de son désarroi. Nous pourrions faire appel à la Navy ! Sa Majesté enverrait des soldats.

— Sa Majesté ne peut pas prendre le risque de donner l'impression qu'elle attaque les côtes françaises. Mais trêve de discussions, il n'y a pas de temps à perdre. J'ai une dette envers Montsurrey. C'est à moi de m'en occuper.

— Quelle dette pourrais-tu avoir envers Montsurrey ? Tu ne l'as jamais rencontré.

Ils étaient dans le hall d'entrée. Quin s'immobilisa.

— Mère, vous savez très bien pourquoi je lui suis redevable. Comme vous savez pourquoi je ne laisserai jamais Olivia...

— *Mlle Lytton !*

— *Olivia* traverser la Manche sans moi.

La duchesse était si pâle que la poudre sur ses pommettes formait deux ronds roses.

— Cette entreprise folle est imprudente à l'extrême. Les Français tireront à vue. Du reste, tu n'es pas remonté sur un navire depuis la mort de ton épouse !

— En effet, concéda-t-il en serrant les poings. Mais uniquement parce que je n'avais aucune raison de me rendre sur le Continent.

Sa voix ferme ne laissait rien transparaître de l'angoisse qu'il ressentait à l'idée de traverser le bras de mer qui lui avait volé son fils. Une telle émotion était indigne d'un duc ; il s'empressa de la chasser.

— La mort d'Évangeline n'est pas le sujet. Montsurrey a besoin de moi. Olivia a besoin de moi. D'autre part, mère, comment pourrais-je oser regarder le duc de Canterwick en face, si jamais il revient à lui, en sachant que je n'ai rien fait pour lui ramener son fils ?

— Canterwick ne le ferait pas pour toi.

— Cela non plus n'est pas le sujet. Nous embarquerons à Douvres, et si les vents sont avec nous, la traversée ne devrait pas durer plus de

quatre heures. Je compte être de retour demain. Les contrebandiers font cela tous les jours, vous savez.

— Cette mer me terrifie, avoua sa mère d'une voix aussi tendue qu'une corde de violon. J'ai déjà failli te perdre.

Quin hocha la tête. Ils savaient l'un et l'autre qu'il y avait plus d'une manière de se perdre. Il prit la main de la douairière et la porta à ses lèvres.

— Vous m'avez éduquée pour que je sois à la hauteur de mon rang, mère. Je couvrirais de honte le titre de duc en laissant l'un de mes pairs mourir en pays ennemi par couardise.

— J'aurais préféré t'éduquer pour devenir paysan.

— Votre Grâce, la salua-t-il en s'inclinant.

Elle redressa le menton, puis, à contrecœur, le salua à son tour.

— Je préférerais ne pas être fière d'un fils qui marche aveuglément vers le danger, murmura-t-elle.

— J'emporte votre bénédiction avec moi, assura-t-il en choisissant de répondre à la douleur qu'il lisait dans ses yeux plutôt qu'à ses paroles.

C'était une des leçons d'Olivia qui commençait à porter ses fruits : en se concentrant, il pouvait deviner les émotions des gens à leur regard.

Sa mère tourna les talons et se dirigea vers l'escalier, la tête haute et les épaules crispées.

Du danger de composer des poèmes sous la lune

Trois heures s'étaient écoulées depuis qu'ils étaient sortis du port de Douvres à bord du *Day Dream*, une petite goélette pourvue d'une minuscule cabine affleurant la surface. Derrière le hublot, Olivia regardait les eaux sombres retomber sans cesse sur le pont comme mues par une volonté inflexible.

— Si j'ai bien compris, nous devons traverser cette anse en canot, déclara Quin derrière elle.

Il était penché sur une carte des côtes françaises à côté du sergent Grooper, le soldat venu les chercher. Ou plutôt, venu chercher le père de Rupert.

Pauvre Canterwick. Il était toujours comme mort. Malgré tout, Olivia était passée le voir avant son départ pour l'informer qu'elle se rendait en France afin de ramener Rupert. Peut-être l'avait-il entendue.

— Oui, acquiesça Grooper. La cabane est juste là.

Il posa l'index sur un point de la carte en bordure de mer.

— La ville, ici, s'appelle Wizard, précisa-t-il en déplaçant légèrement le doigt vers l'est.

—issant, corrigea Quin. Je crois que ça vient de *white sand*, sable blanc.

Olivia resserra son manteau autour d'elle. Cela faisait plus de deux heures que Quin interrogeait Grooper pour déterminer avec précision la route suivie par les troupes de Rupert. Après l'attaque française, ils avaient embarqué sur un sloop, et seraient rentrés sans encombre en Angleterre si l'état de Rupert ne les avait obligés à s'arrêter sur la côte.

— Il était brûlant de fièvre, expliqua Grooper derrière elle. Il délirait à propos de champs verts et d'autres trucs du même acabit. Il parlait également d'une lady qui l'attendait.

Olivia se tourna vers le soldat.

— Puis-je vous demander s'il a réclamé une certaine Lucy ?

— C'est ça ! Lucy. Il n'avait que ce nom-là à la bouche pendant tout

le trajet.

Il la dévisagea.

— Je suppose que vous vous appelez Lucy, m'dame.

— *Non*, monsieur Grooper, voici Lucy.

Elle montra la chienne endormie dans le panier à ses pieds.

Grooper fronça ses sourcils broussailleux.

— C'est la première fois que je vois un homme faire tant de foin pour un chien, si je peux me permettre.

À quoi bon tenter d'expliquer Rupert ou sa dévotion à Lucy à quelqu'un qui le connaissait à peine ? Olivia se contenta de hocher la tête. Quin était toujours penché sur la carte, cherchant manifestement à en graver chaque détail dans sa mémoire. Sa posture tirait sur les coutures de son manteau, soulignant encore un peu plus sa carrure imposante.

— Ce qui m'inquiète, c'est la présence d'une garnison française à quelques miles à peine, expliqua-t-il. Avez-vous repéré des soldats en manœuvre à proximité ?

— Je suis resté là-bas qu'une demi-heure. Attendre au chevet des malades, c'est pas mon fort. Dès que le major a été installé sur son grabat, je me suis mis en route pour l'Angleterre. Vu son état, il y avait pas de temps à perdre. Chaque fois que je ferme les yeux, je revois son père, enchaîna-t-il en secouant la tête. Il a tangué comme ça sur le côté, et tout à coup, boum ! Il était par terre. C'est ma faute, j'aurais dû prendre plus de gants pour lui annoncer la nouvelle.

— Vous n'y êtes pour rien, le rassura Olivia. C'est d'apprendre que son fils était blessé qui l'a terrassé, pas la manière dont vous le lui avez annoncé. Le duc n'a pas supporté l'idée de perdre son fils unique et adoré.

— Je comprends. Et je peux vous dire que tous autant qu'on est, on ressent la même chose pour le major. « Un mince espoir », qu'ils avaient dit à notre sujet. Parce qu'ils pensaient qu'on arriverait à rien et qu'on était des hommes que personne voulait. Vous le saviez, ça ?

Olivia fit non de la tête.

— Les autres recruteurs de l'armée nous avaient tous laissés de côté pour une raison ou une autre. Ils m'ont dit que j'étais trop vieux alors que personne connaît mieux les champs de bataille que moi. D'autres avaient été estropiés au combat, et on leur avait conseillé de rentrer chez eux. Rentrer chez eux ! Pour faire quoi ? Du tricot ? On dit pas à un soldat de rentrer sous prétexte qu'il a perdu deux orteils ou qu'il a une patte folle.

— Mais le marquis n'était pas d'accord ? devina-t-elle.

— Au début, j'étais aussi nerveux que n'importe qui. Il pensait pas comme nous autres, ça se voyait. Mais quand j'ai compris ce qu'il comptait faire, j'étais prêt à le suivre au bout du monde.

— Y compris en haut des remparts.

— C'est ça. Les autres compagnies avaient déjà essayé, vous savez. Mais elles avaient fait ça de nuit pour surprendre les mangeurs de grenouilles. Ce qu'a jamais marché, bien sûr. Eh ben, le major, lui, il a décidé qu'il donnerait l'assaut en plein midi. Et comme il avait pas l'air de se faire de bile, on s'en est pas fait non plus.

— C'est l'attitude d'un vrai chef, commenta Quin en se redressant.

Grooper hocha la tête.

— On l'avait compris pendant qu'on traversait le Portugal pour aller à Badajoz. Il nous écoutait, vous savez. Et il disait toujours ce qu'il pensait. C'était un type très spécial, si vous me permettez.

C'était un euphémisme, songea Olivia.

— Finalement, vous avez pris le fort.

— Simple comme bonjour, assura Grooper, le torse gonflé de fierté. Les mangeurs de grenouilles, ils étaient en plein déjeuner. Et quand ils mangent, ils mangent : quatre, cinq plats, y compris pour le soldat de base. Le major, il les connaissait : il avait eu un précepteur français. Et il nous a expliqué les choses comme y fallait pour qu'on comprenne.

Olivia sourit. Cela lui faisait tellement plaisir d'imaginer Rupert traité par ses hommes avec respect, lui que ses pairs regardaient de haut.

— Il a suffi d'assommer les sentinelles. Les autres ont eu une telle frousse en nous voyant débarquer qu'ils se sont enfuis jusqu'à San Cristobal. On en a presque pas tués. Le major, il aimait pas ça, tuer. Il le faisait juste pour sauver sa vie.

— Je reconnais bien là Rupert, commenta Olivia.

— Le marquis a été blessé pendant l'assaut ? s'informa Quin.

Grooper secoua négativement la tête.

— C'est ça le pire. On a pris le fort sans problème et on l'a tenu trois jours en attendant les renforts. Le major avait donné des couvertures et de quoi manger aux Français. Un Français qu'a pas de quoi manger se bat comme un rat pris au piège, qu'y disait. Sûr qu'avec toute cette nourriture, ils sont restés tranquilles. Y en a pas un qu'a essayé de filer.

— Que s'est-il passé, alors ? s'enquit Olivia.

— Le major, il aimait bien marcher sur les remparts la nuit. La sentinelle de garde ce soir-là... Il a dit que le major récitait des poèmes.

Grooper parut avoir du mal à prononcer le dernier mot, comme s'il avait avoué que Rupert fumait de l'opium.

— La poésie n'est pas une activité dangereuse en général, fit observer Quin.

— Ça, je pourrais pas vous dire, répondit Grooper, tenant manifestement à préciser qu'il ne s'adonnait pas à ce genre d'activité.

Le major se promenait sur les remparts, il regardait la lune, et il a fait une chute.

— Il regardait la lune ?

— On a retrouvé un morceau de papier à côté de lui avec un poème sur la lune. En tout cas, il a fait une sacrée chute. On a même cru qu'il se réveillerait jamais. Mais le lendemain, il a ouvert les yeux et s'est mis à parler de Lucy. Nous, on a cru que c'était sa femme, et on a décidé de le ramener en Angleterre. Le docteur de Wellington disait qu'on devrait attendre qu'il meure et se contenter de rapporter son corps.

— Je suis heureuse que vous ne l'ayez pas écouté, déclara Olivia.

— Le major, il était pas comme les autres officiers ; il s'intéressait vraiment à nous, énonça Grooper d'une voix enrouée. Alors, on l'a embarqué, et on aurait traversé la mer avec lui jusqu'en Angleterre si le temps avait été meilleur. Mais avec ces vagues, on a eu peur que son état empire.

— Vous avez bien agi, le rassura Olivia.

— On approche du rivage, intervint Quin. Olivia, tu m'attendras ici avec le sergent Grooper. Le capitaine va jeter l'ancre et j'irai chercher le marquis avec le canot.

— Non. Je viens avec toi.

— Je t'en prie. Ce ne sera pas long.

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour être finalement mise à l'écart. Si Rupert est encore vivant, rien ne nous garantit qu'il supportera le trajet en canot.

— Quand nous avons évoqué cette éventualité au départ, nous ignorions qu'il y avait une garnison française à proximité de la cabane, contra Quin. Je ne serais pas surpris que Rupert et les deux hommes restés à son chevet aient été arrêtés.

Olivia se mordit la lèvre pour les empêcher de trembler.

— C'est vrai que Rupert n'a pas beaucoup de chance.

— Je suis sûr que nous pourrions récupérer son corps auprès des Français si nous y mettons le prix. Nous le ramènerons et l'enterrerons avec les honneurs qu'il mérite. Il est inutile que tu risques ta vie dans cette entreprise, Olivia. Je te promets de revenir avec Rupert, vivant ou mort.

La détermination de Quin fit monter les larmes aux yeux d'Olivia. Outre son père, Rupert n'avait jamais eu personne pour le protéger. Et désormais, il avait ce duc magnifique et inflexible. Jamais Quin ne tolérerait la plus petite insulte à l'égard de son ancien rival.

— Rupert aurait été honoré de te connaître, confia-t-elle, émue. Et je viens avec toi.

— Non.

— Si tu ne me laisses pas monter dans ce canot, je serai obligé

d'assommer ce pauvre Grooper et de nager jusqu'au rivage.

— Vous donnez pas cette peine, intervint Grooper, qui semblait beaucoup s'amuser. Je voudrais pas qu'on m'accuse de semer la zizanie entre un mari et son épouse.

— Nous ne sommes pas mariés, lança Quin, sans quitter Olivia du regard.

Grooper leva les yeux au ciel.

— Et moi qui croyais que les aristocrates savaient mieux se tenir que nous. En tout cas, vous vous disputez tout comme si vous étiez passés devant le pasteur.

— Je nage très bien, insista Olivia, ignorant le soldat.

Elle s'apprêtait à argumenter davantage lorsqu'elle avisa la douleur dans le regard de Quin. L'instant d'après, elle était près de lui et enroulait les bras autour de sa taille.

— Je ne plongerai pas dans la mer, je te le promets, le rassura-t-elle. Mais si Rupert est encore vivant, je veux être là. Il me reconnaîtra ; toi, il ne t'a jamais vu.

— Je prendrai Lucy.

Olivia sentait au plus profond d'elle-même qu'elle ne devait pas céder.

— Tu ne peux pas décider à ma place.

— Tu seras en danger, répliqua-t-il d'une voix rauque.

Ils remarquèrent à peine le départ de Grooper qui referma sans bruit la porte la cabine.

— Tu ne peux pas me protéger malgré moi, murmura-t-elle en l'étreignant. Pas plus que je ne peux te protéger contre toi-même.

— Bon sang, Olivia, ces imbéciles ont caché Rupert quasiment sous le nez d'une garnison ennemie. Si les Français devaient t'arrêter... Non !

— Ils ne m'arrêteront pas. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour me contenter d'attendre à bord du *Day Dream*.

Soudain prise d'une inspiration, elle ajouta :

— Ils ne m'arrêteront pas parce que je serai avec toi. Je veux rester avec toi, Quin. Imagine que les soldats aperçoivent le *Day Dream* pendant que tu es à terre.

— Impossible. Nous serons trop loin, affirma-t-il.

Mais il scrutait son visage. Elle avait ébranlé sa résolution.

— Je ne peux pas le laisser mourir seul, insista-t-elle d'un ton suppliant.

— Mon cœur, Rupert est mort. J'essaie de trouver une solution pour transporter son corps jusqu'au rivage sans nous faire repérer par les soldats. Et si, par miracle, il était encore vivant, j'aurai Lucy avec moi. Je suis sûr que cela suffira pour qu'il me fasse confiance.

— Non.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'un jour un homme tel que Quin tomberait amoureux d'elle. Pour autant, elle sentait qu'il était fondamental qu'elle se fasse respecter. Quin devait lui faire confiance, y compris quand il estimait qu'elle avait tort.

— Son père est inconscient. Je suis la seule personne au monde qui ait de l'affection pour lui, Quin. La seule. Je dois y aller. Ma sécurité personnelle ne compte pas.

Un silence lourd suivit ses paroles.

— Tu as gagné, soupira finalement Quin.

Elle retint son souffle. Il la serra dans ses bras.

— Tu es Olivia, après tout.

— Que veux-tu dire ?

— Tu es prête à renoncer à moi par amour pour ta sœur ; tu éprouves de la tendresse pour ce pauvre Rupert malgré son cerveau ramolli ; tu recueilles Lucy avec sa queue mangée aux mites ; et tu continues même à aimer tes parents en dépit de tout ce qu'ils t'ont fait subir.

Elle s'éclaircit la voix.

— Il manque quelqu'un dans ta liste.

— Tu es la personne la plus loyale que je connaisse, Olivia. Bien trop loyale pour supporter de ne pas avoir fait tout ce qui était en ton pouvoir pour être au chevet de Rupert.

Elle ouvrait la bouche pour lui dire combien elle l'aimait quand le cliquetis de la chaîne de l'ancre annonça qu'ils étaient arrivés.

— Très bien, déclara Quin. Ça ne me plaît pas, mais je comprends.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle déposa un baiser sur ses lèvres.

— Je t'aime.

Il ne répondit pas, mais l'embrassa avec une fougue plus éloquente que toutes les déclarations d'amour. Olivia lui sourit.

— Le canot nous attend.

« Un long chemin à parcourir avant de dormir »

Une fois sur le pont, la première chose qui sauta aux yeux de Quin fut la taille du canot. À peine plus grande qu'une baignoire, l'embarcation supporterait tout juste son poids. Y faire monter Olivia en sus était de la folie, et ramener une troisième personne, morte ou vive, avec eux, du suicide.

Le capitaine du *Day Dream* se pencha vers lui.

— C'est le plus silencieux que j'aie, murmura-t-il. Ses rames ne font pas plus de bruit qu'un homme qui pisse dans une mare. Il n'y a pas mieux pour atteindre le rivage sans se faire repérer.

De toute évidence, l'homme était contrebandier. Quin hocha la tête, s'obligeant à décriper la mâchoire. Il avait remarqué que ce genre de tension avait des effets très délétères sur l'organisme humain, et n'avait aucune envie de finir comme le père de Rupert. Du moins, s'il survivait aux prochaines heures. Ne serait-ce pas le comble de l'absurdité que les deux ducs fiancés à Olivia trépassent l'un après l'autre sans laisser d'héritier ?

Il descendit précautionneusement dans le minuscule canot et tendit les mains à Olivia. Elle s'assit en face de lui, Lucy serrée contre elle. Leurs genoux se touchaient. Le désir qu'il ressentait toujours au contact d'Olivia ne parvint cette fois qu'à accroître son angoisse.

Malgré tout, il enfonça les rames dans l'eau, et s'aperçut avec soulagement que le capitaine avait dit vrai : l'embarcation était totalement silencieuse.

Il avisa plusieurs rochers à bâbord et, un peu plus loin, une étendue claire sous la lune qui devait être une plage.

Il chercha des yeux l'endroit où, selon ses calculs, devait se trouver l'anse, et eut le plaisir de découvrir une zone plus sombre exactement là où il s'y attendait. Quelque part, un courlis chanta ; les notes mélodieuses se mêlèrent au clapotis des vagues. Olivia avait les yeux brillants.

— J'aime l'odeur de la mer, murmura-t-elle.

Il inspira l'air iodé, retrouvant des sensations de l'enfance, quand chaque caractéristique physique du monde lui apparaissait comme un mystère à élucider. Quand l'océan n'était pas encore devenu cette entité monstrueuse qui avait englouti son fils.

Il tapota le genou d'Olivia et désigna un point lumineux devant eux.

— Rupert ?

— La garnison.

Il vira à bâbord en direction de la zone sombre indiquant l'entrée de l'anse.

Peut-être que la chance était avec eux, finalement...

Quelques instants plus tard, le canot s'engageait à l'intérieur de l'anse. Tout en ramant, Quin réfléchissait à la manière dont ils pourraient tenir à trois à l'intérieur. C'était impossible.

La seule solution, c'était de reconduire Olivia jusqu'au *Day Dream* et de repartir chercher le corps de Rupert.

L'embarcation glissait sur l'eau tel un fantôme. Bientôt, elle s'échoua sur la plage. Quin sauta à terre, la tira sur le sable, et tendit la main à Olivia pour l'aider à descendre.

— Je préférerais te savoir en sécurité sur le *Day Dream*, chuchota-t-il en retenant un instant ses doigts dans les siens.

— Allons-y, lui intima-t-elle pour toute réponse.

Il ne lui lâcha pas la main. C'était une torture de se faire du souci pour quelqu'un. Comment pouvait-il l'avoir oublié ? Chaque fois qu'Alfie était malade, il était fou d'inquiétude. La peur était épuisante.

Ils escaladèrent le talus au bout de la plage et tournèrent sur la gauche. En esprit, il suivait l'index de Grooper sur la carte, traduisant les distances en nombre de pas. Jamais son don pour les mathématiques ne lui avait été aussi utile.

Ils progressaient sans bruit, faisant plus confiance à leur intuition qu'à leur vue pour se repérer. Finalement, la silhouette sombre d'une cabane se dressa devant eux. Quin posa la main sur l'épaule d'Olivia et la pressa en un message muet. Elle hocha la tête.

Il tourna à l'angle de la bicoque et poussa doucement la porte.

— Que Dieu protège le Roi ! lança-t-il avant que les occupants puissent le prendre pour un ennemi.

Debout dans l'obscurité totale, il attendit jusqu'à ce que la porte se referme dans son dos. Le clapet d'une lanterne sourde s'ouvrit. Sa flamme vacillante éclaira les visages harassés de deux soldats.

— Dieu merci, vous êtes venu, souffla l'un d'eux.

— Il vit toujours ?

— A peine.

— Comment vous appelez-vous ?

— Togs. Lui, c'est Paisley, ajouta l'homme en montrant son compagnon.

Quin désigna la lanterne du menton. Ils la refermèrent, et il ressortit chercher Olivia. Comme c'était bon de sentir de nouveau sa main dans la sienne !

A leur retour, Togs écarta encore le clapet de la lampe, et s'écria en découvrant la jeune femme :

— Lucy!

De toute évidence, il pensait qu'elle méritait qu'on risquât sa vie pour elle. Et Paisley aussi à en juger par la manière dont il la dévorait des yeux. Quin s'obligea à desserrer les poings.

Olivia secoua la tête, ouvrit sa cape et posa la chienne sur le sol. Souriant devant la mine ébahie des deux soldats, elle déclara :

— Voici Lucy.

— Le marquis ? interrogea Quin.

Puisqu'il n'était plus question de cadavre, il réfléchissait à un moyen d'embarquer à la fois Olivia et Rupert grièvement blessé sur le petit canot. La solution aurait été que lui-même demeurât sur le rivage. Malheureusement, Olivia n'était pas assez forte pour ramer jusqu'au *Day Dream*. Il lui faudrait donc en raccompagner un puis revenir chercher l'autre. Ce qui impliquait d'en laisser momentanément l'un des deux derrière lui.

Togs se leva et tira un rideau sale dans le coin, révélant une mince silhouette étendue sur un grabat à même le sol.

Olivia s'élança aussitôt et tomba à genoux près de Rupert. Lucy était déjà là ; elle donnait de petits coups de museau dans le visage de son maître en remuant frénétiquement la queue.

Olivia prit la main de Rupert. C'était étrange de se rendre compte maintenant qu'il avait les doigts longs et délicats. Ses mains étaient très différentes de celles, solides et puissantes, de Quin, mais plutôt belles à leur manière.

— Rupert ! appela-t-elle doucement.

Aucune réaction.

Lucy vint se presser contre elle, tremblante, puis bondit brusquement sur le torse de Rupert. Olivia tendit le bras pour la faire descendre, mais en voyant la chienne lécher le visage de son maître, elle se ravisa et chuchota :

— Rupert, je vous ai amené Lucy. C'est Lucy.

Ses paupières frémirent.

Elle lui caressa le dos de la main et jeta un coup d'œil à Quin par-dessus son épaule.

— Il se réveille, articula-t-elle en silence.

Lucy léchait toujours Rupert. Il ouvrit la bouche.

— Lucy, marmonna-t-il.

Olivia se pencha un peu plus près.

— Rupert, c'est Olivia. Lucy et moi sommes venues vous chercher.

L'espace d'un instant, il ne réagit pas, puis il fixa le museau brun de Lucy de ses yeux brillants. Un faible sourire étira ses lèvres blêmes.

— Je savais que vous viendriez.

Olivia eut du mal à comprendre ce qu'il disait tant sa voix était sourde. Son estomac se noua quand elle aperçut la tache de sang séchée juste sous son oreille.

Les larmes lui brouillèrent la vue. Rupert semblait moribond.

Elle sentit la main de Quin sur son épaule. Il s'accroupit près du grabat.

— Lord Monts...

Elle secoua la tête.

Quin reprit d'une voix calme et profonde :

— Rupert, nous sommes venus vous chercher pour vous ramener chez vous.

Rupert détacha les yeux de Lucy.

— Qui?

— Je m'appelle Quin.

— Ah!

Il referma les paupières.

— Longue route.

— Oui, acquiesça Quin.

Il lut la pensée de Rupert avant que celui-ci l'exprimât.

— Trop longue...

Olivia en refermant les doigts autour du poignet de Quin.

— Nous devons le porter jusqu'au canot, chuchota-t-elle. Tout de suite, si nous ne voulons pas qu'il meure dans ce taudis.

Qui aurait pu imaginer en le voyant que Rupert avait conduit une centaine d'hommes à l'assaut d'un fort réputé imprenable ? Il y avait à présent une sorte d'acceptation sur ses traits. Il n'en avait plus pour longtemps, de toute évidence.

— Il ne faut pas s'attarder ici, déclara Quin. Ce n'est pas prudent.

— Les Français ont failli nous découvrir ce matin, intervint Togs. On les a entendus approcher. Ils s'apprêtaient à entrer, mais un de leurs chiens a repéré un canard, et ils ont préféré s'occuper de leur dîner. On serait déjà partis si Grooper avait pas dû prendre le sloop pour aller vous prévenir.

Comme Quin réfléchissait en regardant Paisley, Togs l'informa :

— Il est muet. C'est le meilleur marin d'entre nous. Il a conduit le sloop jusqu'ici, mais il a dû attendre ici avec moi vu qu'il pouvait pas vous parler.

— Vous êtes tous les deux restés à son chevet, fit observer Olivia avec un sourire reconnaissant.

— C'est notre commandant, répondit Togs comme si cela justifiait tout.

Ce à quoi Paisley acquiesça d'un signe de tête véhément.

C'étaient des hommes valeureux. Quin devait les sortir d'ici eux aussi avant que les Français reviennent visiter la cabane.

L'angoisse l'oppressait. Rupert était aux portes de la mort et les deux soldats au bord de l'épuisement. Ils ne devaient avoir quasiment rien mangé depuis des jours.

Il se pencha, suffisamment pour sentir le parfum fleuri d'Olivia, et déclara avec un calme qu'il était loin de ressentir :

— Je dois t'abandonner ici un moment, ma chérie.

Elle tourna la tête vers lui.

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire.

— Je serai de retour dans une heure au maximum.

Quin s'aperçut que Rupert avait rouvert les yeux et les regardait.

— Heureux... vous, dit-il dans un râle.

Quin sentit sa gorge se serrer.

— Je vais vous porter jusqu'au canot, le prévint-il. Olivia, prends Lucy.

Olivia ôta Lucy du torse de Rupert, mais au moment où Quin se penchait pour le soulever, elle l'arrêta. Rupert avait l'air si mal en point, et si jeune ! On ne lui aurait pas donné plus de seize ans.

— Vous avez réussi, Rupert, lui murmura-t-elle à l'oreille. Votre père est tellement heureux, tellement fier de vous. Vous avez couvert de gloire le nom des Canterwick.

À la faible lueur de la lanterne, elle distingua un sourire dans son regard. Un sourire fatigué.

— Et vous êtes un merveilleux poète, ajouta-t-elle en lui caressant la joue. Vous devez guérir pour écrire d'autres poèmes.

Il secoua très légèrement la tête.

Il connaissait la vérité. Les yeux d'Olivia s'embruèrent.

— Alors, envollez-vous, Rupert. Soyez libre. Laissez-nous dans notre pénombre.

Le sourire était de nouveau là. Rupert tourna la tête, un tout petit peu, effleurant ses doigts de ses lèvres. Puis baissa les paupières.

Olivia demeura immobile un moment ; ses larmes s'écrasaient sur la couverture sale. Finalement, Quin lui caressa les cheveux, et elle se leva.

Quand il fut debout à son tour, Rupert dans les bras, elle déclara :

— S'il s'affaiblit encore, ne le laisse pas. Il est hors de question qu'il meure sur ce navire avec personne d'autre que Grooper à son chevet, tu m'entends ?

— Olivia, non ! s'écria-t-il d'un ton presque suppliant.

— Les Français patrouillent le matin, murmura-t-elle. Il ne tiendra pas jusque-là, ajouta-t-elle en regardant Rupert.

Elle avait raison : Rupert ne survivrait probablement pas très

longtemps. Mais s'ils attendaient dans la cabane... son agonie pouvait se poursuivre encore plusieurs heures, bien après l'aube. Et dans ce cas, ils seraient tous arrêtés.

Olivia lui passa la laisse de Lucy autour du poignet. Dehors, il faisait encore nuit noire. Il avait le temps de retourner à bord du *Day Dream*, de s'assurer que Rupert était couché confortablement... Il avait le temps.

Quand ils furent installés dans le canot (une opération très délicate étant donné les dimensions de l'embarcation), Rupert cessa de respirer.

Lucy poussa un jappement plaintif et lui lécha la joue ; la poitrine de Rupert recommença à se soulever.

Quin empoigna les rames et s'obligea à ramer lentement pour ne pas faire de bruit.

Lorsqu'il atteignit enfin le *Day Dream*, Grooper les attendait sur le pont. Il l'aida à hisser Rupert à bord, et écarquilla les yeux d'horreur en découvrant le visage de cire de son chef. Grooper était un homme d'action, un homme qui n'avait pas hésité à traverser la Manche pour prévenir la famille de Rupert, mais qui ne supportait pas de voir quelqu'un souffrir.

Ils allongèrent Rupert sur le lit, et Quin déposa Lucy sur la couverture. Malgré sa rapidité, la traversée du rivage jusqu'au navire avait été difficile ; il était évident que Rupert souffrait le martyre. Ses traits étaient encore plus tirés et son souffle n'était plus qu'un râle. Il crispa les doigts dans le pelage de Lucy.

— De l'alcool ! ordonna Quin par-dessus son épaule.

Avant de se rendre compte que Grooper, incapable de supporter plus longtemps la vue de son cher major agonisant, avait regagné le pont.

Il souleva le couvercle du bahut, où il découvrit une bouteille de cognac français d'une qualité rare. Manifestement, la vie de contrebandier avait de bons côtés. Il en versa quelques gouttes dans la bouche de Rupert, qui se mit à suffoquer et ouvrit les yeux.

Un sentiment d'impuissance familial s'empara de Quin. Il aurait dû dire quelque chose, il le savait, mais quoi ? Soudain, il avait l'impression de se retrouver face à Evangeline, quand elle l'accusait d'être aussi émotif qu'un bloc de pierre et qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle attendait de lui.

Rupert aimerait sûrement qu'il récite un poème, mais il n'en connaissait aucun. Ses professeurs n'avaient jamais jugé utile de lui en apprendre.

— Qui ? souffla Rupert en le scrutant, l'air perdu.

— Je suis un ami d'Olivia, lui rappela-t-il. Nous vous avons amené

Lucy et allons vous reconduire auprès de votre père, en Angleterre.

Rupert caressa l'oreille de Lucy ; elle lui donna un petit coup de museau dans la paume.

— Trop loin, marmonna-t-il.

Quin acquiesça en silence. Qu'était-on censé dire à un mourant ? Un psaume ? Encore aurait-il fallu qu'il en connaisse un.

— Dormir, souffla Rupert en refermant les paupières.

Soudain, comme par miracle, Quin se souvint du poème de Rupert aussi clairement que si Olivia venait de le lui réciter. Avant de l'oublier, il murmura :

— « Vif, scintillant, un oiseau tombe jusqu'à nous, la pénombre s'amoncelle dans les arbres. »

Cela n'avait aucun sens vu la situation, pourtant, il le répéta, plus lentement.

Les traits de Rupert s'éclairèrent, et il dit quelque chose si bas que Quin dut coller l'oreille à ses lèvres pour le comprendre :

— Et ils s'envolent...

Un long silence. Son souffle s'arrêta, reprit.

Quin jeta un regard désespéré au hublot. Le ciel était toujours noir. Il savait ce qu'Olivia lui dirait si elle était là. Ce qu'elle voulait. Il savait...

La poitrine de Rupert s'immobilisa de nouveau. Puis il prit une autre inspiration, une sorte de halètement.

Alors Quin s'assit à son chevet, et prit la main de cet homme qui lui donnait Olivia, qui avait écrit un poème parlant de la mort d'Alfie, et qui s'envolait avec les moineaux tombés de l'arbre.

Pendant ce temps, celle qu'il chérissait le plus au monde attendait sur un rivage ennemi avec pour seuls protecteurs deux soldats affamés et épuisés.

Bon sang, il fallait vraiment qu'il soit amoureux pour...

Le mot résonna comme un coup de tonnerre dans sa tête. Il se figea tout en remarquant que Rupert s'était encore arrêté de respirer. Mais ce n'était pas la première fois... *Amoureux ?*

Sa mère lui avait appris dès son plus jeune âge que l'amour... Qu'avait-elle dit exactement ?

Que l'amour était un sentiment dangereux et indigne des personnes de leur rang. Signe d'impulsivité et d'une mauvaise éducation.

Cependant, elle n'avait jamais dit qu'il était incapable d'aimer.

Il aimait Olivia, plus que sa propre vie, plus que la lumière, plus que... tout.

La partie analytique qui avait continué à compter en arrière-plan de son esprit lui fit soudain remarquer que l'oiseau était en train de s'éloigner vers d'autres cieux, des cieux où régnait le silence.

Quin baissa les yeux et s'aperçut que c'était vrai.

Rupert était mort. Doucement, il ôta sa main de la sienne et lui remonta la couverture sous le menton.

Lucy s'était roulée en boule contre le corps de son maître. Elle redressa son long museau et l'implora du regard. Il ne pouvait malheureusement pas répondre à sa requête. Alors, il souleva la chienne, la glissa sous son manteau et monta en hâte sur le pont.

Une fois dans le canot, il rama de toutes ses forces. Il avait le temps, se rassura-t-il. Tout le temps. Son cœur battait au rythme de cette phrase. À l'est, le ciel rosissait à peine. L'aube approchait. Il avait le temps.

Il s'efforça de ralentir l'allure, de faire moins de bruit, mais la seconde d'après, il ramait de nouveau comme un fou.

Peine perdue.

Putain, et putain

Après le départ de Quin, Olivia rabattit sa capuche et resserra sa cape autour d'elle, puis elle sortit et s'adossa au mur de la cabane, la tête appuyée contre les planches disjointes. La brise était chargée de relents de poisson pourri et de fraises écrasées.

Les étoiles paraissaient trop brillantes pour la saison. Claires et nettes comme par une froide nuit d'hiver.

Les minutes passèrent... Quin devait avoir rejoint le *Day Dream* à présent et attendre que Rupert exhale son dernier souffle.

Sa vue se brouilla à cette pensée, mais elle ne pleura pas. C'était une question de fierté. Pas de larmes. Alors, pour se distraire, elle scruta le ciel en se rappelant cette croyance selon laquelle les anges entraient au ciel sous la forme d'une étoile filante.

Elle tendait cependant l'oreille, à l'affût d'un éventuel bruit de bottes françaises. Avant de s'endormir à même le sol, les deux soldats de Rupert lui avaient demandé de les réveiller au moindre son suspect.

— Le bataillon patrouille toujours à la même heure le matin, l'avait rassurée Togs. On a largement le temps.

Elle n'avait toujours pas vu d'étoile filante lorsqu'une main se plaqua sur sa bouche et la tira en arrière. Surprise, elle ne chercha même pas à crier.

L'aube pointait à peine ! Il n'y avait pas la moindre lueur, et elle n'avait rien entendu : pas de voix, pas de craquement de brindilles.

Quand elle recouvra enfin ses esprits et voulut se débattre, il était trop tard. Elle se retrouva sur le sol, face contre terre. Ses leçons de français lui revenant en mémoire, elle cria :

— Lâchez-moi immédiatement ! Coquins ! Vermines !

En guise de réponse, son agresseur la bâillonna. Elle se débattit comme une diablesse, mais l'homme, pesant sur elle de tout son poids, l'immobilisa, avant de lui lier promptement les poignets. Puis il tira sur la corde pour la forcer à se remettre debout et lui asséna un coup dans le dos.

— Avance !

Elle obéit en se disant que Quin serait de retour d'un moment à l'autre ou que ses compatriotes ne tarderaient pas à se réveiller et constateraient sa disparition. Elle aperçut la manche de l'homme qui la poussait - un épais tissu bleu élimé jusqu'à la corde. Probablement une veste de pêcheur comme elle avait vu les gens du peuple en porter lors de ses séjours en Bretagne lorsqu'elle était enfant. *Pas* un uniforme de soldat. Son cœur battait si fort que le sang lui rugissait aux oreilles.

Lorsqu'ils sortirent du bois le ciel commençait à s'éclaircir. Ils traversèrent une zone de broussailles balayée par le vent marin. Olivia fit semblant de trébucher et tomba pour les ralentir, ce à quoi l'homme réagit en la relevant brutalement avant de la frapper avec un objet dur dans le dos.

Elle grimaça de douleur et, pour la première fois, eut vraiment peur. Un bataillon de soldats français n'aurait sans doute pas osé s'en prendre à une femme, même anglaise. Mais que lui arriverait-il si cet homme faisait partie d'une bande de contrebandiers ? Ou de pirates ? Ou de bandits de grand chemin ?

Dans tous les cas, les perspectives étaient peu engageantes.

Ils suivaient le bord de la falaise quand son ravisseur lui fit prendre un sentier s'enfonçant à l'intérieur des terres. Ses jupes s'accrochèrent aux ronces, et elle s'arrêta, pensant qu'il allait la dégager. Au lieu de quoi, il la frappa de nouveau si bien qu'elle partit en avant. L'étoffe se déchira, et elle fut libérée. Elle avait le dos en feu, à présent.

Ses yeux la piquaient, mais si elle n'avait pas pleuré sur le sort de Rupert, ce n'était pas pour pleurer sur le sien. D'ailleurs, elle ne courait pas réellement de danger : dès qu'il découvrirait qu'elle avait disparu, Quin volerait à son secours.

Après ce qui lui sembla une éternité, ils émergèrent des buissons dans une sorte de cour gravillonnée au fond de laquelle se dressait une bâtisse à un étage entourée d'un mur. Une sentinelle se tenait devant la grille.

— Qui va là ? demanda-t-elle mollement.

Soudain, Olivia se sentit étrangement calme. Enfin, elle allait savoir de quoi il retournait.

— Une putain que j'ai trouvée devant la baraque du père Blanchard, répondit son ravisseur en la poussant pour qu'elle avance.

Déstabilisée, elle faillit tomber aux pieds du garde. Un homme maigre, qui affichait une expression lasse et une énorme moustache en forme d'ailes.

— Je ne suis pas une putain ! cria-t-elle sous son bâillon.

Elle était quasiment certaine que ce mot désignait une prostituée, une fille de mauvaise vie. En tout cas, rien de flatteur.

Le garde l'examina avec attention, puis :

— Pourquoi l'amener ici ? Renvoie-la au village.
— Elle est pas du coin, sinon je l'aurais reconnue.
— Pas mal, lança l'autre en louchant sur sa poitrine. Bessette, enlève-lui sa cape pour voir.

Cette dernière fut arrachée des épaules d'Olivia.

— Dodue comme une perdrix, commenta la sentinelle avec un sourire édenté. Vos avantages sont à vendre, *jolie dame* ?

Furieuse, elle secoua la tête. Il la détailla encore un moment en lissant ses moustaches, puis haussa les épaules.

— Encore une épouse adultère. Qu'est-ce qu'on fait ? Le capitaine ou Mme Fantomas ?

— Madame. Inutile d'ennuyer le capitaine avec ça. Tu crois que son mari donnerait vingt francs pour la récupérer ? Tu as vu sa cape ? Joli tissu, et doublé !

— Sûrement une bourgeoise. Madame décidera. Retire-lui ce bâillon, Bessette. Je dois vérifier que c'est pas une espionne. Le capitaine me le demandera.

Bessette lâcha un ricanement dégoûté.

— Le capitaine est trop imbibé pour savoir quoi faire d'une espionne s'il en trouvait une. De toute façon, c'est pas une espionne. Elle était appuyée au mur de la cabane du père Blanchard en train d'attendre quelqu'un. Y a qu'une seule raison pour qu'une femme aille là-bas.

— On devrait brûler cette baraque, déclara le garde en lissant de nom-eau sa moustache.

Comme Bessette commençait à dénouer son bâillon, Olivia se prépara à lui dire, dans un français fleuri, ce qu'elle pensait de son attitude. Mais la sentinelle arrêta son compagnon.

— Contente-toi de l'amener à Mme Fantomas. On a gagné un excellent jambon en trouvant la femme du charcutier les jambes en l'air sur le comptoir de l'apothicaire, tu te rappelles ? Dis bien à Madame qu'on veut notre part.

Olivia avait l'impression qu'elle allait exploser de rage.

— La mignonne m'a l'air d'avoir du caractère, commenta le garde en la regardant finalement dans les yeux. Emmène-la, Bessette. Si quelqu'un raconte à ma femme qu'il m'a vue en train de faire les yeux doux à une traînée, je vais entendre parler du pays.

— Surtout si on lui dit que la coureuse a tout ce qu'il faut là où il faut pour contenter un homme.

— Pour sûr, approuva le garde en s'attardant de nouveau sur les seins d'Olivia. Tu ferais mieux d'arrêter de la frapper comme ça, Bessette. Son mari risque de ne pas être content en voyant ses bleus.

— Pas quand je lui aurai dit où je l'ai trouvée.

Une fois qu'ils eurent franchi la grille, ils se dirigèrent vers la maison, mais au lieu de gravir les marches du perron, ils bifurquèrent

à droite. Olivia fut obligée de baisser la tête pour descendre la longue volée de marches menant à une vaste cave qui faisait office de cuisine.

Une cuisine on ne peut plus primitive, avec deux cheminées creusées directement dans la pierre dont les fumées s'évacuaient par de simples trous.

En revanche, le parfum des poulets rôtis mêlé à celui du levain et de la farine était digne de cuisines royales. Quatre ou cinq très jeunes garçons en uniformes déchirés s'affairaient dans la pièce, qui s'occupant du tournebroche, qui aiguisant un couteau ou lavant des pommes de terre. Au centre trônait une longue table sur laquelle une femme pétrissait une boule de pâte avec une énergie féroce.

Pour la première fois depuis son enlèvement, Olivia cessa de se débattre pour observer la scène qui s'offrait à ses yeux. Mme Fantomas, car ce ne pouvait être qu'elle, ressemblait à un phénomène de foire : une sorte de matrone pirate à l'allure imposante et à l'expression farouche. Ses cheveux attachés au sommet de son crâne retombaient tel un saule pleureur sur ses sourcils en arc de cercle, et sa bouche écarlate semblait vouloir rivaliser d'éclat avec les taches de sang qui maculaient son tablier. Son décolleté révélait une poitrine généreuse couverte de farine, sur laquelle bringuebalaient d'innombrables chaînes en or et colliers de perles et de pierres précieuses. Des bijoux comme Olivia n'en avait jamais vu.

La femme continua de malaxer la pâte visqueuse, la jeta et l'aplatit violemment sur la table, avant de la rassembler de nouveau en boule et de la poser sur le côté pour s'emparer du verre de vin derrière elle. Elle portait une bague à chaque doigt, autant que d'anneaux pour tenir la tenture d'un lit à baldaquin, estima Olivia. Elle avait les mêmes yeux que l'oie qu'elle avait vue un jour poursuivre un mitron pour le pincer. Des yeux fous.

— Je vous amène une putain, annonça Bessette. Je l'ai trouvé en train d'attendre son tourtereau devant la cabane du père Blanchard.

— « Putain », mon cul, répliqua la femme avec un reniflement méprisant. Retire-lui ce truc de la bouche, crétin. Elle a de la classe, ça se voit tout de suite. Reste à savoir de quelle nationalité elle est. Elle me fait l'effet d'une coquette qui se serait encanaillée.

Sans quitter Olivia des yeux, elle arracha un bout de pâte qu'elle enfourna dans sa bouche. Bessette dénoua le bâillon.

Il y eut un bref silence, puis deux choses se produisirent au même instant : Olivia se lança dans une violente diatribe en français, contre Bessette en particulier et la pratique de l'enlèvement en général, et Mme Fantomas pivota sur ses talons en hurlant :

— C'est quoi cette pâtée pour cochons ?

Sur ces mots, la matrone s'empara de l'énorme morceau de pâte et le lança à travers la pièce. Olivia fut arrêtée net dans sa tirade. La pâte

s'écrasa sur le mur et glissa au sol.

— Faut la nourrir, putain !

— Je ne suis pas une putain ! cria Olivia, comprenant qu'elle devait faire au moins autant de bruit que Madame si elle voulait être entendue. J'attendais simplement le retour de mon fiancé. Et je n'ai pas faim.

— T'es peut-être pas une putain, mais t'es une idiote avec un accent anglais, répliqua la matrone. Bon sang, tu peux me dire ce qu'une Anglaise faisait devant la cabane du père Blanchard. T'es une espionne ?

— Bien sûr que non !

— Tant mieux. Parce que y a rien à espionner ici à part un capitaine ivrogne et une poignée de jouvenceaux qu'ont rien dans la culotte.

Elle indiqua d'un geste les jeunes garçons qui actionnaient les tournebroches.

— Je ne suis pas une espionne, répéta Olivia d'un ton ferme. J'exige d'être libérée. Mon fiancé va se demander où je suis.

— Le levain, putain ! aboya Madame à l'intention d'un mitron assis dans un coin.

Reportant son attention sur Olivia, elle enchaîna :

— Espionne ou pas, qu'est-ce que tu fiches ici ? Parce qu'on n'a pas beaucoup de femmes qui font de la contrebande dans la région - non pas que t'aies le genre.

Le mitron, qui avait bondi sur ses pieds, traversa la cuisine pour aller soulever le couvercle d'une grosse jarre en terre. Il en sortit un mélange visqueux à l'odeur aigre, qu'il déposa dans un bol à l'extrémité de la table. Le ferment pour « nourrir » la pâte, devina Olivia, comprenant son erreur.

— Je suis venue dans ce pays dans un but charitable, expliqua-t-elle, la tête haute. Je suis fiancée à un duc, et j'exige de savoir à quel titre ce mécréant s'est emparé de moi pour me conduire ici. Et je veux qu'on me détache !

— Dieu du ciel, une vierge ! s'écria Madame avec un petit sourire. Si c'est pas mon jour de chance !

Olivia pivota vers Bessette. C'était un homme trapu, avec une grosse tête et des oreilles en feuille de chou.

— Vous ! l'apostropha-t-elle d'un ton furieux. Monsieur Bessette, enlevez-moi ces liens séance tenante !

À son grand soulagement, il s'exécuta.

— Le ferment ! commanda Madame.

Le mitron versa un liquide sombre et nauséabond sur le levain et mélangea le tout.

— Avec délicatesse, glapit la mégère, faisant manifestement référence à la pâte et non à Olivia.

Une fois les mains libres, celle-ci lança :

— Dois-je comprendre que c'est une habitude chez vous d'enlever des femmes ?

— Seulement celles qui peuvent me rapporter de l'argent.

— Combien voulez-vous ?

— Pour quoi faire ?

— Je suppose que vous désirez une rançon en échange de ma libération.

— Vous parlez bien français pour une Anglaise, observa Madame en plissant les yeux. Vous êtes une espionne.

— Vous l'avez dit vous-même : il n'y a rien à espionner ici.

— C'est vrai. Pourtant... vous m'espionnez, *moi*.

Olivia leva les yeux au ciel.

— Je peux vous assurer, madame, que ni moi ni personne de mon entourage n'avons le moindre intérêt pour vous ou vos activités. Peut-être en aurons-nous le jour où nous souhaiterons organiser une exposition sur la cuisine primitive chez les sauvages, mais pour l'instant, ce n'est pas le cas.

— Foutaises ! répliqua son interlocutrice en abattant son énorme poing sur la table. Tous les grands boulangers de Paris et de Londres rêvent de connaître le secret de mon pain. Et vous, vous êtes venue ici, à l'endroit exact où je travaille, pour me voler ma recette !

— J'ignore tout du pain.

— Alors, c'est *vous* la sauvage ! Le grand Napoléon lui-même a dit que mon pain était béni des dieux. Et je partagerai les secrets de mon levain avec personne. Personne, vous m'entendez ?

Olivia ne se laissa pas démonter. Si étonnant que cela parût, elle se sentait plutôt calme. Après tout, se battre contre une cuisinière folle faisait partie du quotidien d'une maîtresse de maison. C'était bien moins effrayant que de se retrouver face à une bande de maraudeurs lubriques.

— Si vous croyez que quelqu'un a envie de vous voler la recette de cette préparation répugnante, vous vous trompez lourdement.

— C'est une espionne ! clama Madame. Une espionne culinaire. Et une horrible menteuse, comme tous les Anglais, du reste.

— C'est faux !

Madame entreprit de faire l'inventaire de tous ses mensonges présumés.

— Une vierge ? J'ai des doutes.

Olivia ouvrit la bouche, et la referma.

— Fiancée à un duc ? Ça m'étonnerait aussi. Vous êtes un joli brin de fille, mais pas une beauté. Je vous vois plutôt fiancée à un drapier.

Elle se tourna pour actionner une sonnette suspendue à une corde.

— Qu'on la garde dans les catacombes jusqu'au réveil du capitaine.

Qu'est-ce qu'il a bu hier soir ?

— Deux bouteilles, madame, répondit l'un des garçons actionnant les tournebroches.

— Dans ce cas, il se réveillera pas avant ce soir.

Elle tendit au gamin un anneau avec des clés.

— Mets-la dans la cellule du fond, Petit.

— C'est une dame, protesta-t-il. On n'enferme pas les dames nobles dans une cellule.

— Elle a une sacrée chance qu'on se serve plus de la guillotine, répliqua Madame avant de vider son verre. Ils lui auraient réglé son compte vite fait à Paris. Bessette, accompagne-les.

— J'exige de parler à la personne responsable de cet endroit ! s'écria Olivia.

— C'est moi, répondit la mégère.

— Vous ! Vous n'êtes qu'une domestique, pas le commandant de la garnison.

— Du vin ! aboya l'autre.

L'un des mitrons s'empressa de lui remplir son verre.

— C'est moi quand le capitaine est saoul ou qu'il dort. En gros, vingt-trois heures sur vingt-quatre.

Olivia fixa ostensiblement son verre.

— C'est bon pour le sang, expliqua Madame avec un grand sourire.

Sur quoi, elle prit une poignée de farine dans un sac et la répandit sur la table.

— Donnez-moi un morceau de ce levain. Je recommence.

Olivia tressaillit quand Bessette la tira brutalement par le bras.

— Toi, c'est par là. Et pas d'entourloupes si tu veux pas que je te rattache.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Mon fiancé vous tuera quand il apprendra comment vous m'avez traitée.

— Ce sera pas le premier à essayer. J'espère que vous m'en voudrez pas si je garde votre manteau. J'en tirerai bien dix sous.

— C'est pas la peine de lui tordre le bras, intervint le jeune soldat mitron en s'avançant.

Sans lever les yeux de son travail, Madame lança :

— La putain anglaise, vous fatiguez pas à essayer de séduire ce pauvre garçon pour qu'il vous donne la clé de votre geôle. Le seul moyen de sortir d'ici, c'est de passer par ma cuisine, et je m'éloigne jamais de mon pain. Jamais.

Trésor perdu

Quin avait tiré Togs et Paisley de leur sommeil de plomb, sachant déjà qu'ils n'avaient aucune idée de ce qui était arrivé à Olivia. Cela n'aurait servi à rien de s'en prendre à eux : comment leur reprocher de s'être endormis après tout ce qu'ils avaient traversé ? À présent, ils tournaient en rond comme des somnambules.

Quin avait la gorge si nouée qu'il pouvait à peine parler. Il ordonna aux deux hommes de rejoindre la goélette et de renvoyer Grooper les attendre, Olivia et lui, à l'entrée de l'anse avec le canot.

Puis, après avoir déterminé l'endroit où se trouvait la garnison par rapport à la cabane, il s'élança sur le chemin, Lucy sur les talons. Soit les soldats français détenaient Olivia, et il la libérerait d'une manière ou d'une autre, soit, ils ne l'avaient pas, et il les forcerait à l'aider à la retrouver.

Ses calculs étaient justes : il déboucha des buissons juste en face de la garnison. A priori, aucune préparation d'action militaire n'était en cours. Le gravier sur l'esplanade était parsemé de touffes d'herbe et de fleurs sauvages qui se balançaient doucement dans le vent. Devant la grille, une sentinelle assise dormait profondément. Quin passa devant elle, traversa la cour et, Lucy sous le bras, monta quatre à quatre les marches du perron.

Une fois à l'intérieur, il reposa Lucy et jeta un coup d'œil dans une salle poussiéreuse, un bureau inutilisé, et un mess ouvrant sur ce qui devait être l'armurerie à en juger par les casiers béants remplis de fusils. Au centre trônait une table de billard qui semblait ne pas avoir servi depuis des lustres.

Quin gagna l'escalier sans rencontrer âme qui vive ; le cliquetis des griffes de Lucy sur le sol amplifiait encore le silence. Pourtant, la première chambre qu'il visita était occupée. Il demeura un instant sur le seuil pour jauger la situation. Un gros homme plutôt malodorant ronflait bruyamment, le visage écrasé sur des draps douteux. Sur une table contre le mur du fond s'alignaient une dizaine de bouteilles de

cognac identiques à celle qu'il avait découverte sur la goélette. Juste devant, un manteau de capitaine maculé de taches était négligemment jeté sur une chaise.

Quin pénétra dans la pièce, prit le petit pistolet posé sur la table de nuit, en ôta les munitions et jeta le sac de poudre par la fenêtre ouverte. Après avoir remis l'arme à sa place, il attrapa l'homme par le dos de sa chemise et le secoua.

L'homme grogna et roula sur le dos. Quin recula en recevant son haleine fétide en pleine figure.

Quelques secondes plus tard, le capitaine était réveillé et son lit trempé. Quin avait été obligé de lui vider une cruche d'eau sur la tête, et ce n'est qu'en le menaçant de passer au pot de chambre qu'il parvint à le faire lever.

— Qui diable êtes-vous ? cria l'autre.

Il avait le teint gris, les yeux rouges, et l'air éteint. Il dut s'appuyer au mur pour garder l'équilibre. Quin le menaça d'un de ses pistolets.

— Je suis venu chercher ma fiancée. Elle est anglaise et a été enlevée sur le rivage il y a quelques heures.

Ignorant l'arme pointée sur sa tête, le capitaine s'assit au bord du lit, aussi tremblant qu'un épi de blé sous le vent.

— Trouverez pas d'Anglaise ici. On est en guerre, au cas où vous l'auriez pas remarqué.

— Vos hommes l'ont-ils arrêtée ?

— M'étonnerait. La plupart d'entre eux sont trop jeunes pour trouver leur propre bigorneau sans l'aide d'une carte. Faut que je dorme. Vous voulez bien me foutre la paix ?

Sur ces mots, il se laissa tomber en arrière sur le lit trempé, paupières fermées.

Quin regarda autour de lui, et avisa une bouteille de cognac à moitié pleine. Il la renversa sur la tête du capitaine, qui se redressa d'un bond en grimaçant.

— Que diable... ? Vous êtes fou !

— Retrouvez ma fiancée, ordonna Quin.

Il leva son arme et tira sur la première des bouteilles alignées sur la table. Les aboiements effrayés de Lucy couvrirent le fracas du verre brisé. Les effluves entêtants du cognac se déployèrent dans la chambre.

— Arrêtez ! hurla le capitaine. Vous êtes cinglé. Vous les Anglais, vous êtes tous aussi fous que des lapines au printemps.

Quin sortit son autre pistolet et visa la deuxième bouteille.

— Je suis le fou qui vous fera arrêter pour contrebande si vous n'envoyez pas votre régiment à la recherche de ma fiancée sur-le-champ. Je me fiche de savoir quel âge ont vos hommes. Vous la trouverez ou je détruirai chaque bouteille à l'intérieur de cette bâtisse

et m'assurerai que vos petites combines de contrebandier ne se reproduisent plus.

— De quelle manière ? Je vous rappelle que vous êtes anglais sur un territoire français ? répliqua le capitaine.

Mais il fanfaronnait, Quin le savait. Le capitaine était un faible et un incapable, le genre à toujours choisir le chemin le moins périlleux. D'ailleurs, il tirait déjà le cordon de service.

Un instant plus tard, un très jeune soldat passait la tête par l'entrebâillement de la porte - les effluves alcoolisés lui firent froncer le nez.

— Oui, mon capitaine ?

— Le régiment est-il en patrouille ?

— Non, mon capitaine. Tout le monde dort encore.

Quin rechargea et visa une troisième bouteille.

— Réveillez-les et envoyez-les sur le rivage ! ordonna le capitaine. Trouvez la fiancée de cet homme. Une Anglaise. Mon Dieu, j'ai une de ces gueules de bois.

Il retomba sur le lit.

Le jeune soldat salua son supérieur moribond, puis se tourna vers Quin.

— Nous patrouillerons sur le rivage comme nous le faisons chaque matin et chaque après-midi pour repérer les contrebandiers, indiqua-t-il.

Pas un battement de cils ne trahit le fait qu'ils se trouvaient justement au cœur d'un repaire de contrebandiers.

— Nous trouverons votre fiancée, monsieur.

— Parfait, répondit Quin en s'efforçant de tenir sa panique en bride.

Si ces soldats n'avaient pas enlevé Olivia, alors qui ?

Il regagna le rez-de-chaussée. Il allait fouiller chaque maison de Wissant, et reviendrait plus tard voir si la patrouille avait du nouveau.

Il connaissait cette sensation, ce mélange de terreur et de panique oppressant. La première fois qu'il l'avait éprouvée, c'était lorsqu'il avait compris qu'Évangeline s'apprêtait à traverser la Manche avec Alfie. Il sentait sur sa langue ce même goût de bile qu'autrefois, alors qu'il galopait vers Douvres en priant le ciel pour arriver à temps.

Elle l'avait rendu à demi fou une fois là-bas, seul devant la mer déchaînée. Et il la ressentait de nouveau aujourd'hui. L'amour était *dangereux*.

Sa mère avait raison.

Mais il était trop tard pour revenir en arrière.

La princesse au...

Bessette, suivi de Petit, poussa Olivia dans un passage humide et glacial, percé de temps à autre par de lourdes portes en bois munies d'une ouverture fermée par des barreaux à hauteur d'épaule.

— Où sommes-nous ? voulut savoir Olivia.

— Dans les catacombes, lui répondit le jeune soldat. Ils ont construit l'armurerie au-dessus et installé la cuisine et les geôles dans les catacombes. Vous êtes tout au bout. Elle vous a donné la meilleure cellule, avec un trou dans le coin.

Bessette ouvrit l'une des portes, révélant une pièce totalement nue à l'exception d'une vieille chaise en bois renversée. De fait, il y avait un trou puant dans un angle. En hauteur, un soupirail minuscule pourvu de barreaux donnait sur un carré d'herbe.

— Vous ne pouvez pas me laisser là-dedans ! s'exclama Olivia en le saisissant par le bras. Mon fiancé est duc. Je suis une lady.

— Je déteste les ducs, déclara Bessette avec un sourire mauvais. C'est pas que j'aime beaucoup Napoléon non plus, mais vous, les aristos, je peux vraiment pas vous sentir.

Sur quoi, il la poussa à l'intérieur et claqua la porte. Elle l'entendit ôter la clé de son trousseau pour la donner à Petit.

— La laisse pas te faire du charme, prévint-il. Mme Fantomas est pas belle à voir quand elle est en colère. Pense à son rouleau à pâtisserie.

— Ce que pense Mme Fantomas n'aura plus beaucoup d'importance quand mon fiancé vous aura trouvé, hurla Olivia.

Le bruit des pas de Bessette qui s'éloignait fut sa seule réponse.

Elle prit une profonde inspiration, et le regretta aussitôt : la puanteur venant du trou d'aisances faillit la faire suffoquer. Avec un peu de chance, elle s'habituerait bientôt à l'odeur. À moins qu'un peu d'air se mette à souffler par le soupirail. Ou que les vaches aient des ailes...

À l'heure qu'il était, Rupert était sans doute mort... ou pas. Si c'était

le cas, Quin était revenu à la cabane et avait appris sa disparition. Il devait être fou d'inquiétude.

Malgré tout, sa situation n'était pas aussi terrible que celles envisagées par Quin, se rassura-t-elle. Après tout, elle n'était pas entre les mains d'une garnison de soldats assoiffés de sang anglais. Une boulangère toquée et un capitaine saoul ne l'effrayaient pas. Si elle devait mourir ici, ce serait à cause de la puanteur.

Elle remit la chaise sur ses pieds, la dépoussiéra avec le bas de sa robe déchirée et l'installa face au soupirail. Au cas où quelqu'un passerait, elle voulait être prête à crier. Mais tout ce qu'elle aperçut fut un chat noir à la poursuite d'une souris.

Quand la porte s'ouvrit de nouveau, le jour était levé. Petit passa la tête dans l'entrebâillement.

— Mademoiselle, murmura-t-il, on vous a préparé un autre endroit où vous serez mieux. Du moins jusqu'à ce que mon capitaine se réveille. Je suis sûr qu'il vous laissera partir quand il apprendra que vous êtes là. Mais il est le seul à pouvoir s'opposer à Mme Fantomas.

— N'importe quel endroit sera préférable à celui-ci dès lors qu'il n'aura pas de trou d'aisances, assura-t-elle.

Petit devait avoir seize ans, même s'il en paraissait moins. Ses yeux étaient bleu turquoise.

— On a décidé que l'honneur français nous interdisait d'installer une dame de votre rang dans un lieu pareil, même si vous êtes une espionne.

Elle lâcha un rire.

— Je te jure que je n'en suis pas une.

— Comme vous l'avez constaté, Madame s'emporte facilement. On ne la contrarie jamais parce qu'on sait que ça ne sert à rien, et puis, elle pèse deux fois plus lourd que la plupart d'entre nous. Une fois, Oboe l'a pincée, et elle l'a frappé sur le côté de la tête avec son rouleau à pâtisserie. Depuis, il n'entend plus d'une oreille.

Il la conduisit jusqu'à une cellule proche, sans trou d'aisances, donc, sans odeur putride. Mais ce qui, au premier coup d'œil, distinguait cette geôle de la précédente, c'était la pile de matelas sous la fenêtre. Recouverts de tissus rayés ou fleuris, ils semblaient totalement incongrus dans ce gourbi humide. Une petite échelle permettait d'atteindre le sommet de cet amoncellement.

— On a apporté nos matelas ici pour vous, expliqua Petit. On est vingt, et on en a descendu quatorze en pensant que ce serait suffisant pour vous protéger de l'humidité.

— C'est très gentil de votre part ! À vrai dire, je commençais à me sentir fatiguée.

— Les dames ne sont pas faites pour dormir par terre. Ma mère me tuerait si elle apprenait que je n'ai rien fait pour vous éviter ça. Je

peux vous aider ?

Il se plaça près de l'échelle.

— Merci beaucoup.

Prenant la main qu'il lui tendait, Olivia gravit les barreaux jusqu'au sommet. A genoux sur le matelas du haut, elle se pencha vers Petit, dont le nez arrivait au niveau de son perchoir. Soudain, ce dernier lui parut dangereusement précaire.

— Vous feriez mieux de vous allonger, conseilla le jeune garçon en fronçant les sourcils. Vous risquez de vous briser les os si vous tombez de là-haut.

Elle hocha la tête.

— Sais-tu si mon fiancé, le duc de Sconce, est venu ?

— On n'a pas le droit de sortir à cette heure-ci. Je me renseignerai cet après-midi à 4 heures, quand on ira en patrouille.

— Merci.

Avant qu'elle eût pu ajouter quelque chose, un bruit résonna dans le passage. Petit fit volte-face. La seconde d'après, il verrouillait la porte.

Olivia resta un moment immobile à contempler l'herbe et le ciel. Les matelas étaient pleins de trous et de bosses, mais au moins, ils lui permettaient d'être à la hauteur du soupirail. Éreintée, elle s'allongea face à l'ouverture et ferma les yeux. Mais elle ne parvint pas à s'endormir faute de trouver une position confortable. Elle avait beau se tourner et se retourner, elle sentait toujours une sorte de pointe, comme si quelqu'un avait placé un gros caillou dans le rembourrage de paille. Elle finit par se coucher en chien de fusil autour de la protubérance.

Elle fut réveillée plusieurs heures plus tard par une vive douleur. Dans son sommeil, elle avait roulé sur le dos, et la pointe s'enfonçait dans sa colonne vertébrale. Elle s'aperçut alors que le soleil avait tourné et éclairait désormais le mur opposé de sa geôle.

A cet instant, Petit ouvrit la porte et entra, un plateau entre les mains.

— Bonjour, mademoiselle. Je vous apporte à manger. Madame fait toujours une sieste l'après-midi, même si, malheureusement, elle ne sort pas de la cuisine.

Il monta sur les premiers barreaux pour lui passer le plateau.

— C'est son pain, indiqua-t-il. Madame a beau être complètement folle, il y a beaucoup de boulangers à Paris qui donneraient cher pour savoir ce qu'elle met dans son levain.

— Sais-tu si le duc est venu me chercher ? interrogea Olivia avec anxiété.

Petit hocha la tête, une curieuse lueur dans le regard.

— Il a même réussi à sortir le capitaine du lit alors que celui-ci ne se lève jamais avant le soir. Votre duc a fait un sacré bazar. Manque de

chance, le capitaine ne savait pas que vous étiez ici.

Olivia soupira de frustration.

— Le duc est reparti ?

— Oui, mais il doit repasser dans une heure ou deux. Avant de retourner se coucher, le capitaine lui a promis d'envoyer la patrouille à votre recherche. Bessette pensait demander quinze guinées pour votre libération, mais Madame a dit que vous en valiez au moins cent.

— Dans ce cas, je serai sortie ce soir.

— Les matelas sont confortables ? s'enquit Petit avec un drôle d'air.

— Je ne voudrais pas paraître ingrate, mais j'ai un peu peur de tomber. Puis-je te demander pourquoi vous en avez empilé autant ?

À cette question, il s'empourpra, ce qui le fit paraître plus jeune encore.

— On s'est dit que ça ressemblerait moins à un lit qu'avec juste un ou deux matelas.

— Mais *c'est* un lit.

— Oui, mais si ça avait trop ressemblé à un lit, Bessette risquait de...

Il haussa les épaules, gêné.

— Il vous aurait vue, là, sur un lit. Comme ça, c'était plus difficile pour lui de vous atteindre.

— Tu es extraordinaire, déclara Olivia avec sincérité. Si l'on doit verser une rançon, je veillerai à ce qu'une partie de cet argent finisse dans ta poche.

Il sourit.

— C'était mon idée, mais tout le monde a participé. Alors, est-ce que c'est confortable, milady ? Les matelas sont... moelleux ?

— Bien sûr, mentit-elle.

Après une hésitation, elle reprit :

— N'es-tu pas un peu jeune pour être soldat ?

— J'ai presque seize ans. De toute façon, il ne se passe jamais rien dans cette garnison, répondit-il d'un ton désabusé. Tout ce qui intéresse le capitaine, c'est son cognac. C'est ma mère qui m'a forcée à venir ici au lieu de rejoindre un vrai régiment.

Olivia lui sourit.

— Ta mère est très maligne.

— Petit ! Inspection ! cria une voix depuis le couloir.

— Ce qu'il faudrait, c'est que quelque chose force Madame à sortir de la cuisine, déclara rapidement Petit. Une diversion qui détournerait l'attention de tous avant que votre duc puisse donner à Bessette les guinées qu'il réclame. Je vais y réfléchir, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Sur ce, il sortit, claqua la porte, la ferma à clé.

Olivia songea à ses paroles. Une diversion ? Quel intérêt puisque, de toute façon, elle ne pouvait pas quitter sa cellule ? Repensant à la

curieuse lueur dans le regard de Petit, elle fit courir sa main sur le matelas. Est-ce qu'il avait essayé de lui faire passer un message ?

Prudemment, elle descendit quelques barreaux de l'échelle glissa la main entre le matelas supérieur et celui du dessous. Rien. Mais elle sentait toujours la bosse sous ses doigts. Elle essaya les deux suivants, puis encore deux autres...

Et découvrit une clé.

Une grosse clé en fer en tout point semblable à celle utilisée par le jeune soldat pour ouvrir la porte de sa geôle. Elle sourit. Elle attendrait que Petit crée la diversion promise, puis traverserait le bâtiment pour se jeter enfin dans les bras de Quin. Et si Mme Fantomas tentait de l'arrêter, c'était elle qui lui flanquerait un coup de rouleau à pâtisserie sur le crâne. Un braillement résonna dans le passage.

— Alors, l'espionne, qu'est-ce que tu penses de mon pain ?

Olivia se retint de rire.

— J'en ai mangé de meilleur !

— Putain !

L'aboïement de Cerbère

Lorsqu'il atteignit le village de Wissant, Quin était épuisé, affolé, et en proie à une rage meurtrière. Lucy étant tout aussi éreintée, il la portait, coincée sous sa veste, ce qui était extrêmement inconfortable, pour l'un comme pour l'autre. Pour couronner le tout, il apprit que si la présence de soldats anglais dans la cabane du père Blanchard n'était un secret pour personne, aucun habitant n'avait entendu parler d'une *Anglaise*.

— Les soldats ne font de mal à personne, lui déclara le forgeron, les bras croisés sur son torse imposant. Bien sûr, ils sont anglais. Comme vous, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit Bessette qui ait mis la main sur votre femme.

Quin plissa les yeux.

— Bessette ?

— Un phacochère roublard. Il l'a probablement amenée à Mme Fantomas en espérant en tirer un peu d'argent.

— Où puis-je trouver cette Mme Fantomas ?

— A votre avis ? répondit le forgeron avec un reniflement méprisant. À la garnison, juste sous le nez de cet ivrogne stupide.

— Ne parle pas comme ça du capitaine, intervint sa femme depuis le seuil de la maison. Grâce à lui, nos fils ne risquent rien.

Avisant la mèche blanche sur le front de Quin, elle lança :

— Vous avez été frôlé par un ange ?

— Plutôt par le démon, répondit-il.

Il reprit le chemin de la garnison. Il ne s'était jamais senti aussi las et aussi sale. Le ruban de son catogan s'était envolé depuis longtemps et ses vêtements étaient couverts de poussière.

Pour autant, cette saleté l'avait plutôt servi, les villageois étant davantage prêts à aider un vagabond à l'air à moitié fou qu'un aristocrate.

Quand il atteignit la garnison, la sentinelle était réveillée.

— Je viens chercher ma fiancée, annonça-t-il d'emblée.

— Je peux vous dire qui la détient si vous me dédommangez pour ma peine, répondit le garde en lissant sa moustache.

Se penchant vers lui, Quin répondit d'un ton posé mais lourd de menaces :

— La journée a été longue. Votre peine ? Je serai ravi de vous en soulager en vous tranchant le cou.

— Bessette vous attend sur le côté du bâtiment, lâcha le garde en reculant.

Cette affaire conclue, Quin posa Lucy sur le sol, et se dirigea dans la direction indiquée, un pistolet chargé dans la poche, l'autre coincé dans sa ceinture.

— Par ici ! chuchota une voix dans un buisson près de la bâtisse.

Lucy reniflait l'un des soupiraux.

— Lucy, viens ! ordonna Quin.

La chienne l'ignora, et se mit à aboyer. Sans doute avait-elle flairé une bestiole quelconque. Un rat, probablement. Il s'apprêtait à aller la chercher quand un homme râblé émergea de l'ombre. Le forgeron avait raison : le surnom de phacochère lui allait comme un gant.

— Vous détenez ma fiancée, attaqua Quin en marchant sur lui.

Quelque chose dans le regard qu'il jeta à l'homme dut le refroidir, car ce dernier perdit un peu de sa superbe et se frotta nerveusement les mains.

— Vous me devez cinquante guinées pour ma protection, répondit-il. Elle attendait devant la cabane du père Blanchard. On a toujours une petite récompense quand on trouve une femme qui traîne là où elle devrait pas. Entre hommes faut bien se serrer les coudes. Et je dis rien sur le fait que les Anglais ont pas le droit d'être ici, comme vous le savez sûrement.

Quin referma les doigts autour de la crosse de son pistolet.

— Je n'ai pas cette somme sur moi.

Bessette changea de position, histoire de montrer que, lui aussi, était armé. Ses petits yeux chafouins se mirent à briller.

— Vous devrez aller la chercher si vous voulez la femme.

— Si je rentre en Angleterre pour rassembler cet argent, je ne suis pas sûr de pouvoir revenir, fit valoir Quin. Il n'y a pas de service régulier de ferry entre les nations en guerre.

Bessette cracha son cigare mouillé juste devant ses bottes.

— Il y a des bateaux qui font le trajet dans les deux sens tous les jours. Vous serez de retour demain matin. Si vous donnez ce qu'il faut pour son entretien, on l'initiera pas aux plaisirs que seuls les Français...

Avant qu'il eût le temps achever sa phrase, Quin bondit et lui serra le cou avec son écharpe. Sans émotion, il regarda son visage bulbeux virer au rouge, puis prendre une couleur betterave. Il perçut un

certain tumulte derrière lui, mais ne prit pas le risque de tourner la tête. Quand Bessette fut sur le point d'expirer son dernier souffle, Quin desserra un peu l'écharpe.

— Ma fiancée. Tout de suite.

Bessette émit un gargouillis d'autant plus incompréhensible que Lucy aboyait comme une folle derrière eux. Sans doute les soldats venaient-ils de rentrer de patrouille.

De sa main libre, Quin saisit le pistolet coincé dans la ceinture de Bessette et la laissa tomber au sol, avant de lui enfoncer le sien dans la panse.

— Vous n'êtes qu'une crapule minable. Je suis sûr que tout le monde au village se porterait mieux sans vous, siffla-t-il en tirant de nouveau sur l'écharpe.

Il attendit, puis relâcha la tension juste assez pour permettre au bonhomme de gémir.

— Où est-elle ?

— Mme Fantomas, parvint à articuler Bessette.

Son regard changea brusquement de direction. Quin le nota, calcula les probabilités, et fit un bond de côté à l'instant précis où Bessette essaya de lui donner un coup de genou dans l'entrejambe. Il tira sur l'écharpe.

— Où se trouve cette Mme Fantomas ?

Derrière eux, Lucy aboyait toujours.

— Les catacombes, piaula Bessette.

Il s'affaissa. Quin lâcha l'écharpe, lui permettant de tomber à genoux, puis posa le canon de son arme sur sa tempe.

— Mme Fantomas l'a enfermée dans les catacombes.

L'épaule gauche de Bessette remonta légèrement. Ce crétin prévoyait une nouvelle attaque. Un coup de botte savamment envoyé le fit se recroqueviller en hurlant, les mains plaquées sur son bas-ventre.

— Où sont les catacombes ?

Quin ramassa le pistolet de Bessette. Il était en train d'en vider la chambre quand il se figea, sentant soudain une odeur de brûlé.

Il fit volte-face. Une épaisse fumée sortait des soupiraux. Pas étonnant que Lucy aboyât ; il y avait un incendie.

Bon sang, ce n'était vraiment pas le moment ! Il devait trouver ces satanées catacombes. Bessette avait profité de cet instant d'inattention pour filer dans les buissons, constata-t-il en se retournant. Il hésita un instant à le suivre, puis jugea qu'on aurait besoin de son aide pour éteindre le feu. Il ne fallait pas compter sur le capitaine pour s'en charger. Si ce dernier parvenait ne serait-ce qu'à se réveiller, ce serait déjà un miracle.

Il s'élança dans la cour, où des dizaines de soldats couraient en tous

sens. Personne ne semblait avoir pris les choses en main, et si le capitaine était bien là, les ordres qu'il beuglait à grand renfort de gesticulations visaient avant tout à sauver des caisses, sans doute remplies d'alcool de contrebande.

Quelqu'un agrippa le bras de Quin.

— Monsieur, monsieur !

Il pivota. Un jeune soldat à l'air effrayé se tenait devant lui, le visage noir de suie.

— Elle est à l'intérieur, haleta-t-il. Derrière la cuisine. Elle devait s'évader pendant que je trouverais un moyen de faire sortir Madame. Elle a la clé ! Mais elle ne sort pas, et il y a trop de fumée pour y aller.

Le garçon tendit un doigt tremblant vers une porte d'où s'échappait un nuage noir.

— Les catacombes. Elle est dans les catacombes, et il n'y a pas d'autre sortie !

Quin eut juste le temps de voir Lucy courir sous le nuage de fumée et franchir le seuil.

Poussant un juron, il se débarrassa de son manteau et déchira une manche de sa chemise.

— C'est la faute de ce satané capitaine et de son cognac, cria-t-il au garçon. Il faut éteindre l'incendie. Prends les choses en main !

Sans attendre sa réponse, il s'improvisa un masque avec sa manche de chemise et s'élança dans l'escalier, plié en deux. *Olivia. Olivia, Olivia.* Son prénom résonnait en lui au rythme des battements affolés de son cœur.

En bas des marches, il plissa les yeux et distingua ce qui devait être une cuisine. *Derrière* la cuisine, avait indiqué le gamin. La fumée s'échappait d'une cheminée en feu, probablement nourrie par des années de graisses accumulées. À demi aveuglé, toussant, le souffle court, il chercha désespérément une porte. Heureusement, les aboiements insistants de Lucy sur sa droite le guidèrent vers un passage.

La fumée y était encore plus épaisse. Il appela Olivia, aspirant à pleins poumons les exhalaisons toxiques. Étourdi, il s'aplatit sur le sol, la joue plaquée sur la pierre, et fut récompensé par un filet d'air. Retenant sa respiration, il bondit en avant, se plaqua de nouveau à terre, et inspira de nouveau. Ses poumons lui donnaient l'impression d'être la cause de l'incendie tant ils étaient brûlants.

Mais Olivia était ici, quelque part. Cinq ans auparavant, il n'avait pas plongé dans les eaux glacées et tumultueuses pour sauver Alfie. Il *n'avait pas pu* sauver Alfie. Mais il pouvait traverser ce maudit tunnel. Il ne laisserait pas un autre être aimé mourir.

Une nouvelle inspiration, et il se jeta de nouveau en avant. Il devait trouver Olivia et la transporter jusqu'à l'un de ces soupiraux. Certes, ils

étaient trop étroits pour leur permettre de sortir, mais il pourrait au moins la maintenir sur ses épaules pour qu'elle respire. L'air au niveau du sol devenait de plus en plus rare, même en pressant le nez contre la pierre. Si ses poumons n'absorbaient pas un peu d'oxygène dans quelques minutes, il mourrait.

Il inspira encore. La fatale vérité se matérialisa sous la forme de picotements dans les extrémités : il ne sortirait pas de là vivant ; il ne trouverait pas Olivia et ne la sauverait pas. Ses poumons en feu lui racontaient leur propre histoire.

Mais au moins, cette fois, il aurait tout tenté. Il ne serait pas resté impuissant sur le quai. Il se serait jeté à l'eau.

Rassemblant toute sa volonté, il se mit à ramper, et perçut un jappement étouffé. Il tendit le bras, s'attendant à toucher un pelage, et sentit à la place de la peau nue. Un bras !

Une fenêtre. Il devait la porter jusqu'à une fenêtre. Il souleva le bras d'Olivia, mais dut s'arrêter pour s'aplatir de nouveau au sol. Là, il inspira le peu d'air qu'il y avait, et réessaya. Olivia était face contre terre, ce qui lui avait sans doute sauvé la vie.

Il refusait d'envisager une autre possibilité.

Elle était tombée à cheval sur le seuil. Il tenta de jeter un coup d'œil à la pièce, mais la fumée obscurcissait tout. Cependant, Lucy avait aboyé devant un soupirail... Fort de ce souvenir, Quin prit une nouvelle inspiration brûlante et tira Olivia à l'intérieur. Mais son corps eut raison de sa volonté : lâchant Olivia, il aspira une goulée de fumée et se plia en deux dans une quinte de toux si violente qu'elle faillit lui briser les côtes.

Des taches noires dansèrent devant ses yeux, et il trébucha, se rattrapant à ce qui ressemblait à une sorte de grabat surélevé. Il y resta appuyé un bref instant, le temps de rassembler le peu de forces qui lui restaient. Il y avait un soupirail, il en était certain. S'il arrivait à hisser Olivia sur ce truc, il pourrait mettre son visage en face.

Pour cela, il leur faudrait quitter le niveau du sol et remonter là où la fumée était la plus dense. Mais, de toute manière, ils ne survivraient pas s'ils n'atteignaient pas cette fichue ouverture.

Il se baissa, prit une inspiration, parvint à hisser le corps inerte d'Olivia sur son épaule, et se redressa tant bien que mal. Qu'il ne s'étonnât pas de voir apparaître une échelle au moment précis où il en avait besoin ne faisait que prouver, si besoin était, à quel point son esprit partait à vau-l'eau. Il posa le pied sur le premier barreau.

Lucy. Tout en maintenant Olivia contre l'échelle, il tâtonna à ses pieds, sentit une touffe de poils, et saisit la chienne par la peau du cou.

Les points noirs lui brouillaient la vue. Combien de temps lui restait-il avant de perdre connaissance ? Une minute ? Moins ? Il attrapa le

bas de la robe d'Olivia, fourra Lucy dedans, et le retint entre ses dents, maintenant la chienne entre eux deux.

Il posa l'autre pied sur l'échelle. Ses cuisses étaient aussi dures et lourdes que des barres métalliques. Malgré tout, il monta les échelons l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il atteignît le haut du grabat. Il y avait bel et bien un soupirail. *Que Dieu te bénisse, Lucy !*

La chienne se libéra d'un bond et trotтина vers l'air frais. Quin en inspira une longue goulée, avant de tirer Olivia jusqu'à l'ouverture. La bouche quasiment collée aux barreaux, elle ne réagit pas.

Morte. Elle était morte.

— Olivia, je t'en supplie, respire. Bon sang, respire !

Mais son visage apparaissait sans vie contre les barreaux.

Une douleur déchirante le submergea. Son cœur était en train de craquer, de se briser, là, dans cette geôle enfumée.

— Ne me laisse pas ! cria-t-il d'une voix éraillée.

La saisissant par les épaules, il la secoua violemment.

— Ne m'abandonne pas.

Comme sa vision s'éclaircissait, il constata que le teint d'Olivia avait commencé à virer au bleu. Il plaça la main sur sa poitrine et sa panique prit des proportions effrayantes lorsqu'il se rendit compte qu'il ne percevait rien. Puis il s'aperçut qu'il cherchait son cœur du mauvais côté.

— Olivia, tu *dois* respirer, il le faut.

Il la secoua encore pour qu'elle ouvre les yeux, mais sa tête tomba en arrière telle une fleur sur une tige cassée. Quand le visage d'Olivia se brouilla devant lui, il comprit qu'il pleurait. Ses doigts se déplaçaient sur sa poitrine, cherchant fébrilement un battement de cœur qui ne venait pas.

À côté de lui, Lucy coassait plus qu'elle n'aboyait à l'oreille de sa maîtresse.

Mais Olivia ne bougeait pas. Elle ne bougerait plus jamais.

Il enfouit le visage dans son cou, essayant d'inspirer ce parfum merveilleux et insaisissable qui était le sien. Mais tout ce qu'il sentit fut l'odeur du feu.

Quelque chose se vrilla dans sa poitrine, et tout le chagrin qu'il gardait depuis toujours au fond de lui jaillit dans des sanglots qui le secouèrent de la tête aux pieds. Ses larmes semblaient intarissables ; le monde n'était plus qu'un tourbillon de ténèbres et de souffrance. Alfie, Olivia, même Évangeline et Rupert... tous morts.

Un hurlement monta dans sa gorge douloureuse, suivi de mots qu'il n'avait jamais prononcés à voix haute. Parce qu'un duc sait se contrôler. Parce qu'un duc n'implore pas.

Mais ce duc-là implora.

— Mon Dieu, je vous en supplie, aidez-moi. *Aidez-moi !*

Finalement, il se rendit compte qu'il voyait Lucy lécher la joue d'Olivia : la fumée se dissipait. L'incendie avait dû être maîtrisé. Lucy lança un aboiement si grave qu'il ressemblait à celui d'un danois.

L'aboiement de Cerbère, le gardien des Enfers, peut-être.

Soudain, Quin fut envahi par un calme profond, un étrange sentiment d'évidence.

— Je ne peux pas le supporter, déclara-t-il à voix haute. Je ne supporterai pas cela une seconde fois.

Il se sentait incapable de retourner à sa maison vide, à ses pages d'équations mathématiques, aux principes étroits de sa mère. Sans Olivia et sans Alfie, la vie n'avait plus de sens.

Lucy léchait toujours le visage d'Olivia. Il tendit le bras pour l'éloigner, et crut voir Olivia frémir. La prenant par les épaules, il la redressa.

— S'il te plaît, Olivia, respire ! Je t'en prie !

Rien.

Il l'attira contre lui et se balançait avec elle d'avant en arrière. Ces fichues larmes avaient recommencé à couler.

Elle toussa.

Tarquin Brook-Chatfield, duc de Sconce, se ridiculisa ce jour-là. Il se souviendrait de ce moment jusqu'à sa mort, avec une petite pointe de gêne.

L'homme qui n'avait jamais versé de larmes, pas même aux funérailles de son propre fils, pleura.

Et quand Olivia Lytton reprit ses esprits, la gorge et les poumons en feu, mais saine et sauve, elle pleura aussi pour la première fois.

Un guerrier et une amazone

— C'est grâce aux matelas, expliqua Olivia à Petit, deux heures plus tard.

Assise au milieu de la cour, elle inspirait à pleins poumons l'air iodé. Sa poitrine lui faisait encore mal, mais elle se sentait déjà mieux. Un bain chaud avait considérablement arrangé les choses.

— Les matelas nous ont sauvés la vie.

Mais le jeune soldat avait toujours l'air aussi contrit.

— C'est ma faute. C'est à cause de moi que vous avez failli mourir. J'ai bouché les cheminées pour obliger Madame à sortir de la cuisine, et l'une d'elles a pris feu. Quand j'ai compris que vous n'aviez pas trouvé la clé, il était trop tard. J'ai été stupide !

— C'était un accident, déclara Olivia. Cependant promets-moi de ne jamais refaire quelque chose d'aussi dangereux.

— Jamais. Je vous le promets.

— Si tu veux te racheter, intervint Quin en apparaissant derrière Petit, tu peux porter Lucy jusqu'au canot devant la cabane du père Blanchard. Elle est trop fatiguée pour marcher avec nous. L'homme qui nous attend s'appelle Grooper.

Petit prit la chienne qu'il lui tendait et la serra contre lui.

— J'y cours !

— Mon Dieu, commenta Olivia en le regardant filer vers le portail. Lucy doit avoir l'impression de faire une course.

— Petit emprunte la route, fit remarquer Quin. Même s'il continue à ce train-là, nous devrions arriver peu après lui en coupant à travers bois. Il est temps de rentrer chez nous, ajouta-t-il en soulevant Olivia dans ses bras.

— Tu ne devrais pas, je suis trop lourde !

Ignorant ses protestations, il déposa un baiser sur son front et sortit de la cour à grands pas, trop heureux de quitter cette garnison sordide.

La joue appuyée contre le torse de Quin, Olivia n'insista pas, trop

émue d'être avec lui, et en vie, pour discuter. Ce n'est qu'un peu plus loin dans les bois, en percevant le murmure d'une rivière, qu'elle lui demanda de la reposer sur le sol.

— Nous sommes presque arrivés, regimba Quin. Je veux quitter au plus vite ce maudit pays.

— S'il te plaît, murmura-t-elle en lui caressant la joue.

À contrecœur, il s'exécuta.

L'après-midi touchait à sa fin, et le parfum des fleurs embaumait l'air. Des campanules dansaient dans la brise au bord du ruisseau bordé déjeunes chênes.

— C'est magnifique, s'extasia-t-elle en s'agenouillant dans l'herbe.

— Profites-en bien, parce que tu ne reverras pas ce paysage de sitôt, grommela Quin. Nous ne remettrons plus jamais les pieds en France.

Olivia s'esclaffa.

— Bien sûr que si : une fois la guerre terminée. J'espère bien rencontrer un jour la fiancée de Petit et savoir si le capitaine a fini par cuver son vin. À ce propos, je crois t'avoir entendu mettre au point une livraison régulière de cognac au manoir.

— Le meilleur que j'aie bu depuis des années, admit Quin.

— Comme le pain de Madame, soupira-t-elle. Cela m'ennuie de le reconnaître, mais il était délicieux. Tu vois, les raisons de revenir en France ne manquent pas.

Sa voix se fit traînante tandis qu'elle le contemplait. Quin aussi avait pris un bain après l'incendie, effaçant de son visage les traces de suie qui le faisaient ressembler à un voleur dans la nuit. Pourtant, quelque chose semblait définitivement différent dans son expression. S'il arborait toujours ce même air aristocratique, il se dégageait désormais de ses traits une sorte de sauvagerie animale. Il ne portait ni manteau ni veste, et l'une de ses manches de chemise était déchirée, laissant voir son bras musclé.

Quin fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu ressembles à un guerrier, souffla-t-elle, consciente de la façon on ne peut moins civilisée dont son corps réagissait à la vue de toute cette virilité.

Quin s'accroupit près d'elle, faisant saillir les muscles de ses cuisses. Un détail que ne remarquerait pas une vraie lady, songea Olivia avec une pointe d'amusement. Si sa mère avait lu dans son esprit en cet instant, elle aurait été scandalisée.

— J'ai cru que je t'avais perdue, commença Quin d'un ton grave. Cette idée m'a rendu fou. Alors, autant te prévenir tout de suite, Olivia : je ne serai sans doute plus jamais le même.

— Ma dernière pensée avant de m'évanouir a été pour toi, avoua-t-elle le regard rivé au sien. J'étais certaine que tu viendrais. Je t'aime,

Quin.

— Je n'ai jamais compris grand-chose à l'amour. Mais je sais que j'aime la façon dont tu tiens tête à ma mère. Et tes mauvais jeux de mots. Et tes limericks farfelus. Et ta robe violette. Et ta manière de grimper aux arbres et de manier le cerf-volant.

Elle sourit. Cela lui suffisait amplement.

— Ma mère m'a toujours répété que c'était une bonne chose d'appartenir à une famille peu sujette aux émotions, car l'amour est un sentiment dangereux, continua-t-il. J'ai confirmé son hypothèse en tombant amoureux d'Évangeline. Mais ce que je ressens pour toi est beaucoup plus fort.

Quin dut s'éclaircir la gorge avant de poursuivre :

— Je t'aime plus que tout au monde, Olivia. Plus que ma propre vie. Si l'amour est dangereux, alors, je ne veux plus jamais me sentir en sécurité.

— Le simple fait de te regarder me fait quelque chose ici, avoua Olivia en posant la main sur son ventre. Et là, ajouta-t-elle en la laissant glisser plus bas.

De farouche, l'expression de Quin se fit sensuelle.

— Olivia, murmura-t-il. N'on.

Cela se voulait sans doute un ordre, mais parce que les guerriers épousent des amazones, Olivia décida qu'il était temps de se conduire comme l'une d'elles.

— Je n'ai jamais peur quand tu es avec moi, confia-t-elle en déboutonnant tranquillement sa robe de villageoise. Je ne crains pas Bessette parce que j'ai vu ce que tu lui as fait à la caserne.

À ce souvenir, Quin serra la mâchoire.

— Si j'avais su à ce moment-là comment il t'avait traitée, il serait mort à l'heure qu'il est.

Olivia sourit, et défit deux autres boutons en poursuivant :

— Je n'ai pas peur non plus des soldats français, car tous ceux que j'ai rencontrés ont à peine l'âge de ton cousin Justin, même s'ils ne possèdent pas son talent pour la poésie.

— Je ne serais pas surpris que, cette nuit, Petit écrive quelques vers en hommage à une déesse anglaise, répliqua Quin comme hypnotisé par le mouvement de ses doigts.

Olivia fit glisser le vêtement sur ses épaules.

— Surtout, conclut-elle en se relevant, je n'ai plus peur de moi-même et de mon corps.

La robe coula jusqu'à ses pieds, la laissant en chemise.

— Pas de corset, constata Quin d'une voix enrouée. Je détruirai tous tes corsets à notre retour en Angleterre.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui te déplaît dans les corsets ?

— Ils te complimentent, expliqua-t-il, les yeux étincelants. Je ne

supporte pas de voir tes formes emprisonnées.

Souriante, elle fit passer la chemise par-dessus sa tête et la jeta dans l'herbe. Quin se figea, la dévorant du regard. Sans la moindre gêne, elle attendit, debout dans une flaque de lumière au milieu des campanules.

Jamais elle ne s'était sentie aussi sensuelle et désirable. Être nue en pleine nature, même si Quin, lui, était habillé - voire, parce qu'il l'était - l'excitait au plus haut point. Tout son corps vibrait, chantait, de désir.

Pour autant, Quin ne fit pas un geste. Il continuait à la contempler avec cette expression farouche qui était maintenant la sienne.

— Olivia, gronda-t-il finalement.

— Oui ?

Il était peut-être farouche, mais elle était une femme. *Sa* femme. Elle vit la flamme qui brûlait dans son regard, ses mains qui tremblaient. Pour elle.

— Écarte les jambes.

Elle prit la pose impudique qu'il demandait, toujours sans la moindre gêne.

— Tu es parfaite. Et tu es à moi.

Soudain, vif comme l'éclair, il la saisit aux hanches et lui lécha l'entrejambe.

— Tu as un goût de miel.

Avec un gémissement, elle enfouit les doigts dans ses cheveux soyeux et ouvrit davantage les jambes pour mieux s'offrir à la caresse de sa langue.

Quin prit son temps, la maintenant debout quand ses jambes vacillèrent, enfonçant les doigts dans la chair voluptueuse de ses fesses tandis que sa langue fouillait, léchait, caressait. Ce ne fut que lorsque le plaisir la secoua tout entière, la laissant haletante et sans force, qu'il se redressa.

Le temps qu'il se déshabille, elle se retrouva allongée sur un tas de vêtements, un corps viril au-dessus du sien. Une ombre inquiète passa dans le regard de Quin.

— Je ne peux pas m'arrêter, Olivia. Et cela risque d'être encore douloureux pour toi.

Mais elle se cambrait déjà à sa rencontre, les mains crispées sur ses avant-bras.

— Je me sens vide, murmura-t-elle. Je te veux en moi. Il glissa un doigt en elle et ferma un instant les yeux.

— Tu es trempée, articula-t-il d'une voix rauque.

Elle cria, creusa davantage les reins pour mieux sentir la caresse dure de son pouce.

— Je... tu peux... Oui !

Le volcan explosa de nouveau en elle, déversant un flot de lave dans ses veines.

Quin attendit que le dernier spasme se calme, puis il glissa ses grandes mains sous ses fesses. Sur ses traits, l'impatience se mêlait à l'inquiétude.

— Je veux ton... commença-t-elle.

Comme elle s'interrompait, une lueur amusée dansa dans les yeux de Quin.

— Olivia Lytton, ne me parlez pas de bélier pour défoncer les portes, la prévint-il.

Elle eut une moue déçue.

— Mais je le *veux*, affirma-t-elle.

Et elle était sincère.

Si une telle chose était possible, le sexe de Quin lui parut encore plus gros que la première fois. Pourtant, rien ne fut pareil. Quand il plongea en elle, elle ne cria non pas de douleur, mais de plaisir. D'instinct, elle noua les jambes autour de ses hanches pour se presser contre lui.

— Pas si vite, gémit-il.

S'appuyant sur les avant-bras, il l'embrassa.

— Je t'aime, déclara-t-il d'une voix sourde et féroce.

La voix d'un guerrier.

Il se retira, entra de nouveau en elle.

— Rien ne pourra m'empêcher de passer ma vie avec toi, Olivia. Rien.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux ; sa lèvre inférieure se mit à trembler. Quin s'empara de nouveau de sa bouche avant de murmurer :

— Plus de larmes. Tu es vivante. Je suis vivant. *Nous* sommes vivants.

— Je t'aime, souffla-t-elle en l'enlaçant. Je t'aime tellement, Quin.

Leurs regards se verrouillèrent.

— S'il te plaît, articula-t-elle, sans savoir exactement ce qu'elle demandait.

Mais Quin, lui, le savait. Il s'enfonça profondément en elle, et elle prit ce qu'il lui offrait.

Le mérite des mots simples

Quin ne parvint pas à trouver les mots justes avant qu'ils se fussent lavés dans le ruisseau et rhabillés. Mais pour une fois, il n'en éprouva aucune contrariété : ce qu'Olivia et lui ressentait allait bien au-delà des mots. C'était comme la lumière, se rendit-il compte. Une chose simple et évidente qui se divisait en un arc-en-ciel quand on l'examinait de près.

— Tu as transformé mon cœur, déclara-t-il. Désormais, je serai inquiet chaque fois que j'ignorerai où tu es.

De nouveau, les yeux d'Olivia s'embruèrent. Mais elle était en sécurité, et dans ses bras. Il se pencha pour cueillir une larme du bout des lèvres et se mit en marche.

Il leur restait un bout de chemin à parcourir, et il n'avait pas dormi depuis deux jours, mais la voix d'Olivia lui donnait des forces. Car tout ce qu'elle disait, y compris les pires de ses limericks, ne signifiait qu'une seule chose : elle l'aimait. Lui, cet homme froid et dépourvu d'émotions impossible à aimer selon Évangeline.

Ils découvrirent Grooper assoupi sur le rivage, le bras refermé autour de Lucy. Le monde, *son* monde, était en ordre, songea Quin. Et il le resterait jusqu'à la fin de ses jours.

Lorsque leur attelage s'arrêta devant Littlebourne Manor, suivi par la voiture noire transportant le corps de Rupert, toute la maisonnée sortit les accueillir sur le perron.

Le duc de Canterwick, toujours affaibli par sa perte de connaissance, leur serra longuement la main, les remerciant encore et encore de lui avoir ramené son fils. Puis il regagna son domaine, anéanti.

La duchesse douairière, manquant à sa première recommandation concernant l'attitude d'une lady, fondit en larmes devant tout le monde.

Mlle Georgiana Lytton poussa un cri, agrippa sa sœur et la serra dans ses bras. Inutile de préciser qu'une telle explosion de pleurs et de joie hystériques impliquait d'envoyer au diable les préceptes tels que :

Votre conduite devrait toujours ajouter à votre dignité. Heureusement, les parents de Géorgie et d'Olivia n'étaient pas là pour voir les lois générales de l'univers (du moins, selon Mme Lytton) ainsi bafouées.

Cette dernière aurait été encore bien plus choquée si elle avait surpris la conversation entre ses filles un peu plus tard dans la journée.

— Mais tu ne peux pas supporter lady Cecily plus d'une demi-heure ! Tu serais folle au bout d'une semaine. Aurais-tu oublié le trajet pour venir ici, quand toi et moi... ?

— Peu importe, trancha Georgiana. Le neveu de lady Cecily est professeur à l'université d'Oxford, Olivia. Un professeur à *Oxford* !

Olivia posa sa tasse et regarda sa sœur.

— Grand bien lui fasse.

Sans relever, Géorgie continua à discourir avec une excitation fort éloignée de la retenue qui caractérisait Mlle Georgiana Lytton.

— M. Holmes inaugurera une série de leçons sur la *Mécanique céleste* de Laplace et les *Principes* de Newton la semaine prochaine. Même si, normalement, les femmes n'ont pas le droit d'assister à ces conférences, il ne peut pas en interdire l'entrée à sa propre tante !

— Et à son accompagnatrice. Pour autant, Géorgie, es-tu certaine d'être capable de la supporter ? N'oublie pas que donner des conférences semble être une caractéristique familiale : tu devras également écouter pendant des *heures* le point de vue de lady Cecily sur les processus digestifs.

— Lady Cecily est adorable. Te rends-tu compte qu'elle va assister à ces leçons juste pour me faire plaisir ?

— Elle agira exactement comme je le ferais dans une telle situation : elle dormira.

— Si la seule solution pour être admise là-bas en était de m'y rendre compagnie d'un meurtrier, je n'hésiterais pas une seconde, affirma Georgiana avec force.

— Tu soulèves là un point très intéressant, commenta Olivia, moqueuse. Se pourrait-il que ce saint homme de Bumtrinket, dernier époux de lady Cecily, ne soit pas mort de mort naturelle ? Qu'il ait bu une potion achetée à un guérisseur vénitien, par exemple ?

— Olivia !

— Pire ! Imagine qu'elle te pousse à tuer.

— Arrête ! C'est de très mauvais goût.

Se mettant à danser à travers la pièce, Olivia chantonna :

— Il était une pipelette du nom de Bumtrinket / qui chevrotait jour et nuit comme une vieille biquette / Sa langue insupportable / était infatigable / Jusqu'à ce qu'un coup de poignard / mette fin à ses histoires.

— Tu devrais avoir honte ! s'écria sa sœur en essayant de l'attraper

par la manche.

La duchesse idéale poursuivait un bon moment la duchesse indigne autour du canapé de la bibliothèque, avant de se souvenir que *dignité, vertu, affabilité* et *maintien* ! interdisaient toute attaque physique.

Comme celui de Quin, l'univers d'Olivia était en ordre. Georgiana aurait beau renoncer à la vie de duchesse pour aller à Oxford, les lambeaux du programme de duchification de ses parents lui colleraient toujours à la peau. Quant à elle, elle était sur le point d'exaucer le vœu le plus cher de sa mère... même si ce succès était entièrement dû à l'échec dudit programme.

Quin et Olivia marchaient derrière le duc de Canterwick quand Rupert fut enterré avec les honneurs : non pas dans le caveau familial, mais à l'abbaye de Westminster, comme le mérite tout héros anglais. Sur la sobre plaque de marbre recouvrant sa tombe, on pouvait lire, gravé au-dessous de son nom, un fragment d'un étrange poème.

Quelques années plus tard, un jeune poète dénommé Keats s'interrogea sur ces vers un après-midi entier. Puis un autre du nom d'Auden demeura fasciné une semaine entière. Cinquante ans après, paraissait une thèse érudite sur les complexités de l'écriture fragmentaire... Mais tout cela eut lieu bien plus tard - une énigme laissée à ceux qui s'intéressent aux tours et détours du langage.

Pour Tarquin Brook-Chatfield, duc de Sconce, les mots compliqués n'eurent plus jamais la force incantatoire qu'ils possédaient avant son second mariage. Il ne s'inquiéta plus jamais de ne pas trouver exactement ceux qu'il fallait.

Seuls trois comptaient vraiment, et il ne se lassait pas de les répéter : « Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. »

— Je t'aime.

Épilogue

Treize ans plus tard

La jeune fille avait des cheveux noirs comme l'ébène avec une mèche blanche sur le devant. Lady Pénélope Brook-Chatfield l'ignorait encore (même si, à douze ans, elle commençait à en prendre conscience), mais elle était la plus jolie fille de son âge entre le Kent et Londres et même au-delà. Des lèvres rouges, des pommettes hautes, et une voix digne d'une amazone.

— Cela se confirme, marmonna Quin. Elle va faire fureur. Ils vont tous se mettre sur les rangs pour l'épouser, et nous serons obligés de leur imposer une épreuve pour choisir celui qui deviendra son mari.

— Pfff, commenta Olivia en s'étirant langoureusement.

Bien que le jour commençât à décliner, une délicieuse chaleur régnait encore à l'ombre de son orme favori, celui qui se dressait à la pointe de Ladybird Ridge. Des petits papillons blancs voletaient sous les branches basses.

Pénélope passa près d'elle en courant après l'une des ses cousines. Elle poussa un cri qui ressemblait au bruit de ces nouveaux moteurs à vapeur.

— Le mien aussi l'est ! hurla-t-elle. Mon papa est féroce !

— Tu n'as pas l'air si féroce, fit remarquer Olivia en entortillant autour de son doigt une mèche de cheveux de Quin.

Allongé près d'elle sur une couverture, il racontait des choses à voix basse au ventre rebondi devant son nez.

— Parce que je tiens à être gentil avec le bébé à venir, expliqua-t-il avant de déposer un baiser sur le ventre de sa femme. Je garde toute ma férocité pour les premiers prétendants de Pénélope.

Un bruissement se fit entendre au-dessus de leurs têtes.

— Attention, prévint Quin. Maman est dessous. Tu dois faire particulièrement attention à elle en ce moment.

— Je sais.

Nourri par les pluies abondantes de l'été, le feuillage était luxuriant. Des jambes frêles en jaillirent et se balancèrent un moment, avant que Quin se mette debout, tire son fils à lui et le dépose sur le sol.

— Papa, l'interpella Pénélope de sa voix stridente en revenant vers eux.

Ses cheveux volaient au vent ; elle avait encore perdu son ruban.

— Tante Géorgie prétend que tu n'as jamais tué de pirates. Viens leur dire que tu le fais tout le temps.

— Tu devrais vraiment lui expliquer plus précisément ce qu'un soldat de la milice a le droit de faire ou pas, chuchota Olivia.

Plaçant les mains sur ses hanches, Quin cria :

— Réponds à tante Georgiana que c'est l'oncle Justin qui est doué pour attaquer les pirates.

Pénélope le rejoignit. Une adolescente toute en jambes et en cheveux soyeux. Elle lui prit la main.

— C'est ridicule, papa. Tu sais que l'oncle Justin est bien trop occupé à chanter. Si tu voulais tuer un pirate, tu pourrais le faire avant le petit-déjeuner. Viens le dire à tante Géorgie, insista-t-elle en le tirant derrière elle.

Maître Léo Rupert, qui détenait le titre de comte de Calderon (bien qu'il l'ignorât encore), s'accroupit à côté de sa mère et lui montra sa collection de brindilles cassées exactement à la même longueur. Léo était imaginatif, rêveur, et bien plus calme que Pénélope. Et il réfléchissait beaucoup. Énormément pour un petit garçon de cinq ans.

— Tu veux qu'on construise quelque chose avec ? lui demanda Olivia en s'asseyant. Une maison ?

— Je suis trop petit pour construire une maison. Les enfants de mon âge ne construisent pas de maison, maman. Tu devrais le savoir.

Il fourra les brindilles dans sa poche.

— Que veux-tu en faire ?

— On va construire une route avec Alfie. Je demanderai à oncle Justin s'il veut bien nous aider.

Sur quoi, il lui adressa l'un de ses rares sourires, qui métamorphosa son visage grave.

— Où est Lucy ? voulut-il savoir.

— Dans la calèche. Tu sais qu'elle ne quitte plus beaucoup les genoux de grand-mère ces derniers temps.

— Je vais montrer mes brindilles à grand-mère, annonça-t-il, avant de s'éloigner.

Olivia le suivit des yeux, pensive. Son mari la rejoignit et s'assit derrière elle pour l'envelopper de ses bras.

— Ce bébé est plus gros que les deux précédents, fit-il remarquer en lui caressant le ventre.

— Quin, ça ne t'inquiète pas que Léo joue tout le temps avec cet ami imaginaire qu'il appelle Alfie ?

— Tu crains qu'il ne le fasse parce qu'il sent que, d'une certaine manière, ça me fait plaisir ? demanda-t-il en lui mordillant le lobe de

l'oreille.

Olivia renversa la tête contre lui.

— Non. Comme il te l'a souvent répété, pour lui, Alfie est son ami à lui et à personne d'autre. Quant à la taille de mon ventre, je me demande si je n'attends pas des jumeaux.

— Des jumeaux ? s'écria Quin. Tu veux bien réviser cette idée ? Parce que je ne suis pas certain que nous puissions nous occuper de deux de plus.

Olivia eut un rire moqueur.

— Où est passé l'homme qui voulait une nurserie pleine d'enfants ?

— C'était avant de savoir à quel point ils pouvaient être bruyants. Avec les deux de Georgiana et le fils de Justin qui doit arriver demain - et ce garçon est une véritable terreur-, la maison va trembler sur ses bases.

En guise de réponse, elle lui offrit ses lèvres.

— Embrasse-moi.

D'adulateur, le baiser de Quin se fit peu à peu possessif, aventureux. Ses mains quittèrent son ventre pour remonter vers le renflement plus tendre et voluptueux de ses seins.

— Quin, pas ici, l'arrêta Olivia, un peu plus tard.

Tous deux avaient le souffle court.

— Alors, rentrons à la maison, lui chuchota-t-il à l'oreille. J'ai envie de toi. Je veux profiter de ce merveilleux après-midi ensoleillé pour faire l'amour avec ma femme. Je veux la voir entièrement nue sur notre lit avant de...

Pénélope apparut devant eux.

— Vous vous embrassez *encore* ! Grand-mère a dit qu'il était l'heure de rentrer. Il y a des tartes au citron pour le thé. Allez !

Elle courut en avant, sa robe volant au-dessus de ses bottines.

Quin aida sa femme chérie à se lever, puis, un bras autour de ses épaules, il lui susurra des propositions très suggestives tandis qu'ils regagnaient la voiture. Quand ils atteignirent celle-ci, Olivia avait les joues en feu.

— Il fait vraiment trop chaud ici, déclara la douairière après l'avoir dévisagée. Lucy non plus ne supporte pas la chaleur.

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps, déclara Quin en s'emparant des rênes.

Il adressa un signe au cocher de la seconde voiture où s'entassaient les enfants et leurs cousins.

— Nous ne voudrions pas contrarier Lucy, et j'ai l'impression que ma femme apprécierait...

Olivia lui donna un petit coup de coude.

— ... une sieste, termina-t-il, avant de déposer un baiser sur son nez.

La douairière les considéra un instant, puis tourna son attention vers

les vastes champs qui entouraient le manoir des Sconce. Il serait faux de dire qu'elle rendait grâce au ciel tous les jours de lui avoir envoyé Olivia en sus de Georgiana pour son absurde série d'épreuves.

Mais elle l'en remerciait au moins un jour sur deux.

[1] Extrait de la Bible (II Samuel, I, 27). *(N.d.T.)*

Table of Contents

Remerciements	
Prologue	
1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
24	
25	
26	
27	
28	
29	
30	
31	
32	
33	
Épilogue	